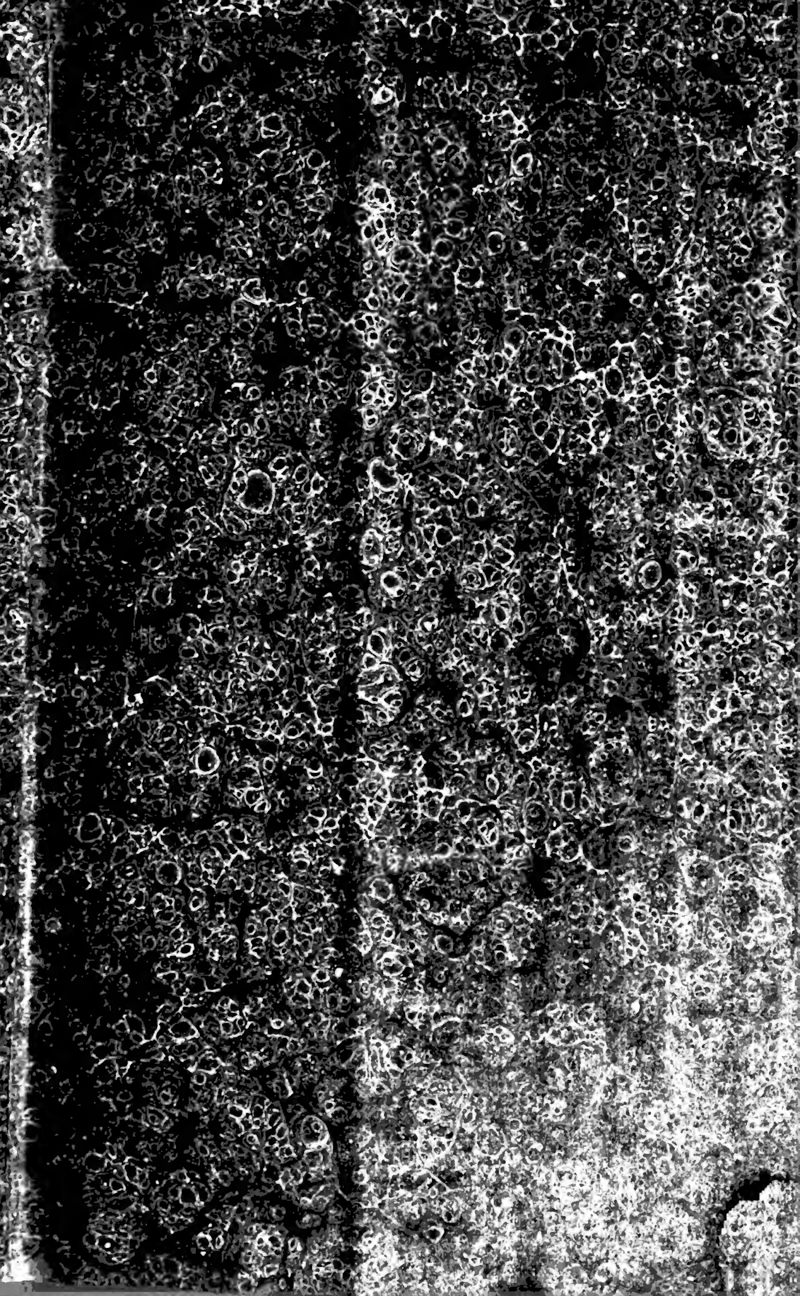
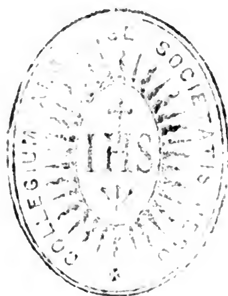


LES

VIES DES SAINTS

DES

DIOCÈSES DE CAMBRAI ET D'ARRAS.



Douai.—L, DECHRISTÉ, imprimeur du Clergé, rue Jean-de-Bologne.

LES
VIES DES SAINTS
ET
DES PERSONNES D'UNE ÉMINENTE PIÉTÉ
DES
DIOCÈSES DE CAMBRAI ET D'ARRAS
D'APRÈS LEUR CIRCONSCRIPTION ANCIENNE ET ACTUELLE

PAR L'ABBÉ C.-J. DESTOMBES

Chanoine-honoraire de Cambrai, Supérieur de l'Institution Saint-Jean, à Douai.

OUVRAGE APPROUVÉ

Par Mgr. l'Archevêque de Cambrai.

2e ÉDITION (4 VOL. IN-12)

Revue, augmentée et disposée selon l'ordre du calendrier.

Laus ut summa Deo, veneratio debita Sanctis,
Exemplum Populis sit quoque Christicolis.
VITA S. AMANDI. Boll. VI Feb. p. 874.

TOME QUATRIÈME

DOUAI

L. DECHRISTÉ, IMPRIM. DU CLERGÉ, RUE JEAN-DE-BOLOGNE

1868

LES VIES DES SAINTS

DES

DIOCÈSES DE CAMBRAI ET D'ARRAS.



1er OCTOBRE

SAINT BAVON,

Patron de Gand.

Cet illustre pénitent, l'une des gloires de la religieuse Belgique, accompagna quelque temps dans ses missions l'apôtre saint Amand, dont Dieu s'était servi pour l'œuvre de sa conversion. Leurs rapports mutuels méritent d'être rappelés pour l'édification des âmes chrétiennes.

Saint Bavon naquit de parents puissants qu'il paraît avoir perdus de bonne heure. Peut-être cette circonstance l'empêcha-t-elle de recevoir une éducation de famille qui aurait pu adoucir la sauvage rudesse de son caractère et modérer l'impétuosité de ses penchants. Dès ses premières années il se

signala tristement par tous les excès auxquels une ardente nature, viciée dans sa direction, peut emporter un jeune homme qui n'a d'autre règle que sa volonté et ses caprices. Allié par son père Agilulfe, comte d'Hasbanie, et sa mère, la noble Adeltrude, aux plus illustres familles d'Austrasie, et en particulier à la maison des Pépins, Bavon demanda et obtint du comte Odilon la main de sa fille, dont les chastes attraits avaient subjugué son cœur. Cette alliance était une grande faveur du Ciel accordée à Bavon : il serait difficile de dire s'il y correspondit d'abord. Tout porte à croire que le terrible leude ne reçut que plus tard le premier coup de la bouche d'une enfant, dont la naissance avait encore resserré les liens qui l'unissaient à sa vertueuse compagne. Aglétrude, innocente petite fille, croissait en âge et en piété sous les yeux de ses parents et appelait par ses supplications les miséricordes de Dieu sur son père, devenu par ses emportements l'effroi de toute la contrée. Ces deux âmes, qui n'avaient d'autre force que leurs prières, commencèrent à fléchir cet homme que rien sur la terre n'aurait su maîtriser.

Tel était Bavon ; son âme, déjà ébranlée par les vertus de son épouse et de sa fille, aspirait à rentrer dans la bonne voie, quand il se sentit frappé au cœur à une époque où saint Amand était de retour dans ces contrées après une de ses missions. Sa pieuse compagne, « comme une fleur moissonnée

avant le temps, » commence tout-à-coup à languir, à perdre ses forces, et bientôt elle descend au tombeau. La douleur de Bavon ne saurait s'exprimer. Les larmes, les sanglots, les rugissements qu'il poussait dans sa tristesse, brisaient les cœurs les plus durs. C'était l'heure de la grâce: il y fut fidèle cette fois.

En ces jours de deuil, le nom d'Amand retentit à son oreille. Aussitôt Bavon sent s'éveiller en lui des désirs qui l'agitent et le pressent. Il quitte son château, trop longtemps témoin de ses violences, et se dirige vers le monastère de Gand. Là, tout en larmes, il se jette aux pieds d'Amand, puis, faisant l'humble aveu de ses crimes, il demande la pénitence. « Saint pontife, s'écrie-t-il, pour le salut de mon âme, donnez-moi de sages conseils. Je veux les suivre; je veux corriger ma vie tout entière et la purifier. Je m'abandonne à vous, saint pontife; ayez pitié de moi, sauvez-moi. » Saint Amand, au comble du bonheur, relève Bavon, le reçoit avec charité comme une brebis qui rentre au bercail, et mêlant les larmes de la joie à celles du repentir, il lui déclare qu'il est prêt à se sacrifier lui-même, s'il le fallait, pour le sauver.

Aprés ces premiers transports et ces épanchements mutuels du cœur, le saint missionnaire adresse à Bavon de salutaires avertissements. Il lui représente « le profond dégoût que l'âme chrétienne doit avoir pour un monde plongé dans la

malice ; où les vertus sont méprisées, les passions et les vices honorés. Il lui remet devant les yeux les douceurs ineffables de la cité céleste, où les justes béniront le Seigneur durant l'éternité et où tous ceux qui ont été saintement unis sur la terre se retrouveront auprès du trône de Dieu. » Amand lui disait encore « les efforts du démon pour détourner les hommes du salut, et les délicieuses consolations que Dieu répand dans le cœur de ceux qui se dévouent à son service. »

Bavon écoutait ces paroles du saint évêque : elles tombaient sur son cœur comme une rosée douce et féconde, qui allait produire des fruits abondants. En ce moment tous les souvenirs de sa vie passée se représentent à sa mémoire ; il se rappelle les vertus de son épouse, qu'il reverra dans le séjour de bonheur promis au repentir comme à l'innocence ; il se rappelle les douces caresses et les prières de la petite Aglétrude, l'image vivante de sa mère ; puis après, reportant de nouveau sa pensée sur les crimes de sa jeunesse, il laisse un libre cours aux sanglots qui s'échappent de sa poitrine et aux larmes dont son visage est inondé. Mais Amand adoucit sa douleur et lui répéte sans cesse que « le Seigneur est bon, plein de miséricorde, et qu'il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. »

Bavon avait déchargé son cœur du pesant fardeau de ses iniquités ; il commençait à goûter les dou-

ceurs de la paix dans une conscience purifiée. Après plusieurs jours passés auprès de saint Amand, il retourna dans son château. Arrivé au milieu des siens, cet homme, jusqu'alors la terreur du pays, et dont ses serviteurs eux-mêmes n'approchaient qu'en tremblant, se met à distribuer ses biens aux pauvres, aux infirmes, aux malheureux de toute condition. Sa parole, autrefois dure et hautaine, est devenue douce et pleine de bonté ; ses manières respirent la bienveillance et la plus affectueuse charité. L'humilité de ses sentiments, la sagesse de sa conduite, édifient tous ceux qui le voient, et chacun répête, en bénissant Dieu, que la grâce a touché Bavon et qu'il est devenu un homme nouveau.

Ayant partagé ses richesses aux pauvres et aux églises de la contrée, Bavon acheva de mettre ordre à ses affaires temporelles. Puis il revint auprès de saint Amand « portant l'olivier de la paix, en fuyant, comme la colombe, ce monde qu'il n'avait que trop longtemps habité. » Amand, aussi prudent dans la conduite des âmes qu'il était zélé pour l'honneur et le service de Dieu, reçut avec bonté l'humble pénitent qui lui demandait la tonsure, afin de s'établir, par ce choix libre de sa volonté, dans l'heureuse nécessité de mieux vivre désormais. Il rappelle à Bavon qu'il est libre de rester dans le monde pour y mener une vie chrétienne, mais qu'une fois admis dans la milice clé-

ricale ou monastique, il ne pourra plus rompre cet engagement, malgré les tentations par lesquelles le démon ne manquera point de l'assaillir. Rien ne put ébranler la résolution du noble Bavon.

Saint Amand, l'embrassant alors comme un fils bien aimé, le conduit dans l'église du monastère. Là, prosterné devant l'autel, le pénitent dépose tout ce qui lui reste de ses insignes de guerrier et reçoit, avec un bonheur que ses larmes trahissent, l'humble tonsure des clercs. Dès ce moment il se soumet à la discipline religieuse sous la direction de Florbert, l'un des disciples de saint Amand. Quelquefois aussi il demande au saint missionnaire de l'accompagner dans ses voyages, afin de s'instruire de plus en plus dans sa compagnie et d'expier par toutes sortes de fatigues et de privations les désordres de sa vie passée. Or, telle était la ferveur de Bavon, qu'elle ne lui laissait échapper aucune occasion de témoigner la vivacité de son repentir. Un jour, il rencontre un de ses anciens serviteurs qu'il avait quelques années auparavant maltraité, frappé et fait mettre en prison. A sa vue la douleur le saisit : il s'approche de cet homme et se jetant à ses pieds : « Je t'en conjure, s'écrie-t-il, les larmes aux yeux, oublie le mal que je t'ai fait et traite-moi comme je t'ai traité moi-même. Frappe mon corps de verges ; dépouille-moi de ma chevelure comme un larron, et conduis-moi dans la prison, les pieds et les poings liés. » L'ancien serviteur de Bavon,

surpris et confus, refuse d'exécuter cet ordre. Il n'oserait porter la main sur un homme autrefois son maître et qui lui apparaît aujourd'hui avec toutes les marques d'un pénitent public. Mais Bavon le presse, le sollicite, le conjure, et fait tant d'instances qu'enfin il y consent. Le vassal lie donc les terribles mains de ce comte d'Hasbanie ; il lui coupe les cheveux, lui met des entraves aux pieds et aux poings, et le conduit en cet état dans une prison. Bavon bénissait Dieu de pouvoir lui donner cette satisfaction ainsi qu'aux hommes qu'il avait si souvent scandalisés et outragés par ses violences. Il resta quelque temps dans ce lieu, répandant des larmes en abondance, puis il retourna dans son monastère.

Cependant Bavon continue de se livrer aux plus effrayantes macérations. Couché sur la dure et le corps couvert d'un cilice, il ne prend pour nourriture qu'un pain d'orge détrempé dans l'eau à laquelle il mêle souvent ses larmes. Ses pieds sont dans des entraves semblables à celles des criminels renfermés aux cachots ; et comme si ces mortifications étaient insuffisantes, il demande bientôt à mener la vie des reclus dans une étroite demeure. Cette prière, dictée par le repentir d'une âme généreuse, fut accueillie. Au jour fixé pour la réclusion, les habitants de la contrée se pressaient pour contempler une dernière fois le comte Bavon, devenu un doux agneau sous la main d'Amand.

C'est dans cette cellule que le pécheur converti, devenu un humble reclus, vivra dans la pénitence ; c'est là que la mort viendra mettre un terme à ses gémissements et à ses larmes. Ce moment n'était pas éloigné. Trois ans à peine s'étaient écoulés, que Dieu l'appelait à lui. Bavon, déjà mûr pour le ciel, quittait la terre édifiée par son éclatante pénitence, pour entrer dans le séjour de la gloire. Les douceurs et les consolations ne lui manquèrent pas à cette heure suprême. De célestes visions, des accords harmonieux, le ravissaient hors de lui-même ; autour de sa couche veillaient des anges; ils l'invitaient à venir prendre place parmi les élus. Un dernier élan d'amour arrache enfin de ce corps mortel une âme sainte et purifiée, qui s'envole dans les cieux.

L'apôtre Liévin, quelques années plus tard, s'arrêta au monastère de Gand, avant de s'avancer plus loin dans le Brabant, où il répandit son sang pour Jésus-Christ. Il consacra dans quelques vers la vertu de cet illustre pénitent, devenu une des gloires les plus pures de la Belgique.

« Roi de ta patrie, espoir de ta race, gloire de cette contrée,
» Le premier entre les grands, grand autrefois toi-même.
» Ce n'est pas cette grandeur qui fait aujourd'hui ta gloire;
» Elle te vient, au contraire, de ce que tu l'as méprisée.
» Pauvre pour Jésus-Christ, méprisé, vil, indigent,
Tu es aujourd'hui le guide et la gloire des serviteurs de
» Jésus-Christ. »

(*Acta SS. Belgii*, T. II, p. 435).

2 OCTOBRE.

SAINT LÉGER,

Evêque d'Autun, martyrisé dans une forêt de l'Artois.

C'est dans le bois de Sarcing, au diocèse d'Arras, que saint Léger a consommé son long martyre, et ce fait est le seul qui le rattache à notre contrée. Il nous paraît suffisant pour ajouter ce beau nom à ceux de tant d'autres grands évêques ses contemporains: d'autant qu'un nombre considérable de paroisses, dans les diocèses du Nord, le reconnaissent pour leur patron. Longtemps son noble et beau caractère fut méconnu, la pureté de ses intentions et la droiture de ses démarches suspectées. Plus d'une fois on entendit sortir contre lui de la bouche d'hommes prévenus ou hostiles les accusations les plus calomnieuses. Un éloquent et pieux écrivain a réparé cette outrageante injustice, et rendu à l'auguste chef de saint Léger l'auréole de gloire et d'honneur qu'il méritait à tant de titres, sur la terre comme dans les cieux. Rappelons après lui les faits principaux de cette vie si intéressante et si héroïque (*).

(*) *Vie de Saint Léger*, par Dom Pitra, religieux bénédictin, aujourd'hui cardinal.

Saint Léger naquit d'une illustre famille des Francs, alliée aux premiers rois Mérovingiens. Selon toute apparence il reçut le jour dans une des provinces qui avoisinent le Rhin, vers l'an 615, sous le règne de Clotaire II. Le nom de son père n'est pas connu d'une manière certaine; sa mère s'appelait Sigrade, et il avait un frère du nom de Warein, que l'Eglise a aussi placé sur ses autels, comme le saint évêque dont il partagea les œuvres et le supplice. Dès qu'il eut atteint l'âge d'environ douze ans, on l'envoya à la cour à titre d'enfant recommandé. On donnait ce nom aux enfants des premières familles des Francs, qui étaient nourris, élevés et instruits sous les yeux du roi, afin de les attacher plus étroitement à sa personne et à sa dynastie. Au palais, comme dans la maison paternelle, le jeune adolescent se livra avec ardeur à l'étude et plus encore à la pratique de la vertu. Le reste de sa vie montrera les progrès qu'il fit sous la conduite des maîtres sages qui dirigeaient à cette époque l'école palatine. Parmi eux il rencontra S. Sulpice le Débonnaire, qui sut imprimer dans l'âme de son élève ce caractère doux et fort, cet heureux mélange d'un grand cœur et d'une énergique volonté, qui en firent dans la suite un illustre pontife et un martyr inébranlable. En quittant la cour, le jeune Léger se rendit auprès de son oncle Diddo, évêque de Poitiers, qui le confia à l'un de ses prêtres, homme vénérable, très-docte et grand servi-

teur de Dieu. Il continua près de lui les études qu'il avait commencées à l'école du palais, et s'appliqua plus particulièrement à celles que ses fonctions dans l'église demanderaient bientôt. Diddo lui-même suivait avec sollicitude l'éducation de son bien-aimé neveu, et il se plaisait souvent à lui répéter cette belle parole: « Mon fils, conservez toujours la virginité, et soyez un vase immaculé et choisi, digne de l'Eglise de Dieu. »

Frappé de ses progrès dans l'étude des sciences ecclésiastiques et dans la sainteté, il l'éleva à la dignité de diacre. Bientôt même la vue des heureuses dispositions de saint Léger et de l'ascendant que sa vertu lui donnait sur les peuples, le détermina à lui confier la charge d'archidiacre, dont il s'acquitta avec une sagesse et une prudence qui faisaient l'admiration de toute l'église de Poitiers. Souvent aussi on l'entendait du haut de la chaire annoncer la parole de Dieu, avec une onction et une force qui lui gagnaient tous les cœurs. « Aux grâces de la parole, dit un témoin oculaire, il joignait un port auguste et grand, une figure étonnamment belle, des traits magnifiques, un accent suave, une expression très vive, et ce qui est plus remarquable encore dans un début de vingt ans, une imperturbable prudence, un zèle brûlant, si sagement contenu, qu'il savait s'accommoder à tous, aux vieillards les plus éminents et les plus sévères, comme aux égaux et aux inférieurs, à ceux

de son âge, plus faciles à entraîner. » Mais il y avait encore quelque chose de plus puissant que ces charmes extérieurs et ces talents heureux que le Ciel avait prodigués à saint Léger : c'était le reflet de la virginité que Dieu avait gravé sur son front, et qui donnait une nouvelle force et une nouvelle onction à sa parole. « Ami de la chaste vertu, dit un poète du temps, de sa face rayonnait une beauté pure que jamais n'obscurcit l'ombre du vice : immaculé de corps, il demeura vierge jusqu'au delà des temps, où, mêlé aux chœurs des vierges, tout éclatant de blancheur, il suit l'Agneau qui le mène à travers les ombrages toujours frais du Paradis, dans les fleurs de la béatitude éternelle. »

Saint Léger resta à Poitiers jusqu'en l'année 650, époque où il se dirigea vers l'abbaye de Saint Maixent, dont il fut nommé abbé. Il entrait dans les desseins de la Providence que cette nouvelle position inspirât au futur martyr un courage fortifié dans les austères règlements du cloître. Pendant ces six années de silence et de solitude, saint Léger s'appliqua à reproduire dans sa conduite toutes les vertus des plus saints abbés ; il donna en particulier des marques de la plus touchante charité aux pauvres, à qui la famine faisait alors sentir ses rigueurs. Peu après il recevait et adoptait pour son monastère la règle de saint Benoît, dont les reliques venaient en France réjouir par leur présence tant de communautés fondées par saint Maur, le

fils bien-aimé de ce patriarche de la vie cénobitique en occident.

Au milieu de ces œuvres saintes, le digne abbé reçut l'onction sacerdotale, et commença à offrir à Dieu la victime pure et sans tache dans sa paisible solitude. Mais il ne devait pas jouir longtemps de ce bonheur doux et inaltérable : à peine six ans s'étaient écoulés depuis sa retraite de Poitiers, que des envoyés de la cour, au nom de la reine Bathilde, venaient inviter saint Léger à échanger son gouvernement monastique contre l'administration des trois royaumes de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne. « Mes frères et seigneurs, dit alors saint Léger, avec le sentiment de la plus sincère humilité, veuillez ne point prendre pour l'élever au pouvoir un homme débile, vieilli dans la profession monastique, étranger au palais par les mœurs autant que par l'habitude, incapable de s'occuper d'affaires de cour, indigne de prendre place aux côtés du roi. » Mais les ordres du palais étaient exprès. La reine-mère insistait ; elle voyait dans saint Léger l'homme de Dieu, qui pouvait diriger les affaires difficiles du gouvernement, et donner à son fils les sages leçons de la vertu ; le saint abbé dut obéir et quitter à regret sa chère solitude.

Saint Léger se rencontra au palais, auprès de sainte Bathilde et de ses fils, avec les hommes les plus vénérables de cette époque, et tous ensemble travaillèrent à donner aux jeunes princes des con-

seils capables de les porter au bien. Malgré l'indocilité et la légèreté de ces rois Mérovingiens, dont le caractère intraitable offrait tant de difficultés, il put espérer, pour un temps, que Childéric, dont il avait été spécialement chargé, deviendrait sur le trône un roi sage et modéré. L'avenir devait démentir malheureusement ces consolantes espérances. Après un séjour de six ans au palais, saint Léger fut appelé à remplir la chaire d'Autun, au centre de l'ancien royaume de Bourgogne. Depuis deux ans des factions rivales et jalouses cherchaient à y placer une de leurs créatures. Déjà le sang avait coulé dans ces luttes déplorables, excitées par les barbares que la cupidité et l'ambition portaient à franchir, sans respect pour les saints canons, les barrières du sanctuaire. La présence de saint Léger ramena la paix dans la ville et dans tout le diocèse, où l'on vit en peu de temps disparaître toutes les traces de ces jours de désordre et de violence (659).

A peine assis sur ce siége, saint Léger convoqua dans la ville épiscopale un concile où se trouvaient réunis près de quarante évêques. La question du Monothélisme s'y présenta de nouveau, et peut-être même fut-elle une des causes principales de cette réunion ; mais à côté des canons qui anathématisent cette erreur, s'en présentent d'autres qui montrent le soin particulier qu'apportaient les pontifes et en particulier saint Léger, à opposer les

plus sages et les plus fermes décisions à tous les désordres auxquels se livraient trop souvent les Francs à demi-civilisés. L'état monastique reçut aussi des réglements ; ou plutôt on rappela les anciens dont l'observation avait été négligée, et on statua que la règle si sage de saint Benoît serait pratiquée partout. Avant et après, saint Léger avait travaillé, avec une infatigable ardeur, à la sanctification de son troupeau et des prêtres chargés de le surveiller et de lui procurer tous les secours de la religion. Son attention se portait particulièrement sur les pauvres dont il était le père, sur les sanctuaires élevés à la gloire de Dieu et des saints. Il était véritablement le pasteur fidèle, l'évêque portant sans cesse ses regards au loin et autour de lui, pour voir si son peuple jouissait de tous les dons célestes qu'il était chargé de lui départir.

Pendant qu'il s'acquittait avec fidélité de tous ces devoirs de son sacré ministère, le fils aîné de sainte Bathilde, Clotaire III, mourait sans laisser d'enfants pour lui succéder dans le royaume de Neustrie. Ebroïn, dont le nom allait devenir si odieux, se montra ouvertement en cette circonstance pour la première fois, et contre les droits de Childéric II, qui régnait déjà avec sagesse en Austrasie, contre le choix unanime des leudes austrasiens et bourguignons, il prétendit placer sur le trône, afin de gouverner en son nom, Thierri III, dernier fils de Clovis II et de Bathilde. Quelque

temps il put croire que son usurpation serait couronnée de succès ; mais bientôt ses violences et ses exactions le rendirent insupportable. De toutes parts on se soumit à Childéric II, et saint Léger, qui avait dû intervenir dans ces affaires difficiles, n'obtint qu'avec peine la grâce d'Ebroïn, que l'on confina au monastère de Luxeuil, pendant que Thierri était renfermé dans celui de Saint-Denis. Le saint évêque d'Autun pouvait espérer que les troubles du royaume seraient ainsi pacifiés, et que la prospérité couronnerait l'œuvre qu'il avait remplie avec tant de sollicitude. Les commencements du règne de Childéric II réalisèrent ces consolantes prévisions, aussi longtemps que ce prince fut docile aux conseils de saint Léger; mais plus tard, il s'abandonna, comme son aïeul Dagobert, à ses passions déréglées et à toute la fougue de son caractère. Témoin de ces désordres dont il prévoyait les funestes conséquences, saint Léger ne négligeait rien pour rappeler Childéric II aux bons sentiments de sa jeunesse. Plus d'une fois il lui adressa des avertissements et des exhortations capables de faire impression sur son cœur. Pour prix de ce zèle que des courtisans rendirent facilement suspect à un jeune monarque, le saint évêque d'Autun fut exilé au monastère de Luxeuil, loin de son troupeau désolé.

A quelque temps de là, Childéric II était assassiné avec sa femme et son fils, par plusieurs leudes que

ses violences et sa hauteur avaient irrités. Cette mort funeste rendait la liberté à saint Léger et à Ebroïn ; le premier en profita pour retourner dans son église, qui le redemandait avec instance. Rien de plus touchant que les paroles des députés d'Autun, lorsqu'au nom de la ville ils l'invitèrent à hâter son retour dans leurs murs. « Homme bien-aimé de Dieu et des hommes, dirent-ils, nous avons assez longtemps pleuré ton absence et porté le deuil : rends aux affligés leur joie, console leur grande désolation ; prends pitié, bien-aimé père, de ton troupeau ; il se consume de regrets, et s'il ne te revoit, il défaillera. Reviens, visite, fortifie et guéris, ô père, ceux que tu as pieusement et doucement élevés, et ne les laisse pas plus longtemps languir de ton absence. Que les larmes de tes enfants défaillants t'émeuvent, et que les gémissements de ceux qui soupirent après toi te ramènent. Nous savons que tu veux sans relâche servir le Christ, mais où le feras-tu mieux que là où il t'a établi pasteur ? Que penses-tu mériter de lui, si tu délaisses ceux qu'il t'a donnés à conduire ? Reviens, père, reviens donc pour consoler tes fils qui pleurent, pour rendre au double à notre maître le Christ, le talent qu'il t'a donné, afin qu'il fructifiât. » Saint Léger se rendit à ces pressantes sollicitations et rentra bientôt dans sa chère ville d'Autun ; mais déjà Ebroïn avait repris ses espérances ambitieuses et ses projets tyranniques. Irrité

contre le saint évêque, à qui néanmoins il devait la vie, mais qu'il regardait toujours comme un insurmontable obstacle à ses desseins, il le poursuit, accompagné d'une bande de malfaiteurs capables de toutes les violences. Avec eux il se dispose à assiéger la ville d'Autun, tout entière à la joie de posséder son pasteur. Cette attaque injuste et inopinée n'étonna point saint Léger, qui connaissait depuis longtemps le caractère vindicatif et emporté d'Ebroïn; aussi, lorsqu'il vit ses troupes sous les murs de la cité épiscopale se préparer à un assaut, il résolut de se présenter lui-même aux ennemis pour délivrer son troupeau des maux auxquels il était exposé. Après avoir réuni les clercs de son église et tous les fidèles, il rendit compte de son administration avec une simplicité admirable; puis ayant distribué aux pauvres et aux nécessiteux les trésors qui étaient en son pouvoir, et adressé une dernière fois la parole à ses fils spirituels avant de se remettre aux mains de ses ennemis, il dit avec l'accent de la plus ineffable douceur: « Mes frères, j'ai résolu de ne plus penser à ce monde, de craindre seulement le péché qui est le mal de l'âme, et jamais un ennemi terrestre ou passager. L'homme de la terre, quand il a reçu la puissance de Dieu pour persécuter, qu'il arrête, qu'il perde, qu'il brûle, qu'il tue! Vainement fuirions-nous, nous n'éviterons rien. Que si une mort violente nous arrache aux choses qui passent, pour nous mettre

sous la main paternelle de Dieu, certes ne désespérons pas. Que dis-je ? Nous nous réjouirons dans la pensée de l'avenir et la certitude du pardon. Fortifions donc nos âmes par la vertu comme nous fortifions la cité, et que les ennemis ne trouvent aucune entrée pour nous mettre en péril. » Le pasteur ne put pas en ce moment se dévouer pour son peuple ; il fut forcé d'attendre encore quelques jours pendant lesquels on fit une procession générale autour des murailles, à l'intérieur de la ville, avec les reliques des saints protecteurs de la cité. A chacune des portes, saint Léger, prosterné la face contre terre, conjurait le Seigneur d'épargner à son troupeau les maux qui le menaçaient, et de les faire retomber tous sur sa tête, si telle était sa volonté. Cependant les ennemis se multipliaient et approchaient de plus en plus de la ville. Déjà on en était venu aux mains, et pendant un jour entier les habitants d'Autun avaient lutté contre les troupes d'Ebroïn, lorsque saint Léger, voyant bien que c'était à lui qu'on s'attaquait, fit un dernier effort auprès de ses ouailles, et après avoir reçu la sainte Eucharistie comme le mourant qui se prépare au grand passage de l'éternité, il sortit des portes et se rendit aux ennemis, qui le reçurent avec une joie féroce. Ebroïn ne se trouvait point parmi eux ; mais ses ministres, aussi cruels que lui, surent parfaitement exécuter ses volontés, et avant que le prisonnier fût assez loin pour ne point l'apercevoir,

les bourreaux lui crevèvent les yeux, pendant que le saint pontife, sans pousser un cri, répétait les louanges du Seigneur et se soumettait à ses adorables desseins. C'était le premier acte du long martyre qui lui était réservé. Bientôt remis entre les mains du comte Waïmer, il fut obligé de prendre péniblement le chemin de la Champagne, où, d'après l'ordre d'Ebroïn, on chercha à le laisser mourir de faim dans un bois. Mais Dieu n'abandonna pas son serviteur, et Waïmer put bientôt se convaincre qu'il venait en aide à l'évêque d'Autun, et le soutenait contre les défaillances de la nature. Ce seigneur lui-même, si l'on en croit certains auteurs, ressentit dans son âme les terreurs et les remords de son crime, et chercha à l'expier par des œuvres de pénitence.

Saint Léger fut, peu de temps après, traduit devant une assemblée solennelle, par l'ordre d'Ebroïn, qui prétendit faire retomber sur lui, par la plus insigne calomnie, le meurtre de Childéric. Sur de semblables prétextes, l'artificieux maire du palais avait fait arrêter Warein, frère de saint Léger, qui fut d'abord lapidé si près de lui, qu'il put entendre les derniers soupirs de son agonie. Bientôt vint le tour du saint évêque : Ebroïn avait prétendu, en lui imputant le meurtre du roi, obtenir sa dégradation et sa déposition. Frustré dans ses espérances et ses artifices, il se vengea de sa défaite avec toute la bassesse et toute la cruauté d'un ambitieux

trompé. Après avoir arraché publiquement, de haut en bas, la robe de saint Léger, comme pour le déposer de ses propres mains, il ordonna qu'on le jetât dans une piscine et qu'on le traînât, pieds nus, sur le pavé hérissé de pierres aiguës et tranchantes, qu'on lui coupât les lèvres, qu'on lui arrachât la langue, de sorte disent les auteurs du temps, qu'il semblait que le tyran eût formé le projet de pousser sa victime au désespoir par ces raffinements de cruauté, afin de lui arracher, avec la vie du corps, celle de l'âme et de l'éternité.

Après ce supplice atroce, saint Léger fut confié au comte Waning, qu'Ebroïn comptait au nombre des siens. Cette fois il fut trompé, et ce seigneur, qui cachait sous des apparences brusques et terribles une âme bonne et sensible, traita avec égard son prisonnier, l'espace de deux ans qu'il passa à Fécamp, sur les bords de l'Océan. C'est de là sans doute qu'il écrivit à sa vénérable mère, sainte Sigrade, une lettre touchante avant son dernier combat. « Combien grande doit être votre joie dans le Seigneur ! Nulle langue ne peut le dire, nulle page ne peut le contenir. Vous avez quitté ce qui devait être délaissé... Vous avez obtenu ce qu'a désiré votre âme... Le Seigneur a entendu votre prière, et il a vu les larmes qu'après maints événements, vous répandîtes en sa présence.... O heureuse la mort qui donne la vie ! Heureuse perte de biens que compensent les richesses éternelles !

Heureuse affliction qui apporte la joie des anges! Maintenant vous avez éprouvé combien le très-clément Seigneur Jésus a eu pitié de vous, lui qui vous a accordé une consécration spirituelle, la sauvegarde d'une sainte discipline et le mépris du monde! Lui, qui a enlevé aux angoisses du siècle les gages sortis de votre sein, et qui les a soustraits aux égarements de la vie présente et leur a donné l'assurance d'une vie éternelle. » C'est ainsi que saint Léger, au moment d'achever son martyre, déposait dans le cœur de sa pieuse mère les sentiments et les désirs de son âme. Il lui révèle, pour sa consolation, ses dispositions les plus intimes à cette heure suprême, et l'invite avec toute la ferveur d'un apôtre à pardonner, comme Jésus-Christ, à tous les auteurs de ses maux. Enfin, après une dernière comparution devant des grands et des évêques que la terreur du nom d'Ebroïn avait réunis; après avoir une dernière fois, comme le Sauveur, enduré l'humiliation et l'opprobre qui mènent à la gloire, saint Léger fut remis entre les mains d'un comte du palais appelé Chrodobert ou Robert, qui eut ordre de le faire exécuter en secret et dans un lieu ignoré. Mais déjà Robert, comme Waimer et Waning, était subjugué par l'ascendant de la vertu du martyr; ses paroles et surtout sa patience faisaient sur son cœur une profonde impression, augmentée encore par les larmes et les angoisses de son épouse. Il ne put se résoudre à exécuter

lui-même ou à être témoin de l'exécution de l'injuste sentence prononcée contre un homme de Dieu ; il confia cet affreux ministère à quatre de ses gens, qui le conduisirent en Artois dans la forêt de Sarcing. Des quatre bourreaux, trois se jetèrent aux pieds du martyr en le suppliant de leur pardonner et de leur donner sa bénédiction. Le quatrième, nommé Wadhard, resté dur, inflexible, vit, sans fléchir le genou, ses compagnons aux pieds de l'évêque mutilé et entendit, sans éprouver un remords dans l'âme, la prière si touchante qu'il adressa à Dieu à sa dernière heure. « O Seigneur, Dieu Tout-Puissant, ô père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui nous avons appris à vous connaître! O Dieu des vertus et père de toute créature, je vous bénis et vous glorifie de m'avoir amené à ce jour de combat ; je vous prie et vous conjure, Seigneur, de daigner répandre sur moi votre miséricorde ; de me rendre digne de participer aux mérites de vos saints et d'avoir part à la vie éternelle : et aussi faites grâce à ceux qui me persécutent ; car par eux, j'en ai l'assurance, père très-clément, je serai glorifié devant vous. » Cette prière finie, Wadhard abattit d'un seul coup la tête du martyr, qui s'en alla recevoir au ciel la récompense de ses œuvres calomniées et de ses longues souffrances.

A peine son corps était-il confié à la terre, que déjà s'opéraient une multitude de miracles, dont le bruit se répandait au loin. Ebroïn fit tout ce qui

était en son pouvoir pour dénaturer ou affaiblir ces faits accusateurs qui retombaient sur lui. Au lieu de se rendre à ces avertissements du Ciel, il s'endurcit dans son iniquité, ajouta encore de nouveaux crimes à tous ceux qui avaient souillé sa vie, et enfin tomba sous le fer d'un assassin que son orgueil avait provoqué. Tous les complices des tribulations et des souffrances de saint Léger ressentirent, les uns après les autres, les effets de la justice du Ciel, qui ajoutait ainsi un nouveau témoignage aux prodiges qui s'opéraient chaque jour à son tombeau. Peu après plusieurs évêques se rencontrèrent à la cour; parmi eux l'on remarquait surtout Ansoald de Poitiers, parent de saint Léger; Hermenaire, son successeur au siége d'Autun, et saint Vindicien, évêque de Cambrai et d'Arras. Ce dernier reçut de ses confrères la mission d'aller reprocher à Thierri le crime qu'il avait laissé commettre contre saint Léger. Le pontife s'en acquitta avec une noble et respectueuse fermeté, et Thierri, débarrassé d'Ebroïn et revenu aux bons sentiments que lui avait inspirés sa mère, sainte Bathilde, reconnut sa faute et la déplora amèrement. Il voulut même, pour donner aux peuples une preuve éclatante de son repentir, fonder près de Térouane un monastère dédié à saint Jean; il accorda de plus des faveurs multipliées à celui de Saint-Vaast d'Arras, que venait d'achever saint Vindicien. Après un touchant et pieux débat dans lequel les trois évêques de Poitiers, d'Autun

et de Cambrai et Arras réclamaient chacun pour leur église les restes mortels de saint Léger, la volonté de Dieu se déclara pour Ansoald de Poitiers, qui les reçut avec joie et respect, et les transporta à Saint-Maixent. C'est là que le corps du saint pontife fut déposé sous une crypte et dans un magnifique autel éclatant d'or. Dès ce jour le culte de saint Léger se répandit rapidement dans toutes les églises de France, et une multitude d'oratoires furent élevés à la gloire de Dieu, sous le nom de ce martyr. Nos provinces surtout se firent remarquer par leur zèle, et l'on y compte un grand nombre de paroisses qui sont sous son patronage et célèbrent chaque année sa fête avec solennité. Les reliques du saint martyr furent, à cause des guerres et des invasions, transportées en différents lieux : les peuples profitèrent de ces pérégrinations multipliées pour se procurer quelques parcelles de ce corps vénéré. On en rencontrait dans une foule de localités, tant en France que dans les pays étrangers. L'abbaye de Saint-Vaast d'Arras, en particulier, eut quelques ossements, en mémoire du meurtre de saint Léger. De plus, ce même monastère possédait une pierre sur laquelle, selon la tradition, auraient été recueillis les yeux sanglants du martyr.

Le pécheur regarde le juste et cherche à le faire mourir, mais le Seigneur ne l'abandonnera pas entre ses mains. « Pourquoi donc, se demande saint Augustin après avoir cité cette parole des

saintes écritures, pourquoi Dieu a-t-il abandonné les martyrs entre les mains des impies ? Pourquoi ont-ils exercé sur eux toute leur rage ? Ils ont frappé par le glaive, ils ont crucifié, ils ont livré aux dents des bêtes féroces, ils ont brûlé, ils ont enchaîné et fait mourir dans les cachots, et cependant Dieu n'abandonnera pas le juste entre les mains des pécheurs. Non, répond le saint docteur, car le pécheur ne peut rien sur l'âme du juste qu'il protége. Si le juste est jugé sur la terre, il est aussi jugé dans les cieux ; s'il entend une sentence de condamnation ici bas, il entend une sentence de bénédiction là haut, et s'il subit le supplice de la main du bourreau, il recevra la couronne de la main de son Dieu ; car, si la terre est livrée aux mains de l'impie, les cieux sont au Seigneur (*). »

(*Acta SS. Belgii*, T. III, p. 40).

---

3 OCTOBRE.

SAINT PIAT,

Martyr, apôtre de Tournai et de Seclin.

Le premier nom bien connu que présentent les annales ecclésiastiques de ce pays, c'est celui de saint Piat. Cet apôtre, si populaire et si vénéré,

(*) S. Aug. in ps. XXXVI, serm. III.

naquit auprès de Bénévent, en Italie, d'une famille distinguée. Dès ses premières années, il donna de grandes espérances : la nature l'avait doué d'une physionomie heureuse et d'une parfaite aménité dans les manières. Ces qualités extérieures étaient relevées en lui par des vertus naissantes qui en faisaient un jeune homme accompli, sage dans ses paroles, prudent dans sa conduite, ferme et généreux dans ses desseins, plein d'énergie dans la volonté et de bienveillance envers tout le monde. On ne connaît point les motifs qui amenèrent saint Piat de Bénévent à Rome, et de Rome dans les Gaules. Il est vraisemblable que, comme les autres missionnaires signalés à cette époque, il y vint par l'ordre du pape Marcellus, et peut-être sous la conduite de saint Denis de Paris. On lui donne ordinairement pour compagnons saint Taurin d'Evreux, saint Rieul de Senlis, saint Sanctin de Meaux, saint Lucien de Beauvais, saint Quentin d'Amiens, les saints Victorin et Fuscien de Térouane, les saints Crespin et Crespinien de Soissons, et sans doute saint Chysole. Il paraît certain que saint Piat, avant de prêcher la foi à Tournai, s'arrêta d'abord à Chartres, dont les habitants ne voulurent point écouter sa parole. Cette première partie de son apostolat est entièrement inconnue. Arrivé dans le pays des Nerviens, il commença à parcourir les campagnes et à prêcher la religion de Jésus-Christ. A la vue des désordres et des superstitions partout

répandus, « il gémissait profondément de ce que tant d'hommes créés à l'image de Dieu adoraient des idoles mensongères et sanguinaires, » et ne rendaient point au seul vrai Dieu l'hommage qu'il a droit d'attendre de ses créatures. Nul biographe ne détermine d'une manière bien précise les succès de la prédication de saint Piat : d'après ses actes, il convertit dans les Gaules trente mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Ce nombre n'est pas invraisemblable, si l'on considère que la ville de Tournai était déjà très-peuplée à cette époque, et que saint Piat, durant un apostolat assez long, a parcouru toutes les contrées voisines. L'historien de la vie de saint Eleuthère, sans entrer dans plus de détails, dit qu'à la voix de saint Piat beaucoup embrassèrent la foi et reçurent le baptême, et que plusieurs même furent martyrisés avec lui. Un autre ajoute que le saint missionnaire, en mourant par le fer des bourreaux, alla recevoir la couronne réservée à ses travaux, et qu'il laissa sur la terre des fils et des petits-fils engendrés à Jésus-Christ par la grâce du baptême. Il n'est guère possible d'en dire davantage sur les travaux de saint Piat dans cette partie des diocèses actuels de Cambrai et de Tournai qu'il a évangélisée.

Cependant la dixième et dernière persécution venait d'éclater dans toutes les provinces de l'empire romain. Elle sévit dans les Gaules, placées alors sous la domination du féroce Maximien, et

dans la Gaule Belgique, qui avait pour gouverneur Rictius Varus, si connu dans les actes des martyrs sous le nom de Rictiovare. Jamais le sang chrétien n'avait été répandu avec une telle abondance. La fureur des persécuteurs s'attachant principalement aux pasteurs, on faisait les plus rigoureuses perquisitions pour les surprendre et les mettre à mort. Saint Piat, un des premiers, tomba entre leurs mains. Un jour qu'il exhortait le peuple à abandonner le culte des idoles, il aperçut une troupe de soldats qui s'avançaient pour le saisir. Sans se laisser intimider par leur présence, il dit à ses auditeurs : « Mes fils bien-aimés, voilà que le Seigneur veut me récompenser de mes travaux ; voilà que mon corps, soumis aux fatigues dès l'enfance, va être frappé pour laisser mon âme libre d'aller recevoir la palme immortelle. » Plusieurs auteurs, entre autres Baronius dans ses *Annales ecclésiastiques*, et le père Gaultran dans son *Histoire de Tournai*, disent que saint Piat fut martyrisé à Tournai même, devant l'église qui porte actuellement son nom ; mais il paraît plus probable que ce fut à Seclin.

Saint Piat eut la tête tranchée ; cependant des broches de fer, que l'on retira de différentes parties de son corps, ont fait croire à plusieurs que, comme saint Quentin, il souffrit d'horribles supplices avant de recevoir le coup mortel. Parmi les chrétiens qu'il eut la consolation de voir mourir avec lui, on cite saint Irénée, aïeul de saint Eleu-

thère, et d'autres membres de cette famille. Le corps de saint Piat fut recueilli par les fidèles, qui l'enterrèrent secrètement dans un lieu près duquel on éleva une petite chapelle. Trois siècles plus tard, saint Eloi, évêque de Tournai et de Noyon, renferma ces restes vénérables dans une châsse travaillée de ses mains. Le saint pontife ne se borna pas à cet hommage rendu au martyr. « Il fit abattre l'ancienne chapelle ou église, et en construisit une autre plus spacieuse et mieux ornée. Ils institua des clercs, assigna des bénéfices, afin que tous les jours le culte divin y fût célébré, selon l'usage, à la louange et à la gloire de la Sainte Trinité. » Telle fut le commencement de la célèbre collégiale de Seclin.

On trouve au diocèse de Chartres un grand nombre d'églises ou chapelles placées sous le patronage de saint Piat. L'église cathédrale en particulier célèbre sa fête avec solennité. Ce culte doit son origine à la persuasion où l'on est que saint Piat a évangélisé quelque temps les habitants de ce pays, et surtout à la présence de ses reliques, qui y furent transportées au neuvième siècle, pendant les invasions des Normands.

La ville de Tournai s'est aussi distinguée de tout temps par sa dévotion envers saint Piat. Outre l'église qui lui est dédiée, elle possédait une croix, que l'on appelait la croix de saint Piat, et qui était placée dans le cimetière voisin. La veille de la fête du

saint, tout le clergé de la ville épiscopale se transportait en procession dans son église pour l'invoquer. Aujourd'hui encore, dans les différentes parties de la cathédrale, on rencontre son image, soit vis-à-vis du portail de la nef, soit au frontispice du jubé, dans le transept et sur les vitraux du chœur.

Mais c'est surtout au bourg de Seclin que le culte de saint Piat est célèbre depuis des siècles. Cousin, dans son histoire de Tournai, dit que toutes les paroisses des décanats de Lille, au nombre de quatre-vingt-quatorze, y venaient chaque année en procession. Après avoir rempli leurs devoirs de religion, beaucoup de pèlerins allaient puiser de l'eau à la fontaine qui se trouve dans la crypte de l'église, auprès de l'ancien tombeau de saint Piat. La foi des fidèles a été souvent récompensée par des guérisons miraculeuses, ou par d'autres faveurs du Ciel.

Entre les marques de protection accordées par saint Piat à ceux qui l'invoquèrent, signalons en particulier le fait suivant, que les chanoines de la collégiale insérèrent dans la vie de leur saint patron. Thierri, comte de Flandre, étant à la croisade en 1138, un homme du pays Mélanthois, qui l'avait suivi, fut un jour surpris par plusieurs Musulmans. D'abord il se défendit vaillamment; mais s'apercevant bientôt qu'il ne pourrait résister et qu'il allait périr, il courut vers une rivière qui coulait à peu de distance et s'y jeta à la nage. Déjà le

courant l'entraînait, et il sentait que les forces lui manquaient, quand la pensée lui vint d'invoquer saint Piat, en qui il avait une grande confiance. A peine avait-il commencé sa prière, qu'il crut voir un homme d'un aspect vénérable le saisir et le transporter sur la rive opposée, où il fut à l'abri de ses ennemis. De retour en Flandre, cet homme s'attacha par reconnaissance à l'église de Seclin pour toute sa vie.

Chaque année, à la porte de la collégiale, s'accomplissait une cérémonie pieuse que Martin Lhermite rapporte en ces termes : « Après les premières vespres, la vigile de la feste, appelée la fumée de saint Piat, quand le prestre, qui fait l'office, consacre un brasier devant l'église avec tout le clergé, et le diacre chante l'évangile : *Nisi granum frumenti.* Puis le prestre jette dans le brasier allumé une livre d'encens, et le sous-diacre quantité de vin, où le peuple repaît sa piété de ces odeurs, qui peuvent signifier les ferventes oraisons du saint martyr, et ses sacrifices et sa grande charité. Voire à Chartres, l'on remplit toute l'église d'une nuée obscure de parfums. Il y a assez de sujet de tesmoigner par ceste cérémonie que le saint martyr a embaumé toute la province par ses actions héroïques. A cette odeur agréable et aux liqueurs des vierges couraient les processions des paroisses quatre-vingt-quatre, passé plus de cinq cents ans, le vendredy après la Pentecoste et le jour de la Sainte Trinité,

pour honorer le tombeau qui estait la source des parfums célestes. » Une pareille cérémonie était célébrée par le clergé de l'église cathédrale, à la porte de l'église saint Piat, à Tournai.

Vous qui vous réjouissez au souvenir du triomphe des saints martyrs, prenez aussi les armes comme ces généreux soldats de Jésus-Christ. « Si les ennemis extérieurs vous manquent, tournez les armes contre vous-mêmes ; vous en trouverez dans votre cœur. Domptez l'orgueil, écrasez l'envie, éloignez les flammes des passions mauvaises, mortifiez la chair avec ses vices et ses concupiscences (*). » C'est ainsi que nous pourrons imiter les martyrs et partager un jour leur bonheur. Que cette pensée nous fortifie et nous encourage, et à l'exemple de ces apôtres, qui ont scellé de leur sang la foi qu'ils prêchaient à nos pères, sachons aussi manifester notre croyance par des œuvres chrétiennes et combattre les ennemis que cette foi sainte rencontre toujours dans nos passions.

(*Acta SS. Belgii*, T. I, p. 100).

(*) B. Pet. Dam. serm. 31.

---

4 OCTOBRE.

THOMAS TUNSTAL,

Prêtre du séminaire anglais de Douai.

Il n'y avait qu'un an que Thomas Tunstal avait quitté le séminaire anglais de Douai, où il étudia la philosophie et la théologie, quand il fut arrêté par les persécuteurs et mis en prison. Il y passa plusieurs années en des lieux différents et fut enfin condamné à la mort des traîtres. Arrivé au lieu du supplice, quelqu'un lui demanda s'il était jésuite ou prêtre séculier. « Je suis prêtre séculier, répondit-il, mais j'ai fait vœu d'entrer dans l'ordre de Saint-Benoît, si je le pouvais... C'est pourquoi, continue-t-il, en se tournant vers le shérif qui présidait l'exécution, je vous prie de faire placer ma tête sur la porte de saint Benoît. »

Le shérif et des ministres anglicans lui demandent alors s'il croit qu'il y a quelque mérite dans les bonnes œuvres et s'il attend d'elles son salut. A quoi il répondit qu'assurément les bonnes œuvres sont méritoires et un grand moyen de salut, quoique personne ne puisse être sauvé que par la passion de Jésus-Christ. Sa dernière parole, au moment où le bourreau le précipitait de l'échelle, fut celle-ci : « Jésus, Jésus, ayez pitié de moi ! »

Sa tête, selon sa demande, fut exposée sur la porte de Saint-Benoît à Norwich.

(Challoner. *Memoirs of mission. priests.* T. II, p. 116).

---

5 OCTOBRE.

SAINT GÉRARD,

Réformateur de plusieurs monastères dans les diocèses de Cambrai et d'Arras.

Les invasions continuelles des Normands pendant le neuvième siècle avaient ruiné un grand nombre de monastères dans toute la France et surtout dans les provinces du nord. La plupart de ces maisons de prière et de travail, élevées par de saints personnages dans les siècles précédents, étaient presque entièrement abandonnées. On ne rencontrait que dans quelques-unes un petit nombre de religieux, qui s'étaient réunis avec peine après ces longues calamités, et cherchaient, mais en vain, à rendre à l'ordre monastique son ancienne prospérité. Dieu dans sa bonté suscita alors des hommes selon son cœur; il les remplit de son esprit, et leur fit opérer dans ces communautés renaissantes les plus heureux changements. C'est à ces vénérables personnages que l'on donne ordinairement le nom de réformateurs des monastères. Saint Gérard de Brogne, l'un des plus remarqua-

bles, est aussi celui que le Seigneur envoya le premier dans ces contrées pour cette œuvre de sanctification.

Il était né au village de Staves, dans le comté de Namur. Son père, Stance, était parent d'Haganon, ministre du roi Charles-le-Simple; et sa mère, Plectrude, était sœur d'Etienne, évêque de Liége. Dès ses premières années il se distingua par ses qualités et surtout par son horreur pour tout ce qui aurait pu souiller la pureté de son âme. Il fuyait la compagnie des jeunes gens vicieux, et ne se plaisait que dans les assemblées honnêtes ou dans les églises. La parole de Dieu faisait ses délices, et quand il l'avait entendue, il la gravait avec soin dans son cœur, sanctuaire où l'esprit de Dieu se plaisait à habiter. Le pieux Gérard dut cependant rencontrer bien des dangers dans la carrière des armes, qu'il embrassa comme presque tous les jeunes gens de sa condition. Attaché au service de Bérenger, comte de Namur, il fit avec gloire plusieurs campagnes sous ce puissant seigneur. Mais la vertu du jeune chevalier était encore ce qui brillait le plus dans sa personne. « Prudent dans le conseil, fidèle dans l'accomplissement des ordres qui lui étaient donnés, vrai dans ses discours, juste dans ses démarches, il avait toutes les qualités d'un guerrier accompli. Déjà on le voyait exercer une religieuse influence sur tous ceux qui l'entouraient; et en même temps que sa charité, sa pa-

tience et sa douceur le rendaient cher à ses compagnons d'armes, il s'attirait aussi l'affection des pauvres et des malheureux par les secours qu'il leur procurait. Gérard, en effet, trouvait des vêtements pour ceux qui étaient nus, des aliments pour ceux que la faim tourmentait; il assistait ceux qui étaient dans la peine, accueillait les orphelins, défendait les veuves, prenait en main la cause des opprimés, et donnait aide et assistance à tous les malheureux. Ainsi, continue son biographe, il se faisait dans le ciel un trésor que la rouille ne peut gâter. »

Bérenger sut apprécier la vertu du jeune chevalier attaché à son service. En toutes circonstances il se plaisait à lui témoigner son affection et sa confiance. Plusieurs fois il le chargea de négociations importantes, dont Gérard s'acquitta avec succès. Mais le Seigneur qui l'avait choisi pour une œuvre importante, fit naître peu à peu dans son cœur la pensée d'une vie plus parfaite. Le premier témoignage de ce travail intérieur de la grâce paraît surtout dans la construction de l'église de Brogne, que Gérard, encore chevalier, bâtit sur un fonds de terre qui lui appartenait. Il y fit même placer des clercs pour célébrer les offices divins. Cette maison de Dieu allait devenir l'origine d'une abbaye, dont il sera lui-même le directeur pendant de longues années. Voici comment s'accomplit ce dessein de la Providence.

Le comte Bérenger ayant chargé Gérard d'une mission auprès de Robert, duc de France, le chevalier à son retour se rendit à la célèbre abbaye de Saint-Denis, près Paris, où il séjourna quelque temps. Là il se sentit vivement pénétré du désir d'embrasser la vie religieuse. « Que faisons-nous, ô mon âme, se disait-il à lui-même? Pourquoi aimer encore des vanités? Que sert la gloire du monde? Où conduit la pompe du siècle? Est-ce que toutes ces choses ne sont pas frivoles et passagères? Ne s'évanouissent-elles pas comme la fumée, comme un nuage? Pourquoi rester indécis? Le monde passe et sa concupiscence. Cherchons donc les choses éternelles et méprisons les passagères. Renonçons à tout, afin de nous attacher plus librement à Jésus-Christ. » Gérard, rempli de ces pensées, revint auprès de Bérenger, à qui il les communiqua. Ses paroles n'étonnèrent point le noble comte ; mais elles lui causèrent une si vive douleur qu'il en versa des larmes en abondance. « O le plus cher de mes amis, dit-il à Gérard, vous voulez me quitter? Qu'est-ce donc qui a pu vous déplaire en moi! Ah! j'avais en vous une si grande confiance! Je me reposais sur vous avec une si parfaite tranquillité! Non, si je ne croyais pas que c'est la volonté de Dieu qui vous appelle, nul homme sur la terre ne serait capable de vous arracher de mes bras. »

Quelques jours plus tard, Gérard se rendait

auprès de son oncle, le vénérable Etienne de Liége : « Fils très-aimé, lui dit le pontife, et pour qui je ressens une vive affection dans le cœur, je viendrai à votre aide dans l'exécution de votre désir ; mais il faut que vous preniez garde de charger vos épaules d'un poids que vous déposeriez ensuite d'une manière humiliante. Votre dessein est très-louable sans doute, mais il paraît difficile même aux hommes les plus parfaits. » « Mon père, répondit Gérard, j'ai souvent repassé ces choses dans mon esprit ; aussi n'est-ce point sur mes forces que je m'appuie, mais sur Dieu à qui j'ai confié mon âme et mon corps, et pour qui j'ai méprisé la gloire du monde avec ses plaisirs. »

Toutes ses dispositions étant prises, Gérard demanda au prélat sa bénédiction, puis il revint plein de joie au monastère de Saint-Denis. A peine eut-il revêtu l'habit religieux et embrassé la discipline de saint Benoît, qu'il se fit remarquer entre ses frères par sa fidélité à tous les points de la règle. « Prévenant et respectueux envers les vieillards, affectueux avec les plus jeunes, prompt à obéir, il évitait jusqu'à la moindre transgression. Quelle louable soumission envers ses supérieurs ! Quelle bénignité et quelle douceur envers tous ! » Après neuf ans de profession, pendant lesquels il fit de grands progrès dans les lettres sacrées et profanes, Gérard fut ordonné prêtre par Adhelme, évêque de Paris.

L'année suivante il se rendit au lieu de sa naissance, pour fonder un monastère auprès de l'église bâtie par ses soins. Douze religieux de l'abbaye de Saint-Denis l'accompagnèrent, emportant avec eux, pour en enrichir la nouvelle communauté, des reliques de saint Eugène, évêque de Tolède, en Espagne. Le monastère de Brogne ne tarda pas à jeter un vif éclat dans toute la contrée, et l'esprit de régularité qui y régnait, attirait chaque jour de nouveaux sujets. Ce fut alors que Gislebert, duc de Lorraine, et Arnoul, comte de Flandre, conçurent le projet de confier à saint Gérard la réforme des monastères qui se trouvaient dans leurs états. Etienne, évêque de Cambrai et d'Arras, adressa la même demande au saint abbé qui, malgré les répugnances de son humilité, ne put refuser de s'y rendre. Parmi les communautés dans lesquelles se transporta saint Gérard pour rétablir l'observance religieuse, on cite surtout celles de Marchiennes, de Saint-Amand, d'Hasnon, de Saint-Ghislain, de Saint-Vaast d'Arras, de Saint-Bertin, de Wormhoudt, d'Auchy-les-Moines, de Saint-Wulmer ou Samer, de Blangy, de Renaix et de Saint-Amé à Douai.

Après avoir opéré cette œuvre difficile avec un zèle que les obstacles ne faisaient que redoubler, saint Gérard entreprit le voyage de Rome pour demander au Souverain Pontife quelques priviléges en faveur de son abbaye de Brogne. A son retour,

il visita toutes celles où il avait établi la réforme, puis rentra épuisé de travaux et de fatigues dans sa chère solitude qu'il ne devait plus quitter. Il y mourut paisiblement au milieu de ses disciples, le troisième jour d'octobre 959. Des guérisons extraordinaires, opérées à son tombeau, confirmèrent les peuples dans la haute opinion qu'ils avaient de sa sainteté. Son corps fut levé de terre en 1131, par les soins de l'évêque de Liège, Alexandre, et de Godefroi, comte de Namur. On lisait cette épitaphe sur son sépulcre :

Saint Gérard, issu d'une noble famille d'Austrasie,
Repose dans cet humble lieu.
Que le peuple se réjouisse d'avoir un tel patron pour défenseur,
Et que toute la terre de Brogne applaudisse à son chef.

Il y a entre Jésus-Christ et le monde une opposition essentielle que le Sauveur lui-même nous a manifestée dans son saint Evangile. Ses maximes sont contredites par les maximes des mondains ; ses vertus ont à lutter contre les passions qu'ils préconisent. Le vrai chrétien doit donc, au milieu du monde, renoncer à ses erreurs pour s'attacher à la sainte doctrine de Jésus-Christ. Il doit dire avec saint Cyprien : « Que celui-là aime le monde qui reçoit ses faveurs, qui jouit de ses plaisirs et de ses coupables voluptés ; pour le chrétien, que le monde a en horreur, comment pourrait-il aimer celui dont il est haï, et comment ne s'attacherait-il

pas plutôt à Jésus-Christ qui l'a racheté et qui l'aime ? (*) »

(Bolland. III oct. — *Hist. du Hainaut,* T. II, p. 361.)

---

6 OCTOBRE.

SAINTE VALÉRIE ET SAINTE POLLÈNE,

Vierges, à l'abbaye d'Honnecourt en Cambrésis.

Le monastère d'Honnecourt en Cambrésis, de l'ordre de Saint-Benoît, possédait autrefois les reliques de sainte Valérie et de sainte Pollène, que les hagiographes tantôt réunissent et tantôt séparent dans leurs écrits. Leur vie, remplie d'incertitudes, présente de grandes difficultés que la pénurie de documents rend presque insolubles, et que nous devons nous borner à exposer dans ce recueil.

Du Saussay, dans son martyrologe gallican, s'exprime en ces termes : « A Honnecourt, diocèse de Cambrai, on célèbre en ce jour (8 octobre) la fête des vierges Valérie et Pollène, sœurs du saint martyr Liéphard, évêque de Cantorbéry. Elles l'accompagnèrent dans son pèlerinage à Rome, imitèrent ses vertus, consacrèrent au Roi éternel la fleur de leur virginité, et par l'abondance de leurs

(*) S. Cyp. *De Mortalitate.*

larmes, par les cilices, les jeûnes, les disciplines et les prières assidues, elles soumirent la chair à l'esprit et arrivèrent au sommet de la perfection. Ainsi fut enfin consommée sur la terre la course de leur vie évangélique, après laquelle elles s'envolèrent au séjour de l'éternelle Sion en la société des esprits bienheureux. Leurs corps reposèrent longtemps dans le monastère que construisit à Honnecourt saint Vindicien, évêque de Cambrai. Plus tard ils furent transportés à Saint-Quentin, d'où ils disparurent durant les désastres de la guerre. La mémoire de ces saintes vierges subsiste néanmoins tant au monastère d'Honnecourt que dans l'église principale de Cambrai, où sainte Valérie est encore honorée aujourd'hui (1637) d'une collecte particulière. »

Différents passages de cette citation sont rejetés par les meilleurs auteurs. Quelques-uns d'abord, tout en admettant que sainte Valérie et sainte Pollène étaient sœurs de saint Liéphard, ne veulent point qu'elles aient fait avec lui le voyage de Rome; car il n'en est fait mention nulle part. Il est probable d'ailleurs qu'elles auraient péri comme lui, si elles s'étaient trouvées dans sa société. Ils n'admettent pas davantage ce que dit Gazet, savoir, que ces deux sœurs, apprenant en Angleterre la mort de leur frère, s'embarquèrent pour la France et vinrent à Honnecourt pour vénérer ses reliques. On voit, en effet, que ce n'est qu'au dixième siècle

que les reliques de saint Liéphard furent transportées à l'abbaye d'Honnecourt, par Fulbert, évêque de Cambrai.

De graves historiens vont même jusqu'à douter si ces deux saintes sont véritablement sœurs. Il semble, disent-ils, que sainte Pollène vivait avant sainte Valérie, puisque dans l'acte de fondation du monastère d'Honnecourt, environ trente ans après la mort de saint Liéphard, les fondateurs demandent que l'église soit consacrée à sainte Marie, à saint Pierre, à saint Martin et à sainte Pollène : or, si saint Liéphard, sainte Valérie et sainte Pollène avaient été unis par les liens du sang ; s'ils avaient vécu ensemble, cette distinction eût-elle été faite ? On serait donc assez porté à croire que sainte Pollène n'est sœur ni de saint Liéphard, ni même de sainte Valérie ; qu'elle avait déjà un culte dans le pays avant la fondation de l'abbaye d'Honnecourt ; que dans la suite ses reliques, conservées avec les leurs, y furent honorées ensemble et transportées à la même époque dans la ville de Saint-Quentin. C'est d'aprés ces faits sans doute que, faute de documents, prévalut l'opinion que nous venons d'examiner.

Quelques hagiographes, entre autres Gazet, disent que sainte Valérie fut abbesse du monastère d'Honnecourt. On peut croire qu'elle gouverna, la première, cette communauté naissante, ou bien, qu'à cause du jeune âge d'Auriana, fille des fondateurs

Amalfride et Childeberte, on la lui donna pour aide et pour directrice, jusqu'à ce que celle-ci fût capable de diriger le monastère par elle-même.

Les reliques de sainte Valérie et de sainte Pollène périrent, comme celles de saint Liéphard, dans le pillage et l'incendie de Saint-Quentin (1557), lors des guerres de Henri II, roi de France, contre Philippe II d'Espagne.

(Acta SS. Belgii, T. II, p. 373).

---

7 OCTOBRE.

SAINT BADILON,

Abbé du monastère de Leuze.

On croit assez généralement que saint Badilon, abbé du monastère de Leuze, avait pour oncle un comte qui occupait un rang distingué à la cour de Charles-le-Chauve, et qui portait aussi le nom de Badilon. Ayant quitté le monde pour embrasser la vie religieuse dans le monastère de Saint-Martin d'Autun qu'il avait relevé de ses ruines, ce seigneur appela près de lui son neveu, qui commença à pratiquer dans cette retraite toutes les vertus de son nouvel état. C'était, dit un ancien hagiographe, un jeune homme doué du plus excellent naturel: il se distingua entre ses frères par sa fidélité cons-

tante dans l'accomplissement de ses devoirs et par les édifiants exemples qu'il donnait à tous.

Plus tard, son oncle, qui avait su apprécier tout son mérite, l'envoya à Vezelay, en Bourgogne, avec quelques religieux, pour y fonder une nouvelle communauté. C'est de là que, par ordre de ses supérieurs, il se rendit ensuite en Provence pour recueillir les reliques des saints, que les Sarrasins avaient profanées et dispersées durant leurs invasions. Arrivé dans cette contrée, le pieux Badilon se livra avec ardeur à toutes les œuvres de charité, relevant les églises et les chapelles, prêchant la parole de Dieu, et recherchant avec soin les restes précieux des martyrs et des serviteurs de Jésus-Christ. Entre autres reliques, il découvrit celles de sainte Marie-Magdeleine, dont il transporta une partie à son monastère de Vezelay. Son oncle lui ayant alors communiqué son projet de relever l'abbaye de Leuze, en Hainaut, bâtie autrefois par saint Amand, saint Badilon s'y rendit par son ordre avec quelques religieux, rétablit une partie des anciens bâtiments, et commença à servir le Seigneur dans ces lieux sanctifiés par les travaux d'un illustre missionnaire. On y conserva longtemps un bras de sainte Marie-Magdeleine, que le vénérable abbé avait apporté de son monastère de Bourgogne.

Saint Badilon gouverna avec sagesse sa nouvelle communauté et y mourut vers l'an 871. Il s'opéra à son tombeau un grand nombre de guérisons qui

augmentèrent encore la haute opinion que l'on avait de sa vertu. Les religieux de Leuze envoyèrent à ceux de Vezelay un bras du saint abbé, en reconnaissance du don qui leur avait été fait de celui de sainte Marie-Magdeleine.

Philippe Brasseur, dans son Panégyrique des Saints du Hainaut, s'exprime en ces termes en parlant de saint Badilon et du monastère de Leuze :

« Leuze, illustre par le culte du Bienheureux Pierre, illustre par les reliques de sainte Magdeleine qu'a retrouvées le pieux Badilon ; Leuze fleurit près de Tournai. Voilà que les Sarrasins se sont jetés dans les plaines d'Aix ; c'est là qu'au milieu des pierres et des débris amoncelés, Badilon cherche le sépulcre ignoré de Magdeleine. Aidé du secours divin, il transporte ses reliques en Bourgogne. Bientôt il apporte un de ses bras au monastère de Leuze. Là repose cette relique, auprès du corps de Badilon... Peut-être demanderas-tu l'origine de ce monastère. Ce fut saint Amand qui en jeta les fondements. Badilon y amena des religieux, et fut leur abbé; là il termina sa course terrestre, là il repose. »

(*Bolland.* VIII oct.)

---

8 OCTOBRE.

SAINTE BRIGITTE DE SUÈDE.

Ce fut à Arras, au retour d'un pèlerinage au tombeau de Saint-Jacques en Galice, qu'Ulfon, époux de sainte Brigitte de Suède, tomba gravement malade. La légende du bréviaire rapporte que saint Denis apparut alors à la sainte, l'assura de la guérison de son mari et lui annonça d'autres choses qui devaient s'accomplir dans la suite. Ulfon, de prince de la province de Néricie s'étant fait religieux Cistercien, mourut peu de temps après, et sainte Brigitte, dévouée entièrement à Dieu et aux œuvres de piété, mérita du Ciel ces communications extraordinaires, qui ont donné à sa vertu et à sa vie un caractère particulier. Il suffit au but de notre travail d'avoir signalé ce pieux souvenir qui se rattache à notre province ecclésiastique.

(Brev. Rom., VIII Oct.)

9 OCTOBRE.

SAINT GHISLAIN,

Fondateur du monastère de la Celle

(Aujourd'hui la ville de Saint-Ghislain).

Dieu, dans les desseins de sa Providence, appelle souvent des hommes hors de leur patrie et de leur famille, pour les faire devenir les pères de nouvelles familles spirituelles dans des pays éloignés. L'histoire religieuse de tous les peuples en donne des preuves multipliées, et on a pu le remarquer plusieurs fois en particulier dans nos provinces de la Gaule-Belgique. Le nom de saint Ghislain est, sans contredit, un des plus illustres entre tous ceux de ces apôtres étrangers qui vinrent prêcher la foi à nos ancêtres. Il reçut le jour dans l'Attique, de parents nobles selon le monde et également distingués par leur vertu. Tous les auteurs sont d'accord sur le lieu de sa naissance, et quoique son nom paraisse plutôt d'origine franque que grecque, ils disent qu'il faut supposer ou que saint Ghislain le changea quand il arriva dans ce pays, ou bien qu'il descendait d'un de ces Francs qui, pendant les invasions barbares, s'établirent dans la Grèce, où ils avaient été envoyés comme ambassadeurs par les premiers chefs Mérovingiens. Son heureux

naturel lui fit faire de bonne heure de rapides progrès dans les études, et plus encore dans la piété, vers laquelle le portait son cœur innocent. Il paraît que plus tard on l'envoya suivre les cours d'Athènes, qui, bien que déchue de son ancienne splendeur, était toujours la mère des arts et des belles-lettres dans la contrée. Le jeune étudiant y continua les beaux exemples qu'avaient donnés quelques siècles auparavant saint Grégoire de Nazianze et saint Basile. Comme eux il savait pratiquer la vertu malgré les séductions qui l'environnaient, et vivre d'une manière irréprochable au milieu de jeunes gens livrés au vice. Ne trouvant auprès des docteurs de ces écoles, au lieu de la vérité qu'il cherchait, qu'une sagesse toute terrestre, il résolut de s'attacher uniquement à Dieu et embrassa la vie religieuse dans un monastère de l'ordre de saint Basile. On reçut avec joie ce jeune disciple, qui portait l'innocence empreinte sur le front et dont toute la conduite annonçait un homme rempli de l'esprit de Dieu. Saint Ghislain eut promptement justifié cette haute opinion qu'on avait de son mérite : à peine fut-il admis dans la communauté, qu'on vit briller en lui les plus belles qualités unies aux plus rares vertus. D'une foi vive et inébranlable, d'une humilité qui le portait à se mettre au-dessous de tous ses frères, il était toujours disposé à leur rendre les services de la plus affectueuse charité. Ses paroles respiraient l'amour

de Dieu, et tous ceux qui l'approchaient trouvaient dans sa personne un charme innocent qui les attachait et les enflammait d'ardeur pour l'imiter. Aussi le nouveau religieux faisait-il la consolation de ses frères dans le monastère. Lui-même remerciait sans cesse la Providence qui lui avait inspiré la pensée salutaire d'embrasser un si saint état. Il trouvait ce que son cœur avait souvent demandé à Dieu, une vie réglée et conforme en tout à ses volontés adorables. « Semblable à une industrieuse abeille, il cachait dans son cœur le miel composé des plus précieuses vertus, et offrait dans toute sa conduite d'admirables exemples d'obéissance et d'humilité. Ce doux parfum qui embaumait son âme lui permettait de dire comme le roi-prophète : Vos paroles sont douces à ma bouche, Seigneur, elles sont plus douces que le miel et son rayon. » Une sainteté si éminente, dans un âge encore peu avancé, fit impression sur l'esprit des supérieurs, qui ne pouvaient douter que Dieu n'eût sur le jeune Ghislain de grands desseins. Ils jugèrent qu'il était digne d'être promu aux ordres sacrés, au sacerdoce même, auquel, malgré toutes les résistances de son humilité, il dut se préparer. Des auteurs pensent même qu'il fut placé, quelques années plus tard, sur le siége épiscopal d'Athènes (*).

(*) On peut voir dans les *Acta Sanctorum Belgii*, T. IV, p. 348 et suivantes, la discussion de cette particularité de la vie de saint Ghislain sur laquelle les critiques sont fort partagés. Les

Quoi qu'il en soit de cette circonstance de sa vie sur laquelle les hagiographes ne s'accordent pas, saint Ghislain ne gouverna pas longtemps cette église. Un jour qu'il était en prière, une vision lui fit connaître qu'il devait aller à Rome rendre ses hommages aux saints apôtres et à leur successeur. Il ne paraît pas que cette révélation lui eût indiqué dès lors le pays de Hainaut où il vint ensuite. Plein de confiance en Dieu et de soumission à sa volonté, il se hâta d'obéir à cet ordre du Ciel ; et ayant pris avec lui un certain nombre de ses disciples, il se dirigea vers Rome avec les sentiments d'un digne pèlerin. Arrivé dans la capitale du monde chrétien, saint Ghislain visita toutes les églises, les oratoires et les lieux sanctifiés par les souffrances des martyrs. Prosterné au pied du tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul, il leur rendit tous les témoignages du plus filial attachement. C'est là que le Seigneur lui manifesta de nouveau sa volonté, en lui disant de passer les Alpes et les autres pays au nord de ces montagnes, jusqu'à ce qu'il rencontrât une province appelée Hainaut, où il fixerait sa

raisons qu'apporte le docte J. Ghesquière, qui croit que saint Ghislain n'était point évêque, sont incontestablement très-fortes ; d'un autre côté, des auteurs d'un grand poids soutiennent l'opinion contraire, et c'est celle de toutes les églises qui font l'office du saint de temps immémorial. S'ils ne peuvent répondre à toutes les objections qui leur sont faites, ne semble-t-il pas qu'il serait bien difficile aussi de renverser les raisons et la tradition sur lesquelles ils s'appuient ?

demeure. Soumis aux desseins de Dieu, le saint apôtre renvoya alors dans leur pays tous les disciples qui l'avaient accompagné, à la réserve de deux, Lambert et Bellère, avec qui il se dirigea vers les lieux que le Seigneur lui avait indiqués. En arrivant dans les contrées voisines du Hainaut, saint Ghislain entendit prononcer le nom d'un serviteur de Dieu dont l'éloge était sur toutes les lèvres. C'était saint Amand, alors évêque de Maestricht, homme admirable par les travaux qu'il avait déjà accomplis et les nombreux monastères qu'il fondait en tous lieux. Frappé de tout ce qu'on disait de lui, saint Ghislain se dirigea avec ses disciples vers ce saint pontife, qu'il trouva dans sa ville épiscopale. Après avoir conversé ensemble et s'être édifiés et encouragés mutuellement, saint Ghislain se retira et alla dans le Hainaut commencer un monastère à l'endroit où l'on voit aujourd'hui la ville qui porte son nom. Ce lieu était alors appelé Ursidongus, *Ursidongue* (*). Ses vertus attirèrent bientôt auprès de lui des habitants du pays, à qui il enseignait les principes de la vie chrétienne. On

(*) *Ursidongue*, retraite de l'ours ou de l'ourse. « Conduit par un aigle et une ourse, dit M. de Reiffenberg, dans son *Histoire du comté de Hainaut*, liv. I, page 39, saint Ghislain jeta dans la forêt d'Ursidongue les fondements d'un monastère autour duquel se forma insensiblement une ville. Cette ourse et ce nom donnent une idée suffisante du pays. Des ours au VIIIe siècle infestaient la forêt de Soignies. » Ceci confirme encore ce que nous avons dit dans la vie de saint Vaast touchant l'ours qu'il rencontra au milieu des ruines et des décombres.

ne pouvait assez admirer sa profonde humilité, son inaltérable douceur, sa prière presque continuelle, et son infatigable ardeur au travail. Dejà plusieurs personnes, touchées de sa sainteté, voulaient s'attacher à lui et vivre sous sa conduite : tous se réjouissaient en voyant s'élever dans la contrée un monastère qui serait dirigé par cet homme de Dieu. Sa réputation ne tarda pas à parvenir jusqu'aux oreilles de saint Aubert, évêque de Cambrai, dont ce lieu dépendait. Le prélat voulut connaître le pieux étranger qui instruisait et édifiait ainsi ses ouailles. Il le fit prier de venir auprès de lui. Saint Ghislain, dont les désirs étaient prévenus par cette demande, eut hâte de se rendre près du vénérable évêque. S'étant mis en route, il arriva le soir dans un village appelé Roisin, entre les villes actuelles de Saint-Ghislain et du Quesnoy. Là, après avoir cherché quelque temps, il trouva un homme de bien qui s'empressa de lui donner l'hospitalité. Le matin, au moment où il se disposait à continuer sa route, son hôte lui dit : « Mon Père, je reconnais que vos œuvres son agréables à Dieu ; je vous supplie donc de vouloir bien revenir chez moi lorsque vous aurez terminé votre visite auprès de l'évêque. » Cette demande, où se révélait la piété de cet homme simple et droit, fut accueillie de saint Ghislain avec joie. Dieu plus tard la récompensera par une guérison inespérée. Arrivé à Cambrai, saint Ghislain fut présenté à saint Aubert qui lui adressa ces

paroles : « Mon frère, dites-moi qui vous êtes et quelle est votre dignité ? » « Je suis grec de nation, répondit saint Ghislain, et chrétien par le caractère : je suis né, j'ai été baptisé et élevé à Athènes. C'est de cette ville que, par l'ordre de Dieu, je suis venu d'abord à Rome, puis vers ce pays. Dans un lieu placé sur la rivière de Haine et qu'on appelle Ursidongus, j'ai entrepris de construire, en l'honneur de Dieu, un oratoire dédié à saint Pierre et à saint Paul, et votre bonté a prévenu l'intention que j'avais de me rendre auprès de vous, pour vous demander la permission d'achever cette œuvre que j'avais commencée. » Ces paroles si sages firent impression sur le cœur du saint évêque de Cambrai, qui se sentit aussitôt pénétré de respect et d'affection pour le vertueux étranger. Il l'encouragea beaucoup dans son entreprise, et lui promit qu'il irait le visiter et bénir son oratoire aussitôt qu'il serait achevé. Comblé de joie par cette promesse, saint Ghislain se mit en chemin pour revenir à Ursidongus. Selon la parole qu'il avait donnée, il s'arrêta à Roisin chez l'hôte charitable qui l'avait reçu à son passage ; mais cet homme, dont l'épouse commençait à ressentir les douleurs de l'enfantement, chercha dans le voisinage et procura à l'homme de Dieu une habitation plus convenable pour y passer la nuit. A peine était-il rentré dans sa demeure, qu'il accourut tout éperdu auprès de saint Ghislain. « Serviteur de Dieu, s'écrie-t-il,

venez au secours de mon épouse qui va mourir ; daignez prier Dieu pour elle. » Touché jusqu'au fond de l'âme par cette voix suppliante, le saint lui répondit avec bonté : « Cessez de vous livrer à la tristesse, car quand vous rentrerez chez vous, vous trouverez votre épouse en pleine santé, et elle vous aura donné un fils (*). » La parole de l'homme de Dieu eut sur le champ son accomplissement ; ce qui causa une joie inexprimable dans toute la famille et le village. Le saint baptisa lui-même l'enfant, et le père, afin de témoigner sa reconnaissance, donna une partie de ses biens pour l'achèvement de l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul dans le nouveau monastère (**).

(*) D'après la légende, le saint donna sa ceinture pour être placée en forme de baudrier autour du corps de la mère. De là, dit-on, le nom de Baudri que portèrent tous les aînés de cette noble famille de Roisin. Vinchant, dans ses annales, ne rapporte cette filiation qu'à partir de 1123 ou environ. Les auteurs des *Acta SS. Belgii*, IV, p. 358, ne paraissent pas très-disposés à admettre certaines circonstances de ce récit.

(**) C'est en mémoire de ce bienfait que le village de Roisin est devenu un lieu de pélerinage à Saint-Ghislain pour les femmes dont les couches approchent. Elles y vont même quelquefois après, quand elles ont été heureusement délivrées. « La ville de Saint-Ghislain, continue M. Dufau, hagiog. belge, T. I, p. 182, est aussi un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Les pauvres mères qui craignent pour la vie de leurs chers nourrissons, les portent à Saint-Ghislain. Le prêtre récite sur eux l'Evangile, leur fait toucher les reliques du saint, et souvent, après ce pieux voyage, les hideuses convulsions et les frayeurs naturelles aux jeunes enfants, surtout à l'époque de la première dentition, se trouvent apaisées : touchant bienfait de la divine clémence qui récompense la foi naïve des mères par le salut de leurs enfants ! »

Revenu auprès de ses disciples, saint Ghislain acheva avec joie les travaux si heureusement commencés. Puis, quand tout fut préparé pour la consécration, il envoya un message au vénérable évêque de Cambrai. « Père, lui disait-il, le temps approche, où, comme vous l'avez promis à votre serviteur, vous daignerez venir donner votre bénédiction à son œuvre. » Saint Aubert, accompagné de saint Amand, qui avait repris sa vie apostolique, se rendit avec lui à Ursidongus. Ce lieu prit dès lors le nom de Cella ou La Celle. Tous deux furent reçus avec le plus profond respect par saint Ghislain et les disciples réunis auprès de lui. Au milieu d'un immense concours de peuple accouru pour assister à la cérémonie, ils consacrèrent à Dieu, sous les auspices de saint Pierre et de saint Paul, cette nouvelle maison de prière, autour de laquelle s'éleva dans la suite la ville de Saint-Ghislain. Parmi les nombreux assistants présents à cette solennité, on remarquait surtout le comte Mauger, époux de sainte Vaudru, qui prit alors la résolution de se séparer du siècle pour s'attacher uniquement au service de Dieu. On a vu dans sa vie comment les paroles de saint Aubert et de saint Amand le déterminèrent à embrasser la vie religieuse. Le B. Ghislain, témoin de cette conversion éclatante, l'encouragea de toutes les manières. Il fut aussi quelque temps après d'un grand secours à sainte Vaudru pour l'exécution d'une semblable dessein. Cette

sainte femme, qui nourrissait en son cœur le désir de vivre dans le silence et la prière, et qui n'avait pas été étrangère à la détermination de son époux, profita de la facilité que lui offrait sa retraite pour se refugier elle-même dans quelque solitude. Saint Ghislain lui donna les moyens d'accomplir cette résolution, et ses sages conseils, en même temps qu'ils firent avancer sainte Vaudru dans la pratique des plus sublimes vertus, augmentèrent encore dans le cœur d'Aldegonde, sa sœur, le désir de l'imiter. Ce bonheur fut en effet accordé à cette sainte quelque temps après, quand elle alla bâtir le monastère de Maubeuge, où elle se renferma avec les deux filles de sainte Vaudru.

On ne connaît point le détail des rapports qu'eurent ensemble jusqu'à la fin de leur vie ces saintes âmes, si ce n'est par quelques faits détachés, qui montrent combien Dieu se plaisait à répandre sur elles ses faveurs. Les auteurs qui citent la révélation, dans laquelle sainte Aldegonde aperçut l'âme du B. Amand, s'envolant au ciel sous la forme d'un beau vieillard environné d'une multitude joyeuse et triomphante, ajoutent qu'elle rapporta cette vision à sa sœur sainte Vaudru et à saint Ghislain. Celui-ci lui dit alors: « Si vous avez mérité de voir le Dieu du ciel couronner son serviteur Amand, c'est pour votre bien; car sachez que la fin de votre vie approche. Demandez au Seigneur de vous envoyer quelque infirmité qui achève de vous purifier, et

vous prépare à recevoir la récompense dont jouit déjà le B. Amand. » Jusque dans la plus extrême vieillesse, saint Ghislain allait de temps en temps converser de choses spirituelles avec la vénérable sainte Vaudru ; et lorsque les infirmités de l'âge ne permirent plus à l'un et à l'autre de faire tout le trajet qui séparait les deux monastères de Celle et de Mons, ils bâtirent, d'un commun accord, un petit oratoire en l'honneur du saint martyr Quentin, dans un lieu appelé Quaregnon. C'est là qu'ils se rendirent quelquefois à l'exemple de saint Benoît et de sa sœur sainte Scholastique, dont ils reproduisaient parfaitement la conduite et la sainteté. Telle fut la vie de saint Ghislain, ornée de toutes sortes de vertus. Il répandit dans toute la contrée la bonne odeur de Jésus-Christ et se montra son véritable disciple par sa charité envers les pauvres, son amour pour Dieu, et par l'accomplissement fidèle de tous les devoirs de la vie religieuse. Il mourut en paix dans un âge avancé, et fut enterré par ses disciples dans l'église de son monastère. Son corps y reposa jusqu'à l'époque où Charlemagne chargea l'abbé Éléfant d'en construire une autre plus spacieuse et plus magnifique. Halitgaire, évêque de Cambrai, la consacra, l'an 818, sous le règne de Louis-le-Débonnaire. Le corps saint y fut alors porté et bientôt après oublié à cause des invasions des Normands et du découragement général qui abattait tous les esprits. Le monastère lui-même

resta en ruines jusqu'à ce que, en 929, un aveugle, averti pendant son sommeil, se rendit auprès de ces décombres pour prier et y recouvra la vue. Il fit faire aussitôt des recherches pour retrouver les reliques du saint dont le culte reprit une nouvelle extension. En 933, le monastère fut relevé, mais cinq ans plus tard un incendie le réduisit encore en ruines: heureusement les reliques furent épargnées (*).

Ces reliques furent portées le 22 septembre 1023 à la consécration de l'église de Saint-André, du Cateau, faite par l'évêque Gérard de Florines; en 1030, à la consécration de la cathédrale de Cambrai; en 1064, à celle de l'église du monastère de Saint-Sépulcre, sous le B. Liébert, et en 1070 à celle de l'église des apôtres saints Pierre et Paul, à Hasnon. Tous ces faits prouvent d'une manière éclatante le respect et la dévotion que l'on avait au XIe siècle pour ce grand serviteur de Dieu. On en trouve d'autres témoignages dans les siècles suivants; en 1161, le 6 juin, les reliques de saint Ghislain sont portées à Maubeuge pour assister à la translation solennelle de celles de sainte Aldegonde;

(*) Il y avait près de Soissons, dans la terre dite des Allemands, un lieu appelé Le Petit Saint-Ghislain. Elle avait été donnée au monastère par l'abbé Éléfant, parent de Charlemagne: On y construisit plus tard un prieuré, qui fut aliéné en 1540 par Charles de Croy, évêque de Tournai et abbé de Saint-Ghislain. (De Boussu, Histoire de la ville de Saint-Ghislain, page 26).

en 1180, elles sont placées dans une nouvelle châsse par Roger, évêque de Cambrai; en 1491, le 15 janvier, l'évêque de Cambrai, Henri de Berghes, les visite et en sépare un bras pour être présenté à la vénération publique. Ce bras ayant disparu dans les guerres du seizième siècle, l'archevêque de Cambrai, Louis de Berlaymont, le remplaça, en 1588, par l'autre bras qui fut exposé à la piété des fidèles. En 1626, le jour de saint Luc, François Vander-Burgh, aussi archevêque de Cambrai, plaça dans une nouvelle châsse, préparée à cet effet, une grande partie des reliques de saint Ghislain, et en 1628, le jour de saint Jean l'évangéliste, l'abbé de Crespin mit la tête du saint dans une fierte particulière. Enfin, une confrérie, appelée confrérie *de la Charité*, fut érigée en l'honneur de saint Ghislain, confirmée en 1120 par Burchard, évêque de Cambrai, et en 1123, par le souverain pontife, Callixte II. On l'appela plus tard la confrérie de Saint-Ghislain. Beaucoup de seigneurs et de personnes nobles voulurent en faire partie, entre autres Philippe IV, roi d'Espagne, et son épouse. Le pape Urbain VIII, par une bulle de l'année 1625, enrichit cette confrérie de beaucoup de faveurs spirituelles. Les élèves du collége du Lys, en l'université de Louvain, avaient adopté saint Ghislain pour leur patron et célébraient chaque année sa fête avec solennité. Aujourd'hui encore, dans l'église métropolitaine de Cambrai, il existe une confrérie de Saint-Ghis-

lain que la piété des fidèles a rendue célèbre. Peut-être quelques documents authentiques permettraient-ils de la rattacher à celle qui fut confirmée en 1120 par l'évêque Burchard. Avant la révolution de 1793, elle appartenait à la paroisse de Saint-Nicolas, mais cette église ayant été détruite, les reliques du saint ainsi que l'association furent transportées à la métropole. Cette confrérie est double; l'une est particulièrement destinée aux jeunes enfants, l'autre aux grandes personnes. Ces enfants, quelque temps après leur naissance, sont apportés dans l'église par leurs parents et recommandés à la protection du saint, afin qu'il les délivre des maladies et des dangers auxquels ils sont exposés à cet âge. Si quelques-uns d'entre eux meurent dans les premières années de l'enfance, l'association fait chanter une messe dite *des anges*. Quant aux grandes personnes, qui se mettent aussi dans cette confrérie afin d'être délivrées d'accidents et surtout de certaines maladies, comme le mal caduc et autres semblables, leur nombre est aussi très-considérable. A la mort de chaque associé on fait célébrer une messe pour le repos de son âme. De plus, le mercredi de chaque semaine, on chante un salut en l'honneur du saint patron, et le second dimanche d'octobre, sa fête est célébrée avec solennité. Pendant l'octave qui la suit, une foule de pèlerins de la ville et des villages voisins viennent rendre leurs hommages à leur digne protecteur et se recommander à sa puissante intercession.

Pour exciter encore la dévotion des peuples envers ce saint apôtre, rappelons en finissant les paroles si pieuses par lesquelles le *sieur G. I. De Boussu, écuyer,* lui fait la dédicace de son histoire de la ville de Saint-Ghislain. « Grand saint, dit-il, après Dieu, principe de toutes choses, vous êtes l'auteur de cette ville qui porte votre nom glorieux et dont j'écris l'histoire. Il y a onze siècles que l'auteur de notre salut vous fit quitter les délices de la Grèce et les honneurs d'Athènes, pour venir dans les déserts affreux de Haynaut, prêcher le saint Evangile : le Buisson de l'Ours, c'est-à-dire, l'endroit le plus sauvage de la province, qui n'était fréquenté que par des bêtes féroces, fut celui où vous vous arrêtâtes, et d'un lieu inhabité vous en fîtes la demeure du Très-Haut, où depuis lors il est adoré, et le sera jusqu'à la fin des siècles. Le petit oratoire que vous y élevâtes à sa gloire, fut une graine féconde mise en terre qui dans la suite a produit ces bâtiments magnifiques que nous voyons. Ces saints religieux qui les habitent, ces peuples nombreux qui forment cette ville, et ceux de toutes les provinces connues qui y arrivent pour honorer votre précieux corps qui repose dans ce lieu, ne sont-ce pas autant de langues vivantes qui chantent vos louanges, et qui publient par tout le monde les merveilles journalières que Dieu opère en leur faveur par votre intercession puissante auprès de lui ?

Souffrez donc, grand saint, que je me joigne à tant de cœurs qui vous louent et bénissent sans cesse : souffrez que je perce la foule de ceux qui approchent vos sacrés autels, et qu'aux pieds de vos saintes reliques, je vous dédie et vous consacre ma personne et ce petit ouvrage fait à la gloire de votre saint nom, dont la renommée a pénétré jusque dans les royaumes les plus reculés. Ayez pour agréable qu'à ce petit présent je joigne un cœur reconnaissant, pour vous remercier des bienfaits continuels dont il vous plaît nous combler. Faites, grand saint, qu'après avoir fait connaître sur la terre la grandeur de votre crédit auprès de Dieu pour ceux qui ont recours à vous, nous puissions un jour dans votre compagnie le louer dans le ciel. »

(*Acta SS. Belgii,* T. IV p. 337).

---

10 OCTOBRE.

SAINT VENANT,

Ermite et martyr.

Le nom de ce pieux ermite, si célèbre dans la Morinie, se rattache peut-être d'une manière remarquable, quoique peu connue, au mouvement religieux qui a illustré le règne de Charlemagne. Dieu, dans ses admirables desseins, se plaît d'ordinaire à

employer les moyens les plus faibles et les plus simples pour opérer de grandes choses. La vie de saint Venant nous semble une nouvelle preuve de cette vérité, et bien que la pénurie de documents ne permette pas de donner à notre réflexion tout le développement désirable, l'exposé de cette existence et des traditions qui s'y rattachent servira du moins à la faire pénétrer dans les cœurs.

Un ancien bréviaire, à l'usage des chanoines de l'église collégiale de Saint-Pierre, à Aire, expose en ces termes la première partie de cette vie admirable. « Aux jours de Pépin-le-Glorieux, roi des Francs, ainsi que nous l'avons appris de nos ancêtres, hommes bons et religieux, vivait au pays du Hainaut un homme nommé Venant, et cet homme suivait la carrière militaire. On dit qu'il fut le frère de saint Gandulphe, et de sainte Pharaïlde, vierge consacrée à Dieu, et que les habitants de Gand honorent d'un culte qui lui est bien dû. Et comme dans le siècle ils jouissaient d'une grande considération, à cause du sang dont ils sortaient et qui touchait à celui des chefs du Hainaut, ils méprisèrent toutes choses pour l'amour du Sauveur. Quant à Venant, ayant mis de côté la pompe séculière et regardant les plaisirs comme pur néant, après avoir servi quelque temps dans la milice de ce monde, il déposa ses armes et résolut de consacrer au service de Dieu tout le temps qui lui resterait à vivre. Il réfléchit sur les voies qu'il avait à suivre,

et il dirigea ses pas de manière à servir de témoin à la foi, c'est-à-dire de martyr, selon le sens du mot grec. Il était libre de tout lien conjugal, futur martyr et frère d'une vierge martyre. Après avoir fait la distribution de ses biens, il s'enfuit du milieu des flots agités du monde, de sorte qu'on peut dire de lui avec raison : Bienheureux l'homme qui a été trouvé sans tache, qui n'a point couru après l'or, et qui n'a point mis son espérance dans des trésors composés de pièces de monnaie. Il sortit donc tout seul et secrètement des frontières de Hainaut, et s'en vint en un endroit champêtre, au lieu appelé Wastelau (*Vastus Saltus*), situé auprès d'Aire, et qui s'étend jusqu'au lieu nommé Melemodium. Retiré dans la partie la plus cachée de cette solitude, loin des regards des hommes, le bienheureux personnage vaquait aux jeûnes et à la prière, et se nourrissait des choses que lui présentait la nature, sans les soumettre à aucune préparation ou cuisson, reproduisant l'image de Jean-Baptiste, qui, fuyant les assemblées des hommes, avait choisi le désert pour sa demeure (*). »

La vertu de l'humble ermite ne tarda pas à être connue des habitants du pays, et à faire sur leurs

(*) Tout ce passage est tiré du Légendaire de la Morinie : « C'est, dit M. l'abbé Van Drival, une traduction littérale d'un long fragment du *Bréviaire dont soloient user les chanoines de l'église collégialle de Saint-Pierre*, *en la ville d'Aire*, fragment que nous avons eu le bonheur de retrouver dans les pièces relatives à la procédure touchant les reliques de saint Venant. »

âmes une salutaire impression. La foi si vive des peuples, à cette époque, trouvait dans ces œuvres de mortification et de dévouement des témoignages sensibles de la puissance de la grâce de Dieu, et comme une invitation de marcher, à la suite de ces hommes extraordinaires, chacun selon sa condition, dans des voies chrétiennes. C'était l'effet le plus généralement obtenu par les exemples des saints. Quelquefois aussi Dieu s'en servait pour faire naître ou développer, dans des âmes d'élite, les germes des plus éclatantes vertus. C'est ce qui arriva en cette circonstance. En effet, sainte Giselle, fille de Pépin-le-Bref et de Berthe, ayant entendu parler de la vie admirable de saint Venant, crut reconnaître en lui l'homme qui devait la diriger sûrement dans les voies de la perfection. Comme sa demeure habituelle n'était pas très-éloignée du bois dans lequel s'était retiré le serviteur de Dieu, elle résolut de chercher à l'instruire des pieux desseins de son âme, et de son intention de suivre ses conseils pour arriver à la sainteté. Le solitaire, alarmé d'abord d'une demande qui blessait son humilité, déclara qu'il ne la verrait point, parce qu'il ne lui était point permis de s'entretenir avec des personnes du sexe, avec celles surtout qui portaient des ornements mondains. Cette réponse ne fit qu'augmenter le désir de la vertueuse Giselle, qui, renonçant dès ce moment à des habits qu'elle ne portait que par complaisance pour sa famille et

avec répugnance, déclara qu'elle était disposée à se revêtir du cilice, s'il le fallait, pour pouvoir jouir des entretiens spirituels de l'homme de Dieu.

Saint Venant, après avoir prié longtemps et consulté le Seigneur, se rendit à la demande de l'humble et pieuse princesse. Un lieu fut fixé d'un commun accord pour l'entrevue: il était situé sur le penchant d'une montagne, près de l'endroit où jaillit une fontaine, à un quart de lieue environ de l'église de Saint-Pierre, à Aire. Sainte Giselle trouva dans saint Venant, comme le Seigneur le lui avait fait pressentir, le guide sage et fidèle qui devait la diriger dans le chemin de la perfection. Mais au moment où elle commençait à goûter les douceurs de la vertu, elle apprit que l'empereur de Constantinople la demandait en mariage pour son fils. A cette nouvelle, la sainte vint en toute hâte auprès de saint Venant pour réclamer le secours de ses prières et de ses conseils. L'homme de Dieu lui représenta alors les dangers qu'elle courrait au milieu de cette cour éloignée, où elle aurait sous les yeux des exemples bien opposés à ceux qu'elle trouvait dans sa famille. Il lui rappela en même temps tous les charmes de la virginité parfaite et les délices qu'elle répand dans le cœur de ceux qui l'embrassent volontairement par amour pour Dieu.

Cette alliance de Giselle avec le fils de l'empereur de Constantinople, désapprouvée par la nation et par le Pape lui-même, n'eut pas lieu; mais elle

fut pour la B. Giselle une occasion de consacrer à Dieu sa virginité, et de choisir Jésus-Christ pour son unique époux. Toutefois, par le conseil de saint Venant, elle garda secrète cette promesse, se réservant de la faire connaître quand les circonstances l'exigeraient. L'occasion s'en présenta peu de temps après, et saint Venant fut encore alors d'un grand secours à la jeune princesse. Un fils du roi d'Angleterre vint demander à Pépin la main de sa fille Giselle, et le monarque Franc, avec toute sa famille, paraissait disposé à accepter ses propositions. Mais à l'approche du jour où cette union devait être consacrée, Dieu, à la prière de son humble servante et du saint ermite, qu'elle avait instruit de cette nouvelle épreuve, permit qu'une infirmité subite lui enlevât sa beauté et la rendît difforme aux yeux de tous.

C'est à cette même époque que fut tué saint Venant. Des assassins, envoyés, dit-on, par le jeune prince qui devait épouser Giselle, et qui attribuait à ses artifices la maladie étrange de cette princesse, le mirent à mort, et après lui avoir tranché la tête, la jetèrent avec son corps dans la Lys. D'autres croient qu'il périt de la main de quelques brigands, qui espéraient trouver un trésor caché dans sa cellule. Peut-être ce dernier motif ne fut-il pas étranger à la détermination que prirent les assassins. Dieu fit connaître le meurtre de son serviteur d'une manière extraordinaire et qui rendit

tout à la fois à un saint le témoignage de sa vertu, et à une âme pieuse la récompense du généreux sacrifice qu'elle avait fait pour lui plaire. Voici comment la tradition rapporte ce prodige. Peu de temps après que saint Venant eut été mis à mort, et pendant que sainte Giselle continuait de supporter, avec une admirable résignation, la maladie que Dieu lui avait envoyée, il arriva que cette princesse eut une vision dans laquelle on lui annonçait que son épreuve était finie, et qu'elle serait guérie en se nourrissant du premier poisson que des pêcheurs, envoyés à ce dessein, retireraient de la Lys. La sainte ayant rapporté la vision à ses parents, on s'empressa d'envoyer des hommes pour exécuter cette volonté du Ciel. Leurs efforts avaient été longtemps sans résultat, mais en avançant avec leur barque vers l'endroit où la rivière traversait la forêt de Wastelau, ils retirèrent de l'eau un cadavre dont la tête, détachée du tronc, était tenue par les mains sur la poitrine. Ce cadavre était celui de saint Venant lui-même. Il plaisait à Dieu de révéler ainsi ce nouvel élu qu'il avait reçu dans le ciel, ce nouveau patron qu'il donnait à la terre. En effet, au moment où les mariniers, surpris et effrayés, retiraient ce corps de l'eau, ils virent un poisson caché dans les herbes et la vase qui l'entouraient. Ce témoignage de l'intervention de Dieu, dans des circonstances si petites en apparence, fut encore confirmé par celui d'une vénérable veuve aveugle, laquelle recouvra la vue

après avoir touché le corps du saint. Cette femme avait pansé plus d'une fois une plaie que le serviteur de Dieu avait à la jambe, et cette plaie elle-même, retrouvée sur le cadavre, avait donné une nouvelle garantie de son identité déjà reconnue par tant de preuves frappantes. Enfin, la guérison de sainte Giselle, qui eut lieu aussitôt, rendit complète la joie que causait dans toute la contrée la découverte de ce corps saint, à qui le roi Pépin fit rendre les honneurs de la sépulture.

Telle est la tradition constante que les habitants d'Aire et des environs ont précieusement conservée, et que Malbrancq rapporte dans son Histoire des Morins. « Le Lectionnaire de l'église d'Isbergue, (nom moderne de sainte Giselle) continue le Légendaire de Morinie, raconte de la même manière l'invention du corps de saint Venant. » Les savants auteurs de l'ouvrage que nous citons croient que saint Venant fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre, au village actuel de Sainte-Isbergue. Plusieurs pièces importantes sont apportées à l'appui de cette opinion. Outre quelques vers très-anciens (*),

(*) « A Isberghe en l'église
» Que on nomait lors Saint-Pierre
» Sellon la mode et guise
» Que on met Seigneurs en terre
» Fut mis le bon corps sainct
» En très-grand reverence. »

Ces vers et d'autres encore étaient dans la chapelle de Sainte-Isbergue, à Aire, dite chapelle de la Salle, au logis des comtes

qui rappellent les faits que nous venons de signaler, il y a encore une espèce de procès-verbal de l'invention des reliques de saint Venant, faite dans l'église de Sainte-Isbergue, le 11 du mois d'août 1608. Cette pièce curieuse servira à faire connaître une fois de plus la profonde vénération que, de tout temps, les pieux Morins ont conservée pour saint Venant. Nous la rapportons intégralement telle qu'elle se trouve dans le Légendaire de la Morinie.

« C'était le 11 du mois d'août 1608. Après avoir vainement sollicité cette permission des évêques de Saint-Omer, Gérard de Haméricourt et Jean Six, les habitants d'Isbergue avaient plus tard obtenu de Jacques Blase de transférer l'autel de Sainte-Isbergue dans le fond de la nef, du côté de l'épître, et de faire des fouilles sous l'emplacement primitif de cet autel, dans l'espoir d'y trouver les reliques de saint Venant. En présence de maître Paul Pruvost, pasteur de Notre-Dame, à Aire, et doyen de chrétienté, délégué à cette fin par l'évêque de Saint-Omer, et de plusieurs prêtres et curés des environs, on transféra d'abord l'autel et la tombe de sainte Isbergue, puis on commença l'opération des fouilles. Après avoir levé une grande pierre qui était sous l'autel, on creusa assez avant sans rencontrer

d'Artois, résidence des gouverneurs de la ville d'Aire, construite sur le lieu même où était l'oratoire de la Sainte. (Extrait du Légendaire de la Morinie, page 278).

autre chose que la terre et quelques ossements épars. C'était sans doute là que reposait d'abord le cercueil de sainte Isbergue, avant qu'on en fît l'*élévation* pour lui rendre les honneurs de la canonisation. Fouillant plus avant et sondant avec un barreau de fer, on finit par reconnaître une cavité. Puis on atteignit une pierre blanche qui s'enfonça et tomba dans un cercueil maçonné dans la terre. Mettant la main dans le trou qu'avait fait la pierre, on en tira un ossement dont la vue mit dans une joie extrême tous les assistants, qui le baisèrent pieusement. On continua alors de découvrir le reste du cercueil, et quand on vint à l'endroit de la tête, on vit qu'il n'y avait dans la maçonnerie aucune place réservée pour cette partie du corps, mais le chef vénérable du saint reposait sur la poitrine. Les ossements étaient dans un bel état de conservation, d'une couleur de cire. La tête, qui se trouvait sur la poitrine, avait été un peu endommagée par la chute de la pierre, qui avait séparé la machoire, à laquelle tenaient encore les dents. Il y avait aussi dans le tombeau quelque chose comme une assiette d'étain qui tomba en poussière au contact de l'air. On ne trouva aucune inscription ni dedans ni autour du cercueil.

» Le lendemain, pendant la nuit, à cause de l'affluence extraordinaire du peuple, qui empêchait d'opérer pendant le jour, et après être allé prendre les ordres de l'évêque de Saint-Omer, le même dé-

légué descendit de nouveau dans la fosse avec deux autres prêtres, leva les ossements, les dégagea de la terre et les nettoya, examina partout avec attention et ne trouva aucune inscription ni date. Alors il mit les ossements et la tête dans un coffre de bois bien fermé et cloué, et défendit à toute l'assistance d'y toucher, sous peine d'excommunication.

» Le 10 août, l'évêque de Saint-Omer se rendit en personne sur les lieux pour examiner le monument et dresser l'inventaire ; mais il y avait une telle multitude, qu'il lui fut impossible de rien faire. Il ordonna alors de fermer la fosse et de ne plus l'ouvrir jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné. »

Il ne paraît pas que ces reliques aient été changées de place depuis cette époque reculée. On voit même qu'un caveau fut construit pour les protéger, comme l'indique le témoignage d'un curé de Sainte-Isbergue qui le découvrit en 1765.

« Si quelqu'un est dans les angoisses du cœur, dit saint Basile, qu'il ait recours aux martyrs ; si quelqu'un est dans la joie et l'allégresse, qu'il ait encore recours aux martyrs ; le premier afin qu'il soit délivré des peines qu'il endure, le second pour demander la continuation de sa paix et de son bonheur. Ici c'est une mère qui prie pour ses enfants et qui est exaucée ; là elle demande l'heureux retour d'un époux éloigné ; ailleurs c'est la santé, le

salut d'un malade qu'elle implore (*). » Imitons la confiance de ces premiers fidèles envers les saints martyrs qui jouissent d'un si grand pouvoir auprès de Jésus-Christ, pour lequel ils ont répandu leur sang. Demandons-leur souvent d'être fidèles à cette religion divine qu'ils ont pratiquée si généreusement, et de la défendre avec courage, sinon devant les persécuteurs et les bourreaux, du moins en présence des libertins et des incrédules dont le monde est rempli.

(Bolland. x oct. — *Le Légendaire de la Morinie*, p. 271).

---

11 OCTOBRE.

SAINT WASNON,

Patron de la ville de Condé.

Les habitants de Condé honorent d'un culte particulier, depuis près de douze siècles, l'apôtre saint Wasnon, qui prêcha la foi à leurs pères. Rappelons ce qu'en ont dit les plus anciens auteurs. Saint Wasnon, né dans les montagnes de l'Ecosse, avait passé les premières années de sa vie dans un monastère pour s'y former à la science et à la sainteté. Appelé dans le pays des Francs par cette voix de la Provi-

(*) S. Bas. In quadraginta Martyres.

dence, qui se faisait entendre alors si souvent aux religieux dont était remplie l'île des Saints, il aborda dans nos provinces qu'il commença à édifier par ses vertus. D'après certains auteurs, saint Wasnon aurait accompagné Mauger, plus connu sous le nom de saint Vincent, à son retour d'Irlande, où, dit-on, il avait été envoyé par Dagobert. Quoi qu'il en soit des circonstances qui précèdent son arrivée au milieu de nous, c'est bien vers le milieu du septième siècle qu'on le rencontre au monastère de la Celle, qu'avait construit saint Ghislain, venu aussi d'Athènes dans le Hainaut à la voix de Dieu. Auparavant saint Wasnon avait vécu quelque temps dans la forêt de Thiérache en Picardie; mais il serait difficile de dire s'il a évangélisé les peuples de cette contrée. On ignore pareillement les raisons de son apparition à l'abbaye de Saint-Ghislain, qui lui servit comme de retraite à l'époque où commencèrent ses prédications dans le pays de Condé. A s'en tenir aux termes un peu vagues des plus anciens hagiographes, il est visible que saint Wasnon a été l'apôtre de cette partie du Hainaut, et que plus tard saint Amand, qui était comme le père et le chef de tous ces courageux missionnaires, lui confia la direction du monastère de Sainte-Marie de Condé, fondé par ses soins. Saint Wasnon est cité parmi les évêques, les missionnaires et les abbés qui se réunissaient à diverses époques dans le monastère d'Hautmont, auprès du bienheureux

Vincent, pour s'entretenir des vérités de la religion et des moyens de gagner les âmes à Jésus-Christ. Il travailla avec ardeur à cette œuvre sainte jusqu'aux derniers jours de sa vie, s'efforçant de déraciner partout les anciennes pratiques du paganisme, et dirigeant dans les voies de la perfection les saintes filles qui s'étaient consacrées à Dieu dans l'abbaye de Sainte-Marie à Condé. C'est là qu'il remit son âme à Dieu à la fin du septième siècle.

La fête de saint Wasnon remonte à la plus haute antiquité ; on la voit célébrée non seulement dans l'église de Cambrai, mais encore dans celles d'Arras, de Liège, d'Utrecht et de Leuze. Nous ne parlons point de celle de Condé, qui l'a toujours honoré comme son patron spécial et le défenseur de la cité. Ses reliques, renfermées dans une châsse en argent, y reposaient dans le sanctuaire. Elles doivent avoir été levées de terre au moins avant le neuvième siècle, puisqu'on les transporta à Saint-Omer, avec celles de beaucoup d'autres saints, pour les soustraire à la fureur des Normands (881). Elles y restèrent quarante ans, et furent alors replacées dans l'église et le monastère qu'on avait rebâtis.

Le corps de saint Wasnon fut présent à plusieurs consécrations d'église, entre autres à celle de l'abbaye de Saint-André, du Câteau, faite en 1021, par Gérard I, de Florines, évêque de Cambrai, et en

1070, à celle d'une église du pays d'Ostrevant, faite par saint Liébert de Cambrai et Radbode de Tournai. D'Outreman rapporte aussi, dans son *Histoire de Valenciennes*, que ces reliques assistaient avec beaucoup d'autres à la procession établie en l'honneur de Notre-Dame du Saint Cordon. Hugues Doignies, suffragant de Jean de Bourgogne, évêque de Cambrai, les visita le 23 juillet 1431. Louis de Berlaymont, archevêque du même diocèse, le fit pareillement le 27 mars 1586, huit ans après qu'elles eurent été profanées par les calvinistes. Les actes qui rappellent ces deux cérémonies donnent à saint Wasnon le titre d'évêque. Si quelques expressions des anciens hagiographes expriment un doute à cet égard, la tradition de toutes les églises qui ont fait sa fête ou la font encore, dirime, ce semble, la controverse et permet de considérer ce saint comme un des évêques missionnaires si nombreux à cette époque dans nos provinces. Saint Wasnon est généralement invoqué pour la guérison des maladies ; mais on a plus spécialement recours à lui contre la foudre, l'orage et les incendies. Cette dévotion, déjà ancienne au XVe siècle, s'est surtout répandue parmi le peuple depuis le 15 octobre 1430, jour où l'église collégiale de Condé ayant été consumée par un incendie, on trouva, près du maître-autel renversé, les reliques du saint intactes et bien conservées. Ce fait étonnant fut reconnu et attesté par Hugues Doignies et Louis

de Berlaymont, dans les lettres indiquées plus haut.

Aujourd'hui encore, dans les moments de danger, les habitants de Condé et des pays voisins ont recours à saint Wasnon. On trouve dans cette ville une compagnie d'arbalétriers qui l'a choisi pour son patron. Sa fête, autrefois fixée au premier d'octobre, se célèbre maintenant, dans le diocèse de Cambrai, le onze du même mois.

Heureux les peuples, s'ils ne perdaient pas trop souvent la mémoire des temps anciens, et s'ils comparaient quelquefois leur état actuel avec celui dans lequel ont vécu leurs ancêtres, avant leur conversion à la foi ! Quel souvenir reconnaissant ne conserveraient-ils pas alors pour ces premiers apôtres, qui ont été véritablement leurs pères et leurs bienfaiteurs ! « Car n'est-ce pas sans contredit le plus grand bienfait que de donner à un homme le salut éternel par la connaissance de l'Evangile, de le faire passer de l'idolâtrie au christianisme, de l'erreur à la vérité, des ténèbres à la lumière ? Rien n'est à comparer avec un semblable don, et quelle que soit notre reconnaissance, elle est toujours inférieure à ce bienfait ; car l'on peut dire qu'il a donné à l'homme le bonheur éternel, celui qui lui a indiqué la voie qui y conduit. (*) » Or, après Dieu, c'est surtout à saint Wasnon que les

(*) De Prop. fidei Christ in Belg. Nic. Vermulens, p. 1.

habitants de Condé et des pays voisins sont redevables du don de la foi ; c'est lui qui les a enfantés à Jésus-Christ.

(*Acta SS. Belgii*, T. v, p. 387).

---

12 OCTOBRE.

SAINT GOMER,

Ermite à Lierre en Brabant.

A une lieue de la ville de Lierre en Brabant, dans l'ancien diocèse de Cambrai, se trouve le village d'Emblehem. C'est là que naquit vers l'an 718 le noble Gummar ou Gomer. Ses parents, qui étaient puissants et religieux, le formèrent de bonne heure à la vertu. L'enfant correspondit à leurs soins et passa ses premières années dans la chaste crainte du Seigneur. Lorsqu'il fut en âge d'aller à la cour auprès des autres jeunes gens de sa condition, ses parents le présentèrent au roi Pépin, qui le reçut avec bienveillance. Gomer se comporta au palais avec la même régularité que dans la maison paternelle. L'affabilité de son caractère le faisait aimer de tous, et sa vertu le rendait respectable malgré son jeune âge. Pépin lui-même, qui n'avait pas tardé à reconnaître les heureuses dispositions du jeune leude, conçut pour lui une sincère affection. Il lui confia des emplois honora-

bles, et lui proposa même une alliance avec une personne de haute famille et qui paraissait ornée de brillantes qualités. Le mariage fut célébré, selon les désirs du prince; mais on s'aperçut bientôt que le caractère de Gavimare (c'était le nom de la jeune fille), était entièrement opposé à celui de son époux. Autant celui-ci était doux et bienveillant, autant elle était impérieuse, violente et emportée. Epreuve étrange et bien sensible pour le cœur de Gomer: toutefois il s'y soumit avec résignation, et espéra que ses bons procédés envers son épouse pourraient lui inspirer des habitudes plus chrétiennes.

La guerre ayant éclaté à cette époque entre Pépin-le-Bref et Astolphe roi des Lombards, tous les guerriers Francs furent appelés, et Gomer se prépara à suivre le roi. Avant de partir, il confia à Gavimare l'administration de tous ses biens, voulant par cette marque de confiance adoucir son humeur dure et fâcheuse, et prévenir, autant qu'il le pouvait, les actes de rigueur qu'il redoutait de sa part. L'expédition d'Italie ayant été suivie de deux autres, contre les Saxons et contre Waïfre, duc d'Aquitaine, une absence si prolongée faisait craindre de plus en plus à Gomer que ses vassaux n'eussent à souffrir du caractère de son épouse. Il en eut la certitude dès le premier moment de son retour à Emblehem, où il se vit assailli par une foule de malheureux, qui venaient se plaindre des mauvais traitements auxquels ils avaient été en

butte. Il n'y avait presque pas une famille qui n'eût été injustement dépouillée d'une partie de ses troupeaux, de ses meubles ou des instruments nécessaires au labourage. La vue de tant de désordres et d'injustices remplit d'affliction le cœur de Gomer. Il en fit de graves reproches à son épouse, lui montra tout l'odieux de sa conduite ; lui représenta les malédictions des pauvres qu'elle attirait sur sa tête, et les malédictions plus terribles de Dieu, qui punit toujours les excès commis à l'égard des indigents et des malheureux. Sur le champ, le vertueux seigneur se mit en devoir de rendre à ses vassaux tout ce qui leur avait été enlevé. Il leur adressa des excuses pour la conduite de son épouse, appela à sa table et traita comme des amis un grand nombre de ceux qui avaient été maltraités, et s'efforça de faire oublier, par sa douceur et sa libéralité, les maux occasionnés par son absence.

Quelque temps l'on put croire que Gavimare voulait se corriger et suivre les exemples de son époux ; mais elle ne tarda pas à retomber dans ses premiers excès. Désespérant alors de la ramener à de meilleurs sentiments, Gomer conçut le dessein de s'éloigner pour faire un pèlerinage à Rome, au tombeau des saints apôtres. Mais à peine était-il sorti de ses domaines, que le Seigneur lui inspira la pensée de se retirer dans une solitude voisine, où il pourrait travailler à son salut et exercer sur sa maison une exacte surveillance. Il construisit

donc un petit ermitage dans une île formée par la Nêthe et appelée Nivesdonck, à l'endroit où se trouve la ville de Lierre, entre Anvers et Malines. Là, le pieux solitaire servait Dieu avec ferveur, et rendait aux malheureux de la contrée tous les services en son pouvoir. « Il recevait les pauvres avec bonté et leur procurait d'abondants secours. Les étrangers étaient aussi favorablement accueillis dans sa demeure, et ils trouvaient auprès de lui les aliments qui nourrissent le corps et les bonnes paroles qui consolent et fortifient l'âme. » C'est alors que le B. Gomer reçut dans sa cellule l'apôtre Irlandais saint Rumold ou Rombaud, qui s'était fixé près de Malines. Il se forma aussitôt entre ces deux saints personnages une amitié étroite et vraiment fraternelle, qui les aida l'un et l'autre à s'avancer dans les voies de la perfection.

Il y avait dix ans que saint Gomer s'était retiré du monde, quand il mourut paisiblement, en l'année 774. Dieu fit connaître la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles, et c'est ce qui détermina les habitants des pays voisins à bâtir une église dans laquelle ils transportèrent son corps. Ce lieu devint dans la suite un célèbre pèlerinage connu sous le nom de *Chapelle de saint Gomer*.

« Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le faites. » Cette parole de Notre Seigneur nous donne l'explication de la conduite des saints, qui ne trouvaient jamais de

joie plus grande que quand ils pouvaient soulager les malheureux. Cette parole est aussi la condamnation de ces âmes dures et insensibles que rien ne peut toucher, et qui semblent prendre plaisir quelquefois à insulter aux misères des indigents. Que l'exemple de saint Gomer apprenne aux puissants du siècle qu'il n'est point de satisfaction plus douce que de faire du bien aux pauvres, et que la charité est le principal moyen mis à leur disposition par la Providence pour expier leurs fautes passées, et se préparer une éternelle récompense dans les cieux.

(Bolland. XI Oct.—Bald. *Chron.* lib. II, cap 49).

---

13 OCTOBRE.

SAINT BRUNON,

Archevêque de Cologne, réformateur de plusieurs monastères dans le Hainaut.

L'œuvre sainte, commencée par Gérard de Brogne dans un grand nombre de monastères des diocèses de Cambrai et d'Arras, allait être continuée et achevée par saint Brunon, archevêque de Cologne. Son frère, l'empereur Othon-le-Grand, lui ayant confié le gouvernement du royaume de Lorraine, dans lequel était alors compris le Hainaut, ce saint étendit à cette province son zèle et

sa sollicitude. Avant de rappeler ces travaux destinés à rendre à l'état monastique son ancienne splendeur, faisons connaître le digne prélat dont Dieu se servit pour les accomplir.

Saint Brunon était fils de Henri I, surnommé l'Oiseleur, empereur de Germanie, et de la reine Mathilde. Dès son enfance il annonça des dispositions heureuses pour la piété et la science. Confié au sage et savant évêque d'Utrecht, Baudry, le jeune prince fit de rapides progrès. Ses connaissances dans les arts libéraux étaient remarquables, et le goût extraordinaire avec lequel il se portait à l'étude, joint à sa facilité naturelle, le rendit, même dans un âge peu avancé, un des hommes les plus doctes de son siècle.

A la mort de Vicfrid, archevêque de Cologne, le clergé et le peuple demandèrent saint Brunon pour le remplacer. Il n'avait alors que vingt-huit ans ; mais sa sainteté déjà éclatante, sa rare prudence et la sagesse qu'il avait déployée dans plusieurs affaires importantes, donnaient l'assurance qu'il administrerait bien ce grand diocèse. Le nouveau prélat justifia les espérances que l'on avait conçues de lui. Il fut tout à la fois un saint dans l'Eglise de Dieu, un ange de paix dans les assemblées des puissants du siècle, un bon pasteur au milieu de ses ouailles, et enfin un sage réformateur dans plusieurs monastères. Outre celui de Soignies, qui avait été complètement ruiné par les Normands,

les monastères de Sainte-Vaudru et de Saint-Germain à Mons, de Saint-Quentin à Maubeuge, furent rétablis et réformés par saint Brunon. On le rencontre aussi dans les communautés de Lobbes, d'Hautmont, de Saint-Ghislain, de Notre-Dame de Condé et de Saint-Géri à Valenciennes. Partout il opéra des fruits de salut dans les âmes.

Saint Brunon mourut le 11 octobre 965, n'étant encore âgé que de quarante ans. La tendre charité qu'il avait toujours eue pour les pauvres, le suivit jusqu'au tombeau. Il voulut qu'après sa mort on leur donnât chaque jour, pendant un an entier, des secours très-abondants.

(Bolland. XI oct. — *Hist. du Hainaut*, T. II, passim.)

---

14 OCTOBRE.

SAINTE ANGADRÊME,

Vierge, née à Quernes, auprès d'Aire.

On a vu, dans la vie de saint Ansbert, que son père Siwin avait voulu lui faire épouser la fille de Rodbert, grand référendaire du royaume sous le règne de Clotaire III, et comment Dieu permit que la vertueuse Angadrême, qui lui était déjà fiancée, fut tout-à-coup attaquée de la lèpre. Cette digne épouse de Jésus-Christ reçut le jour dans le pays

des Morins. Elle naquit dans le village de Quernes, près d'Aire, et y reçut les conseils de saint Omer, évêque de Térouane. Cet infatigable pontife, qui parcourait sans cesse les vastes contrées confiées à sa sollicitude, inspira à la jeune Angadrême, ainsi qu'à saint Lantbert, son parent, depuis archevêque de Lyon, un grand amour pour Dieu et un vif désir de se consacrer à lui. Ces deux enfants, qui appartenaient à des familles puissantes, firent l'un et l'autre de rapides progrès dans la vertu, ainsi que dans la connaissance des saintes Ecritures, qu'on prit soin de leur communiquer.

Après la maladie extraordinaire que Dieu envoya à Angadrême, selon les désirs de son cœur, pour rompre l'alliance que son père Rodbert avait projetée, elle obtint la permission de se retirer dans un monastère. Au moment où saint Ansbert était conduit par son père à la cour qu'il édifia par sa conduite, sainte Angadrême recevait le voile des mains de saint Ouen et entrait à l'abbaye d'Oroir, au diocèse de Beauvais. Elle y persévéra, jusqu'à la fin de sa vie, dans la pratique des plus admirables vertus, et opéra même plusieurs prodiges qui témoignaient hautement du pouvoir dont elle jouissait auprès de Dieu.

Dans un violent incendie qui éclata à peu de distance du monastère, elle montra toute la vivacité de sa foi et sa confiance en Dieu. Par son conseil, on transporta processionnellement les reli-

ques d'un saint, afin de s'opposer par cet acte de religion aux progrès effrayants que faisait le feu, et l'incendie cessa aussitôt. Depuis cette époque, les habitants de Beauvais ont pris cette sainte pour leur patronne. Ses reliques reposaient autrefois dans l'église collégiale de Saint-Michel.

Sainte Angadrême mourut le 14 octobre de l'année où saint Ansbert lui-même remit son âme à Dieu. On croit que ce fut en 695.

---

15 OCTOBRE.

SAINT GORDAINE,

Ermite près de Douai.

Au milieu des marais qui couvraient autrefois le pays où fut élevée l'abbaye d'Anchin, vivait, à une époque incertaine mais très-reculée, le saint ermite Gordaine. On ne connaît rien de son origine, ni de sa famille. Retiré dans cette île formée par les eaux débordées de plusieurs rivières, qui rendaient alors ces lieux presque inaccessibles, il y mena une vie sainte et pénitente, et attira par ses prières, sur toute la contrée, d'abondantes bénédictions. Si parfois il sortait de son île par certains sentiers que lui seul connaissait, c'était pour aller répandre de nouveaux bienfaits dans les alentours. Aujourd'hui encore, on trouve au village de Mon-

tigny, près de Douai, une fontaine qui porte le nom de *Fontaine de Saint-Gordaine*. Le vénérable ermite ne laissa en mourant d'autre souvenir que celui de sa sainteté. « Longtemps après sa mort, dit le savant auteur de l'*Abbaye d'Anchin*, on voyait encore les vestiges du petit oratoire en ruines qu'il avait élevé de ses mains. Il n'y avait personne au village de Pecquencourt qui, en mourant, ne voulût être enterré dans cette terre sainte. Mais le cimetière, devenu trop étroit, fut par la suite exclusivement réservé à la sépulture des moines d'Anchin. »

« La fête de saint Gordaine se célébrait à Anchin le 16 octobre ; on chantait l'office des confesseurs. Cette fête, dans la suite, fut observée dans l'église collégiale de Saint-Amé de Douai, où le culte du vénérable ermite était en grande vénération. »

Les auteurs qui ont parlé de l'origine de l'abbaye d'Anchin rapportent, d'après d'anciennes traditions, que c'est saint Gordaine qui, dans une vision, inspira à Sohier et à Gauthier, seigneurs du pays et jusqu'alors ennemis acharnés, la pensée de bâtir ce monastère. Des peintures antiques confirment cette croyance, qui servira encore à expliquer la vénération qu'on eut de tout temps dans la contrée pour le pieux ermite.

(Molanus. — *Natales SS. Belgii*, XVI oct.)

16 OCTOBRE.

SAINT MOMMOLIN,

Abbé de Sithiü, puis évêque de Tournai et Noyon.

Saint Mommolin, le compagnon des travaux de saint Omer, de saint Bertin et de saint Ebertramne, naquit comme eux dans les environs de la ville de Constance: c'est l'opinion généralement admise. Il passa ses premières années au monastère de Luxeuil, qui jouissait d'une grande réputation de régularité. Là, il se forma à la vie religieuse sous la conduite du saint abbé Eustase, jusqu'au moment où ses supérieurs l'envoyèrent prêcher l'Evangile. Après avoir annoncé la parole de Dieu dans quelques contrées voisines et même à la cour, il se rendit avec saint Bertin et saint Ebertramne dans le pays des Morins, auprès de saint Omer, comme eux enfant de Luxeuil. Le saint évêque les accueillit avec bonheur et les employa dans son vaste diocèse, où l'on rencontrait encore une foule de païens. Là ils commencèrent par bâtir, sur une petite montagne, un monastère où plusieurs disciples vinrent les rejoindre. Ce lieu devenant bientôt trop étroit, on en chercha un autre au milieu des marais formés par l'Aa, et où s'élève aujourd'hui la ville de Saint-Omer. Ce terrain, donné au

saint évêque par le seigneur Adroald, s'appelait Sithiü; le monastère qu'on y bâtit porta d'abord ce nom, qui fut remplacé depuis par celui de Saint-Bertin. Mommolin déploya, dans sa charge nouvelle, toutes les qualités d'un sage abbé et toutes les vertus d'un zélé missionnaire. Il était une règle vivante pour tous ses religieux, qu'il aimait comme ses enfants. Il les portait avec ardeur à toutes les bonnes œuvres et surtout à la charité envers les pauvres et les malheureux.

Saint Mommolin ne se bornait pas aux largesses continuelles qu'il faisait aux nécessiteux; il s'appliquait encore à guérir les infirmes, les malades et tous ceux à qui il arrivait quelque accident. On le voyait d'abord se jeter à genoux et demander à Dieu, dans une ardente prière, qu'il lui plût de guérir l'âme et le corps du malade ; puis il employait quelques remèdes que Dieu bénissait souvent par les plus étonnants effets. Aussi attentif sur lui-même qu'il était vigilant sur ses disciples et bienfaisant envers les pauvres, saint Mommolin reproduisait dans sa conduite toutes les vertus des anciens anachorètes. Jour et nuit on le trouvait occupé de bonnes œuvres, qu'il savait relever encore par l'humilité de ses sentiments et la pureté de ses intentions. Aussi était-il chéri de tous; et beaucoup, attirés par sa réputation de sainteté, se faisaient un bonheur de le voir et de déposer entre ses mains leurs offrandes et leurs aumônes. Tel

était le vénérable abbé de Sithiü, « chaste de corps et d'esprit, exercé à l'obéissance et à l'humilité, versé dans la science des choses divines, plein de douceur et de charité, assidu à la prière et aux veilles saintes. » Tel était celui que Dieu avait choisi pour remplacer sur les siéges réunis de Tournai et de Noyon l'illustre saint Eloi. Saint Mommolin dut se rendre aux sollicitations pressantes de ces églises privées de pasteur, et pratiquer, sur un théâtre plus étendu, les vertus qui avaient édifié les religieux de Sithiü pendant quatorze ans.

Le digne successeur de saint Eloi commença comme lui par évangéliser les peuples les plus ignorants et les plus indociles de ses diocèses. L'auteur de sa vie fait remarquer qu'il était versé dans toutes sortes de connaissances, et qu'il parlait également le latin, la langue romane ou gallo-romaine avec une partie de son troupeau, et même la langue teutonique ou flamande dans les endroits où cet idiome était en usage. A l'exemple de la plupart des évêques de cette époque, il s'appliquait à racheter les captifs, à rendre la liberté aux prisonniers, à soulager les veuves et les pauvres. Aussi, de toutes parts, voyait-on venir vers lui des infirmes, des malades, des nécessiteux ; et tous, en le quittant, avaient la joie sur le front, la paix et le bonheur dans l'âme. La piété de saint Mommolin pour les serviteurs de Dieu le porta aussi à rendre à leurs reliques tous les témoignages du plus religieux

respect. Il eut la consolation de lever lui-même de terre le corps de saint Eloi, et de le déposer dans le sépulcre préparé par les soins des habitants de Noyon et de la reine sainte Bathilde.

On n'a point de détail sur les œuvres de saint Mommolin pendant son épiscopat. Les résultats de ses travaux apostoliques se reconnaissent seulement dans le changement qui s'opéra alors dans les contrées du Nord de la France, auquel il eut une grande part. Il vit fleurir les monastères fondés dans les diocèses de Tournai et de Noyon, et d'où sortaient sans cesse de courageux missionnaires, qui allaient prêcher la foi en tous lieux. Saint Mommolin assista avec plusieurs autres évêques ou abbés à la consécration de l'église de l'abbaye d'Elnon (Saint-Amand), faite à cette époque, et il apposa sa signature au testament que lut dans cette circonstance saint Amand, avec qui il était lié d'une étroite amitié. Son nom se trouve encore avec celui de plusieurs autres évêques au bas de quelques priviléges accordés, le premier par l'archevêque de Sens, Emmo, au monastère de Saint-Pierre de cette même ville, le second par Draulion, évêque de Soissons, à une communauté de religieuses, et le troisième par Bertefride, aux moines de l'abbaye de Corbie dont il assure la liberté.

Lorsque saint Mommolin, après un épiscopat de vingt-six ans, sentit les atteintes de la maladie, il appela près de lui ses disciples et leur parla en ces

termes. « Je sais, mes chers fils, que ma fin approche, et que je verrai bientôt mon Seigneur après lequel je soupire depuis longtemps. Puisse-t-il être aussi miséricordieux pour moi qu'il est aimable pour ses saints ! Pour vous, mes fils, préparez près des murs et devant les portes de la ville, un lieu où vous ensevelissiez mon corps; non avec une pompe superflue, mais par convenance et par nécessité, afin qu'il soit réservé pour ce jour où ce qui est corruptible deviendra incorruptible, où ce qui est mortel deviendra immortel. Allez, fils bien-aimés, préparez-vous avec le plus grand soin, afin que, quand ce jour qui approche pour moi arrivera pour vous, il vous trouve disposés. J'entre dans la voie de toute chair : que le Sauveur du monde soit miséricordieux pour moi, et qu'il me défende de l'ennemi, lui qui m'en a racheté, et qu'il m'accorde la vie éternelle, lui qui en cette vie m'a donné la consolation. » Le saint vieillard mourut quelques moments après, et fut enseveli par ses disciples, auprès de Noyon, dans l'église de saint Grégoire. Dans la suite, une partie de son corps fut transportée à Saint-Omer et déposée dans une châsse très-riche : l'autre partie fut donnée à la cathédrale de Noyon.

Des miracles ont été opérés par l'intercession de saint Mommolin, et les anciens auteurs qui l'attestent, avaient sous les yeux des documents authentiques qui les rapportaient. Aussi, son culte a été

de tout temps célèbre, soit dans les églises de Noyon et de Tournai, soit dans les anciens diocèses de Saint-Omer et d'Ypres, et aujourd'hui dans la plupart des diocèses du Nord de la France. A Saint-Omer surtout la mémoire de saint Mommolin était en grande vénération, et son nom, dans les litanies propres du pays, était placé entre ceux de saint Eloi et de saint Erkembode.

Dans le recueil des statuts synodaux de l'église de Tournai, on dit que saint Mommolin était surtout invoqué en faveur des enfants qui tardaient à parler. Malbranque, dans son histoire des Morins, rapporte aussi cette particularité. Il assure qu'on voyait quelquefois à Saint-Omer et en d'autres lieux sanctifiés par la présence de saint Mommolin, des personnes venues de pays éloignés, pour demander la guérison de leurs enfants dont la langue était embarrassée. Au village de Saint Mommolin, en Flandre, existent encore les restes de l'ancien monastère bâti dans ce lieu par le saint et ses compagnons, lors de leur arrivée auprès de saint Omer. On y conserve, dans un buste en argent et enrichi de pierreries, une parcelle du crâne de cet illustre apôtre de la Morinie.

« Contemplez, dit le pieux auteur de l'Imitation, contemplez les exemples des saints pères, en qui reluisait la perfection de la vie religieuse, et vous verrez combien peu est ce que nous faisons, et presque rien. Hélas ! qu'est-ce que notre vie, si

nous la comparons à la leur? Les saints et les amis de Jésus-Christ ont servi Dieu dans la faim et la soif, dans le froid et dans la nudité, dans le travail et dans la fatigue, dans les veilles et dans les jeûnes, dans les prières et dans les saintes méditations, dans une infinité de persécutions et d'opprobres. Oh! quelle vie de renoncement et d'austérité, que celle des saints dans le désert! Quelles longues et dures tentations ils ont essuyées! Que de fois ils ont été tourmentés par l'ennemi! Que de fréquentes et ferventes prières il ont offertes à Dieu! Quelles rigoureuses abstinences ils ont pratiquées! Quel zèle, quelle ardeur pour leur avancement spirituel! Quelle forte guerre contre leurs passions! Quelle intention pure et droite toujours dirigée vers Dieu! (*) »

Tous ces beaux exemples ont brillé dans les saints: ils se rencontrent surtout dans l'admirable saint Mommolin, qui a passé au milieu de nos pères la plus longue partie de sa vie. Comme ces premiers anachorètes du désert, il a vaincu le monde par sa courageuse vertu et lui a prouvé mieux que ne le feraient tous les discours des hommes, comment on doit chercher et trouver en Dieu seul la pleine et entière satisfaction des désirs de son cœur, et combien est aveugle celui qui ne regarde pas le salut de son âme comme la première de toutes les affaires qui doivent l'occuper en ce monde.

(*Acta SS. Belgii*, T. IV, p. 405).

(*) Imit. de J.-C., liv. I, chap. XVIII.

17 OCTOBRE.

EDOUARD BARLOW,

Religieux bénédictin de Douai.

Edouard Barlow, en religion frère Ambroise, naquit en 1585 à Manchester d'une famille éminemment catholique. Il vint à Douai pour suivre les cours de l'université et fréquenta les classes du collége d'Anchin, comme le faisaient dans ce moment les élèves du séminaire Anglais. Après avoir été étudier la théologie à Valladolid, en Espagne, il revint à Douai, où il embrassa l'institut de saint Benoît et se prépara à la mission d'Angleterre, vers laquelle il se sentait intérieurement attiré.

Il y avait vingt ans qu'il exerçait son ministère dans les comtés du nord, quand, en 1641, le jour de Pâques, un ministre anglican, accompagné de quatre cents hommes armés d'épées et de bâtons, vint environner la maison dans laquelle on l'assurait qu'un prêtre papiste était entré. En vain les catholiques réunis dans ce lieu exhortèrent le père Ambroise à se cacher dans quelqu'une de leurs retraites; il ne put se résoudre à les laisser eux-mêmes exposés à la fureur de ses ennemis. Les ayant donc exhortés en peu de mots à rester fidèles à Dieu et à son Eglise, il fait ouvrir les portes. Les

hérétiques se précipitent aussitôt en criant : « Où est Barlow? c'est l'homme qu'il nous faut. » Le missionnaire l'entend et se livre sans résistance. Après quatre mois d'une dure captivité, le prisonnier est amené devant Sir Robert Heart. Ce magistrat avait reçu de la capitale, disait-on, des instructions particulières qui lui recommandaient, si quelque prêtre était convaincu à Lancaster, de le faire exécuter selon les lois, afin d'inspirer la terreur aux catholiques encore nombreux dans ce comté. « Que pensez-vous des lois d'après lesquelles les prêtres sont mis à mort ? » demanda le magistrat à l'accusé. — « Je pense que toutes les lois faites contre les catholiques à cause de leur religion sont injustes et impies. Car quelle loi peut être plus injuste que celle par laquelle des prêtres sont condamnés à souffrir comme traîtres, uniquement parce qu'ils sont prêtres romains, c'est-à-dire véritables prêtres? Il n'y a point d'autres prêtres, en effet, que les prêtres romains; et s'ils sont anéantis, que deviendra la loi divine, lorsqu'il ne restera personne pour prêcher la parole de Dieu et administrer les sacrements ? » — « Reconnaissez-vous que je siége ici comme votre juge ? » continue Sir Robert Heart. — « Je vous reconnais comme juge, répond le prisonnier, mais seulement dans les affaires temporelles qui concernent la cour et le tribunal. Quant aux choses qui sont du domaine de la conscience, veuillez remarquer que je suis juge

moi-même. Aussi je déclare ouvertement que si, d'après cette loi injuste, vous me condamnez à mourir, vous le ferez pour mon salut et votre propre condamnation. » La sentence de mort, portée contre le prêtre catholique, fut exécutée le surlendemain à l'une des portes de Lancaster.

(*La perséc. relig. en Angl. sous les successeurs d'Elisabeth*, p. 266).

---

18 OCTOBRE.

ALAIN DE LILLE.

Alain, si connu sous le nom de Docteur universel, naquit à Lille. Trithemius, dans son catalogue des hommes illustres de la Germanie, fait de lui cet éloge : « Alain de Lille, maître dans l'université de Paris, homme très-versé dans les divines Ecritures et dans les lettres humaines, ne le cédant à aucun savant de son époque, théologien remarquable, philosophe distingué et poète très-célèbre, longtemps placé à la tête de l'université de Paris, où il brilla tellement dans toutes les sciences divines et humaines, qu'il mérita de s'entendre appeler le Docteur universel. » Un fait extraordinaire, dans lequel Alain pouvait reconnaître un avertissement du Ciel, opéra sur son esprit une

vive et profonde impression. Comme à saint Augustin, alors qu'il cherchait à sonder les secrets de la Trinité, un enfant apparut aux yeux d'Alain, pour lui apprendre que les eaux de la mer seraient renfermées dans le trou creusé par son doigt, avant que lui, Alain, n'eût réalisé son dessein. « Et quel est donc le dessein que je me suis proposé ? reprit le docteur. » — « Vous vous êtes proposé, répond l'enfant, d'expliquer demain, avec votre science acquise, tout le mystère de la Trinité : chose qu'il vous est impossible de faire. » Alain retourna dans sa demeure l'esprit effrayé et profondément affligé pour la présomption ou l'arrogance à laquelle il s'était laissé aller. Le lendemain, à l'heure de la prédication et au moment où le peuple était réuni, il monta en chaire, et là, au lieu de présenter le fruit de ses méditations sur le mystère de la Sainte Trinité : « Qu'il vous suffise, dit-il aux assistants, d'avoir vu Alain. » Ces paroles prononcées, il descend de la chaire et s'éloigne en présence du peuple stupéfait de cette conduite. Alain, couvert d'une salutaire confusion, ne retourna point à Paris, mais se dirigea vers la Bourgogne, où il entra dans une abbaye de l'ordre de Cîteaux. L'ancien docteur prit soin de ne pas se faire connaître. Chargé de la garde des troupeaux, il devint frère convers du couvent.

Telle était encore sa position quand son supérieur, ayant été appelé à Rome en 1215 pour assister

au quatrième concile de Latran, l'emmena avec lui pour qu'il en reçût les services ordinaires. Le jour venu où devait se faire l'exposé et l'examen des erreurs des hérétiques du temps, Alain chercha à pénétrer avec son abbé dans la salle du concile. Renvoyé par le supérieur, qui ne comprenait rien à cette conduite, il s'obstina à le suivre, déclarant que pour entrer il consentirait à être frappé de verges. Se cachant donc sous l'ample manteau ou cappe de l'abbé, il entra dans le lieu des séances et s'assit à ses pieds.

La discussion ayant commencé presque aussitôt, il semblait que l'hérésiarque eût l'avantage dans les questions qu'il proposait. Alain, qui n'avait rien perdu de tout ce qui avait été dit, se lève alors du lieu où il était comme caché, et se tournant vers son abbé pour lui demander la parole : «Seigneur, dit-il, daignez me bénir. » A quoi le supérieur stupéfait répond par cet avertissement sévère : « Gardez le silence, malheureux ; que voulez-vous faire ? » Une seconde, puis une troisième fois, Alain répète sa demande. Ce qu'ayant remarqué le souverain Pontife, il donne au frère convers la permission demandée. Alain aussitôt reprenant chacune des propositions des hérétiques, les discute, les réfute, les réduit à néant. « Ou tu es le démon, dit aussitôt l'hérésiarque confondu (*), ou tu es

(*) On croit qu'il était un disciple d'Almaric de Chartres, qu'Alain avait bien connu alors qu'il était grand'maître de l'Université de Paris.

Alain. » Et l'autre à l'instant même : « Je ne suis pas le démon, mais je suis Alain. » L'abbé, tout hors de lui-même, voulait abdiquer sur le champ sa dignité en faveur du frère convers ; mais Alain refusa par un égal sentiment d'humilité. Seulement, à la demande du pape et de l'abbé, il accepta deux clercs de l'abbaye qui furent chargés d'écrire sous sa dictée les livres qu'il composerait. De retour en Bourgogne, Alain s'occupa, en effet, de la composition de plusieurs ouvrages et donna à la piété et à la science les nombreuses années que Dieu lui accorda. L'histoire nous apprend qu'il vécut jusqu'à l'âge de cent seize ans ou même plus. Son nom, rendu illustre par son grand savoir, ne l'est pas moins par la haute opinion qu'en mourant il a laissé de sa sainteté.

(*Menol. Cister.*, xxx jan.)

---

19 OCTOBRE.

SAINT GOSSUIN,

Septième abbé du monastère d'Anchin.

L'un des noms les plus illustres que présentent au XIIe siècle la religion et la science est celui de saint Gossuin, septième abbé du monastère d'Anchin. Il naquit à Douai de parents honnêtes, qui

le formèrent de bonne heure à la pratique des vertus chrétiennes. Son goût extraordinaire pour l'étude lui fit faire en peu de temps de rapides progrès. Envoyé à Paris pour suivre les cours de l'université, il se fit encore plus remarquer par l'innocence de sa conduite que par l'intelligence avec laquelle il développait les questions les plus difficiles. Le disciple devint maître à son tour, et de nombreux élèves, attirés par la douceur de ses manières non moins que par son savoir, vinrent écouter ses leçons.

Le jeune professeur puisait dans la lecture des Livres Saints l'esprit de foi et d'humilité, sans lequel l'homme s'égare vite dans les recherches curieuses de la science. Sa piété seule l'eût porté à suivre cette conduite ; la vue des premiers écarts d'Abeilard, qui enseignait en même temps que lui, développa encore davantage cette disposition de son cœur. Cet homme étrange, qui par ses talents et ses connaissances aurait pu devenir une des gloires de l'Eglise, s'abandonnait déjà à ses pensées superbes. Stimulé par un subtil amour-propre qui se cache souvent sous les apparences du zèle, il se persuadait que les applaudissements de ses frivoles auditeurs devaient l'emporter sur la critique sage et charitable de ceux qui ont reçu la mission de conserver le dépôt de la vérité. Abeilard préférait la puérile satisfaction de cette popularité d'un jour au plaisir de reconnaître par un noble

aveu qu'il s'était trompé. Il soumettait au tribunal de sa raison, élevée sans doute, mais bornée et faillible comme toute raison humaine, les mystères redoutables de la foi que l'homme ne peut atteindre et devant lesquels il doit s'incliner.

Gossuin déplorait amèrement ces écarts d'un esprit indocile. Il gémissait de voir les doctrines sacrées livrées aux disputes de l'école, comme ces opinions humaines que l'Eglise laisse à la libre discussion des intelligences. Bien souvent ses disciples l'excitaient à prendre la parole contre le novateur et à lui montrer la fausseté de son enseignement et sa témérité. Gossuin refusa longtemps d'engager une lutte dont il prévoyait peut-être l'inutilité. L'amour-propre d'Abeilard était trop engagé et sa vertu trop faible pour qu'on pût espérer de lui une rétractation humble et sincère. Toutefois, afin de montrer à cette jeunesse avide et enthousiaste qui environnait la chaire du sophiste, qu'il n'y a d'enseignement vrai que celui qui est conforme à la doctrine de l'Eglise, il se détermina à attaquer quelques-unes de ses propositions. Abeilard n'était point accoutumé à la contradiction. Comme tous les savants que l'humble simplicité de la foi ne guide point, il s'irrita de voir discuter ses opinions, quand lui-même discutait non des opinions mais les dogmes sacrés de la religion. La controverse entre les deux professeurs eut lieu en présence de leurs disciples. Abeilard eût voulu la

décliner ; il lui semblait honteux d'être obligé de disputer contre un jeune homme débutant dans la carrière qu'il parcourait déjà depuis longtemps. Toutefois, sur les instances de ses élèves, il accepta le défi, et Gossuin ayant formulé une proposition contraire à l'une de celles qu'Abeilard avait soutenues précédemment, celui-ci répondit sur-le-champ pour soutenir son opinion et la défendre. Après cette réplique patiemment écoutée, Gossuin présenta à son adversaire une suite d'arguments si logiques, de déductions si rigoureuses, qu'elles mettaient à nu la faiblesse des raisonnements qu'on lui avait opposés. Sa victoire fut complète et elle lui mérita un véritable triomphe de la part des étudiants, qui le ramenèrent jusqu'à sa demeure au milieu des applaudissements (*).

Ces ovations justement méritées n'altérèrent en rien l'humilité de Gossuin ; elles lui firent comprendre, au contraire, d'une manière plus sensible, les piéges cachés à l'amour-propre des hommes de science, qui, au lieu de rechercher la récompense de leurs travaux dans le sentiment du devoir accompli pour Dieu, vont la demander aux stériles applaudissements de la foule. Ce fut alors surtout

(*) Cette rencontre de Gossuin et d'Abeilard est racontée par le moine Alexandre, contemporain de Gossuin, dans un manuscrit latin du XII[e] siècle, dont l'original, provenant d'Anchin, se trouve à la bibliothèque publique de Douai, n[o] 813 du catalogue. — Voir le savant ouvrage de M. Escallier, sur l'abbaye d'Anchin, page 62 et suivantes.

que la pensée de quitter le monde, qui l'avait déjà plus d'une fois préoccupé, commença à faire une plus profonde impression dans son âme.

Après avoir terminé avec éclat le cours de ses études, Gossuin revint à Douai, où son rare mérite le fit nommer chanoine du chapitre de Saint-Amé. Ce n'était point là, dans les desseins de Dieu, que devait se fixer l'illustre antagoniste d'Abeilard. La Providence le destinait à une vie de retraite, et elle lui inspira la pensée de se rendre à Anchin, où florissaient la régularité et l'esprit de religion. En recevant le jeune postulant, le vénérable Alvise, alors abbé du monastère, se sentit rempli de joie. Néanmoins, afin d'éprouver sa vocation, il lui représenta vivement tous les sacrifices de la vie religieuse, et la soumission parfaite qu'elle exige de l'esprit et du cœur. Ces paroles, écoutées avec attention, ne firent qu'augmenter dans l'âme de Gossuin son désir d'embrasser la vie monastique. Toutefois il ne put suivre immédiatement cet attrait, et le démon sembla profiter des circonstances qui motivaient ce délai pour tourmenter le pieux jeune homme. Il l'attaqua de mille manières et n'omit aucune des ruses infernales par lesquelles il a coutume de tromper les hommes. Surtout il chercha à le gagner par l'attrait de cette gloire mondaine, qui s'attache à la science. D'ailleurs Gossuin était vivement sollicité par Haimeric, l'un de ses premiers maîtres, de retourner à Paris où

son talent ne manquerait pas de briller avec éclat. Le jeune savant parut céder à cette proposition et déjà même il prenait ses dispositions pour le départ, quand Haimeric tomba malade et mourut. Gossuin crut reconnaître un avertissement du Ciel dans cet évènement. Les sages conseils d'Alvise vinrent le confirmer dans sa première résolution, et bientôt, rompant généreusement avec le siècle, il se retira avec son frère Bernard au monastère d'Anchin.

Dès les premiers jours il se montra un fervent religieux, et l'on eût dit qu'il ne se souvenait plus de sa science et de ses triomphes passés que pour s'humilier davantage devant ses frères. La vertu de Gossuin fut soumise à l'épreuve ; le jeune novice tout-à-coup se sentit attaqué par toutes sortes de tentations. Les exercices de piété, qui jusqu'alors étaient pour lui pleins de charmes, lui causaient maintenant de l'ennui, et comme une vague tristesse. Au milieu de ces perplexités de l'âme, il n'oublia point les armes spirituelles que Dieu met entre les mains de ses serviteurs pour combattre les ennemis du salut. Il se livra malgré ses dégoûts au saint exercice de la prière, et puisa, dans une lecture plus assidue des saintes Ecritures, des lumières et des grâces plus abondantes. En peu de temps il recouvra la paix, pour ne plus la perdre jusqu'à la fin de sa vie.

Son noviciat terminé, Gossuin reçut la prêtrise

et fut choisi bientôt après pour remplir les fonctions de prieur. Il s'en acquitta avec succès, et développa encore dans la communauté déjà si régulière d'Anchin la discipline religieuse. Sa réputation se répandit rapidement dans les monastères de la contrée, et plusieurs abbés, frappés de son mérite, le prièrent de venir établir parmi leurs religieux une sage réforme. Alvise et Gossuin s'y refusèrent longtemps ; mais enfin il fallut céder à des instances pressantes, et l'abbé d'Anchin permit au sage prieur de se rendre successivement à Saint-Crespin et à Saint-Médard de Soissons. « Or, dit un chroniqueur du temps dans une métaphore mystique, Gossuin, après avoir constitué les frères sur les solides fondements de la foi, les renferma dans le cloître quadrangulaire des quatre vertus, la prudence, la justice, la tempérance et la force, soutenues par d'innombrables colonnes d'autres vertus, et plaçant les frères dans le réfectoire, à la table des anges, il les nourrit et les réconforta de la parole divine ; et la doctrine de ses discours se répandit au loin, tellement que les étrangers mêmes étaient envoyés pour y puiser des enseignements. »

Pendant que Gossuin opérait cette œuvre salutaire, les évêques de France s'assemblaient en grand nombre à Sens pour examiner les doctrines d'Abeilard et les condamner. Cet hérésiarque, comme la plupart de ceux qui l'avaient précédé, se rétractait

momentanément pour continuer bientôt après à répandre les mêmes erreurs. La sentence des pères du Concile ayant été confirmée par le pape Innocent II, Abeilard fut envoyé au monastère de Saint-Médard de Soissons et confié à Gossuin, qui était encore dans cette communauté. Celui-ci le reçut avec bonté et lui présenta, d'une manière affectueuse, les raisons qui devaient le déterminer à vivre dans l'obéissance si simple et si raisonnable de la foi. Mais il y avait trop longtemps qu'Abeilard écoutait son orgueil et en suivait les inspirations, pour accepter sans réplique des conseils aussi sages. D'ailleurs il lui répugnait de les recevoir de la bouche d'un homme plus jeune que lui ; et regardant dans Gossuin son savant antagoniste d'autrefois plutôt que le religieux le plus saint de la contrée, il s'oublia jusqu'à laisser échapper des paroles peu respectueuses. Gossuin toutefois ne se rebuta point, et mêlant à la douceur une sage fermeté, il sut soumettre au joug de la règle commune cette nature rebelle et orgueilleuse.

Cependant ces travaux auxquels venaient se joindre les austérités du cloître, avaient considérablement affaibli la santé du pieux réformateur. Il craignait d'une part de ne pouvoir achever son œuvre, s'il faisait connaître son état à l'abbé Alvise ; de l'autre il sentait que son mal augmentait chaque jour et l'exposait à une mort prochaine. Dieu, pour le récompenser, permit qu'une vision miraculeuse

lui rendit une santé dont il faisait un si saint usage. Une nuit que les frères étaient allés prendre leur repos, Gossuin resta dans l'église, selon sa coutume, occupé à la prière. Tout-à-coup il fut comme ravi en extase et vit se présenter à ses yeux le saint pape Grégoire-le-Grand, pour lequel il avait une extrême vénération, et dont il lisait habituellement les œuvres. Le pontife semblait tenir dans ses mains un petit vase rempli d'une liqueur qu'il présenta à Gossuin. « Buvez, lui dit-il; ceci vous sera salutaire. Ne craignez pas ; cette boisson sera dans votre bouche comme un doux miel, et vous serez guéri. » Gossuin prit en effet le remède ; puis, la vision ayant disparu, il revint de son extase et continua son oraison, sans plus ressentir la moindre douleur : il était guéri.

Quand Gossuin eut accompli son œuvre à Saint-Médard de Soissons, il se rendit au monastère de Saint-Remi de Reims, dont l'abbé l'avait demandé avec instance. De retour à Anchin, où Alvise l'avait rappelé pour l'établir prieur claustral, il apprit qu'il était élu abbé, presque en même temps, par les moines de l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons-sur-Marne et par ceux de Lobbes. Mais c'était au monastère même d'Anchin que Gossuin devait remplir cette charge importante. Alvise, en effet, ayant été élu à cette époque évêque d'Arras, tous les religieux choisirent leur sage prieur pour le remplacer (1130).

Gossuin était alors dans la force de l'âge. A toutes ses brillantes qualités il unissait une expérience consommée dans la conduite des hommes et la connaissance des choses de Dieu. Aussi sa longue administration fut heureuse, et l'abbaye d'Anchin prospéra sous son gouvernement. Tous ses frères avaient pour lui une affection sincère et un respect profond. Que si parfois il était obligé d'adresser un reproche à quelqu'un, il le faisait avec une douce fermeté, qui rappelait au devoir sans laisser d'amertume dans l'âme. Tout dans sa personne était simple, et il inspirait cette disposition à ses religieux. Les étrangers eux-mêmes et les hôtes qu'il recevait, étaient traités avec une simplicité qui relevait encore à leurs yeux le mérite du saint abbé. Plusieurs guérisons miraculeuses que Dieu daigna opérer à sa prière, augmentèrent encore la vénération qu'on avait pour lui. On rapporte qu'un dimanche, tandis qu'il célébrait les divins mystères dans une chapelle consacrée à saint Jean l'évangéliste et en présence d'un grand nombre de fidèles, un aveugle bien connu dans la contrée se trouva parmi les assistants. Tout-à-coup, au moment où le saint abbé répétait pour la troisième fois : *Agnus Dei,* l'aveugle élève la voix et s'écrie : « Dieu tout-puissant, assistez-moi, voici que je vois ! » Il avait en effet recouvré la vue. Tous les spectateurs, joignant aussitôt leur voix à la sienne, bénissaient le Seigneur pour cette merveille. L'hu-

milité de saint Gossuin ne leur permit point de se livrer aux démonstrations de respect qu'ils voulaient lui rendre : « Dieu, disait-il, fait ses prodiges par qui il lui plaît et même par des animaux muets ; c'est lui qui a rendu la vue à cet aveugle. » Lorsque, en 1148, il se rendit au concile de Reims que présida le pape Eugène III, et dans lequel furent condamnées les erreurs de Gilbert de la Porée, le Seigneur opéra encore un miracle par les mains de son serviteur. Comme l'archevêque de Reims l'avait invité inopinément, et que l'époque fixée pour l'ouverture du concile était très-rapprochée, l'abbé n'avait eu que quelques heures pour se préparer à ce long voyage. Les religieux chargés de l'administration temporelle étant absents en ce moment, saint Gossuin se mit en chemin avec deux pièces de petite monnaie seulement. Arrivé auprès des bois du village de Montigny, il donna l'une de ces pièces à un mendiant, et l'autre à un second mendiant, qui vint à sa rencontre un peu plus loin. D'autres pauvres arrivant après ces premiers, le saint porta la main dans sa bourse et y trouva des pièces qui se multiplièrent ainsi jusqu'à son arrivée à Reims.

Saint Gossuin, après avoir rendu ses hommages au souverain pontife et à saint Bernard, qui l'y avaient fait appeler, commença, autant que le permettaient les circonstances, à suivre les observances de la vie religieuse. Le concile terminé,

les autres prélats se retirèrent dans leurs églises ou abbayes ; pour lui, il fut retenu auprès du pape, qui le fit entrer dans son conseil privé. Il lui confia vers le même temps la réforme des deux monastères de Saint-Corneille et de Saint-Cyprien de Compiègne, où des religieux d'Anchin furent ensuite envoyés avec de sages instructions.

Rentré dans sa communauté, Gossuin continua de diriger ses frères dans les voies de la perfection. Malgré son âge et ses infirmités, il se montrait encore le plus fervent et le plus fidèle aux moindres prescriptions de la règle de Saint-Benoît. Dans les derniers mois de l'année 1165, il fut attaqué d'une fièvre violente, dont les accès l'affaiblirent beaucoup en peu de temps. Quand le mal l'empêchait de célébrer les divins mystères, on le voyait se traîner péniblement, appuyé sur les bras de quelques religieux, pour recevoir dans la chapelle la sainte communion. Sentant lui-même que sa fin approchait, il s'y prépara de la manière la plus édifiante. Selon la touchante pratique des abbayes bénédictines, il se fit coucher sur un cilice, au milieu de l'église, en présence de tous ses enfants réunis ; puis le vénérable Hugues, abbé de Saint-Amand, lui administra l'extrême-onction. Adressant alors la parole à ses disciples, Gossuin leur représenta les avantages précieux de la paix et de la concorde, à laquelle il les engageait d'être toujours fidèles. Il les exhorta pareille-

ment à la pratique des vertus qui font le parfait religieux, l'humilité, la chasteté, la charité et la miséricorde envers les pauvres. Il ajouta à ces recommandations de sages avis pour le choix de son successeur, afin que tout se fît selon les règles de l'ordre et dans la plus parfaite tranquillité.

Reconduit dans sa cellule après cette cérémonie, qui arracha des larmes à tous les assistants, le saint vieillard se fit lire la passion de Notre Seigneur, pendant que, les regards fixés sur un crucifix, il laissait aller son âme aux sentiments pieux qu'excitait en elle cette lecture. Le jour qui précéda sa mort, il demanda à être placé de nouveau sur le cilice. Ne pouvant plus parler, il levait les yeux et les mains vers le ciel, quand, dans la lecture de la passion, il entendait ces mots : « Mon père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite, » témoignant ainsi qu'il s'unissait intimement à ces sentiments du Sauveur.

Ce fut le samedi 9 octobre de l'an 1165 que le vénérable Gossuin rendit son esprit à Dieu, au moment où arrivaient de toutes parts à Anchin des nobles et des prélats pour la fête anniversaire de la dédicace de l'abbaye. La plupart d'entre eux furent témoins de cette mort édifiante, qui leur causa la plus salutaire impression.

« Le corps du saint abbé, continue l'auteur de l'Histoire d'Anchin, ayant été lavé, puis revêtu de la coule monacale et par dessus d'ornements sacer-

dotaux tout blancs, fut porté à l'église, au milieu de chants lugubres, et déposé dans le chœur des chantres, afin qu'il fût en évidence et que chacun pût le contempler. Il ne portait aucune trace de la mort, et on aurait dit qu'il était seulement endormi dans un paisible sommeil. Sa face, découverte et blanche comme ses vêtements, était calme, et une auréole sacrée semblait l'illuminer et répandre un charme divin sur tout ce petit corps. Il serait difficile de dire le nombre des fidèles et des frères qui se pressaient pour baiser ses pieds et ses mains vénérables. Il fut enseveli à droite du presbytère de la basilique de la Bienheureuse Vierge Marie mère de Dieu, dans le mur, tout près de l'endroit où il avait coutume, pendant sa vie, de venir chaque jour prier à genoux et prosterné. Voici la traduction de l'épitaphe qui fut gravée sur son tombeau : »

« *Dans cette petite urne est enfermé un homme de haut mérite, de vaste renommée, et de profonds desseins; vrai dans sa foi, ferme dans son espoir, d'une charité ardente, humble d'esprit, prudent de langage, de main large et bénigne. C'était Marthe pour l'action, et Marie pour son amour de la parole de Dieu. C'était Lia pour la fécondité, Rachel pour la méditation, Jacob pour le discernement des esprits, Moïse pour l'oraison continuelle, Phinée pour la lutte contre le mal. O Gossuin, le neuvième d'Octobre, qui fut ton dernier jour, te rangea parmi les neuf*

ordres suprêmes des Bienheureux, et nous qui gardons tes cendres ici-bas, nous trouvons un patron dans celui que Dieu nous avait donné pour père. »

(*Bolland.* IX oct.)

---

20 OCTOBRE.

MARC BARKWORTH,

Religieux bénédictin de Douai.

Ce fut à Douai même que Barkworth se convertit et embrassa la foi catholique, grâce aux rapports qu'il eut dans cette ville avec le père Georges, jésuite Flamand. Huit ans plus tard il était ordonné prêtre et admis dans l'ordre de saint Benoît, puis envoyé à la mission d'Angleterre : il avait alors trente ans.

Au tribunal où on le traduisit après son arrestation, il demanda pour quel crime on le jugeait ; et sur la réponse que c'est « pour le crime de prêtrise et de trahison. » — « Comment soutenir qu'il y a là trahison ? s'écrie-t-il. Notre Seigneur n'était-il pas prêtre selon l'ordre de Melchisedech ? Et quelqu'un oserait-il prétendre qu'il n'était pas prêtre ? Au reste, je suis persuadé que s'il avait été jugé à ce tribunal, on l'aurait condamné au supplice auquel je m'attends. » L'interrogatoire continue :

Barkworth ne veut pas que des jurés sans science, sous le coup de la menace, prononcent sur son sort et se rendent coupables de sa mort; mais malgré ses protestations, on procède contre lui dans les formes ordinaires. Le confesseur de la foi ne se laisse émouvoir ni par les insultes ni par les calomnies. Une fois cependant il répond avec feu à Fleming, l'un des membres du conseil pour la reine Elisabeth. Le magistrat prétendait que l'accusé étant prêtre portait gravée sur son front la marque de la bête. « Je suis chrétien, répond le missionnaire indigné, et je porte sur le front le signe de la croix. Par ce signe, je suis affermi contre le démon et contre les hérétiques, ennemis de Dieu. Je ne crains ni vos paroles ni vos menaces. » Dans une lettre adressée à un ami peu de temps avant sa mort, le martyr révèle le sentiment qui avait arraché ces paroles à son âme indignée. « O mon digne et vertueux ami, lui dit-il, ne me reprochez point d'avoir été trop acerbe dans le combat contre les ennemis de Dieu. Nourri vingt-deux ans de leurs mets empestés et mortels, plus je la considère attentivement, plus je sens en moi d'horreur et d'abomination pour cette doctrine honteuse et nouvelle, pour leur foi qui n'en est pas une... » Après ce souvenir douloureux de son enfance et de sa jeunesse que l'hérésie a infectée, Barkworth rappelle avec bonheur les maîtres qui, à Douai, à Reims et à Valladolid, l'ont initié à la connaissance

de la vérité, et auprès desquels il a appris à connaître et à pratiquer la vertu.

Sur le lieu du supplice, l'exécuteur, ses préparatifs promptement achevés, laisse à peine au patient le temps de faire une courte prière. Le char roule aussitôt et le religieux reste suspendu. En ce moment, un forcené court vers la potence et soulève avec ses épaules les pieds de la victime, afin que la strangulation étant moins complète, le bourreau pût exercer son affreux ministère sur un corps plein de vie. Le vœu horrible du cannibal eut son accomplissement. Le martyr, à peine étourdi, fut traîné sur le billot et écartelé tout vivant. A l'instant où l'exécuteur plongeait ses mains dans sa poitrine entr'ouverte pour en arracher le cœur, on l'entendit s'écrier d'une voix mourante : « ô Dieu, ayez pitié de moi ! »

(*La Perséc. relig. en Anglet. sous Elisabeth*, p. 457).

---

21 OCTOBRE.

LA BIENHEUREUSE IMAINE,

Abbesse du monastère de Flines.

La Ménologe de Citeaux range au nombre des Bienheureuses Imaine de Loss, abbesse de Flines de l'an 1260 à 1270. « Elle fut d'abord abbesse de

Salzinnes, près Namur, où elle reçut sainte Julienne et ses compagnes, chassées de leur monastère du Mont-Cornillon. Quelques années plus tard, elle fut à son tour victime d'un mouvement populaire, à cause d'un foyer de désordre et d'infection qu'elle fit supprimer. Elle alla chercher un refuge à Flines avec quelques-unes de ses sœurs, et là ses vertus lui concilièrent une telle vénération que l'abbesse étant venue à mourir, elle fut élue pour lui succéder. C'est elle, dit-on, qui commença la construction de l'église. Mais l'événement extérieur et frappant qui a le plus signalé sa prélature, c'est la translation solennelle des reliques des onze mille vierges. Imaine était sœur utérine de Conrad de Hochstade, archevêque de Cologne. Déjà précédemment elle avait obtenu par son entremise le corps de l'une de ces saintes martyres pour son abbaye de Salzinnes. Elle voulut enrichir d'un semblable trésor la maison religieuse qui l'avait adoptée dans son exil. Dans cette vue, elle obtint, de concert avec sa sœur Alix, abbesse de Sainte-Walburge, l'autorisation de faire des fouilles qui amenèrent la découverte de plus de cinq cents corps, offrant toutes les marques d'identité voulues. Cet incomparable trésor fut partagé entre plusieurs églises de Belgique et d'Allemagne: la plus grande partie naturellement revint à l'abbaye de Flines, qui eut pour sa part quatre-vingts têtes et nombre d'ossements. Sainte Julienne du Mont-Cornillon avait prédit à Imaine

qu'elle et sa sœur contribueraient grandement à l'extension du culte de cés illustres martyres; ainsi se vérifia la prophétie ! Imaine mourut le jour de la fête de sainte Ursule, 21 octobre 1270 , comme si cette sainte et ses glorieuses compagnes eussent voulu l'introduire dans la gloire sous leur patronage spécial. »

(*Notice sur l'abbaye de Flines,* p. 29).

---

22 OCTOBRE.

IGNACE CHOMÉ,

Jésuite, natif de Douai, missionnaire au Paraguay.

Ignace Chomé naquit à Douai le 31 juillet 1696, jour de la fête de saint Ignace de Loyola , et fut baptisé à l'église Saint-Pierre. Ses parents, qui vivaient dans une honnête aisance, avaient de grands sentiments de religion qu'ils inspirèrent à leurs enfants. A dix-huit ans, le jeune Ignace demanda à entrer dans la compagnie des Pères auprès desquels il avait fait ses études. Admis au noviciat de Tournai en 1714, il s'y fit remarquer par les plus belles qualités et les talents les plus variés.

Dès lors il pensait déjà aux missions des Indes-Orientales, et le temps que lui laissaient ses devoirs, il l'employait à l'étude des mathématiques et des

langues. Il apprit le grec, l'hébreu, l'anglais, l'espagnol et même le chinois. Mais le père Chomé, qui n'avait jamais rêvé que les missions de la Chine, fut envoyé par ses supérieurs dans les missions du Nouveau-Monde. Arrivé à Buenos-Ayres, il se dévoua pendant un an à instruire et catéchiser les nègres et les négresses en grand nombre qui y avaient été transportés de la côte d'Afrique. Les années suivantes, il exerça son ministère dans les tribus sauvages des Guaranis, des Chirigunes, des Lippes, des Zamucos et enfin des Chiquites. Rien de plus intéressant et de plus édifiant que le récit de ces travaux apostoliques reproduits dans le petit ouvrage publié par le R. P. Possoz, jésuite douaisien. Nous y lisons en particulier les passages suivants qui révèlent les vertus de cet admirable missionnaire.

« Au milieu de ses travaux et malgré des fatigues surhumaines, le père Chomé était exact à l'oraison et à tous les exercices de la vie religieuse. Dans les forêts qu'il avait à traverser, et où il ne pouvait pénétrer qu'au moyen de la hâche, on le voyait souvent se retirer à l'écart pour s'entretenir avec Dieu.... Il avait une dévotion particulière pour la mère du Sauveur et l'Ange gardien, et plus d'une fois aussi il éprouva leur protection spéciale. Ainsi, un jour qu'il gravissait l'étroit sentier d'une montagne escarpée et bordée d'affreux précipices, la mule qu'il montait fit un faux pas, et il devait être

jeté au fond de l'abîme qui se trouvait à ses pieds. Il invoqua le nom de Marie, et au grand étonnement de tous ceux qui l'accompagnaient, il ne lui arriva aucun mal.

» Il savait si bien se dominer, qu'il comprimait sans effort même les premiers mouvements de son irascibilité naturelle. On ne s'apercevait de l'énergie de son caractère que quand il s'agissait de faire de grandes choses pour la gloire de Dieu ou de lutter contre des difficultés extraordinaires.

» La pauvreté lui était particulièrement chère : il n'avait rien à lui. Il se contentait du strict nécessaire et distribuait le reste à ses Indiens qu'il aimait tendrement. Il avait si peu de souci de lui-même, qu'il ne quittait un vêtement que quand, troué de toutes parts, il ne pouvait plus le couvrir.

» Sa patience égalait sa piété. Dans sa vieillesse il fut en proie à de vives douleurs. Il lui était impossible de se tenir debout, de marcher même à l'aide d'un bâton. Au milieu de ses souffrances, il montra toujours un courage inaltérable.

» Tel était l'état de souffrance du père Ignace Chomé, alors âgé de 71 ans, lorsqu'arriva à Buenos-Ayres la lettre qui ordonnait l'expulsion des jésuites d'Espagne et de toutes les possessions espagnoles. On lisait ces mots dans la lettre close du roi Charles III : « Vous ferez saisir tous les religieux jésuites, et vous les ferez conduire comme prisonniers au port indiqué dans les vingt-quatre heures :

là ils seront embarqués sur des vaisseaux à ce destinés. Au moment même de l'exécution, vous ferez apposer les scellés sur les archives de la maison et sur les papiers des individus, sans permettre à aucun d'emporter avec soi autre chose que ses livres de prières et le linge strictement nécessaire pour la traversée. Si, après l'embarquement, il existait encore un seul jésuite, même malade ou moribond, dans votre département, vous serez puni de mort. »

Le père Chomé reçut cette nouvelle avec résignation, adorant humblement les desseins de Dieu. On le tira de son lit, on le plaça sur un hamac traversé aux deux extrémités par deux barres de bois, et deux Indiens le portèrent sur leurs robustes épaules. Plus d'une fois le saint vieillard tomba en défaillance, et ses compagnons, croyant le voir expirer, lui donnèrent les secours qu'on administre aux mourants. Il rendit son âme à Dieu, à Oraro, la veille de la Nativité de la Sainte Vierge, l'an 1768. Jamais jusqu'à son dernier soupir il ne sortit de sa bouche une seule plainte, pas la moindre parole d'amertume contre ceux qui, avec tant d'injustice et d'inhumanité, lui avaient imposé les rigueurs d'un pareil exil.

(*Vie du R. P. Ignace Chomé*. Douai; 1864.)

---

23 OCTOBRE.

SAINT LUGLE ET SAINT LUGLIEN.

La terre des Morins, sanctifiée déjà par les travaux des missionnaires, le fut encore par le sang des deux frères saint Lugle et saint Luglien. Ils avaient reçu le jour dans l'Irlande, toujours heureuse de son titre d'Ile des Saints. Leur père, Dodonus, gouvernait une partie de cette île, alors partagée en petits royaumes ou principautés. Leur mère, femme d'une vertu éminente, s'appelait Relanie. Ils avaient une sœur du nom de Lilia, qui, dans la suite, consacra à Dieu sa virginité et refusa les nobles alliances qui lui étaient offertes. Saint Lugle et saint Luglien furent élevés dans la pratique des devoirs de la religion. De bonne heure aussi on les appliqua à la connaissances des lettres, qui, à cette époque, semblaient s'être réfugiées dans cette île, où les barbares n'avaient point pénétré pendant leurs invasions. Tous deux y firent de rapides progrès, mais rien n'égalait l'ardeur qu'ils témoignaient pour acquérir la vertu. Déjà saint Lugle s'était retiré du monde pour embrasser la vie religieuse, lorsque saint Luglien, son plus jeune frère, fut appelé à remplacer son père dans le gouvernement d'une partie de l'Irlande. Il s'en acquitta, pen-

dant quatre ans, avec toute la sagesse qu'apportent dans l'accomplissement de leurs devoirs les princes animés de l'esprit chrétien; mais bientôt Dieu lui inspira, comme à son frère, des pensées de renoncement. Saint Luglien ne resta point sourd à cette voix du Ciel; il abdiqua généreusement ses titres et renonça à ses richesses pour se dévouer au service de Jésus-Christ. Retiré dans une retraite ignorée, il commença à y pratiquer toutes les œuvres d'un fervent anachorère. Lui autrefois revêtu de magnifiques ornements au milieu de son palais, ne portait plus que de pauvres vêtements, conformes au nouvel état qu'il avait embrassé. Lui qui avait été nourri pendant ses premières années avec délicatesse, ne prenait plus que des aliments grossiers et des racines amères. Mais l'onction de la grâce rendait douces ces mortifications si effrayantes pour la nature, et la joie que Dieu répandait dans l'âme de son serviteur se reflétait jusque sur les traits de son visage. Saint Luglien goûtait d'ineffables consolations dans la prière, et il la prolongeait bien souvent dans la nuit. Une pensée surtout s'emparait souvent de l'esprit du pieux solitaire: c'était celle de la mort du Sauveur, des douleurs et des ignominies qui l'avaient accompagnée. Cette considération inspirait à son âme une généreuse énergie pour détruire en lui-même toutes les inclinations au péché; elle le portait aussi à conjurer Dieu de mettre dans le cœur des pécheurs des pensées de conversion et de retour vers lui.

Cette dévotion affectueuse pour un Dieu crucifié fut sans doute un des motifs qui déterminèrent saint Luglien à entreprendre le pèlerinage de la Terre Sainte, où se sont accomplis les mystères de la vie et de la passion de Jésus-Christ. Dieu, qui lui inspira ce dessein, le fit naître en même temps dans le cœur de son frère, saint Lugle, qui partit avec lui pour la Palestine. Les détails de ce voyage ne sont pas connus. Les deux fervents Irlandais ne communiquèrent qu'à Dieu seul les sentiments dont leur âme fut alors remplie. Tous les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur, les virent prosternés en prière et abîmés dans la contemplation. Tout ce que l'âme d'un saint peut éprouver auprès de la crèche, au pied de la croix, au sépulcre de Jésus-Christ, pénétra vivement dans ces deux âmes ouvertes à toutes les saintes impressions. Leur retour en Irlande fait connaître les nouveaux trésors de grâces qu'ils avaient puisés au tombeau de l'Homme-Dieu. Saint Luglien continua dans sa solitude la vie angélique qu'il y menait auparavant, et saint Lugle reprit ses fonctions sacerdotales avec cette fidélité qui lui avait attiré depuis longtemps les respects de tous. Ce sentiment allait se manifester d'une manière bien éclatante.

En effet, l'archevêque du lieu étant mort, les suffrages du clergé et du peuple l'appelèrent à le remplacer. Vainement son humilité lui suggéra-t-elle toutes sortes de résistances; en vain se déclara-t-il

incapable de remplir un pareil ministère; il fallut se soumettre et accepter le fardeau qu'il plaisait à Dieu de lui imposer. Le nouvel archevêque ne trompa point les espérances que l'on avait conçues de lui. Il fut pour son troupeau un bon pasteur, animé de l'esprit de Jésus-Christ, et comme lui dévoué au salut des âmes. Il ne négligeait rien de tout ce qui pouvait contribuer à la sanctification de son peuple, qu'il savait instruire, exhorter, encourager, reprendre et corriger avec le zèle prudent que l'apôtre saint Paul recommande à son disciple Timothée. Il prenait soin de placer en tous lieux des prêtres animés de l'esprit de Dieu, et sur lesquels il exerçait une douce vigilance. Cette vigilance était encore plus grande sur lui-même, et elle faisait que sa conduite était pour tous la prédication la plus éloquente et la plus persuasive.

Le moment vint cependant où Dieu dirigea vers nos contrées ces deux vénérables frères, dont les vertus faisaient l'admiration de leurs compatriotes. Pendant que saint Lugle se dévouait tout entier aux œuvres de son ministère, il se sentit tout à coup pénétré du désir de fuir les honneurs qu'on lui rendait dans sa patrie, pour aller en d'autres lieux travailler au salut des âmes. Sa profonde humilité lui fit accueillir avec joie cette inspiration du Ciel, qu'il communiqua à son frère saint Luglien. Celui-ci, depuis son retour de la Terre Sainte, habitait une solitude, et y vivait dans une application con-

tinuelle aux choses de Dieu. Entièrement abandonné aux volontés du Ciel, il travaillait à sa propre sanctification et priait sans cesse pour la sanctification des autres. Le vénérable pontife exposa à son frère Luglien les désirs nouveaux que l'esprit de Dieu avait fait naître en lui, et la disposition où il était de s'y conformer. Il lui rappela en même temps différentes paroles des Saintes Ecritures, qui montrent si clairement toute la vanité du siècle, de ses honneurs, de ses joies et de ses faux biens. « Puis donc, mon frère bien aimé, ajoute-t-il, que nous avons reconnu que tout dans ce monde est vanité, tournons vers Dieu seul les yeux de notre cœur, soupirons de toute l'ardeur de nos âmes après son éternelle béatitude. Il a dit dans son saint Evangile : Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et suivez-moi. Obéissons à ce conseil ; Dieu lui-même nous aidera à l'accomplir. » Ces paroles pénétrèrent dans le cœur de saint Luglien et y firent une impression profonde. Dieu se manifestant en ce moment à lui par la bouche de saint Lugle, lui inspira la pensée de le suivre dans les lieux éloignés où il se rendait. Cette détermination prise, ils vendirent tous les biens qu'ils possédaient encore de l'héritage de leurs parents, et en ayant distribué le prix aux pauvres, ils quittèrent, pour ne plus la revoir, l'Irlande, si longtemps édifiée par leurs vertus.

Comme les autres missionnaires de cette île dé-

vouée au Saint Siége, saint Lugle et saint Luglien voulurent d'abord se rendre à Rome auprès du Souverain Pontife, pour lui rendre leurs hommages et appeler sa bénédiction sur leurs travaux apostoliques. Mais ils ne devaient pas arriver jusque-là. Leur couronne était déjà préparée, et Dieu, après avoir révélé plusieurs fois encore la sainteté de ses serviteurs, allait la leur donner dans le pays des Morins. Déjà ils avaient traversé la Grande-Bretagne, prêchant partout la parole de Dieu et ramenant au bien beaucoup d'âmes égarées, lorsqu'ils s'embarquèrent secrètement pour venir dans les Gaules.

Autant l'humilité porte les saints à se dérober à l'admiration et à l'estime des hommes, autant Dieu se plaît souvent à manifester leur mérite par des moyens extraordinaires. A peine les deux saints Irlandais s'étaient-ils mis en mer, qu'une affreuse tempête éclata tout-à-coup et menaça de les engloutir. Matelots et passagers étaient frappés de terreur et croyaient à chaque instant que le vaisseau allait s'abîmer dans les flots. Les yeux levés au ciel, ils conjuraient le Seigneur de les délivrer de ce pressant danger et de les faire heureusement arriver au port. La tempête continuait toujours avec la même violence, et le vaisseau, dématé et privé de ses voiles, était sur le point de périr, quand un des matelots que la conduite de saint Lugle et de saint Luglien avait édifié, se jeta à leurs pieds et les supplia d'intercéder auprès de

Dieu en faveur de tant de malheureux exposés à la mort. Les deux frères se rendirent à cette prière que leur firent en même temps tous les hommes réunis dans le navire. A peine avaient-ils commencé, qu'aussitôt les vents tombent, les flots se calment, la tempête s'apaise et la sérénité renaît. En peu de temps le vaisseau aborde au port de Boulogne, et les deux missionnaires le quittent promptement pour fuir les témoignages de vénération que tous à l'envi leur prodiguaient.

Ils commencèrent aussitôt à prêcher la parole de Dieu dans cette ville où il y avait encore un nombre assez considérable de païens. Au moment où la multitude réunie autour d'eux les écoutait exposer les mystères de la religion de Jésus-Christ, arrivent des hommes qui se trouvaient dans le vaisseau et qui racontent comment ils ont été délivrés de la mort par la prière de ces deux serviteurs de Dieu. La foule, touchée par ce récit, prête une attention plus grande à leurs discours et la plupart demandent à recevoir la grâce du baptême. Saint Lugle et saint Luglien continuaient à prêcher quand un aveugle, appelé Evantinus, à qui on avait rapporté tout ce qui se passait, fend la foule et arrive auprès de saint Lugle. « Homme de Dieu, s'écrie-t-il, au nom de celui que vous annoncez, donnez l'usage de la vue à celui qui n'en a jamais joui. » « Mon frère, répond saint Lugle, en poussant un profond soupir, ce que vous demandez n'est pas en mon

pouvoir ; néanmoins, si vous avez la foi, Dieu peut vous guérir de votre infirmité. » Les deux frères, espérant que Dieu daignerait opérer un prodige en faveur de ce peuple, comme il l'avait fait souvent pour des populations idolâtres, se mirent en prière. Saint Lugle, la face prosternée contre terre, fit entendre ces paroles : « Seigneur Jésus-Christ, vous qui avez rendu la vue à l'aveugle qui criait sur le chemin de Jéricho, disant : Fils de David, ayez pitié de moi ; vous dont la croix a sauvé le monde de la perdition ; vous qui, comme Jonas, êtes resté trois jours dans le sein de la terre, et êtes assis à la droite de votre Père céleste, d'où vous avez envoyé l'Esprit sanctificateur sur vos apôtres ; je vous demande, ô Roi très-clément et très-miséricordieux, tout indigne pécheur que je suis, que vous daigniez ouvrir les yeux de cet aveugle, et qu'en même temps vous chassiez de l'esprit de tous ces hommes qui m'entourent, les ténèbres de l'erreur, afin qu'en toutes choses la gloire de votre très-saint Nom soit célébrée dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il. » Ayant dit ces paroles, il se leva et se prépara à célébrer les divins mystères, après avoir purifié ses mains dans l'eau qu'on lui apporta.

Cependant l'aveugle Evantinus ne cessait d'élever la voix pour répéter ses supplications : « Très-vénérable père Lugle, s'écriait-il, souvenez-vous de moi. » Un clerc, présent à cette scène, s'approcha pour lui recommander le silence jusqu'à ce

que le sacrifice fût achevé. Il lui rappela en même temps les principaux mystères de la religion et lui demanda s'il les croyait. Evantinus lui ayant répondu qu'il les croyait tous du fond du cœur, ce clerc, plein de confiance en Dieu, présenta à saint Lugle l'eau dans laquelle il avait lavé ses mains. Il le pria de la bénir, et alla ensuite auprès de l'aveugle lui disant d'en mouiller ses yeux. Evantinus s'empresse d'obéir et au même instant ses yeux s'ouvrent à la lumière. A cette vue le peuple pousse des cris de joie et de reconnaissance, et le saint pontife entonne un chant religieux pour célébrer le signalé bienfait que le Seigneur vient d'accorder. Beaucoup d'habitants, qui jusqu'alors étaient restés attachés à l'idolâtrie, se convertirent au vrai Dieu, et augmentèrent encore le nombre des fidèles qui croissait chaque jour dans ces contrées.

Boulogne ne fut pas le seul lieu où il plut à Dieu de faire éclater la sainteté de ses serviteurs Lugle et Luglien. La ville épiscopale en eut aussi un témoignage extraordinaire, quelques jours avant que la grâce du martyre leur fût accordée. En effet, presque aussitôt après la guérison miraculeuse qui vient d'être rapportée, les deux saints Irlandais prirent leur direction vers la ville de Térouane, la plus importante du pays. Auparavant ils adressèrent quelques paroles d'encouragement aux fidèles de Boulogne, qui les avaient suivis hors de la ville, et les

invitèrent à toujours pratiquer une religion dont la vérité était attestée par de si éclatants prodiges.

Arrivés à Térouane, leur premier soin fut d'aller adorer Dieu dans son temple, et vénérer l'auguste Marie, sous le patronage de laquelle était placée cette église. Puis il demandèrent, dans une hôtellerie voisine, un lieu où ils pussent reposer durant la nuit qui approchait. Leur demande ayant été agréée, ils se retirèrent dans leur chambre et commencèrent à psalmodier leurs prières accoutumées. Tout-à-coup, au milieu de la nuit, des cris d'alarme se font entendre : un incendie s'était déclaré dans la maison contiguë à l'hôtellerie, et exerçait déjà de grands ravages. Les habitants de Térouane, épouvantés à la vue de ce désastre qui augmente à chaque instant, se réunissent précipitamment pour porter secours. L'hôte, qui avait reçu les deux saints irlandais dans sa demeure, s'empresse aussi de les avertir pour réclamer leur concours. Saint Lugle, rempli de l'esprit de Dieu, comprit que cet accident était une nouvelle circonstance que lui offrait la Providence pour attacher ces peuples à la foi chrétienne. Il sortit donc et se dirigea vers le lieu où l'incendie étendait le plus ses ravages. Là il lève les yeux vers le ciel, adresse à Dieu une fervente prière, et fait sur le feu un signe de croix. Au même instant les flammes semblent reculer et diminuer, jusqu'à ce qu'enfin elles s'éteignent complètement sous les yeux des spectateurs étonnés.

Un prodige si frappant ne pouvait manquer d'attirer toutes sortes de témoignages de respect aux deux missionnaires. Saint Lugle et saint Luglien le comprirent ; aussi ils eurent hâte de sortir de Térouane, pour continuer leur pèlerinage à Rome. Mais Dieu fit connaître en ce moment aux deux saints que leur mort n'était pas éloignée. Ce fut en effet dans ces lieux, et, selon toute apparence, le jour même qui suivit leur départ de Térouane, qu'ils furent massacrés par des malfaiteurs. Ils traversaient, en répétant les louanges de Dieu, la vallée connue sous le nom de Scyrendal, quand ils furent enveloppés tout-à-coup par une bande de scélérats, et mis à mort de la manière la plus cruelle. Ce crime ne tarda pas à être connu : Dieu lui-même en tira une prompte vengeance, en permettant qu'un des assassins, avant de sortir de la vallée, fût dévoré par des animaux féroces qui s'élancèrent sur lui.

Les corps des deux frères, restés intacts et sans corruption, furent enterrés avec soin par des fidèles, à qui avait été communiquée la nouvelle de leur mort. « Une petite chapelle, est-il rapporté dans le Légendaire de la Morinie, fut construite par saint Bain, à ce que l'on pense, à l'endroit où les saints furent mis à mort, et c'est là que dès lors ils furent vénérés par de nombreux pèlerins. Près de cette chapelle était une fontaine miraculeuse. C'était surtout le vendredi de chaque semaine que l'on

venait invoquer les deux saints : on les priait pour être délivré de la fièvre et de la peste, de l'incendie, du tonnerre et de la tempête. On ne sait pas précisément à quelle époque les reliques furent transportées à Lillers, parce qu'on ne les crut point assez en sûreté où elles étaient. On pense que ce fut vers le milieu du Xe siècle ; elles furent d'abord déposées dans l'église paroissiale, puis dans l'église collégiale, qui fut bâtie vers le milieu du XIe siècle. C'est le vingt du mois de mai que se célébrait la mémoire de cette translation. La ville de Lillers a pris dès lors les deux saints Lugle et Luglien pour ses patrons secondaires, son patron principal étant déjà auparavant saint Omer. En l'année 1471, leurs reliques furent placées dans une nouvelle châsse donnée par Isabelle, épouse de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Voici, au rapport de Guillebert, ce qu'on lisait sur ce reliquaire : « Isabel, fille du roi Jean de Portugal, duxissa de Bourgogne, a donné ceste châsse à l'église de Lillers, anno Domini 1471. Prions à Dieu pour elle. » Les deux saints étaient représentés sur les côtés de cette châsse, saint Lugle revêtu de ses habits pontificaux, et saint Luglien portant un costume royal.

Dans la messe propre que l'on chantait autrefois en l'honneur des deux frères martyrs, on trouvait une prose qui rappelait toute leur histoire. La ville de Montdidier, en Picardie, rend un culte spécial à

çes deux saints, à cause de la translation d'une partie de leurs reliques, faite en ce lieu au Xe siècle.

Le martyre est une grâce que Dieu n'accorde qu'à un petit nombre de ses élus. Cependant il en est beaucoup qui, sans être exposés aux persécutions comme les martyrs, peuvent néanmoins participer à leurs souffrances et un jour à leur récompense. Ce sont ceux que Dieu, dans les adorables desseins de sa Providence, soumet à différentes épreuves. « Ces chrétiens, dit saint Bernard, peuvent être martyrs sans passer par le tranchant du glaive, s'ils conservent dans leur âme une religieuse patience (*). » Que cette pensée est consolante, et combien elle est propre à adoucir l'amertume des tribulations auxquelles sont quelquefois exposés les hommes en cette vie !

(*Acta SS. Belgii*, T. VI, p. 2. — *Légendaire de la Morinie*, p. 295.)

(*) S. Bern. Modus bene vivendi, cap. XL.

24 OCTOBRE.

LE BIENHEUREUX LAMBERT,

Abbé du monastère de Saint-Bertin.

Lambert était, disent les monuments contemporains, un personnage non moins remarquable par son érudition que par sa piété. Il excellait dans toutes les sciences et parlait avec une grande habileté. Elu abbé par la voix de tous ses frères, il devint l'ornement non-seulement de son monastère mais encore de tout le pays. Sa sagesse et son expérience inspiraient à tous une telle confiance, qu'il était consulté sur toutes les affaires de quelque importance dans les choses civiles ou religieuses. Désireux d'établir dans sa communauté la réforme de Cluny, il poussa le zèle jusqu'à aller lui-même vivre une année entière sous la direction de saint Hugues de Cluny, dans la plus parfaite humilité. De retour dans son abbaye, il pratiqua avec une nouvelle ferveur et fit pratiquer par ses religieux la réforme qu'il avait embrassée. Sa charité pour les pauvres était telle que, dans une disette, il fit vendre des ornements de l'église et en particulier une table d'argent. Le Bienheureux abbé mourut en 1128 après avoir répété une dernière fois ces paroles : « *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.* »

(Bucelin. *Menol. Benedict.* supplem., XVII oct.).

25 OCTOBRE.

SAINT LAMBERT ET SAINT BELLÈRE,

Disciples de saint Ghislain.

On ne connaît presque rien de la vie de ces deux disciples de saint Ghislain. Tout porte à croire qu'ils étaient grecs d'origine et qu'ils vivaient dans le monastère que dirigea quelque temps le saint apôtre. Il serait aussi permis de supposer qu'ils faisaient partie du clergé d'Athènes, dont saint Ghislain, selon l'opinion de beaucoup d'auteurs, avait été nommé évêque.

Quoi qu'il en soit, les hagiographes nous les montrent pour la première fois au moment où une voix de Dieu appelle saint Ghislain dans le Hainaut. Déjà à cette époque il était dans la ville de Rome, où le Seigneur lui avait d'abord ordonné de se rendre : il y avait été suivi d'un certain nombre de disciples qu'il renvoya ensuite dans leur pays. Pour Lambert et Bellère, ils ne quittèrent plus l'homme de Dieu auquel ils s'étaient attachés. Ils le suivirent dans tous les lieux, partageant ses fatigues, ses œuvres saintes et ses mérites. On croit qu'ils moururent paisiblement dans le monastère de la Celle (Saint-Ghislain) vers l'an 700.

Leur fête, qui anciennement était célébrée le

quatrième dimanche après Pâques, fut, en l'an 1688, fixée au 30 mai par Jacques de Brias, archevêque de Cambrai, sur la demande de Ghislain Molé, abbé de Saint-Ghislain. Voici en quels termes Philippe Brasseur, dans son panégyrique des saints du Hainaut, célèbre leur mémoire :

> Nous avons assez parlé de saint Ghislain : à leur tour
> Je considère ses disciples Lambert et Bellère,
> Egaux à leur maître en mérites, en vertus aussi
> Ses égaux, compagnons de sa vie et de ses travaux.
> Avec lui ils répandirent en tous lieux la semence de la parole sacrée :
> Quittant leur pays natal, ils le suivent à Rome,
> Tous unis d'âme et de volonté : quittant ensuite l'Italie,
> Ils vinrent en ces lieux, sous la conduite de leur maître.
> A son exemple, ils répandirent dans les pays d'alentour
> La semence de la divine parole : enfin ayant dignement rempli
> Leur ministère, ils gagnèrent les demeures célestes,
> Pour y recevoir tous deux la couronne due à leurs travaux.

(*Acta SS. Belgii*, T. IV, p. 337-390).

---

26 OCTOBRE.

SAINT AMOLUIN,

Abbé de Lobbes.

Saint Amoluin, l'un des successeurs de saint Ursmar et de saint Ermin dans le gouvernement de l'abbaye de Lobbes, fut comme eux revêtu du caractère épiscopal. Accompagné de plusieurs reli-

gieux, ses disciples, il alla prêcher l'Evangile aux peuplades de la Flandre et du Brabant. Sa sainte vie, trop peu connue, s'écoula dans l'accomplissement de tous les devoirs de son pieux ministère. En 1409, ses reliques, jusqu'alors conservées à l'abbaye de Lobbes, furent transportées à Binch, pour qu'elles fussent en sûreté pendant les guerres qui désolaient le pays. Depuis cette époque, la fête de saint Amoluin se célébrait à Binch comme à Lobbes au septième jour de février. Un vieux martyrologe d'Adon de Vienne, au neuvième siècle, rappelait en ce même jour la fête de saint Amoluin. Ce témoignage prouve que son culte est très ancien dans nos contrées.

Le plus beau titre que nous puissions porter en ce monde, c'est celui de chrétien, de disciple de Jésus-Christ. Bénissons donc la mémoire des saints missionnaires dont toute la vie fut employée à enseigner à nos pères les vérités du christianisme. Montrons-nous fidèles à suivre les leçons et les exemples qu'ils leur ont donnés. « C'est avec raison, en effet, dit saint Pierre Chrysologue, qu'on demande d'un chrétien qu'il sanctifie et qu'il honore par ses œuvres le titre qu'il porte. Car, autant la bonne odeur des vertus augmente la gloire de ce beau nom de chrétien, autant le déshonore la mauvaise conduite de ceux qui le portent (*). » Soyons donc toujours dignes de ce titre

(*) S. Pet. Chrys. Serm. LXIX.

sacré, et qu'il n'y ait jamais rien en nous qui mette nos actes en contradiction avec nos croyances.

(Acta SS. Belgii, T. VI, p. 365).

---

27 OCTOBRE.

SAINTE OLLE,

Vierge, au territoire de Cambrai.

Le nom de sainte Olle, si populaire dans le Cambrésis, rappelle une de ces âmes innocentes dont la vie, tout entière consacrée à Dieu, n'est aussi connue que de lui seul. Cette vie a dû cependant exercer une profonde impression sur l'esprit des habitants du pays pour que son souvenir, après tant de siècles, se soit conservé si fidèlement. En effet, à part son existence, que l'on fixe au XIe ou XIIe siècle, et le lieu qu'elle a habité, tout le reste de la vie de sainte Olle est ignoré. Voici en quels termes s'exprime Molanus dans la notice qu'il lui a consacrée au neuvième jour d'octobre.

« Dans le territoire de Cambrai, on célèbre aujourd'hui la fête de sainte Olle, vierge, qui naquit et vécut dans un hameau proche de cette ville, sur le chemin qui conduit à Arras. Ce hameau porte aujourd'hui son nom. On rencontre sur cette route une église ou chapelle dédiée à la sainte et qui est

très-fréquentée par les habitants de Cambrai. Je n'ai pu savoir encore si son corps y repose ou s'il y a quelquefois reposé. » D'autres auteurs en parlent dans le même sens. Du Saussaye, dans son martyrologe gallican, dit que les reliques de sainte Olle reposaient dans cette chapelle où elles recevaient les hommages des habitants du pays ; mais il est permis de douter de la vérité de cette assertion sur laquelle les autres hagiographes se taisent absolument.

(*Bolland.* IX oct. — Molanus).

---

28 OCTOBRE.

BARTHÉLEMI ROË.

Religieux bénédictin de Douai.

Issu d'une famille protestante du comté de Suffolk et appliqué de bonne heure aux études, le jeune Barthélemi Roë avait déjà obtenu de brillants succès à l'Université de Cambridge, quand un jour, se trouvant à Saint-Albans, il entendit parler d'un certain David, papiste récusant, qu'on venait d'incarcérer. Soit curiosité, soit esprit de prosélytisme, le jeune anglican alla voir cet homme, ne doutant pas que quelques mots suffiraient pour le retirer de ses croyances superstitieuses. Le prisonnier n'était qu'un pauvre artisan, mais il connaissait sa

religion. Aussi la défendit-il si bien que son interlocuteur embarrassé, confondu, ne trouvait plus de réponse à lui opposer. Loin d'écouter les inspirations de l'amour-propre pour se roidir contre la vérité, Barthélemi Roë ne chercha qu'à s'éclairer de plus en plus. Quelques prêtres catholiques auxquels il s'adressa dissipèrent promptement ses doutes, et le déterminèrent à quitter sa patrie et sa famille pour aller au séminaire anglais de Douai faire son abjuration. Quelques années plus tard l'ancien étudiant de Cambridge prenait l'habit de saint Benoît, puis retournait en Angleterre travailler à la conversion de ses compatriotes. Arrêté une première fois et banni du royaume, il revint à Douai auprès de ses frères et retourna quelque temps après dans la mission. Sa seconde arrestation eut lieu au moment où les Chambres, dans leurs pétitions au roi Charles Ier, demandaient l'exécution rigoureuse des lois et statuts portés contre les prêtres catholiques. Il fut alors envoyé à la prison de Newgate, puis jugé et condamné à mort.

Deux prêtres catholiques furent conduits ce jour-là au supplice, Thomas Reynolds, presque octogénaire, et Barthélemi Roë. Arrivés l'un près de l'autre, le vieillard et le jeune missionnaire s'embrassent avec effusion, puis s'étendent sur la claie. Le chemin était mauvais et couvert de boue, tellement que leurs habits et leur visage en furent bientôt tout souillés. Les catholiques qui suivaient le funè-

bre cortége, et même des protestants, avaient les larmes aux yeux en les voyant dans un si triste état. Tous ensemble leur adressaient des paroles de consolation. Et les deux confesseurs de la foi leur répondaient : « Qu'ils étaient plus heureux, ainsi traînés à la mort sur une claie à cause de la religion, que si on les conduisait à une fête dans le meilleur carrosse du roi. » Sur la place de Tiburn, le vieillard parla le premier et sa parole fut écoutée dans le plus profond silence. L'émotion était peinte sur tous les visages et les larmes roulaient dans les yeux d'un grand nombre. Le shérif lui-même, qui n'avait cessé de se tenir découvert, avait les paupières humides et la figure abattue.

Cependant Barthélemi Roë, à quelques pas de son vénérable compagnon de supplice, préparait à la mort un malfaiteur qu'il avait converti dans la prison et qu'on allait exécuter avec lui. A son tour il élève la voix : « Je rappellerai en ce moment, dit-il, les paroles que j'ai prononcées devant le tribunal. Je dirai que la loi qui condamne à mort un homme à cause de son caractère sacerdotal est une loi injuste et tyrannique. C'est une loi qu'on ne trouverait pas même chez les Turcs ni en quelque lieu que ce soit, si ce n'est en Angleterre. » — « M. Roë, je ne peux souffrir que vous avilissiez les lois, répond le shérif en l'interrompant. Je suis ici pour veiller à ce que la justice soit exécutée, et je ne peux vous laisser faire ces réflexions sur les

lois ou les procédures juridiques de la nation. » — « Dites-moi, je vous prie, milord, répond Barthélémi Roë ; si j'étais disposé à me conformer à votre religion et à me rendre à vos temples, voudriez-vous m'assurer la vie ? » — « Oui, sur ma parole, répond l'officier, et je donnerais ma vie pour la vôtre si vous vouliez en agir ainsi. » — « Comprenez donc, s'écrie alors le martyr en s'adressant à la foule, comprenez bien maintenant quel est le crime pour lequel je vais mourir, et voyez si ma religion n'est pas ma seule trahison. »

Ces paroles achevées il se tait et les deux patients se mettent en prières. Au moment où l'exécuteur leur passe la corde autour du cou, ils commencent le *Miserere* : après quelques versets le char roule sous leurs pieds et les laisse suspendus. A peine leur sang a-t-il coulé sous le fer du bourreau, que les catholiques y trempent leurs mouchoirs ou enlèvent des morceaux de paille qui en sont couverts. Il y eut aussi des protestants qui ne purent contenir leurs sentiments devant un pareil spectacle. « De longtemps, disait l'un d'eux, on ne verra quelqu'un de notre religion mourir pour sa foi comme ces hommes. Ils changeront de religion cent fois avant que pareille chose arrive. »

(*La persécution relig. en Angleterre sous les successeurs d'Elisabeth*, p. 271).

•

29 OCTOBRE.

SAINT DODON,

Abbé du monastère de Walers en Faigne.

A l'époque où le monastère de Lobbes commençait à prendre un grand développement, et où le nom de saint Ursmar, qui en était abbé, se répandait en tous lieux, naquit au territoire de Laon, dans le village de La Vallée, un enfant appelé Dodon. Ses parents, riches et vertueux, prirent beaucoup de soin pour le porter à Dieu. Bientôt même ils conçurent la pensée de l'envoyer dans une maison religieuse, pour qu'il y fût formé à la sagesse et à la science. Ils s'adressèrent au saint apôtre Ursmar, qui avait tenu l'enfant sur les fonts de baptème. Reconnaissant dans cette démarche des parents du jeune Dodon comme un premier témoignage des desseins du Ciel sur lui, il reçut avec joie le pieux enfant, « qui fut élevé, dit son biographe, dans la maison du Seigneur, comme autrefois le jeune Samuel dans le tabernacle de Silo. » Ainsi s'écoulèrent les premières années de Dodon ; ainsi il parvint dans une parfaite innocence à l'adolescence et à la jeunesse.

Cet âge, si critique pour la plupart des jeunes gens, fut pour Dodon un temps de mérites plus

grands et de vertus plus éclatantes. Il dut surtout ce bonheur à la fidélité avec laquelle il obéissait à ses supérieurs. « Comme un jeune et tendre arbrisseau sous la main d'un bon jardinier, il prenait docilement toutes les directions que lui imprimait la main si sage du maître à qui il avait été confié. Aussi voyait-on déjà briller en lui les plus aimables vertus. Tout embrasé de l'amour de Dieu et du désir de la perfection, il marchait avec ardeur dans la voie du bien. Nul obstacle n'était capable de rebuter son courage et la généreuse énergie de son âme. Il méprisait les biens périssables de la terre, et ne soupirait qu'après ceux du ciel. Modéré dans ses discours, prudent dans ses actions, vrai et sincère en toutes choses, chaste et pur dans ses pensées, rempli d'humilité et d'une douce confiance en Dieu, charitable et compatissant envers les pauvres, Dodon était chéri de tous ceux qui le voyaient, et nul ne pouvait s'empêcher d'admirer l'assemblage de tant de belles qualités et de vertus dans une si grande jeunesse. »

Quand le moment fut venu d'embrasser une carrière, Dodon préféra à tous les avantages que pouvait lui offrir le monde, le bonheur de vivre pour Dieu, et de se consacrer à son service. Cette résolution n'étonna personne : il paraissait manifeste à tous que le Seigneur voulait s'attacher irrévocablement cette âme innocente, qui l'avait toujours recherché avec ardeur. Saint Ursmar surtout

ressentit une grande joie de cette détermination, et la connaissance parfaite qu'il avait de la vertu de son disciple, le porta à lui confier bientôt après la direction de la communauté de Walers en Faigne. Ce monastère était un de ceux que saint Landelin avait autrefois bâtis après son troisième pèlerinage à Rome.

L'humilité de Dodon fut effrayée de cette charge qu'il croyait au-dessus de ses forces, et son obéissance aux volontés de saint Ursmar put seule le déterminer à se soumettre à ses désirs. Il commença donc à diriger les religieux réunis dans ce lieu. Sa réputation de sainteté en attira en peu de temps un nombre plus considérable. Tous étaient remplis pour lui de l'affection la plus sincère, et ils s'efforçaient à l'envi de marcher sur ses traces, comme lui-même travaillait à imiter son vénérable maître saint Ursmar.

Dieu, pour faire briller encore davantage cette vertu déjà si éclatante, permit qu'elle fût soumise quelque temps aux attaques de l'ennemi. L'enfer entier semblait déchaîné contre le vertueux Dodon, et ne vouloir lui laisser ni paix ni trève dans sa paisible solitude. La vivacité de sa foi et la ferveur de ses prières le firent sortir victorieux de tous ces combats, après lesquels il goûta une paix délicieuse qui était comme la récompense anticipée de sa fidélité. De nombreux miracles qu'il opéra aussi dès ce moment et jusqu'à la fin de sa vie, attestèrent

aux populations combien saint Dodon était agréable aux yeux du Seigneur et puissant auprès de lui. Des aveugles, des boiteux, des infirmes, obtinrent par ses prières une entière guérison.

Les auteurs gardent un profond silence sur cette partie de la vie de saint Dodon. Il paraît vraisemblable qu'il mourut dans un âge peu avancé, et qu'il alla, avant le milieu de sa carrière, recevoir dans le ciel la récompense de ses éminentes vertus. Cette mort précieuse arriva un premier jour d'octobre vers l'an 760. Ses restes mortels furent déposés dans une petite cellule qu'il avait fait bâtir lui-même près du monastère, et où il se retirait souvent pour vaquer à la prière. Le bruit des miracles opérés dans ce lieu parvint aux oreilles du vénérable Dodilon, qui gouvernait les diocèses de Cambrai et d'Arras (887 à 903.) Ce prélat, après avoir consulté les archidiacres de son église et d'autres personnes de piété, envoya quelques prêtres pour transporter les reliques de saint Dodon dans l'église du monastère de Walers. Cette cérémonie se fit en présence d'une foule de spectateurs. Une femme, depuis longtemps paralysée des deux mains, obtint dans cette circonstance, par l'intercession du saint, une complète guérison. Plus tard, sous l'épiscopat du vénérable Fulbert (953 à 956), on leva de nouveau de terre le corps de saint Dodon, pour le placer près de l'autel de saint Pierre, dans l'église dédiée à cet apôtre.

Le souvenir de saint Dodon s'est conservé précieusement dans tout le pays de Faigne, où il est encore invoqué avec une grande confiance.

Il y a des Saints qui n'ont fait que passer sur la terre ; mais leurs jours ont été pleins de bonnes œuvres, et Dieu s'est hâté en quelque sorte de leur en donner la récompense. Il est donc bien vrai, comme dit la sainte Ecriture, « que le juste mort condamne les méchants qui lui survivent, et que sa jeunesse sitôt finie est la condamnation de la longue vie de l'injuste (*). » Que sert-il en effet de vivre longtemps si l'on ne vit point pour Dieu, si l'on ne se prépare point par ses œuvres un trésor dans le ciel, et si au contraire on accumule sans cesse des péchés qui seront expiés par un châtiment éternel ?

(*Acta SS. Belgii*, T. VI, p. 378).

---

30 OCTOBRE.

SAINT FOILLAN,

Missionnaire Irlandais.

A l'époque où saint Amand, alors évêque de Maëstricht, venait visiter la noble veuve de Pépin de Landen, dans son château de Nivelles en Bra-

(*) Sap. cap. IV, v. 16.

bant, et l'aidait à réaliser le projet qu'elle avait conçu de se retirer dans un monastère avec sa fille sainte Gertrude, plusieurs missionnaires irlandais arrivaient dans ce pays pour prêcher l'Evangile. Parmi eux se trouvait saint Foillan. Il était fils de Phintan, chef d'une partie de la province de Munster, ou Mononie, et avait pour frères saint Fursy et saint Ultan, qu'il accompagna d'abord dans la Grande-Bretagne, puis après dans le Nord des Gaules.

Pendant que saint Ultan évangélisait les peuples du diocèse de Cambrai, saint Foillan se rendit à Rome, où l'on croit qu'il reçut l'onction épiscopale des mains du pape saint Martin I. A son retour, il partit avec son frère au monastère de Nivelles. Leur zèle apostolique fut d'un grand secours aux habitants du Brabant, où sainte Gertrude les engagea à se fixer. Ils y prêchèrent la foi avec ardeur, et Dieu couronna leurs travaux par les plus consolants succès. Ils contribuèrent beaucoup aussi à répandre, parmi les saintes âmes réunies dans la communauté de Nivelles, la connaissance des Ecritures, qu'ils avaient acquise dans les plus florissants monastères de l'Irlande. La vénérable abbesse Gertrude, qui avait remplacé sa mère, voulut faire encore davantage pour le bien spirituel des peuples de cette province. Elle donna à saint Ultan, frère de saint Foillan, la terre de Fosse, afin qu'il y construisît un monastère et un hôpital pour le

soulagement spirituel et corporel de tous les malheureux. Cet établissement prit en peu de temps un grand accroissement et aida puissamment à la propagation de l'évangile dans ces pays infidèles.

Un peu plus tard, saint Foillan, accompagné de trois de ses disciples, s'en allait visiter son frère Ultan à sa nouvelle communauté de Fosse, lorsque, passant dans la forêt de Soignies, ils furent égorgés par des malfaiteurs, qui les dépouillèrent et traînèrent leurs cadavres sanglants dans les profondeurs du bois (655). Le monastère de Fosse, où fut transporté le corps de saint Foillan, retrouvé par les soins de sainte Gertrude, a été honoré plus d'une fois de la présence des évêques de Cambrai. Plusieurs chartes lui assurent des revenus pour l'entretien des religieux. Celle de l'évêque Nicolas (1137) confirme d'une manière solennelle les prodiges nombreux qui s'opéraient au tombeau du saint martyr. Sa fête se célébrait le 31 octobre.

Qui n'admirerait la vertu de ces missionnaires, qui quittèrent tout ce qu'il y a dans le monde de plus capable d'attacher le cœur de l'homme, pour se dévouer aux travaux et aux périls de l'apostolat, et souvent même au martyre? Combien la vie de la plupart des chrétiens est différente de la leur! Qu'ils sont loin d'imiter la sage conduite d'un saint Foillan et de tant d'autres, qui ne cherchaient qu'à servir Dieu! S'il ne nous est pas donné de les imiter dans leur parfait renoncement,

cherchons du moins à ne point nous laisser séduire par toutes les vanités mondaines. « Or, que faut-il faire pour ne point être atteint par la contagion du siècle?... Il faut la fuir... Mais la fuite que je demande, continue saint Ambroise, c'est la fuite du vice et de ceux qui s'y abandonnent, la fuite de l'intempérance et des voluptés, la fuite des occasions dangereuses, des discours mauvais et de la société des pécheurs. On s'égare bien vite à la suite de ces guides infidèles (*). »

(*Acta SS. Belgii*, T. III, p. 21).

---

31 OCTOBRE.

FRANÇOISE BADAR,

Fondatrice de la Sainte-Famille à Valenciennes.

Les Badariennes, plus connues sous le nom de *Sœurs de la Sainte-Famille*, doivent leur origine à une pieuse fille de Valenciennes, et c'est dans cette ville que la nouvelle congrégation prit naissance. Cette vénérable servante de Dieu s'appelait Françoise Badar. Elle reçut le jour le 21 janvier 1624 de Michel Badar et de Catherine Malliard. Ses parents, qui étaient très pieux, l'avaient consacrée à Dieu même avant sa naissance, et elle répondit admira-

(*) S. Ambr. De fugâ mundi.

blement, dès ses plus tendres années, à leurs instructions et à leurs exemples. Françoise n'avait que treize ans lorsque, en 1637, durant la peste qui désola la ville de Valenciennes, elle perdit sa mère et plusieurs membres de sa famille. Témoin des sacrifices et des privations que s'imposait son père pour réparer les pertes considérables qu'il avait faites, la courageuse Françoise lui demanda et obtint la permission d'aller apprendre le négoce dans une excellente maison de la ville de Termonde. Un an plus tard elle alla à Anvers où, dans la compagnie d'une respectable veuve et de ses filles, elle se perfectionna dans toutes les connaissances qu'elle voulait acquérir. Les progrès qu'elle faisait dans la piété n'étaient pas moins sensibles, et ses directeurs comprirent que Dieu l'appelait à opérer beaucoup de bien auprès des jeunes personnes de son sexe par ses vertus et par son adresse dans les travaux manuels. Ils lui conseillèrent donc de retourner à Valenciennes et de chercher à réunir autour d'elle quelques petites filles de familles honnêtes.

Françoise, docile à la voix de Dieu, revint dans sa famille, loua une maison dans la rue de Tournai et vit bientôt de très-respectables bourgeois lui amener leurs petites filles pour leur apprendre à travailler la dentelle. Plusieurs demandèrent ensuite à vivre comme pensionnaires auprès de leur pieuse maîtresse, qui ne pouvait assez ad-

mirer le succès que Dieu donnait à son œuvre. Ce fut alors qu'elle conçut la pensée de fonder une communauté de jeunes personnes auxquelles elle donnerait le nom de *Congrégation de la Sainte-Famille*. Après avoir surmonté les difficultés et les contradictions que rencontrent toujours, surtout dans les commencements, les saintes entreprises, Françoise Badar, aidée des conseils du R. P. Bossu, recteur du collége de Valenciennes, établit sa petite communauté dans une maison située près de l'église de Notre-Dame-de-la-Chaussée. Dix sœurs s'attachèrent à elle, et quatorze ans plus tard leur nombre montait à quarante-huit. Ce fut alors que les vertus de la vénérable fondatrice parurent au grand jour et brillèrent du plus vif éclat. Animée de cet esprit intérieur et de cette généreuse constance que Dieu donne aux âmes qu'il appelle à une haute perfection, elle remplissait chaque jour les devoirs les plus pénibles, sans exprimer jamais la moindre plainte, malgré des douleurs et des infirmités continuelles. On la voyait puiser avec ardeur dans ses communications avec Dieu le zèle de sa gloire, de sa propre sanctification et de celle du prochain. C'est là aussi qu'elle trouvait le secret de sa patience et de son abandon filial entre les bras de la divine Providence. Quelques lignes, échappées de sa plume durant une retraite qu'elle fit en 1664, serviront à faire mieux connaître tout ce qu'il y avait de dévouement et d'amour de Dieu

dans cette âme privilégiée. « Mon cher maître, dit-elle avec une charmante simplicité, voici mes principes. Cent mille fois mourir plutôt que de vous offenser mortellement. — Jamais véniellement de propos délibéré.—Faire en sorte que vous ne soyez offensé par personne dans cette maison.—Avoir une grande vénération pour tout ce qui touche à la gloire de Dieu, et la faire avoir à tous mes domestiques. — Prendre toutes les affaires de la maison comme m'étant mises en main par Dieu pour y travailler, et y adorer, dans cette vue, toutes les rencontres et difficultés qui arriveront et avec une parfaite soumission d'esprit.—Recevoir de la divine Providence les bons et les mauvais succès, également contente et résignée en tout.—Demeurer toujours avec une sainte confiance dans le cœur paternel de mon divin maître. — Avoir un soin charitable des infirmes et les faire soigneusement traiter. — Parler aux plus faibles et aux plus désagréables. —Agir fortement dans la maison pour plaire à Dieu, dans une grande confiance. — Attribuer à Dieu les bons succès, comme n'ayant rien fait de mon côté. Demeurer ferme dans la paix, au milieu des difficultés et rencontres journalières. » Telles étaient les principales règles de conduite que suivait la vénérable Françoise et qu'elle inspira aux saintes filles qui se placèrent sous sa direction.

Françoise Badar remerciait chaque jour le Seigneur pour tous les bienfaits qu'il accordait à sa

congrégation naissante. Elle eut à souffrir beaucoup ainsi que ses filles lors du siége de la ville de Valenciennes par Louis XIV; mais cette nouvelle épreuve, pas plus que toutes celles qui l'avaient précédée, ne put ébranler son courage. Quelques mois plus tard, elle tomba malade et connut que sa fin approchait. Après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, elle fit approcher les saintes filles placées sous sa conduite et leur adressa ces paroles : « Je vais entrer dans le chemin de l'éternité. Le Seigneur vous avait confiées à mes soins ; aimez-le toujours et vous verrez qu'il vous comblera de ses bénédictions et vous fera vivre dans une union parfaite : c'est le souhait le plus ardent de mon cœur. » La vénérable Françoise remit son âme à son Créateur le 31 octobre 1677, à l'âge de cinquante-trois ans. La congrégation des Badariennes prit dans la suite un assez grand développement et fut établie dans plusieurs villes importantes de ces contrées. Il y avait à Cambrai une maison de la Sainte-Famille, sur l'emplacement de laquelle se trouve bâtie une partie du petit séminaire actuel.

Le nom sacré de Jésus a toujours été pour les saints et les personnes pieuses un principe de vertus et de mérites, de courage et de résignation au milieu des adversités de cette vie. C'est ce nom divin qui a donné à Françoise Badar, fille pauvre et inconnue, la constance et la force dans l'œuvre sainte qu'elle voulait accomplir. Heureux celui qui

sait, comme les saints, puiser la grâce à cette source salutaire ! Heureux celui qui en toutes choses s'inspire de ce nom adorable, qui fait la joie des anges dans le ciel, la terreur des démons dans l'enfer, et la consolation des chrétiens en ce monde. « Que Jésus, dit saint Bernard, soit donc toujours dans notre cœur, et que l'image du crucifié ne s'éloigne jamais de notre pensée. Qu'il soit votre nourriture et votre breuvage, votre douceur, votre consolation et votre désir ; qu'il soit votre vie, votre mort et votre résurrection ! (*) »

(Extrait d'une vie de Françoise Badar, publiée à Liége en 1726).

1er NOVEMBRE.

SAINT FLORBERT,

Disciple de Saint Amand,

On ne connait rien de la famille, du lieu de naissance, ni des premières années de saint Florbert. Il paraît vraisemblable qu'il a été un de ces enfants esclaves que saint Amand rachetait en grand nombre, et qui s'attachaient ensuite à lui comme à leur père. Les heureuses dispositions dont le Ciel l'avait doué le firent placer à la tête de l'important

(*) S. Bern. Op. De formâ vitæ.

monastère de Gand. « Il est bien facile de juger, dit un hagiographe, quels devaient être le mérite et la vertu de Florbert, que notre bienheureux père et pontife de Jésus-Christ établit son vicaire et comme un nouvel apôtre dans tout le pays de Gand. » Florbert ne trompa point ces espérances. « Il fut véritablement un modèle de sainteté, un miroir de religion et de prudence, un digne prêtre de Jésus-Christ, marchant avec fidélité sur les traces de son guide Amand, qui l'avait instruit par ses discours et ses exemples. Une vertu si éclatante produisit en peu de temps des fruits abondants de salut dans toute la contrée. Beaucoup d'hommes puissants venaient au monastère de Gand confier leurs enfants à l'abbé Florbert, afin qu'il leur apprît la science et surtout la sagesse. Il ne faillit pas dans cette grande charge des âmes; et par sa vigilance du jour et de la nuit, par les efforts de son zèle et les pieuses industries de sa charité, il contribua puissamment à adoucir les mœurs farouches des habitants du pays. » Aussi le nom de Florbert était dans tous les cœurs et sa louange sur toutes les lèvres. Chacun admirait la bonté de son âme et l'innocence de sa vie. On respirait en sa présence je ne sais quoi de suave et de céleste, qui portait à la piété. Les populations étonnées croyaient reconnaître saint Amand lui-même dans la personne de son disciple.

C'est auprès de Florbert que saint Bavon alla chercher la solitude et la paix après sa conversion.

C'est entre ses bras que cet illustre pénitent remit sa belle âme à Dieu. L'apôtre saint Liévin passa aussi quelque temps dans l'abbaye de Gand avant de s'avancer dans le Brabant où il fut martyrisé. Voici le chant qu'il composa pour témoigner sa reconnaissance et son affection à toute cette sainte communauté. « Florbert, sur le front de qui brille la vertu en sa fleur; Florbert, le modèle de son troupeau, l'ornement du sanctuaire, la concorde de ses frères : comment exprimerai-je la pieuse et touchante cordialité avec laquelle il m'a reçu, moi, apôtre-pèlerin ? Liévin ne voulait être qu'un frère au milieu de ses frères, et Florbert lui prodigue les doux noms de pontife et de maître. » Florbert, déjà mûr pour le ciel, quoique jeune encore, quitta la terre le 1er novembre, emportant avec lui « toute la pureté de son cœur, toute la fraîcheur de son innocence et l'abondance de ses mérites. »

(*Acta SS. Belgii,* T. III, p. 342).

---

2 NOVEMBRE.

GEORGES COLIBRAND,

Jésuite à l'Université de Douai.

Au nombre des saints et savants personnages de la Compagnie de Jésus qui ont illustré l'Université de Douai, citons Georges Colibrand, natif de Saint-

Tron au pays de Liège. Son zèle s'exerça surtout auprès des jeunes gens : sans cesse il était occupé soit à les maintenir dans la pratique des vertus chrétiennes, soit à les y ramener quand ils avaient eu le malheur d'oublier Dieu. Chaque jour il assistait à tous les exercices de la communauté et écoutait ensuite, avec une inaltérable patience, tous ceux qui l'abordaient. Telle était sa bonté et la confiance qu'on avait en lui, qu'il ne se passait pas de jour où il ne reçût la confession de quelques-uns des étudiants au milieu desquels il vivait. Lorsqu'il en rencontrait dont le caractère, les habitudes ou des dispositions moins heureuses, rendaient le changement plus difficile, il s'imposait à lui-même des pénitences, se donnait la discipline afin d'obtenir de Dieu pour eux de meilleurs sentiments, et la grâce d'une parfaite conversion. Il avait pour les souffrances un amour qui le portait à s'imposer toutes sortes de privations et de fatigues pénibles à la nature. On le vit même, dans un âge avancé, faire plusieurs lieues à pied, par une extrême chaleur et en portant sur lui le cilice. Dans les dernières années de sa vie, il souffrit beaucoup de la pierre. Ce saint vieillard, malgré ses infirmités, conservait toujours un visage calme et tranquille, image de la paix dont jouissait son âme. Il mourut à Douai l'an 1609.

Après sa mort, tous les religieux de la Compagnie qui étaient à Douai, ainsi que des personnes

notables de la ville, vinrent baiser ses pieds avec respect et prirent comme reliques les objets qui lui avaient appartenu. Beaucoup, qui avaient toujours eu grande confiance en ses prières, déclarèrent qu'ils avaient éprouvé plus d'une fois la puissance de son intercession, surtout en faveur des jeunes gens.

---

3 NOVEMBRE.

SAINT VIGOR,

Disciple de saint Vaast et évêque de Bayeux.

A peine le christianisme avait-il commencé à refleurir dans le pays des Atrébates et des Nerviens, par la prédication de saint Vaast, que déjà le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes entraînait vers d'autres contrées les premiers disciples de ce courageux apôtre. Un de ceux que l'histoire signale est saint Vigor, devenu dans la suite évêque de Bayeux. Il naquit dans les environs de la ville d'Arras. Une ancienne tradition rapporte qu'avant sa naissance un ange annonça à sa mère qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu. On croit que ses parents avaient été convertis par les prédications de saint Vaast, ou bien qu'ils descendaient d'une de ces familles peu nombreuses,

qui conservèrent la foi après les persécutions et les invasions des barbares. On voit, en effet, qu'ils lui confièrent leur fils pour qu'il formât son cœur à l'amour et à la pratique des vertus. Plus tard, saint Vigor fut admis au nombre des clercs qui entouraient la personne de l'évêque et vivaient sous sa direction. Cette compagnie habituelle avec le saint pontife, qu'il voyait sans cesse se transporter en différents lieux pour prêcher l'évangile, excita dans son cœur le désir d'aller comme lui, aussitôt qu'il serait ordonné prêtre, annoncer la parole de Dieu à des peuples encore païens. Son esprit avait aussi été frappé de cette parole de Notre-Seigneur, qui promet le centuple à ceux qui, sur la terre, auront tout quitté pour le suivre, et cette impression qu'il communiqua à un vertueux ami, appelé Théodomir, les détermina l'un et l'autre à embrasser la vie apostolique. Dieu bénit leur résolution et la récompensa par les plus consolants succès. A peine le jeune missionnaire était-il arrivé au village de Bedevère, territoire de Bayeux, que beaucoup d'habitants du pays se convertirent à la foi. Ses prédications, sa douceur et sa modestie avaient touché ce peuple, qui, malgré des habitudes grossières et même farouches, sentit peu à peu de l'attrait pour une doctrine annoncée par un homme si rempli de charité. Cette bonne disposition fut encore augmentée par la résurrection d'un enfant et par l'expulsion d'un serpent qui désolait la côte. En peu de temps le

nom de saint Vigor devint si recommandable, qu'à la mort de l'évêque de Bayeux, le clergé et le peuple le choisirent unanimement pour le remplacer. Cette demande fut agréée des évêques de la province, qui lui donnèrent la consécration épiscopale vers l'an 515. Saint Vigor honora encore, par sa piété et son zèle, la dignité à laquelle il venait d'être élevé. Pendant les vingt années qu'il gouverna son diocèse, on le vit constamment occupé à détruire les derniers vestiges de l'idolâtrie, à placer partout des pasteurs vigilants, et à diriger sagement le troupeau confié à sa sollicitude. Dans cette contrée comme en beaucoup d'autres des Gaules, le paganisme, chassé peu à peu des villes, s'était réfugié dans les villages. C'était surtout sur les collines et les montagnes, lieux ordinaires de leur culte, que se retiraient les idolâtres pour offrir des sacrifices à leurs divinités. Le mont Phœnus auprès de Bayeux était de ce nombre; on y vénérait une énorme pierre grossièrement taillée. Un jour que saint Vigor s'y était présenté pour gagner à la foi ce peuple égaré, il fut accablé de mauvais traitements et chassé avec ignominie. Le digne évêque se réjouissait de pouvoir souffrir des outrages pour le nom de Jésus-Christ; mais son cœur était affligé de l'aveuglement de ces hommes, devenus ses enfants spirituels. Il se rendit auprès de Childebert, fils du grand Clovis, à qui cette contrée était soumise, et lui représenta que tous les habitants du territoire de Bayeux

avaient renoncé à leurs idoles; il n'y avait plus de païens que ceux du mont Phœnus qui le repoussaient obstinément. Ce prince, qui était rempli de vénération pour le saint évêque, fit alors à saint Vigor la donation du mont Phœnus, afin d'y bâtir un sanctuaire au vrai Dieu Le saint purifia ce lieu de toutes les souillures de l'idolâtrie, et, avec le concours des fidèles de la ville de Bayeux, il construisit une église sur cette colline dont les habitants embrassèrent peu à peu le christianisme. Il éleva aussi plusieurs monastères dans son diocèse; deux dans le Bessin, avant son élection, et le troisième, appelé Cérisy, après sa consécration épiscopale.

Saint Vigor mourut vers l'an 537, le premier jour de novembre, et fut enterré sur le mont Phœnus, connu depuis sous le nom de Chrismat. Quoiqu'il soit annoncé dans tous les martyrologes au jour même de sa mort, on ne faisait cependant sa fête dans l'abbaye de Saint-Vaast que le 3 novembre.

(*Acta SS. Belgii.* T. II, p. 91).

---

4 NOVEMBRE.

SAINT VULGAN,

Patron de la ville de Lens.

La ville de Lens honore d'un culte spécial saint Vulgan, dont elle conserve les reliques de temps immémorial. Irlandais d'origine, il vint prêcher la foi dans la Gaule-Belgique. Il paraît qu'il appartenait à une noble famille et qu'il avait reçu une excellente éducation. Son heureux naturel le faisait aimer de tous ceux qui l'approchaient; sa douceur, sa chasteté, sa foi vive ainsi que ses mortifications et ses prières continuelles le rendaient un objet d'édification pour les peuples. Il passa plusieurs années dans le pays des Atrébates et des Morins, prêchant l'Evangile et opérant toutes sortes de bonnes œuvres, comme les autres évêques régionnaires avec lesquels on le joint souvent. Ayant demandé à l'abbé du monastère de Saint-Vaast d'Arras la permission de vivre en reclus dans une petite cellule bâtie à peu de distance, il y termina sa vie dans la pratique des plus touchantes vertus. A sa mort on l'enterra dans une villa appelée le *Terme des Hommes bons*, et qui servait sans doute de cimetière aux religieux de Saint-Vaast. Plus tard, les habitants de Lens de-

mandèrent son corps, auprès duquel s'étaient déjà opérés de nombreux miracles, et ils l'ensevelirent avec honneur dans leur église dédiée à la Sainte Vierge.

On ne connaît pas l'année où le corps de saint Vulgan fut levé de terre et transporté à Lens ; ce fut certainement avant 1050, puisque Baldéric, dans sa chronique, en parle comme d'un fait déjà ancien. Une fête de saint Vulgan se célébrait vers la Pentecôte, probablement le 21 mai ; mais la solennité principale était fixée au troisième jour de novembre. Dans le Martyrologe de Cambrai, ajoute Molanus, on donne à saint Vulgan le titre d'évêque, sans doute à cause de son apostolat parmi les Morins et les peuples du Danemark, qu'il paraît avoir évangélisés dans les premières années qui suivirent son départ de l'Irlande.

Un diplôme, rapporté intégralement et après corrections faites par les savants auteurs des *Acta Sanctorum Belgii*, T. v, p. 255, confirme ce que nous avons dit sur l'ancienneté du culte de saint Vulgan ; il est de 1106 et signé par Lambert, évêque d'Arras, à la demande d'Eustache, comte de Boulogne, et d'Ide, son épouse.

(*Acta SS. Belgii*, T. v, p. 253).

---

5 NOVEMBRE.

ÉLEUTHÈRE DUPONT,

Jésuite, natif de Lille.

Le père Éleuthère Dupont figure parmi les premiers disciples de saint Ignace. Il embrassa l'institut à Paris et se rendit peu de temps après à Rome, où, son noviciat terminé, il resta jusqu'en 1556. A cette époque, saint Ignace l'envoya en Sicile fonder le collége de Bivone et l'administrer comme supérieur. On le reçut dans cette ville comme un ange de Dieu, et on lui rendit tous les honneurs dus à sa piété éminente et à son caractère. Tel était le dévouement de ce vénérable religieux et son humilité, qu'en même temps qu'il dirigeait comme supérieur le collége de Bivone, il enseignait la grammaire aux petits enfants de la classe du peuple. Au milieu de ses nombreuses occupations, il trouvait encore des loisirs pour s'adonner à la prière et aux pieuses méditations, qui embrasaient son âme du feu de l'amour divin. A ces vertus le père Dupont joignait une confiance en Dieu vraiment admirable et qui fut souvent récompensée de la manière la plus touchante. Un jour entre autres, étant recteur du collége des jésuites à Cambrai, il se rendait en ville pour solliciter quelques secours absolument néces-

saires, lorsqu'un passant lui glissa dans la main une somme de cent pièces d'or. Sa charité était inépuisable, et il donnait aux pauvres presque tous les jours une partie de ce qui lui était destiné à lui-même. Apprenait-il qu'un domestique était malade, il se transportait aussitôt auprès de lui, même pendant la nuit. Il mortifiait aussi son corps par le cilice et la discipline, habitude qu'il conserva jusque dans un âge très-avancé. Mais autant il était sévère pour lui-même, autant il était bon et doux envers les autres. Il visitait si souvent les prisons qu'on l'appelait le pasteur des prisonniers. Telle était l'opinion qu'on avait de sa sainteté dans la ville d'Arras où il mourut, que le gouverneur de l'Artois, l'abbé du monastère de Saint-Vaast et le gardien des religieux capucins, vinrent, au nom de leurs maisons, demander sa bénédiction lorsqu'il touchait à ses derniers moments. Il rendit son âme à Dieu le 31 janvier 1611, après avoir acquis une riche moisson de mérites pour le ciel.

(Raissius, XXXI jan.)

---

6 NOVEMBRE.

SAINT WINNOC,

Abbé du monastère de Wormhoudt (*).

Saint Winnoc, issu de race royale, naquit dans la Bretagne armoricaine, et donna par la pureté de ses mœurs un nouvel éclat à la noblesse de son origine. Dès sa plus tendre jeunesse, il parut consommé dans les vertus ; il vivait dans le monde sans être du monde, et sous les habits du siècle il cachait le soldat de Jésus-Christ. La Bretagne voyait avec admiration un de ses princes qui se regardait comme un voyageur dans sa patrie, et qui ne cherchait qu'à s'en bannir lui-même pour suivre la voix de Dieu comme un autre Abraham. Il gagna à la milice spirituelle, à laquelle il voulait consacrer sa vie, trois autres sujets, jeunes gens d'une naissance distinguée et d'une vie innocente, Quadonoc, Ingénoc et Madoc, qui entrèrent aisément dans ses projets de retraite. La foi les animait tous également : ils abandonnèrent leurs biens, renoncèrent à toutes les espérances dont le monde aurait pu flatter leur ambition, et se mirent à chercher cette cité permanente qui est notre véritabe

(*) Cette notice est en partie la reproduction de celle qu'a publiée Dom Labineau, dans ses *Vies des Saints de Bretagne.*

patrie. Il paraît que saint Winnoc se rendit d'abord en Angleterre, qu'il y habita avec son frère Arnoch. Après un certain temps passé dans ce lieu, il rejoignit ses trois amis, et les accompagna dans la recherche qui les occupait, et qui avait sans doute pour but de trouver un monastère d'une régularité parfaite.

Après avoir fait beaucoup de chemin, ils arrivèrent enfin, en 679, dans le diocèse de Térouane, où la renommée leur apprit avec quelle édification l'on y voyait fleurir la discipline monastique. En effet, saint Bertin vivait alors et gouvernait le monastère de Sithiü, qu'il avait bâti. La bonne odeur que répandait de toutes parts la sainteté de sa vie avait attiré à la pratique des conseils de l'évangile un grand nombre de disciples. Ces jeunes enfants, car c'est ainsi qu'on doit les appeler, selon les actes de saint Bertin, s'abandonnèrent à la conduite de cet excellent maître, qui leur apprit à porter le joug de Jésus-Christ sous la règle de saint Benoît, et leur montra par ses actions, encore plus que par ses paroles, de quelle manière il fallait pratiquer les saintes lois de la vie religieuse. Il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir, avec étonnement, qu'ils avaient atteint une perfection sublime dès le commencement de leur consécration à Dieu. C'est pourquoi les jugeant capables de mener une vie plus retirée, il leur assigna un lieu particulier où il leur ordonna de se bâtir eux-

mêmes un petit monastère, dans lequel ils pussent ensuite s'occuper uniquement de Dieu.

Pour obéir aux ordres de leur père, ils construisirent dans le même pays une demeure propre à leur dessein, sur une hauteur appelée alors Grunobergue, et qui a depuis porté le nom de Saint-Winnoc. Cette maison a été l'origine de la ville actuelle de Bergues-Saint-Winnoc. Ces quatre serviteurs de Dieu demeurèrent là quelque temps et y vécurent comme des hommes crucifiés au monde, et pour qui le monde était crucifié.

Il y avait dans la même contrée un homme à qui on donne le titre d'illustre, appelé Hérémar, distingué par ses richesses et estimable par ses bonnes mœurs. Il offrit à saint Winnoc une terre de sa dépendance, nommée Wormhoudt, située sur le bord de la petite rivière appelée La Peene. Saint Winnoc, détaché des biens de ce monde, envoya Hérémar à son abbé saint Bertin, qui accepta sa donation. On dressa l'acte dans le monastère même de Sithiü, le 1er novembre de l'an 1er du roi Childebert, c'est-à-dire l'an de Jésus-Christ 693. On peut voir par cette fondation que Wormhoudt fut d'abord une dépendance de l'abbaye de Saint-Bertin. Le monastère que saint Winnoc y bâtit, comme nous l'allons voir, fut depuis détruit par les Normands, en 880, et a été ensuite une prévôté de l'église de Bergues-Saint-Winnoc. Saint Bertin, après avoir accepté la fondation faite par Hérémar,

envoya à Wormhoudt saint Winnoc et ses compagnons, auxquels il donna ordre de construire une maison pour les pauvres, avec un monastère, et une église en l'honneur de saint Martin. Ces quatre saints amis travaillèrent sans relâche à bâtir les appartements où Jésus-Christ devait être reçu et servi dans la personne des pauvres, et les lieux réguliers où les religieux dévoués à la perfection pussent pratiquer leurs exercices avec ferveur et sans importunité. La maison de Dieu fut achevée en peu de temps par les mains de ces saints ouvriers, dont l'ardente charité bâtissait en même temps dans leurs cœurs un temple au Saint-Esprit, où brûla jusqu'au dernier soupir de leur vie le divin amour.

Les trois compagnons de saint Winnoc, un peu plus âgés que lui, finirent leur sainte carrière dans ce lieu, et l'abbé saint Bertin, connaissant tout le mérite de saint Winnoc, le mit à la tête de la communauté qui s'y était formée. Il la gouverna avec une douceur et une humilité qui firent voir en lui un parfait disciple de celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Il estimait qu'il n'y avait rien de plus noble que de servir ses frères, puisque Jésus-Christ lui-même avait déclaré qu'il était venu pour servir et non pour être servi. Comme sa charité n'était pas feinte, il exerçait l'hospitalité avec une promptitude et un épanchement de cœur qui faisaient bien voir qu'il

estimait heureux le jour où il pouvait mériter de recevoir Jésus-Christ, en recevant un hôte pour l'amour de lui. Il se chargeait volontiers de tous les travaux qui paraissaient trop pénibles à ses frères, et ce qui surpassait leurs forces était léger à sa ferveur et à son humilité. Aussi Dieu lui accorda-t-il le don des miracles, afin de rendre illustre aux yeux des autres celui qui était si petit à ses propres yeux.

Parvenu à la vieillesse, il ne se plaignit point que l'âge l'appesantissait, et tout accablé qu'il était du nombre de ses années, il marchait d'un pas plus ferme dans la voie de la perfection, et ne diminuait rien des travaux de son état. Il en pratiquait même encore à cet âge les plus pénibles et les plus humiliants, puisqu'on rapporte de lui qu'il faisait tourner la meule par un secours invisible, sans que le saint fût obligé d'y mettre la main. Il bénit Dieu de la faveur qu'il lui faisait, et ne cessait plus de lever au ciel, en action de grâces, les mains pures et innocentes que Dieu avait délivrées de ce travail. Les religieux étaient surpris, et avec raison, de voir qu'un homme aussi faible et aussi cassé par les austérités, les travaux et les années, pût supporter une fatigue pareille à celle dont il avait bien voulu se charger. On dit que l'un d'entre eux, poussé par la curiosité, alla regarder secrètement ce qui se faisait dans le lieu où le saint abbé travaillait. Il n'eut que pendant un moment la satis-

faction de voir le mouvement merveilleux de la meule, car il fut sur le champ frappé d'aveuglement. Le saint abbé le guérit par ses prières et par le signe de la croix, après lui avoir pardonné sa curiosité téméraire.

Il ne manifestait jamais de ressentiment, non plus que de malignité. Son grand soin était de se rendre aimable plutôt que redoutable, et c'était pour cela qu'il se destinait à rendre service plutôt qu'à recevoir ceux des autres. Sa naissance royale ne le portait pas à se préférer à ceux de la plus vile condition, qu'il plut à Dieu d'appeler à la même profession que lui. La sérénité de son esprit était marquée par la gaîté de son visage. Il était ferme et inébranlable dans sa foi, d'une espérance que rien ne pouvait décourager, et d'une charité sans bornes. Les heureux succès ne le portaient pas à s'élever, et les événements fâcheux ne l'abattaient pas. Dans le conseil, ses vues allaient loin, et dans l'exécution, il était diligent et infatigable. Enfin, armé de toutes les armes spirituelles, il fit avec succès une guerre continuelle aux puissances ennemies de notre salut. Mais, quoique vainqueur, il gémissait sans cesse, et soupirant après le séjour heureux où l'on n'a plus à combattre, il disait à Dieu : « Délivrez, Seigneur, délivrez mon âme de cette prison, afin qu'elle ne s'occupe éternellement que de vos louanges. » Dieu l'exauça et l'appela à lui le 6 novembre de l'année 717.

Saint Winnoc fut enterré dans le monastère de Wormhoudt qu'il avait bâti lui-même en l'honneur de saint Martin, et où sa mémoire fut honorée de plusieurs miracles. On raconte, entre autres prodiges, que peu de temps après sa mort, comme les frères reposaient après midi, le feu, sorti d'une maison voisine, se communiqua à une partie des édifices du monastère, qui furent consumés. L'église, où l'on conservait le corps de saint Winnoc, fut aussi entièrement brûlée ; mais on trouva, après l'incendie, que le feu avait épargné le tombeau du saint et tous les ornements dont il était environné. Nous ne suivrons pas l'auteur des Actes dans le récit de tous les miracles du saint abbé. Nous nous contenterons de remarquer qu'on peut apprendre de ce récit qu'on se servait encore de calices de verre dans les saints mystères vers le XIe siècle, et qu'avant les courses des Normands, les reliques de saint Winnoc, enchâssées dans de l'or, se portaient publiquement aux processions des Rogations.

Le Légendaire de la Morinie ajoute ici une guérison extraordinaire et qui mérite bien d'être signalée. « Un homme boiteux, privé depuis longtemps de l'usage de ses pieds et fatigué d'un tremblement incessant de la tête et des mains, au point qu'il pouvait à peine prononcer une parole d'une voix saccadée, et que ses mains laissaient échapper ce qu'elles croyaient tenir, voulut aller au tombeau

vénérable de saint Winnoc. Et pendant que les frères qui habitaient ce lieu célébraient les vigiles de la nuit de la résurrection du Seigneur, conduit par des mains étrangères, il vint dans l'église implorer avec larmes la clémence du tout-puissant Seigneur, lui demandant, par les mérites de son glorieux confesseur Winnoc, de rendre l'usage de leurs fonctions à ses membres fatigués par une maladie devenue intolérable. Le Seigneur miséricordieux, qui n'oublie pas la prière des pauvres et qui vient nous aider dans nos tribulations au moment opportun, entendit l'infortuné qui le priait par les mérites du B. Winnoc. En effet, quand fut terminée la lecture de l'évangile, qui, selon la coutume, se fit pendant la nuit dans cette église après le chant de l'office, l'homme infirme fut entouré d'une immense lumière, puis il vit deux flèches de feu venir à lui de chaque côté et se diriger vers ses oreilles. L'une étant entrée par son oreille droite et l'autre ayant pénétré dans son oreille gauche, tout-à-coup une grande abondance de sang jaillit par les ouvertures que ces flèches avaient faites. Débarrassé désormais de la fatigue insupportable que lui causait son infirmité, cet homme reçut à l'instant même de la bonté divine une santé parfaite. Dans les transports de sa joie, il se mit à marcher dans l'église sans la moindre apparence de son mal, et en rendant grâces au Seigneur tout-puissant et à saint Winnoc; puis il raconta aux

frères qui l'entouraient toute la suite de sa vision, comment après le choc des deux flèches et l'arrivée de cette lumière, son infirmité s'était subitement éloignée de lui. Alors il sortit de l'église, plein de santé et de bonheur, escorté par la foule du peuple qui louait avec lui le Seigneur, et contemplait avec admiration les témoignages glorieux de la puissance de saint Winnoc confesseur du Christ. »

Quand il plut à Dieu de punir les péchés du monde, par les ravages qu'exercèrent au IXe siècle, en France et dans les pays environnants, les barbares sortis du Nord, on trouva à propos d'ôter de Wormhoudt les reliques du saint abbé, et de les porter dans l'église de Saint-Omer à Sithiü. Quelques années après, Bauduin, comte de Flandre, surnommé le Chauve, voulant fortifier ses Etats et les mettre à couvert des incursions de ces barbares, fit construire plusieurs forteresses, et une entre autres à Bergues. Le comte, après avoir mis cette place en sûreté, y fit bâtir une église qui fut dédiée à saint Martin et à saint Winnoc, et où il avait le dessein de transférer les reliques du dernier. Il alla demander l'agrément du roi Charles-le-Simple, qui lui accorda volontiers tous les priviléges qu'il désirait obtenir pour sa nouvelle église. Le comte, muni de ces pouvoirs, enleva le corps de saint Winnoc, malgré l'opposition des habitants de Saint-Omer, et le fit mettre à Bergues l'an 900. Depuis ce temps il s'établit une coutume

de porter en procession, tous les ans, le corps du saint de Bergues à Wormhoudt, le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, ce qui se faisait rarement d'abord sans quelque miracle insigne. Depuis, la cérémonie fut remise à un autre jour, c'est-à-dire à celui de la Trinité, comme le témoignent, tant l'auteur de la vie de saint Winnoc, que Drogon, religieux de Bergues, qui a composé un livre des miracles du saint, où il ne raconte que ceux qui se sont passés de son temps, et dont il a été souvent le témoin oculaire.

Cent ans après cette seconde translation, Bauduin, surnommé le Barbu, ayant rendu la ville de Bergues encore plus forte par une ceinture de murailles, et bâti un monastère au haut de la ville, y fit transférer les reliques du saint, le 18 septembre. Il appela des religieux de Saint-Bertin, vers l'an 1030, pour habiter ce nouveau monastère, qui eut pour premier abbé Rodéric. Après sa mort, la discipline un peu relâchée fut rétablie dans sa vigueur par l'abbé Hermès, en 1106. L'abbaye a subsisté jusqu'à la révolution, et a fourni plusieurs sujets recommandables par leur sainteté et leur doctrine.

On célébrait à Bergues-Saint-Winnoc trois fêtes en l'honneur de ce saint abbé : la première, au jour anniversaire de sa mort, le 6 novembre; la seconde en mémoire de l'élévation de son corps, appelée l'Exaltation de saint Winnoc, le 20 février, et la

troisième, celle de la translation qui fut faite du corps du saint à l'abbaye de Bergues, le 18 septembre. La première de ces fêtes, comme la plus solennelle, était autrefois de précepte dans toute la ville, et, pendant toute l'octave, les fidèles se faisaient un devoir et un bonheur de venir rendre leurs hommages à leur illustre patron.

On conserve encore très-religieusement à Bergues le corps de saint Winnoc. Il était autrefois porté tous les ans en procession le jour de la Trinité, et trempé dans la rivière appelée La Colme, qui passe au pied de la ville ; ce qui se faisait en mémoire d'un enfant noyé dans cette rivière et qui fut ressuscité par les mérites du saint. On ignore en quel temps ce miracle fut opéré ; mais il a donné lieu tant à cette cérémonie qu'à une confrérie érigée en l'honneur du saint abbé. Son chef était dans un buste très-riche, et le reste de ses ossements dans une châsse d'argent. Lors de la spoliation des églises en 1792, on déposa ces saintes reliques dans deux boîtes qui furent scellées et placées dans une armoire du presbytère, où elles restèrent jusqu'en 1820. A cette époque, M. Vandeputte, curé-doyen de la paroisse, désirant rétablir le culte du saint Patron, appela plusieurs notables de la ville, qui avaient été présents à l'extraction des reliques en 1792. Ils reconnurent les boîtes dans lesquelles on les avait alors renfermées, et déclarèrent qu'elles n'avaient subi aucun changement. Ces reliques fu-

rent d'abord présentées à Monseigneur Belmas, qui les examina dans son palais épiscopal de Cambrai. Sa Grandeur « reconnut que cette tête était la même qui, pendant un long espace de temps, avait été exposée à la vénération des fidèles de la ville de Bergues, et qui, dans les derniers temps de calamités, avait été retirée de la châsse en argent, comme l'ont attesté des hommes dignes de foi, les uns prêtres, les autre laïques, lesquels tous ou avaient vu autrefois cette tête exposée, ou l'avaient retirée eux-mêmes de la châsse en argent sus-mentionnée.

» Nous donc, continue le prélat, nous avons replacé avec respect cette tête dans un reliquaire de cuivre jaune plaqué d'une couche d'étain à l'intérieur, après l'avoir liée avec une bande de soie noire et munie de notre sceau, puis nous avons permis, et par les présentes permettons qu'elle soit exposée à la vénération des fidèles dans l'église de Saint-Martin de Bergues.

» Mais afin que les fidèles vénèrent plus facilement cette tête auguste, nous en avons renfermé une parcelle dans une boîte dont le fond est en cuivre et la partie antérieure, que ferme une glace, en argent. Nous avons muni de notre sceau le fil de soie verte qui l'entoure. »

Cette lettre, que nous venons de traduire en partie, est du 27 mai 1820. Une autre lettre du même Prélat publiait une indulgence de quarante jours

pour les personnes qui assisteraient à la translation de ces reliques, qui devait avoir lieu peu de temps après. Elle était conçue en ces termes :

« Ne désirant rien tant que d'augmenter la dévotion des fidèles et de les aider dans la voie du salut, en leur fournissant les moyens de participer aux trésors spirituels de l'Eglise, nous avons accordé de notre autorité ordinaire, comme par ces présentes Nous accordons quarante jours de pardon et indulgence dans la forme et de la manière accoutumée de l'Eglise, à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, dûment disposés, assisteront à la Translation solennelle des reliques de saint Winnoc, qui doit se faire du presbytère de Bergues à l'église de Saint-Martin de cette même ville, et y prieront aux fins ordinaires. »

La cérémonie eut lieu le 8 juin de la même année, en présence d'un peuple immense accouru de tous les pays voisins, et le reliquaire, enchâssé dans une statue en bois, qui avait été bénite auparavant, fut placé dans le chœur. Le procès-verbal de cette cérémonie est signé par trois anciens religieux de l'abbaye de Saint-Winnoc, par plusieurs prêtres ou laïques des environs, par les vicaires de la paroisse, et enfin par M. Vandeputte, qui avait présidé la cérémonie.

Le 7 février de l'année suivante (1821), Monseigneur Belmas, sur la demande du pasteur et des fidèles de la paroisse de Bergues, accordait la per-

mission d'ériger une confrérie en l'honneur de saint Winnoc. Le Prélat encourageait beaucoup cette œuvre sainte et donnait lui-même quarante jours d'indulgence pour tous les fidèles qui visiteraient l'église de Saint-Martin à Bergues et y prieraient selon les intentions de l'Eglise, les jours de la fête de saint Winnoc et de la Trinité.

Le 4 mars 1823, le Pape Pie VII accordait aussi une indulgence plénière à tous les fidèles qui, le 6 novembre, jour de la fête de saint Winnoc, et le lendemain de la Pentecôte, visiteraient l'église de Saint-Martin à Bergues, se confesseraient, communieraient et prieraient pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de la Sainte-Eglise. Cette nouvelle faveur spirituelle du Saint-Siége fut publiée avec l'autorisation accordée à l'évêché de Cambrai, le 16 juillet 1823. Le 18 mai de la même année, on avait transporté solennellement les reliques de saint Winnoc dans un buste et une châsse en argent, dont la piété généreuse des habitants de Bergues avait fait l'acquisition. Cette châsse, d'un travail magnifique, a coûté, dit-on, 18,000 francs.

Dans toutes les pièces ci-dessus exposées, saint Winnoc est appelé le Patron de la ville et du territoire de Bergues, *caput Sancti Winnoci Patroni et Apostoli urbis et regionis*. Sa fête même fut longtemps célébrée dans toutes les paroisses *de la Chastellenie de Bergues* par une ancienne ordonnance de

Martin Ratabon, évêque d'Ypres, dans le diocèse duquel se trouvait la ville de Bergues. Cet acte est en date du 30 septembre de l'année 1700.

C'est une chose incompréhensible, pour l'homme possédé de l'amour des choses de la terre, que cet abandon qu'ont fait les saints, et saint Winnoc en particulier, des biens et des honneurs d'ici-bas. Ah! c'est qu'ils attendaient, suivant la promesse du Seigneur, des biens plus solides que ceux qu'ils abandonnaient. Telle doit être l'espérance, tels doivent être les sentiments de tout chrétien qui veut assurer son salut. Si vous n'êtes pas capables de quitter toutes les choses du monde, au moins ne vous y attachez pas de telle sorte que le monde, par leur moyen, vous tienne attachés à lui. Possédez les biens de la terre, mais qu'ils ne vous possèdent pas ; assujettissez-les sous l'empire de votre esprit, de crainte qu'en y mettant votre amour, vous n'en soyez plus les maîtres ; et qu'au contraire ils ne deviennent ainsi les vôtres. Vous pouvez user des biens temporels ; mais ce sont les éternels que vous devez uniquement désirer. Ces biens présents vous peuvent servir dans le chemin de cette vie ; mais vous ne devez souhaiter la jouissance que des biens futurs dans la vie céleste. Il ne faut regarder que comme de côté tout ce qui se passe dans le monde, et les regards de notre esprit doivent se porter devant nous, pour considérer avec toute l'attention possible les biens où nous devons tendre. (*Acta SS. Belgii*, T. VI, p. 383).

7 NOVEMBRE.

HENRI MORSE,

Jésuite Anglais, de Watten.

Le père Henri Morse, de la Compagnie de Jésus, étudiait le droit à Londres, lorsqu'il commença à examiner sérieusement les questions religieuses qui divisaient ses compatriotes : il avait alors vingt-trois ans. En 1618, il vint faire son abjuration au séminaire anglais de Douai, où il séjourna quelque temps. De retour en Angleterre, où sa réconciliation à l'église romaine avait été connue, il fut emprisonné, puis relâché. Il profita de cette liberté qui lui était rendue pour revenir à Douai où il séjourna encore deux ans.

A Rome, où il alla en quittant cette ville, on l'admit aux ordres sacrés, puis on l'envoya dans la mission d'Angleterre. Arrêté presque à son arrivée au rivage, il fut pendant trois ans retenu dans un cachot infect. Cette prison fut en quelque sorte le lieu de son noviciat pour entrer dans la Compagnie de Jésus, ainsi qu'il en avait fait la demande à Rome au général de l'Ordre. Banni avec d'autres missionnaires après trois ans de captivité, il vint à Watten pour rétablir sa santé altérée par le séjour de la prison. Ce qui ne l'empêcha point

de donner les soins de son ministère spirituel aux soldats espagnols qui tenaient garnison dans les villes voisines. De retour à Watten, il remplit les fonctions de procureur dans cette communauté, puis dans celle de Liège, jusqu'à ce que, la permission obtenue de ses supérieurs, il retourna à la mission d'Angleterre.

Ce fut au mois de février 1645 que le père Morse, après un deuxième bannissement, fut condamné et exécuté. Entre autres accusations portées contre lui, Prynne, si tristement célèbre pendant la révolution d'Angleterre, l'accusait d'avoir perverti (c'était son expression) 560 protestants dans la paroisse de Saint-Gilles-des-Champs et dans les lieux voisins. Au moment où quatre chevaux traînaient le martyr à la place de Tyburn, l'ambassadeur français rencontra le triste cortége, et, en présence de la multitude, il salua le missionnaire catholique et lui demanda sa bénédiction. Même il se rendit dans son carrosse jusqu'au lieu des exécutions et là il demanda respectueusement au père Morse ses prières pour la paix de la chrétienté et en particulier pour le roi de France. Le comte d'Egmont se présenta pareillement pour saluer le confesseur de la foi. Le bourreau ayant accompli son œuvre, les membres du Jésuite martyrisé furent exposés aux portes de la cité et sa tête fixée sur une des piques du pont de Londres.

(Challoner. *Memoirs of mission. priests*. T. II, p. 286).

8 NOVEMBRE.

LE BIENHEUREUX ARNOUT.

Le B. Arnout naquit au douzième siècle à Bruxelles, alors du diocèse de Cambrai. Il annonça dès son jeune âge les plus heureuses dispositions pour le bien. Sa dévotion envers la Sainte Vierge était admirable : il aimait à méditer sur les principales circonstances de sa vie et à imiter ses vertus.

Reçu au monastère de Villers, il devint promptement un sujet d'édification pour tous ses frères. Doux, humble, charitable, patient, mortifié, il présentait en quelque sorte un modèle accompli du religieux. Malgré les mortifications imposées par la règle et celles qu'il y ajoutait encore, le Bienheureux portait toujours sur sa figure l'expression de la joie. On eût dit que son esprit et son cœur étaient dans une communication continuelle et intime avec Dieu. Ce saint religieux mourut le 30 juin 1228.

Il paraît, dit Molanus, qu'on eut quelque temps la pensée de demander à Rome la canonisation du B. Arnout; mais ce projet n'eut pas de suite. Un ancien martyrologe, rédigé par un chanoine de Bruxelles, porte ces mots : « Dans le Brabant, déposition d'Arnout de Bruxelles, frère convers du

monastère de Villers, où l'on conserve des actes qui attestent les œuvres admirables de sa sainteté. »

(Molanus. *Natales SS. Belgii*, xxx junii).

---

9 NOVEMBRE.

JACQUES L'OSTIUS,

Jésuite, natif de Douai.

Jacques L'Ostius entra dans la Compagnie de Jésus cinq ans après qu'elle eut été confirmée par le Souverain Pontife Paul III. Il avait fait ses premières études à Douai, sa ville natale. Son savoir et son mérite le firent choisir plus tard pour enseigner la rhétorique et la dialectique à la célèbre université de Louvain. C'est dans cette ville qu'il eut occasion d'entendre les prédications du père Strada. Des entretiens particuliers qu'il eut en même temps avec le père Lefebvre, autre jésuite, firent une si vive impression sur son cœur, qu'il résolut de suivre la même carrière et de se dévouer comme eux au service de l'Eglise. Dix-neuf autres jeunes gens, étudiants ou professeurs, suivirent son exemple, et demandèrent aussi à entrer dans la Compagnie de Jésus. Après avoir séjourné quelque temps en Portugal où il suivit le P. Lefebvre, Jacques L'Ostius se rendit à Rome auprès de saint Ignace, qui ne

tarda pas à reconnaître les talents et les vertus de son nouveau disciple. Aussi ne craignit-t-il pas de lui confier une mission importante, bien qu'il n'eût encore que deux ans de religion. A la demande de l'évêque de Girgenti (Agrigente), Jacques L'Ostius fut envoyé en Sicile, où il commença à remplir toutes les fonctions d'un zélé missionnaire. Il parcourait les villes, les villages et les hameaux, prêchant partout la parole de Dieu avec force et simplicité. Les pauvres surtout et les enfants étaient l'objet de sa sollicitude ; il les visitait, les instruisait, les exhortait et entendait leurs confessions avec une inaltérable patience. Dans les hôpitaux, il visitait et consolait les malades, leur donnait tout à la fois les remèdes de l'art et les secours plus précieux de la religion. Son zèle actif et prudent savait tout prévoir et trouver des ressources pour tout. Tels furent les fruits de salut que produisit sa présence, qu'en tous lieux on voyait la foi se réveiller. Les sacrements, auparavant presque abandonnés, étaient fréquentés de nouveau par des personnes de toute condition. Une année avait suffi pour obtenir ces heureux résultats. Le nombre encore peu considérable de sujets ne permit pas de laisser le père L'Ostius plus longtemps en Sicile, et ses supérieurs l'envoyèrent à Louvain, où tous ceux qui l'avaient connu le redemandaient avec instance. On voulait l'établir recteur du collége de cette ville; mais au moment où il se rendait à ce nouveau

poste, le jésuite épuisé succomba aux fatigues et mourut dans la ville de Boulogne.

(*Ménologe de la Compagnie de Jésus*, xxx nov.)

---

10 NOVEMBRE.

CHARLES LOUIS GRIMMINCK,

Curé de Caestre

Les religieux habitants de Caestre, en Flandre, ont conservé précieusement la mémoire d'un saint pasteur, que ce village eut le bonheur de posséder, il y a plus d'un siècle et demi, et qui y produisit des fruits abondants de salut. Il s'appelait Charles-Louis Grimminck, et était né à Ypres, le 28 mai 1676, d'une famille honnête et très-religieuse. Ses ancêtres étaient anglais et avaient abandonné ce pays à l'époque de la persécution d'Elisabeth, afin de conserver leur foi et la fidélité à l'église romaine. Le jeune Grimminck ne pouvait manquer de recevoir une excellente éducation dans une famille qui avait fait pour Dieu de si nobles sacrifices ; aussi les heureuses dispositions que la nature avait mises en lui, se développèrent-elles d'une manière consolante dès ses premières années. Comme l'enfant Jésus qu'on lui proposait toujours pour modèle, il croissait en sagesse devant Dieu et devant les hom-

mes. Déjà il témoignait aux pauvres la plus tendre affection. A l'âge de cinq ans, au milieu d'un repas que donnait son père, on le vit prendre sur la table une volaille et la porter plein de joie à un mendiant. Devenu orphelin dans un âge encore peu avancé, le jeune Louis Grimminck fut confié à sa tante, qui prit soin de lui comme de son propre fils. Après sa première communion, à laquelle il se prépara avec une ferveur angélique, on l'envoya à Furnes étudier sous la direction des religieux Prémontrés. Rappelé à Ypres pour achever ses humanités, il alla ensuite à Douai suivre le cours de philosophie. Il se fit remarquer dans cette ville, comme dans tous les autres lieux, par la parfaite régularité de sa conduite et son attrait pour les exercices de pénitence. De l'université il alla étudier trois ans la théologie au séminaire d'Ypres. Ce temps écoulé, comme il était trop jeune pour recevoir les ordres, il retourna à Douai par le conseil de ses supérieurs, afin de se perfectionner dans toutes les connaissances ecclésiastiques. Ce fut le 5 juin 1700 qu'il reçut la prêtrise des mains de François de la Salle de Caillebot, évêque de Tournai. Il fut d'abord vicaire à Ramscappel, près de Nieuport. Deux ans plus tard, on le nomma curé de Zuydcoote, village qui passait pour le plus désagréable de tout le diocèse d'Ypres à cause de sa situation entre la mer et les marais, de l'insalubrité du lieu et de l'extrême indigence des habitants. Tout cela ne fit que lui rendre

plus cher le petit troupeau que le Ciel confiait à ses soins. Des témoignages multipliés rappellent les œuvres de piété et de dévouement du charitable curé. Malgré la modicité de ses ressources, il trouvait toujours des secours pour les pauvres et les malheureux. Il donnait aussi un soin particulier aux malades et aux enfants, et afin qu'aucun d'entr'eux n'échappât à sa surveillance, il parcourait, deux jours de chaque semaine, les dunes et les côtes depuis Adinkerque jusqu'à Dunkerque. Il y avait quatre ans que M. Grimminck dirigeait avec zèle cette paroisse de Zuydcoote, lorsque ses supérieurs le nommèrent à Locre, puis à Teteghem; mais des raisons particulières ayant arrêté ces changements avant qu'ils fussent exécutés, le digne pasteur fut envoyé à Caestre. Ce village était alors très-décrié à cause des abus qui s'y étaient introduits et qui donnaient lieu à de nombreux désordres. Sous prétexte de visiter la chapelle des trois vierges martyrisées, des jeunes gens des villages environnants s'y réunissaient fréquemment dans les cabarets où ils commettaient toutes sortes d'excès. Tous les moyens employés pour extirper ces criants abus, avaient été sans effet. Cette considération, loin d'ébranler le courage de M. Grimminck, ne fit que l'enflammer. Il porta tout d'abord son attention sur les jeunes gens de la paroisse, les instruisant, les encourageant et les réunissant les dimanches et jours de fête pour les tenir éloi-

gnés des occasions dangereuses. Peu à peu un changement s'opéra dans les familles, où les exemples de piété donnés par les enfants et les jeunes personnes faisaient une salutaire impression. Ce travail de la grâce dans les cœurs fut encore développé par de bonnes écoles que le zélé pasteur eut soin d'établir, de visiter et de surveiller. Parmi les quatre vicaires qui furent successivement les coopérateurs du vénérable M. Grimminck, on cite en particulier M. Bossaert, qui vendit son patrimoine pour venir au secours des pauvres dans des circonstances difficiles, et M. Chieux qui, pendant cinq ans, se fit aussi remarquer par sa grande charité, et fut, en quittant ce poste, nommé curé de Saint-Sylvestre-Cappel.

La vertu de M. Grimminck était aussi aimable que sincère. Sévère envers lui-même et toujours disposé à souffrir quelque chose pour Dieu, il évitait avec soin ce qui aurait pu gêner même légèrement les autres. Peu de choses lui suffisaient; pour le prochain, il était d'une inépuisable libéralité. Aussi recevait-il ses confrères, ses parents ou les parents de ses vicaires et même des étrangers avec tous les égards qu'inspire la charité la plus affectueuse. Il ne sortait que rarement de sa paroisse pour aller visiter quelque confrère du voisinage et particulièrement M. Cohier, curé de Flêtre, personnage d'une grande piété. Presque tout son temps, après les travaux ordinaires du ministère, était

consacré à l'étude des sciences ecclésiastiques, surtout de la théologie et de l'Ecriture sainte. Uniquement occupé de ses obligations personnelles, il ne s'inquiétait point de la conduite des autres, et sur une observation que lui faisait un jour un de ses vicaires, il répondit: « Confrère, peu nous importe comment les autres se conduisent: chacun doit savoir ce qu'il a à faire et non ce que font les autres. »

Cependant des pensées de retraite occupaient souvent l'esprit du vénérable pasteur de Caestre. La vie de solitude, de mortification et de prière, pour laquelle il avait ressenti un vif attrait dès ses premières années, lui devenait de plus en plus chère. Chaque année, il allait passer huit jours, soit dans un couvent de Récollets, où se trouvait son directeur, le P. Benoît Lot, soit au monastère du *Mont-des-Cats* (Catsberg). Il en revenait toujours avec des idées plus fixes et une volonté plus déterminée de se retirer dans un lieu désert. Ses mortifications devenaient aussi de plus en plus fréquentes, tellement que Monseigneur de Ratabon, son évêque, en ayant été instruit, lui ordonna de les modérer. Le vertueux prêtre se rendit aussitôt aux ordres de son supérieur et donna, par cette prompte et simple obéissance, une nouvelle preuve de la pureté de ses intentions. Enfin, après une longue retraite, dans laquelle il suivit tous les exercices spirituels de saint Ignace, M. Grimminck se

sentit tellement pressé par les pensées que jusqu'alors il avait tenues secrètes, qu'il résolut de les exposer à son évêque, et de lui demander la permission de renoncer au ministère pastoral. Quelques prêtres de ses amis cherchèrent à l'en dissuader ; mais il leur répondit avec beaucoup de sagesse, « qu'il n'engagerait personne à suivre le genre de vie qu'il allait embrasser sans des marques certaines que c'était la volonté de Dieu ; mais aussi qu'il ne saurait en détourner une personne qui croirait y reconnaître un dessein manifeste du Ciel. » L'évêque d'Ypres se rendit aux raisons que lui avait apportées M. Grimminck, et consentit, quoique avec peine, à le voir quitter sa paroisse de Caestre, où il avait déjà opéré beaucoup de bien. Ce fut le 19 novembre 1714 que M. Grimminck reçut la permission désirée. Les habitants de Caestre en ressentirent la plus profonde douleur, et rien n'eût été capable de la calmer, si leur charitable pasteur n'avait témoigné son intention de ne pas s'éloigner d'eux complètement. Aussi s'empressèrent-ils de lui construire, selon son désir, une petite cabane et une chapelle, dans un bois situé sur la route de Flêtre à Godewaersvelde. Après qu'il eut distribué tout ce qui lui restait et recommandé à ses anciens paroissiens de prier pour lui et pour son successeur, M. Grimminck se retira dans cette habitation et commença à y mener une vie solitaire et pénitente. Comme l'évêque d'Ypres lui avait donné d'amples

pouvoirs pour tout son diocèse, des ecclésiastiques le priaient quelquefois de venir prêcher la parole de Dieu dans leur église. Le pieux ermite le faisait avec une piété, une force et une charité qui touchaient tous les cœurs. Tous les mercredis on le voyait se rendre à pied, quelque temps qu'il fît, dans une petite chapelle située près du village de Watou, pour catéchiser de pauvres enfants privés de toute instruction. Plus tard, quand ses forces ne lui permirent plus de faire ce trajet, il fixa sa demeure près de cette chapelle, connue sous le nom de Saint-Jean-des-Joncs. Malgré les austérités et les privations qu'il s'imposait, il entreprenait encore des courses pénibles et des travaux continuels. Il visitait les pauvres et les malades, instruisait les ignorants, convertissait les pécheurs, confessait beaucoup de personnes qui s'adressaient à lui, enfin remplissait toutes les fonctions d'un missionnaire et les exercices d'un religieux. Sa dévotion pour le Saint-Sacrement était telle, qu'en célébrant la sainte Messe il paraissait comme ravi hors de lui-même. Il avait aussi pour la Sainte Vierge une affection tendre qu'il savait communiquer à ceux qui l'approchaient. On l'entendait souvent répéter cette parole de Saint Bernard, que Dieu veut que toutes ses grâces nous viennent par Marie. Souvent aussi il prenait pour texte de ses sermons cette parole qne l'Eglise applique à Marie: « Celui qui me trouvera, trouvera la vie et puisera le salut dans le

Seigneur. » Telle fut la conduite de cet homme admirable, jusqu'au jour où il plut au Seigneur de l'appeler à lui. Cette bienheureuse mort arriva le 12 octobre 1728. Par ordre de l'évêque d'Ypres, et pour terminer le pieux différend survenu entre les paroisses qui se disputaient le bonheur de posséder le corps de M. Grimminck, on le déposa dans le chœur de l'église de Watou, près de Poperinghe. Sur son tombeau fut gravée cette épitaphe :

D. O. M.

Ici repose Charles-Louis Grimminck, prêtre, homme de Dieu, pasteur l'espace de douze ans, quatre dans la paroisse de Zuydcoote et huit à Caestre. Il mena ensuite la vie anachorétique, dans une pauvreté, une austérité et une abstinence admirables, et mourut en odeur de sainteté le 12 *octobre* 1728, *à l'âge de cinquante-trois ans. Que Dieu qu'il a servi de tout son cœur soit sa grande récompense !*

Admirons cet esprit de charité que Dieu met dans le cœur des saints et qui leur fait abandonner les biens de la terre avec une joie plus grande que n'en ont les riches mondains à grossir leurs trésors. Et lorsque, par un dépouillement complet de leurs biens, ils se sont rendus semblables à Jésus-Christ pauvre, ils trouvent encore le moyen d'aider et de soulager les pauvres, qui sont ses membres souffrants. Si Dieu ne demande pas que nous abandonnions nos biens, il veut du moins que nous en fas-

sions un bon usage en secourant les malheureux. « Donc, ô homme, donnez au pauvre la terre, et vous recevrez le ciel; donnez un peu d'argent et vous recevrez un royaume; donnez une miette et vous recevrez l'abondance; donnez au pauvre et vous donnez à vous-même, car ce que vous donnerez au pauvre vous le conserverez, et ce que vous n'aurez pas donné un autre le possédera (*). »

(Extrait de la vie de M. Grimminck, publiée à Bruges en 1848).

---

11 NOVEMBRE.

SAINT MARTIN DE TOURS,

Apôtre des Gaules.

Le nom de saint Martin est célèbre dans toutes les provinces des Gaules, comme s'il les avait toutes parcourues, tant ses vertus, ses prédications et ses miracles ont exercé d'influence parmi nos ancêtres. Il serait difficile de déterminer, en particulier, les causes de l'étonnante popularité qu'il a eue de tout temps dans cette contrée, où un grand nombre d'églises et de chapelles le reconnaissent pour patron. On en compte, en effet, jusqu'à cent trente-et-une dans le diocèse actuel de Cambrai, et quatre-

(*) S. Petri Chrys. Serm. VIII.

vingt-cinq dans celui de Tournai. Quelques auteurs en concluent que saint Martin y a prêché la foi, et présentent à l'appui de leur opinion des témoignages très-recommandables. Ils citent saint Grégoire de Tours, qui rapporte dans ses écrits que saint Martin, après avoir renversé des temples d'idoles et baptisé un certain nombre de païens dans le lieu appelé Cysoing, y fit bâtir une église (*). De plus on trouve dans une ancienne chronique de Tournai ce passage que cite Buzelin. « A cette époque, il y avait à l'entrée de la ville (de Tournai), du côté du midi, un mont élevé, couvert d'une forêt et d'arbres qui portaient toutes sortes de fruits. Là l'habitant paresseux se réjouissait comme s'il avait trouvé une partie des jouissances du ciel. On rapportait qu'autrefois saint Martin avait paru dans ces lieux, lorsqu'il parcourait les Gaules en prêchant partout la foi ; qu'il y avait ressuscité un mort, rendu la santé à une multitude de malades, et converti à la foi un grand nombre d'idolâtres (**).

Ces traditions antiques et respectables, auxquelles on pourrait ajouter encore quelques autorités, nous ont déterminé à joindre le beau nom de

(*) Antiqua tradito est, S. Gregorii Turonensis testimonio roborata, S. Martinum, in vico Cysoniensi, destructis delubris baptizatisque gentilibus, ecclesiam ædificâsse, anno reparatæ salutis 386. (Propre de l'église de Cysoing. Lille, 1843, p. 51).

(**) Buzelin. Lib. II, cap. II, p. 248. — Molanus 11 nov.

saint Martin aux apôtres de ce pays, et à donner une notice abrégée de sa vie.

Ce saint naquit à Sabarie en Pannonie, d'une famille idolâtre, vers l'an 316. Il était encore très-jeune quand ses parents allèrent habiter la ville de Pavie. C'est là qu'il commença ses études et donna les premiers exemples des vertus qui devaient briller en lui dans la suite. Le plus grand plaisir du pieux enfant était de s'occuper des choses de la religion, d'entendre la parole de Dieu et de s'imposer des privations par amour pour lui. Plus tard il demanda à être admis au nombre des catéchumènes, espérant qu'il pourrait bientôt après recevoir la grâce du baptême. Mais avant que ce désir fût accompli, la vertu du jeune adolescent devait être exposée à une grande épreuve. Un ordre impérial appelait sous les armes tous les enfants des officiers et des soldats vétérans. Martin, quoiqu'il n'eût que quinze ans, fut présenté par son père, ancien tribun dans l'armée. Il prêta le serment militaire et fut enrôlé dans un corps de cavalerie. Au milieu des dangers de tout genre que rencontre la jeunesse dans les camps, le jeune Martin sut conserver son cœur pur. Sa correspondance aux grâces du Ciel lui fit même faire alors de nouveaux progrès dans le bien. Ce fut pendant cette période de sa vie qu'arriva aux portes d'Amiens *(Ambianum)* ce trait connu, que les sculpteurs et les peintres se sont plu à rappeler à

l'admiration de la postérité. Un pauvre, transi de froid et à peine vêtu au milieu d'un hiver rigoureux, demandait l'aumône aux passants. Martin, l'apercevant de loin, se sentit touché de compassion, et sa foi lui faisant voir Jésus-Christ dans la personne du mendiant, il résolut de lui venir en aide. Comme il ne possédait que ses habits et ses armes, il saisit son manteau, le coupa en deux et en donna la moitié au pauvre. La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut couvert de cette moitié de manteau, et s'adressant aux anges qui l'environnaient, il leur disait : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de ce vêtement. » Cette vision porta le vertueux guerrier à demander son congé ; mais ce fut inutilement. Enfin, après vingt-quatre années passées sous les armes, il l'obtint, et de Worms, où il était alors, il se rendit auprès de saint Hilaire à Poitiers (354). L'évêque, appréciant le mérite du néophyte, voulut l'ordonner sous-diacre. L'humble Martin s'y refusa et ne consentit, après beaucoup d'instances, qu'à recevoir l'ordre d'exorciste. Ayant ensuite sollicité de saint Hilaire la permission de retourner dans son pays pour convertir ses parents, il se mit en chemin et arriva dans les défilés des Alpes, où il fut saisi par une bande de malfaiteurs. Déjà l'un d'entre eux avait la hache levée pour lui fendre la tête, lorsqu'il fut arrêté par un de ses compagnons, qui retira saint Martin à l'écart comme pour le dépouiller. Là

il lui demanda comment il ne tremblait pas au moment où la mort le menaçait de si près. A quoi le saint répondit : « qu'ayant mis sa confiance en Dieu, il n'avait rien à redouter des hommes ; que c'était bien plutôt à eux de trembler, puisque cette vie de brigandage qu'ils menaient les exposait à tomber tout couverts de crimes entre les mains de Dieu au moment de leur mort. » Ces paroles produisirent une si profonde impression sur l'âme du voleur, qu'il se convertit aussitôt, se fit ensuite religieux et mourut dans de grands sentiments de piété.

Arrivé dans sa famille, saint Martin eut la consolation de convertir sa mère. Ayant alors appris que des sectaires, répandus dans la contrée, cherchaient à faire des prosélytes et avaient déjà entraîné plusieurs personnes dans l'erreur, il parcourut les lieux où il savait qu'on faisait le plus d'efforts pour répandre le venin de l'hérésie. Les Ariens le chassèrent de l'Illyrie, puis de Milan et de plusieurs autres villes d'Italie. A la nouvelle que saint Hilaire, exilé quelque temps en Phrygie par les intrigues des hérétiques, revenait dans son église en passant par Rome, Martin s'y transporta pour l'y rejoindre ; et comme le pasteur, dans l'ardeur qu'il avait de revoir son troupeau, s'était déjà remis en route, il le suivit en toute hâte, le rejoignit et rentra avec lui à Poitiers. C'est là que, pour satisfaire son désir de vivre dans la solitude, saint Hilaire lui

donna un petit terrain situé à deux lieues de la ville épiscopale appelée alors *Locociagum*, aujourd'hui Ligugé.

Il y avait quelque temps que saint Martin servait Dieu dans cette retraite, lorsque, à la mort de saint Lidoire, les vœux unanimes du clergé et du peuple l'appelèrent à monter sur le siége de Tours. Sa profonde humilité se troubla d'un honneur dont il se croyait indigne et d'un fardeau qu'il jugeait au-dessus de ses forces. Il fallut même recourir à une ruse innocente pour le faire sortir de son monastère, où il voulait terminer ses jours dans un complet éloignement du monde. Devenu évêque, saint Martin ne changea rien dans sa manière de vivre. Afin d'éviter les visites qui le troublaient, il se retira dans un monastère bâti par ses soins, au voisinage de Tours, et qui devint dans la suite la célèbre abbaye de Marmoutier. En peu de temps, un nombre considérable de religieux se réunirent dans ce lieu pour s'y livrer à des exercices de piété et de charité. Voici ce que rapporte Sulpice Sévère de la vie de ces saints anachorètes. « Personne ne possédait rien en propre : tout était commun. Il n'était pas permis de vendre ou d'acheter ; on n'exerçait aucune sorte de métier, et le seul art auquel on s'appliquât, était de transcrire des livres. Encore n'y occupait-on que les plus jeunes ; les plus âgés vaquaient à l'oraison. Il était rare que quelqu'un sortît de sa cellule, si ce n'était pour

s'assembler au lieu de la prière : ils prenaient leur repas ensemble après l'heure du jeûne. Personne ne buvait de vin, à moins que quelque infirmité ne l'y obligeât. La plupart étaient vêtus de poil de chameau, et c'eût été une faute d'être habillé plus mollement. Ce qui est d'autant plus digne d'admiration que parmi ces moines, plusieurs étaient de qualité et avaient été élevés délicatement. » Quelques-uns dans la suite furent élévés à l'épiscopat, et beaucoup de villes regardaient comme un grand bonheur d'avoir pour évêque un des religieux formés par saint Martin. Quoiqu'il fît habituellement sa résidence au milieu de ses disciples, il dut les quitter plusieurs fois, soit lorsqu'il se rendit à Trèves auprès de l'empereur Maxime, soit en d'autres circonstances. Dans tous les lieux par où il passait, il annonçait la parole de Dieu, et les auteurs sont unanimes dans le récit des miracles qu'il opérait partout sur ses pas. Ils citent trois morts à qui il rendit la vie sous les yeux d'une multitude de spectateurs. L'une de ces résurrections, arrivée dans le pays de Chartres, ramena à Jésus-Christ un nombre considérable d'idolâtres. Une autre fois, comme il se trouvait dans la province Eduenne (Autun), il rencontra des habitants qui adoraient un pin d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. Saint Martin ne put s'empêcher de leur montrer tout ce que cette conduite avait de déraisonnable, et combien se trompaient ceux qui rendaient ainsi

une créature des hommages qui ne sont dus qu'au Créateur. Ses paroles faisaient impression sur quelques-uns ; mais les autres, excités par leurs prêtres, se livraient à des transports de colère. Le vénérable évêque, sans se laisser intimider, continua de reprocher à ces païens leur idolatrie, jusqu'à ce que, fatigués de l'entendre, ils promirent de couper l'arbre à condition qu'il se placerait à l'endroit où ils le feraient tomber. Saint Martin, plein de confiance en Dieu et assuré qu'il daignerait, par un signe quelconque, manifester sa miséricorde envers ce peuple, consentit à la proposition. Il se laissa conduire du côté par où l'arbre inclinait, puis au moment où les déchirements des racines annonçaient sa chute, il fit tranquillement le signe de la croix. L'arbre à l'instant se renversa avec violence du côté opposé. Les idolâtres, étonnés de ce prodige, se rendirent à la parole du saint et demandèrent la grâce du baptême.

Autant le saint pasteur avait de zèle pour extirper les erreurs, autant il était rempli de charité et de compassion pour ceux qui en étaient infectés. On le vit plusieurs fois faire les instances les plus pressantes pour obtenir la grâce des hérétiques, dont les excès avaient mérité de graves châtiments. Sa condescendance même sur ce point fut si grande, qu'elle le porta dans une occasion à communiquer avec les partisans d'Ithace, afin de faire pardonner plusieurs personnes condamnées à mort. Cette fai-

blesse momentanée, que le saint se reprochait dans la suite, n'avait eu d'autre cause que la bonté de son cœur. Toutefois, s'il était facile et indulgent pour les autres, il se montrait sévère pour lui-même, et l'on est effrayé à la pensée des privations et des mortifications qu'il s'imposa jusque dans la plus extrême vieillesse. Sa conformité parfaite à la volonté de Dieu ne se démentit jamais non plus, et on l'entendit sur son lit de mort, à l'âge de quatre-vingt-un ans, répéter, au milieu de ses disciples en pleurs, ces touchantes et naïves paroles : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail : que votre sainte volonté soit faite ! » Ce fut dans ces admirables dispositions qu'il rendit son âme à Dieu, le 11 novembre de l'an 400.

---

12 NOVEMBRE.

SAINT LIVIN ou LIÉVIN,

Missionnaire dans le Hainaut et le Brabant.

L'église de Cambrai doit beaucoup aux apôtres Irlandais qui vinrent, surtout pendant le septième siècle, prêcher la foi dans le Nord de la France. Elle aime à rappeler leurs noms et les souvenirs qu'ils ont laissés, afin que cette pensée nous attache

de plus en plus à la religion divine que plusieurs d'entre eux ont généreusement scellée de leur sang. Dans ce nombre il faut compter saint Livin ou Liévin, aujourd'hui patron de la ville de Gand.

Issu d'une puissante famille d'Irlande, saint Liévin fut formé de bonne heure à la sainteté et à la science. L'une et l'autre plaisaient à son cœur innocent. En même temps qu'il croissait en sagesse sous les yeux de Dieu et de ses parents, il avançait dans les études et se faisait remarquer au milieu de ses condisciples par des chants et des poésies, qui devaient plus tard lui mériter le nom de Barde-missionnaire. En effet, le jeune et chaste poète avait déjà senti naître dans son cœur les désirs de l'apostolat; et bien que son humilité effrayée lui eût fait opposer une vive résistance à ceux qui le pressaient de recevoir le sacerdoce, aussitôt qu'il fut revêtu de ce caractère sacré, il se dévoua avec toute l'ardeur de son âme à la mission sublime que le Ciel lui destinait. Prêtre, puis évêque dans cette île des saints, Liévin la quitta dans la suite, par l'inspiration de Dieu, pour ne plus la revoir; et s'étant mis en mer, il aborda au pays des Morins, peut-être près du lieu appelé Marque-Saint-Liévin. On ne connaît pas le détail de ses prédications et de ses travaux évangéliques jusqu'au jour où il pénétra dans la Flandre et le Brabant. Au moment où il touchait ces contrées sauvages et barbares, une voix intérieure lui annonça que bientôt il y répan-

drait son sang. Ce fut surtout auprès de la dépouille mortelle de saint Bavon, dans cette abbaye élevée par saint Amand sur les ruines des statues de Mercure, que cette pensée frappa son esprit. Pendant trente jours, saint Liévin se reposa de ses fatigues auprès de ce tombeau, qui lui rappelait un illustre pénitent, et au milieu de ces religieux parmi lesquels il ne rencontrait que des amis et des frères. C'est là qu'il fit à Dieu le sacrifice de sa vie en même temps qu'il offrait à l'autel la victime sans tache. C'est là encore, qu'avant de partir, il composa un dernier chant de reconnaissance et de dévouement, qui est parvenu jusqu'à nous :

Un peuple barbare, impie, s'agite en tumulte, (dit-il) ;
L'habitant du Brabant est furieux ; il a soif de mon sang, il me frappe ;
Quel mal t'ai-je fait ? ô peuple, je t'apporte ces paroles de paix,
C'est la paix que je t'apporte, pourquoi me fais-tu la guerre ?
Mais la cruauté que tu respires m'appelle au triomphe,
Elle me donne les palmes glorieuses du martyre.

Après avoir exprimé ces pressentiments de sa mort prochaine, Liévin donne à son saint ami Florbert, abbé du monastère, un témoignage de gratitude, pour la douce hospitalité qu'il a reçue dans cette abbaye de Gand, où tout l'a merveilleusement édifié.

C'est là que Florbert brille de l'éclat des vertus,
Comme d'autant de fleurs sans cesse renaissantes.
Modèle de son troupeau, ornement de l'église, concorde de ses frères,

Médecin de leurs maux, son médecin à lui-même;
Comment dirai-je la piété, la joie, l'empressement
Avec lesquels il m'a reçu, moi, étranger?
Il eût suffi à Liévin d'être appelé le frère de ses frères,
Et Florbert lui prodigue les noms de pontife et de seigneur.

Puis vient un dernier souvenir de ses premières années et des chants qui les ont embellies; après quoi il proclame les louanges du grand pénitent de l'Hasbanie, de Bavon, qui de pécheur est devenu un héros, un saint et un illustre patron de son pays.

Au sortir de ce monastère, saint Liévin s'avança dans les terres du Brabant pour prêcher l'Evangile. Après y avoir opéré plusieurs conversions, il fut assassiné par des idolâtres dans le village de Hauthem-Saint-Liévin, au territoire d'Alost, le 12 novembre 657. Les barbares massacrèrent en même temps un enfant appelé Brice, qu'il avait baptisé, et sa mère Craphailde qui avait donné l'hospitalité au serviteur de Dieu.

En 842, saint Thierry, évêque de Cambrai, visita le tombeau de saint Liévin, déjà célèbre par les miracles qui s'y opéraient. Il leva le corps avec solennité ainsi que celui du jeune Brice qu'on avait placé à côté. Dans la suite (1007), Erembolde, abbé de Saint-Bavon, craignant que les barbares ne profanassent ces saintes reliques, les fit transporter dans son monastère, où elles étaient honorées d'un culte public. Cette église est aujourd'hui la cathédrale de Gand.

Il y a, dit saint Jean-Chrysostôme, une voix qui sort du tombeau des martyrs ; elle semble dire : « Voyez quels ont été nos tourments. Nous avons été livrés à la mort ; mais nous avons obtenu la vie éternelle. Nous avons pour Jésus-Christ livré nos corps aux supplices ; mais ces supplices cruels ne durent qu'un moment, et le bonheur qui les suit durera toujours (*). » Adressons-nous à nous-mêmes ces paroles quand nous sommes dans la souffrance. Songeons alors au bonheur qui nous est réservé dans les cieux et à la briéveté de la vie qui passe comme un songe. Disons avec les saints que les misères du temps ne sont plus rien quand on a le cœur fixé au ciel, et qu'on se tient attaché à la croix de Jésus-Christ, qui seul donne la consolation et la force.

(*Acta SS. Belgii*, T. III, p. 96).

---

13 NOVEMBRE.

SAINTE MAXELLENDE,

Martyrisée à Caudry, en Cambrésis.

Le nom de sainte Maxellende est un des plus connus et des plus vénérés dans le Cambrésis. On dirait que Dieu, par l'éclat qu'il a donné au dévouement

(*) S. Joan-Chrys. Homil. de Mart.

de cette jeune vierge, et l'impression qu'a laissée dans les cœurs la mémoire de son glorieux martyre, a voulu proclamer lui-même les gloires de la virginité, et montrer de quels sacrifices héroïques elle est capable par sa grâce. Ainsi, comme dit le Saint-Esprit, la race chaste est immortelle par les souvenirs qu'elle laisse à la terre, et les palmes victorieuses qu'elle reçoit dans le ciel.

Sainte Maxellende naquit à Caudry, non loin de Cambrai, sous l'épiscopat de saint Aubert. Son père, Humlinus, seigneur aussi remarquable par ses vertus que par ses richesses, avait épousé une dame d'une éminente piété. Tous deux vivaient dans l'union la plus parfaite, et se sanctifiaient par la pratique des devoirs de la religion. Dieu bénit leur alliance et leur donna une fille, qui reçut au baptême le nom de Maxellende. Dès ses premières années, elle montra d'heureuses dispositions à la vertu. Afin de satisfaire son goût pour la prière, elle aimait à se retirer tantôt dans un oratoire, tantôt dans une église : et comme si la grâce lui eût révélé déjà le mérite de la chasteté volontaire, elle aimait à déclarer que jamais elle n'aurait d'autre époux que Jésus-Christ. Par amour pour lui, elle distribuait aux pauvres tout ce que ses parents lui donnaient pour ses amusements, et plus d'une fois, dit-on, Dieu se plut à multiplier les provisions de la charitable Maxellende, et à manifester d'une manière sensible combien

ces œuvres de charité lui étaient agréables. A ces vertus elle joignait une modestie angélique et une touchante bonté qui lui attachaient tous les cœurs. Simple dans ses manières, ennemie de la vanité, elle ne voulait point paraître comme une maîtresse au milieu des serviteurs de la maison de son père ; et loin de se couvrir, à la manière des jeunes filles de son âge, d'ornements et de colliers qui relevassent sa beauté, elle se plaisait au contraire à fuir les regards du monde, et ne cherchait à être belle qu'aux yeux de Dieu par la pureté de son cœur et l'innocence de sa vie. Ainsi s'écoulèrent les premières années de la jeune Maxellende ; ainsi elle arriva à l'adolescence, ornée des charmes de la nature et plus encore de toutes les vertus de son sexe.

Déjà une multitude de seigneurs avaient sollicité l'honneur de l'épouser. Les demandes étaient même si pressantes, que les parents en étaient presque importunés. Un jeune homme de la contrée, nommé Harduin, fit surtout tant d'instances auprès d'Humlinus, qu'il arracha de ses lèvres une promesse de mariage ; et afin qu'aucun obstacle nouveau ne vînt s'opposer à cette union, il fallut déterminer et fixer le jour où elle serait célébrée. Lorsque Maxellende connut cet engagement que son père avait pris sans la consulter, elle en ressentit une profonde douleur ; mais se jetant aussitôt en esprit aux pieds de Jésus-Christ, elle lui renou-

vela sa promesse de vivre, pour son amour, dans la chasteté perpétuelle. Cependant le jour approchait où la jeune vierge devait être fiancée. L'embarras était grand dans la famille, et il augmentait à chaque instant par les difficultés que l'on avait à craindre de toutes parts. Humlinus et son épouse, prenant leur fille en particulier, lui demandèrent si elle ne voulait point donner sa main au jeune seigneur à qui elle était promise. Ils lui vantaient ses qualités, ses richesses, la puissance dont il jouissait dans la contrée, et tout ce qui pouvait être capable de faire impression sur son cœur. La mère surtout, joignant ses instances à celles de son époux, adressait à Maxellende les paroles les plus capables de l'ébranler : « Vous pourrez, ma chère fille, disait-elle, servir Dieu dans l'état du mariage, comme vous le désirez. Combien de femmes, depuis le commencement du monde, ont plu au Seigneur par une vie sainte, irréprochable et pleine de bonnes œuvres ! » L'humble et douce Maxellende leur répondit avec respect : « Mes chers parents, laissez-moi, je vous prie, pour cette nuit ; demain je vous découvrirai le fond de mon âme, et je vous dirai ce à quoi je suis décidée. » La jeune fille, qui sentait peut-être son cœur trop ému par les discours de son père et de sa mère, demandait un peu de temps pour consulter le Seigneur et implorer de nouveau son appui.

Toute la nuit elle répandit ses larmes et ses

prières devant Dieu, et Dieu, à son tour, augmenta dans son cœur l'esprit de force et de généreuse constance. Un ange même, si l'on en croit son biographe, vint la consoler et l'affermir par sa présence. Le lendemain, Maxellende s'empressa d'aller auprès de ses parents. A sa vue ils se sentirent remplis de joie : une si prompte apparition leur faisait croire qu'elle était disposée à se rendre à leurs désirs. « Eh bien, ma fille, dit le père, voici le moment où vous allez nous déclarer votre volonté, comme vous l'avez promis hier. Dites-moi donc ce à quoi vous avez pensé cette nuit, ce que vous avez résolu de faire ? » Maxellende répondit alors avec une modeste assurance : « Je ne vous cacherai point la vérité, et je vous dirai franchement ce que je pense en mon cœur. Dès ma plus tendre enfance, j'ai consacré ma chasteté au Seigneur, et rien ne pourra jamais me faire violer cet engagement. Je ne blâme point le mariage ; il a été institué par Dieu, il est bon en soi ; mais je veux être l'épouse de Jésus-Christ ; c'est à lui que je me suis donnée, nul autre ne me possédera jamais. » Cependant le jour des fiançailles étant arrivé, Harduin avec ses parents et ses amis se préparait à venir au château de Caudry. Le père de Maxellende, embarrassé par le refus de sa fille, ne savait quel parti prendre, afin de ne point irriter ce jeune homme d'un caractère vif et impétueux, et dont la famille était puissante dans le pays. Au moment où il le vit arriver

avec le cortége qui l'accompagnait, il se présenta à sa rencontre, et chercha à dissimuler ses inquiétudes et son appréhension. Bientôt tout se prépara pour la cérémonie, et Maxellende fut amenée devant l'assemblée pour donner son adhésion à l'acte qui l'unissait à Harduin. Jusqu'alors elle avait obéi sans résistance ; mais quand vint le moment de déclarer sa volonté, elle s'écria: « Je refuse absolument mon consentement à tout ce qui se fait ici ; je suis déjà promise à un autre époux, et dussé-je périr, rien ne me fera changer de résolution. » Après ces paroles énergiques qui témoignaient d'une manière formelle sa résolution, elle s'éloigna modestement. De part et d'autre les proches et les amis se retirent surpris et mécontents. Harduin surtout, la fureur dans l'âme, part en toute hâte et méditant peut-être déjà le crime qu'il exécutera bientôt.

Depuis ce jour, Maxellende se livrait avec une nouvelle ferveur à tous les exercices de piété. Ses jeûnes étaient plus fréquents, sa prière plus assidue, et sans cesse elle demandait à Dieu qu'il lui plût de conserver par sa grâce son cœur et son corps dans une parfaite pureté. Chaque jour aussi elle nourrissait un grand nombre de pauvres, leur procurait les vêtements dont ils avaient besoin, visitait les infirmes, soulageait les malades, les orphelins, les veuves, et exerçait en un mot toutes les œuvres de charité. On eût dit qu'elle pressentait qu'il lui restait peu de temps à passer sur la terre, et que la

couronne de son martyre était déjà préparée. Elle l'était, en effet, et voici comment Dieu la lui présenta. Le père et la mère de Maxellende ayant été invités à un grand repas par quelqu'un de leurs amis, emmenèrent avec eux une partie de leurs serviteurs. Selon sa coutume, la jeune vierge était restée presque seule à la maison ; « car depuis son enfance elle avait toujours eu une insurmontable répugnance pour ces festins et ces réunions bruyantes, où souvent les oreilles sont blessées par des paroles et des chants trop libres, qui laissent de fâcheuses impressions dans les âmes. » Harduin, informé de tout, fit préparer sa monture, et avec plusieurs de ses gens, il se rendit au château qu'habitait Maxellende. En entendant de près le bruit des chevaux et les clameurs des cavaliers, la frayeur la saisit. Dans son trouble, et ne sachant quel moyen prendre pour mettre son innocence en sûreté, elle conjure sa nourrice de lui indiquer un lieu où elle puisse se cacher et éviter la poursuite de ces hommes. Celle-ci lui présente un grand coffre, et Maxellende s'y étant placée, elle la recouvre aussitôt avec des habits. Déjà Harduin avait forcé la maison : il la parcourait et la visitait en tous sens sans vouloir écouter la nourrice et les autres femmes qui l'environnaient. Voyant l'inutilité de ses recherches, il se disposait à partir, lorsqu'un de ses compagnons, comme s'il était inspiré par le démon, lui indiqua le coffre qui n'avait point été

examiné, et dans lequel, disait-il, on pourrait bien trouver la fugitive. Ils s'en approchent, l'ouvrent et découvrent en effet, cachée sous un monceau d'habits, la vierge timide qui pousse un cri de frayeur à leur vue, et les conjure au nom de Dieu de l'épargner. Sans avoir égard à ses prières, ils la saisissent avec violence, et l'entraînent jusqu'au lieu où fut bâtie depuis une église en l'honneur de tous les saints, de saint Vaast en particulier et de sainte Maxellende. Arrivée là elle s'arrache de leurs mains, et avec un courage que la religion seule peut inspirer : « Je suis fiancée à Jésus-Christ, dit-elle, je ne crains pas vos menaces ; vous pouvez faire périr mon corps, mais vous ne pouvez rien sur mon âme. » En entendant ces paroles, Harduin devient furieux, et saisissant son épée, il en frappe la vierge qui tombe à ses pieds baignée dans son sang. La vengeance du Ciel ne se fit pas attendre : à peine la victime était-elle renversée, qu'Harduin, par un jugement de Dieu, perd la vue. Tous ses complices, frappés de terreur, prennent la fuite, et se dispersent, sans oser parler les uns aux autres, tant l'épouvante les avait saisis. La nouvelle de cette mort et du crime affreux qui l'avait causée, ne tarda pas à se répandre dans toute la contrée ; et bientôt l'on vit arriver des prêtres, des religieux, de pieux laïques, et une multitude de parents et d'alliés de la jeune martyre. Tous se livrèrent à la douleur et versèrent des larmes en

abondance en voyant son corps ensanglanté. L'ayant levé de terre avec respect, il le déposèrent sur un brancard, et le portèrent au chant des hymnes et des cantiques dans l'église des saints apôtres, Pierre et Paul, au hameau de Pommereul (*). C'est là que la vierge fut ensevelie le second jour après son trépas.

Dieu, qui avait été honoré par la constance et l'énergique vertu de sainte Maxellende, ne permit pas que sa mémoire tombât dans l'oubli : il voulut au contraire donner en sa personne un témoignage éclatant de l'honneur qu'il réserve dans le ciel à la virginité. Des miracles ne tardèrent pas à s'opérer a son tombeau, et ils répandirent la joie dans tout les pays d'alentour. C'est alors qu'une pieuse veuve, appelée Amaltrude, qui venait souvent prier dans l'église où reposait le corps saint, eut une révélation. Une nuit, tandis qu'elle était en oraison, le sommeil la surprit, et Dieu lui fit entendre ces paroles : « Allez trouver le pontife de Cambrai, Vin-

(*) In villâ quæ vocatur Pomeriolas. — M. Bevenot, *dans son commentaire sur sainte Maxellende*, avait d'abord cru, comme Colvener, que *Pomeriolas* était Pommereul, village des environs du Cateau-Cambrésis ; mais plus tard, il reconnut avec D. Potier, que le lieu où furent d'abord déposés les restes de sainte Maxellende, était Saint-Souplet, autre village du même canton. Il y a en effet, dans la dépendance de cette commune, une étendue de terrain qui porte encore le nom de *Pommereul*. Cette interprétation s'accorde parfaitement avec les mots qui précèdent, *in basilicâ Sti. Sulpitii*. Note de M. Leglay dans son édit. de la Chron. de Cambrai et d'Arras, p. 415.

dicien, et dites-lui qu'il vienne ici avec des prêtres et des clercs pour lever le corps de la vierge Maxellende, le porter dans le lieu où elle a été tuée, et l'y ensevelir. Le Tout-puissant, pour glorifier son nom, doit opérer beaucoup de prodiges dans ce lieu où, par amour pour Jésus-Christ, elle a été mise à mort par des impies. » A son réveil, Amaltrude s'empressa d'aller à Cambrai auprès de l'évêque, à qui elle fit connaître tout ce qu'elle avait vu et entendu.

Saint Vindicien, ayant appelé les principaux de son clergé, leur communiqua la révélation faite à la vénérable Amaltrude, et la disposition où il était d'exécuter les volontés du Ciel. La nouvelle s'en répandit rapidement dans tout le pays. Un jour fut indiqué pour la cérémonie, et de toutes parts on s'y prépara avec allégresse. La veille de la solennité, un jeûne général fut publié, après lequel on leva de terre le corps de la sainte martyre, au milieu d'une multitude silencieuse. Ces reliques furent déposées sur un brancard puis, au chant des cantiques, on les porta au lieu que Dieu lui-même avait indiqué.

Harduin qui, depuis son crime, était resté aveugle, méprisé de tous, et déchiré de remords, apprit ce qui se passait, et demanda qu'on le conduisit au-devant du cortége qui se rendait à Caudry. Quelques personnes charitables accédèrent à sa demande, et le menèrent par la main. Arrivé

près de ceux qui portaient le corps de la vierge martyrisée, il se jeta à leurs pieds, poussant des cris de douleur et de repentir, confessant ses péchés et demandant à Jésus-Christ, en considération de l'innocente Maxellende, le pardon de son crime. A peine avait-il achevé sa prière, que ses yeux s'ouvrirent de nouveau à la lumière. Au même moment il se releva, courut auprès du vénérable Vindicien, et, se prosternant à ses genoux, il lui raconta tout ce qui s'était passé. Le pontife, au comble de la joie, remercia Dieu de toute l'ardeur de son âme pour le miracle qu'il venait d'opérer, et adressant la parole aux fidèles qui l'environnaient : « Mes frères, dit-il, vous avez vu l'œuvre que le Seigneur a faite en votre présence ; rendons-lui grâces et remercions-le de ce qu'il daigne ainsi glorifier la vierge Maxellende. Point de doute que ce que nous faisons ici ne soit sa volonté. Achevons donc cette sainte cérémonie avec respect et dévotion. » Ayant ainsi parlé, il donna sa bénédiction à la multitude, et la procession se remit en marche. Enfin on arriva au lieu désigné, et le saint évêque, ayant célébré les divins mystères, y déposa les précieuses reliques.

Peu de temps après cette translation du corps de sainte Maxellende à Caudry, saint Vindicien établit en ce lieu des clercs et des religieux, chargés de célébrer l'office divin et de conserver le sacré dépôt. Humlinus, père de la jeune vierge, donna

à cette communauté, pour subvenir à ses besoins, les biens qu'il possédait dans le village, et Harduin lui-même fit de généreuses libéralités pour remercier Dieu de ses miséricordes. Plus tard, à cause des guerres et des courses que faisaient les ennemis, on fut obligé de transporter ailleurs ce corps saint. Sans pouvoir désigner la date précise de cette seconde translation, il paraît fort probable qu'elle eut lieu au huitième siècle. On le porta dans l'église de Saint-Martin hors des murs à Cambrai, où il resta jusqu'à l'évêque Rothard, au Xe siècle. A cette époque on le plaça dans l'église cathédrale, où sainte Maxellende eut depuis une chapelle particulière sous son vocable. Un office double, avec six leçons propres, y était célébré chaque année le 13 novembre, jour anniversaire de son martyre.

Dans les trois translations que nous venons de rapporter, les reliques de sainte Maxellende furent conservées dans leur intégrité. Ce fut l'évêque Gérard de Florines, fondateur de l'abbaye de saint André du Cateau, qui les divisa le premier, pour en donner une partie à ce monastère, le 22 septembre 1025 : l'autre partie, plus considérable, fut conservée à Cambrai. On célébrait dans le monastère de Saint-André cette translation par un office double de seconde classe. Dans cette église, comme à la cathédrale de Cambrai, il y avait une chapelle dédiée à sainte Maxellende ; et tous les ans, le 13

novembre, on y célébrait sa fête, avec octave et d'une manière solennelle. Dans les quatre leçons propres de l'office du jour, on rapportait en abrégé la vie, la mort et les différentes translations des reliques de la sainte martyre.

Le culte rendu à sainte Maxellende dans l'abbaye de Saint-André devint plus célèbre encore par l'établissement d'une confrérie, que les souverains pontifes daignèrent enrichir d'indulgences. Clément X, en 1671, accorda à perpétuité une indulgence plénière pour tous les confrères, le jour de leur entrée dans l'association, une autre le 13 novembre de chaque année, et à l'article de la mort ; 2° sept ans et sept quarantaines, le 6 janvier, fête de l'Epiphanie ; le 9 mai, jour de la translation de saint André ; le 29 juin, fête des saints apôtres Pierre et Paul, et le 22 septembre, anniversaire de la translation des reliques de sainte Maxellende audit monastère ; 3° enfin, soixante jours à chaque confrère pour toute œuvre de piété et de charité qu'il exercerait. A ces priviléges du souverain pontife, les archevêques de Cambrai ajoutèrent encore plusieurs indulgences de quarante jours. Ladislas Jonart, qui gouverna ce diocèse du temps de Clément X, se mit lui-même au nombre des associés. Le révérend Dom Couvreur, abbé du monastère de Saint-André, fit aussi partie de la confrérie, ainsi que tous ses religieux. Ce pieux abbé, pour augmenter la dévotion des fidèles envers la sainte

et propager l'association établie en son honneur, statua que le premier jour libre après le 12 novembre, on chanterait un obit solennel pour les confrères défunts. Toutes ces pieuses pratiques se conservèrent jusqu'à l'époque de la révolution de 1793.

On possède encore aujourd'hui, au village de Caudry, des reliques de sainte Maxellende ; elles sont dans une châsse bien travaillée et exposée dans l'église à la vénération des fidèles. Quatre jeunes filles, distinguées par leur vertu et leur conduite, ont l'honneur de la porter dans les processions publiques. Le vieux château habité par la sainte, ou plutôt celui qui l'a remplacé, existe pareillement. De l'avenue qui y conduit on aperçoit une petite niche renfermant sa statue ; sur le côté du château il y a une chapelle très-ancienne, bâtie peut-être à l'endroit où était la vieille église dédiée à sainte Maxellende. Chaque année, la fête de la sainte martyre est célébrée avec pompe le treize du mois de novembre. Ce jour-là, ou le dimanche suivant, les habitants du village se font une obligation de remplir leurs devoirs religieux, et d'honorer leur sainte patronne par des actes de piété.

Il y a dans la virginité quelque chose de supérieur à la nature, qui commande le respect à ses ennemis mêmes, et les force quelquefois de devenir ses admirateurs. L'Eglise a toujours vu briller dans son sein une multitude de ces vierges qui font

sa gloire et son ornement. Aussi se plaît-elle à adresser sans cesse, par la bouche de ses docteurs, les plus touchantes exhortations aux âmes généreuses que Dieu appelle à cet heureux état. « O vierges, s'écrie saint Cyprien, si vous considérez la grandeur de la récompense qui vous attend, ce que vous faites est encore bien peu. C'est l'immortalité qui est promise à la persévérance ; c'est la vie éternelle, c'est un royaume que Dieu vous promet... Conservez votre don, conservez votre récompense... En persévérant dans la charité et la virginité vous devenez semblables aux anges... O vierges ! combattez avec courage, marchez avec constance et arrivez heureusement à la récompense (*). »

(*Acta SS. Belgii*, T. III, p. 567).

---

14 NOVEMBRE.

SAINT CHILLIAN ou CHILLÈNE,

Missionnaire Irlandais, fondateur du monastère d'Aubigny, près d'Arras.

Cet apôtre n'est pas plus connu que la plupart de ses compatriotes qui vinrent d'Irlande en France. On admet généralement qu'il appartenait

(*) S. Cypr. De hab. virg.

à une des familles princières de cette île, alors partagée en une foule de petits royaumes, et que ses vertus lui méritèrent les honneurs du sacerdoce et de l'épiscopat. La profonde humilité du pieux irlandais n'accepta qu'à regret cette dignité qu'avaient sollicitée pour lui le clergé et le peuple; néanmoins il se soumit à la volonté de Dieu, et s'efforça d'y correspondre en remplissant fidèlement toutes les fonctions de son ministère. Il n'est guère possible de dire si saint Chillian a gouverné une église en Irlande avant d'arriver dans ces contrées. Beaucoup de raisons portent à croire qu'il était plutôt évêque régionnaire : c'est aussi en cette qualité qu'il vécut parmi nous.

Après avoir rempli son pays des bienfaits de sa charité; après avoir évangélisé les peuples, converti beaucoup de pécheurs, rendu la santé à des malades, et visité différents lieux consacrés à la religion, saint Chillian fit le pèlerinage de Rome, selon la pratique presque générale des missionnaires à cette époque. Il resta dans cette ville près de onze ans, occupé à des fonctions qu'on n'indique pas, dans une église dédiée à saint Pierre, puis il revint en France. C'est alors que nous le rencontrons auprès de saint Faron, évêque de Meaux, avec qui il entretint des rapports intimes. Par son conseil, il alla prêcher la foi dans le pays des anciens Atrébates (Artois) où, à cause de l'étendue des deux diocèses réunis de Cambrai et d'Arras, les ouvriers

apostoliques étaient plus nécessaires. Les travaux de saint Chillian sont presque entièrement inconnus. On voit seulement qu'il fonda, avec le secours d'un noble seigneur du pays, appelé Eulfe, un monastère à Aubigny, près d'Arras. Il paraît vraisemblable que cette maison fut habitée par des religieux qui se placèrent sous sa conduite, et qu'il dirigea dans les voies de la perfection, en même temps qu'il évangélisait les habitants des contrées voisines. L'époque de sa mort est fixée au milieu de la seconde partie du septième siècle.

Le monastère d'Aubigny fut soumis par l'évêque d'Arras, Alvise, à l'abbé du Mont-Saint-Eloi, qui y plaça des religieux. Il devint depuis un des prieurés dépendants de cette abbaye.

(*Acta SS. Belgii*, T. III, p. 591).

---

15 NOVEMBRE.

GUILLAUME ALLEN,

Chanoine de la métropole de Cambrai, Cardinal, fondateur du séminaire anglais de Douai.

Dieu, qui voulait conserver dans l'Angleterre la foi catholique, qu'Elisabeth avait juré d'extirper de son royaume, choisit pour cette œuvre sainte, parmi les prêtres anglais exilés sur le continent, le célèbre Guillaume Allen. Issu d'une honorable

famille du comté de Lancaster, étudiant, puis docteur à l'université d'Oxford, il avait reçu, avec le caractère sacré du sacerdoce, les grâces réservées aux hommes que le Ciel destine à de grandes choses. Dès les premiers jours du règne de la fille de Henri VIII, il donna les témoignages les plus éclatants de sa fidélité à l'église romaine. Plus tard, il se rendit à Louvain, où pendant deux ans il excita l'admiration des docteurs et des étudiants de la savante université. Les exilés d'Angleterre reconnaissaient en grand nombre que c'était à Allen qu'ils devaient le bonheur d'avoir persévéré dans la foi ou d'avoir quitté l'erreur après un moment de séduction.

Au milieu des études auxquelles il s'appliquait avec ardeur, une pensée le poursuivait : celle de perpétuer le sacerdoce dans sa patrie et de combler les vides que l'exil, la vieillesse et bientôt la hâche des bourreaux devaient multiplier. A cette pensée se joignait le désir d'entreprendre le voyage de Rome, comme un grand nombre de ses religieux ancêtres, pour rendre ses hommages au pontife assis sur le siége de saint Pierre. Allen put accomplir ce désir : il eut pour compagnons de son pèlerinage Morgan Philips, ancien recteur du collége Oriel, et le docteur Vendeville, professeur à l'université de Louvain.

Or, un jour qu'ils s'entretenaient de pieux projets d'avenir, Vendeville manifesta à ses deux amis

le dessein qu'il avait conçu de fonder une association pour le soulagement des esclaves des états barbaresques. Cette confidence frappa Allen et jeta dans son âme comme un trait de lumière. Sur le champ la parole échappe de ses lèvres et, avec l'accent d'une douleur profonde, il se met à déplorer le sort de son infortunée patrie, exposée à tomber bientôt dans un esclavage pire que celui des nègres, surtout quand la mort aura moissonné les anciens prêtres restés fidèles à la foi. « Qui donc, continue-t-il, comblera ces vides du sanctuaire, et quel service immense ne rendraient pas à l'église de Jésus-Christ les âmes zélées et charitables qui employeraient leurs richesses et leurs talents à une œuvre si nécessaire ! »

Quelques mois après leur retour de Rome, Guillaume Allen recevait une lettre dans laquelle le docteur Vendeville, alors attaché à l'université de Douai, l'engageait à venir se fixer dans cette ville. Il lui proposait d'y prendre ses grades, lui promettait toute sa bienveillance et sa protection pour réaliser les intentions qu'il avait manifestées. Le secret de Dieu commençait à se révéler.

Allen se rendit à Douai, où la réputation de son rare mérite l'avait déjà dévancé. Les portes de l'université lui furent immédiatement ouvertes, et, à la demande des magistrats, une chaire de théologie fut offerte au savant anglais, qui excita bientôt, comme à Louvain, l'admiration de ses

nombreux auditeurs. Peu touché de ces applaudissements qu'il reportait fidèlement à Dieu, Allen pensait sans cesse à sa patrie et aux moyens de lui conserver ses antiques croyances. Son zèle ne recule devant aucun des obstacles que rencontrent ses desseins : il cherche, il interroge, il sollicite, sourtout il prie, et Dieu bénissant sa courageuse persévérance, lui donne enfin la consolation d'ouvrir un petit asile pour les bannis d'Angleterre. C'était dans le courant de l'année 1568. Sur le champ, Allen fait un appel à tous les étudiants des universités d'Oxford et de Cambridge, répandus en France et dans les Pays-Bas. Il les invite à venir se joindre à lui pour former tous ensemble une communauté, et, par leurs efforts réunis, commencer l'œuvre sainte qu'il a entreprise : la conservation de la foi cathotique dans leur patrie par l'apostolat ou par le martyre. A cette voix amie d'un prêtre qui joint au plus heureux caractère et à la science l'ascendant d'une éminente vertu, tout s'agite dans les écoles. Une multitude de jeunes étudiants, déjà docteurs pour la plupart, se réunissent dans une modeste habitation et mettent en commun le peu qu'ils possèdent afin de se procurer les choses nécessaires pour la nourriture et le vêtement. Allen y ajoute avec bonheur ses honoraires de professeur de l'université, et tout ce qu'il peut recevoir des personnes charitables qui s'intéressent à son entreprise. Tel est le faible commencement

de cette œuvre qui obtînt de si prodigieux résultats. En peu de temps, le nombre des sujets se multiplia au-delà de toutes les prévisions. Malgré les proclamations d'Elisabeth et les peines portées par les lois, malgré la vigilance des gardes, malgré la ruse des espions et des traîtres dispersés en tous lieux, la plus active correspondance s'établit entre les jeunes étudiants de Douai et leurs anciens compagnons.

Dix ans seulement après l'appel fait par Guillaume Allen à ses jeunes compatriotes, cinquante-deux prêtres déjà avaient quitté le séminaire de Douai, leurs études achevées, pour retourner dans leur patrie et travailler à la conservation de la foi. On a vu dans ce recueil avec quelle piété et quel courage vraiment sacerdotal un grand nombre d'entre eux donnèrent leur sang pour la cause de l'Eglise catholique.

Ce grand homme, contre qui l'hérésie épuisa la calomnie comme elle épuisait sa cruauté sur ses disciples, passa la dernière partie de sa vie à Rome même, où le retenait la dignité de cardinal à laquelle l'avait élevé Sixte-Quint. Universellement estimé pour sa science et sa vertu, il était chéri de ses compatriotes catholiques, qui trouvaient en lui un bienfaiteur et un père. On peut dire que son existence tout entière leur fut consacrée. Tout ce que Dieu lui avait donné de grâces, de vertus et de talents; tout ce que son mérite éclatant lui fit

obtenir de la faveur des grands et des puissants du siècle, il le consacra au succès de la cause sacrée de l'Eglise. Déjà honoré dans sa patrie par les grades reçus à l'université d'Oxford et les charges importantes qu'il y remplissait, il ne le fut pas moins dans les différents pays où la Providence dirigea ses pas. Nommé successivement chanoine des églises métropolitaines d'York, de Cambrai et de Reims; docteur en théologie et professeur dans les universités de Louvain et de Douai, puis cardinal du titre de Saint-Martin-des-Monts, il a été incontestablement l'un des hommes qui ont fait au seizième siècle le plus d'honneur à l'Angleterre comme à l'Eglise.

(*La Persécution religieuse en Angleterre sous Elisabeth*, p. 120-438).

---

16 NOVEMBRE.

ANDRÉ WILSON,

Frère du scholasticat de Saint-Omer.

L'un des frères du scholasticat des jésuites anglais de Saint-Omer dont le nom est inscrit au Ménologe de la compagnie, s'appelait André Wilson. Dès son entrée en religion il éprouva un désir ardent d'imiter le dévouement héroïque des missionnaires, qui, non contents d'exciter par leurs travaux la foi lan-

guissante des catholiques en Angleterrre, l'avaient encore scellée de leur sang. Mais le Seigneur lui fit souffrir un autre genre de martyre, en permettant qu'il fût attaqué d'une maladie des plus cruelles lorsqu'il étudiait en philosophie. Durant tout le cours de cette maladie, il ne cessa un seul instant de donner l'exemple d'une patience admirable et de la résignation la plus entière à la volonté de Dieu. Il le remerciait de ce que, à la fleur de l'âge, il lui accordait la grâce d'avoir quelque part aux souffrances de sa passion. Dans les plus grands accès du mal on lui entendait souvent prononcer ces paroles : *Auge, Domine, patientiam, auge dolorem*. Plus il souffrait, plus aussi il paraissait désirer souffrir. Il disait encore : « Seigneur, si vous voulez que mes douleurs durent non seulement plusieurs jours, mais plusieurs années, et s'il était possible, même plusieurs siècles, soyez béni, soyez béni. »

Les pères de la compagnie, voyant dans un âge si peu avancé, tant de courage et de constance au milieu des plus vives douleurs, ne pouvaient retenir leurs larmes. Aussitôt qu'il eut reçu le saint Viatique, il expira dans les sentiments d'une grande paix, après avoir prononcé, avec la plus tendre dévotion, les saints noms de Jésus et de Marie.

(*Ménologe*, 15 jan.)

---

17 NOVEMBRE

LES PÈRES FENWICK, TURNER, GAVEN ET WHITEBREAD,

Jésuites anglais de St.-Omer et de Watten.

Des cinq missionnaires jésuites qui furent exécutés à Londres l'an 1679, à l'occasion du prétendu complot papiste, quatre avaient fait leur éducation au séminaire anglais de Saint-Omer, puis après, leur noviciat à Watten. C'étaient Jean Fenwick, né de parents protestants, et qui avait renoncé à tout pour suivre la voix de sa conscience; Antoine Turner, fils d'un ministre anglican, et qui avait fait les mêmes sacrifices; Jean Gaven, de Londres et enfin le père Whitebread, sexagénaire et provincial de l'ordre. Un secret pressentiment avait comme averti ce dernier du sort qui l'attendait. Peu de temps avant son retour en Angleterre, et son arrestation qui suivit de près, il était à Liége où on le pria d'adresser une exhortation aux jeunes anglais qui s'y préparaient au sacerdoce. L'orage excité dans le royaume par la célèbre imposture du complot papiste n'avait pas encore éclaté. Le père Whitebread dans son allocution reconnaît avec son jeune auditoire que les temps sont assez tranquilles, surtout quand on les compare à ceux

qui ont précédé ; mais ce calme combien de temps durera-t-il ? Dieu seul le sait, et peut-être le moment n'est-il pas éloigné où Jésus-Christ présentera de nouveau à ses ministres le calice des amertumes et des douleurs. Reprenant alors le texte de son discours : *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ?* l'orateur le commente avec une chaleureuse émotion. « *Pouvez-vous boire le calice que je vais boire moi-même ?* » Pouvez-vous endurer une cruelle persécution ? Pouvez-vous supporter avec joie d'être trahis, faussement accusés et jetés dans un cachot ? » — « Nous le pouvons » — « Dieu soit béni. » — « Pouvez-vous supporter les brutalités d'un geôlier, dormir sur la paille et vivre de quelques morceaux de pain ? Pouvez-vous être serrés dans les chaînes et les entraves ? pouvez-vous endurer la torture ? » — « Nous le pouvons. » — « Dieu soit béni. » — « Pouvez-vous recevoir avec patience la sentence d'un juge inique, qui vous condamne à une mort cruelle et ignominieuse, à être pendus, écartelés, mis en morceaux ? » — « Nous le pouvons. » Et chaque fois que le prêtre catholique répondait à l'interrogatoire du Sauveur, on le voyait, les mains sur la poitrine, les yeux fixés au ciel dans l'attitude de la prière, faire à Dieu le sacrifice de sa vie et se soumettre à toutes les persécutions pour son amour.

Le père Whitebread, à peine sorti du vaisseau qui le ramenait en Angleterre, fut arrêté ; et malgré

la fièvre qui le dévorait, jeté dans un cachot le corps chargé de chaînes. Sans entrer dans le détail du monstrueux procès dans lequel lui et ses compagnons, contre tout droit et toute justice, furent impliqués, rappelons les circonstances si touchantes du supplice de ces confesseurs de la foi. Ce fut le 20 juin qu'ils furent traînés sur la claie au lieu ordinaire des exécutions. Le peuple, malgré la fureur dont on l'avait comme enivré, s'adoucit tout-à-coup à la vue de ces hommes, dont la figure portait l'empreinte de la modestie et d'une sincère piété. Au pied de la potence, le père Whitebread prend le premier la parole : « Vous attendez sans doute de moi, dit-il aux nombreux spectateurs, que je vous entretienne de ma condamnation et de ma mort, c'est-à-dire du projet prétendu de faire périr Sa Majesté et de changer le gouvernement de l'église et de l'état. Eh bien ! en ce moment où vous me voyez prêt à comparaître devant le Dieu tout-puissant, pour être jugé irrévocablement sur toutes les pensées, les paroles et les actions de ma vie, je déclare à vous tous ici présents et au monde entier, que je meurs innocent de tous ces crimes dont on m'a accusé. Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui m'ont accusé faussement. Cette fausseté, le temps peut-être, l'éternité du moins la manifestera... » Le père Turner à son tour prend Dieu à témoin que jamais il n'a assisté à aucune réunion dans laquelle on ait formé un complot contre Sa

Majesté. « Je proteste, dit-il, devant Dieu, et sur la foi d'un homme qui va mourir, que je n'ai jamais entendu de la bouche d'aucun catholique, soit prêtre, soit laïque, rien qui fît connaître qu'il était instruit d'un complot. » Le missionnaire rappelle ensuite qu'il y a trente ans qu'il s'est converti à la religion catholique, et il remercie Dieu de l'avoir ramené dans sa miséricorde, lui, le fils d'un ministre anglican et ancien bachelier de l'université de Cambridge, à la connaissance de la vérité, malgré le vice de sa première éducation. Après une touchante prière qui termine cette déclaration, le confesseur de la foi s'arrête pour laisser la parole au père Gaven.

La pensée du régicide dont on l'accuse ainsi que ses compagnons, et de cette doctrine qu'on attribue à tout son ordre en particulier, remplit son âme d'une sainte indignation. « Bien-aimés compatriotes, s'écrie-t-il, me voici sur le point de mourir. Me voici arrivé à l'heure décisive pour mon âme, heure où je puis espérer mon pardon, si je reconnais mes crimes avec un vrai repentir; mais où je n'ai à attendre au contraire que la damnation éternelle si je les nie. Eh bien! à cette heure suprême, je proteste et je jure solennellement par tout ce qu'il y a de plus saint au ciel et sur la terre, en présence du Dieu de gloire que je vais voir face à face, que je suis innocent, comme l'enfant qui n'est pas encore né, des crimes de trahison que Titus Oates et Dug-

dale ont dénoncés au tribunal et soutenus avec serment. Et ne croyez pas qu'il y ait dans mon esprit aucune équivoque ou restriction: je vous parle sincèrement et sans ambiguité, et si la vérité n'est pas dans mes paroles, je prie Dieu de m'exclure de la gloire céleste et de me condamner au feu de l'enfer. C'est assez sur ce point. Maintenant, mes chers compatriotes, je vous déclare, et je déclare au monde tout entier, que je suis catholique romain, prêtre, et de la société de ceux qu'on appelle jésuites. Et parce qu'ils ont été faussement accusés d'admettre la doctrine du régicide, je crois qu'il est de mon devoir, en ces derniers instants de ma vie, de protester contre cette calomnie. Aucun jésuite en particulier, ni les jésuites en général, ne tiennent une pareille doctrine; ils la détestent, ils l'ont en horreur. Je puis vous assurer que parmi les nombreux écrivains de cette compagnie qui ont publié des livres de philosophie et de théologie ou des commentaires, il n'en est pas un seul à ma connaissance qui admette cette doctrine du régicide, soit contre un prince hérétique, soit contre un païen ou un tyran. Le seul Mariana, jésuite espagnol, en parle: il ne résout pas la question, mais la laisse en problème; et son ouvrage a été dénoncé, corrigé et censuré. N'est-ce donc pas une chose déplorable qu'à cause de la témérité d'un seul homme, tous les membres d'un corps religieux, malgré leurs protestations unanimes contre

cette doctrine, soient jugés et condamnés? Le temps ne me permet pas de discuter ce point avec détail; mais je puis vous citer comme autorité la parole royale du sage et vertueux Henri IV, l'aïeul de notre gracieux monarque Charles II. Dans un discours public qu'il prononça, il dit, entre autres choses, pour la défense des Jésuites, qu'il était très-satisfait de leur doctrine touchant les rois, et qu'elle était conforme à la doctrine de l'église. Mais qu'ai-je besoin d'apporter la parole d'un seul prince, quand l'univers tout entier défend ici la cause des Jésuites? Est-ce que dans l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Espagne et les Flandres, les rois et les princes ne confient pas aux jésuites l'éducation de leurs enfants? Ne s'adressent-ils pas à eux pour la direction de leur conscience? Et pouvez-vous croire que ces monarques et ces princes agiraient ainsi, s'ils étaient persuadés que les jésuites professent les détestables principes que vous leur supposez et pour lesquels vous les poursuivez aujourd'hui en Angleterre? » Le martyr ajoute encore quelques paroles pour protester de son innocence et demander à Dieu le pardon de tous ceux qui ont contribué à sa mort.

Le père Fenwick, le dernier, fait en peu de mots une protestation énergique contre les crimes qu'on lui impute, et finit en demandant à Dieu le pardon de ses accusateurs, de ses juges et de ses bourreaux.

Les confesseurs de la foi avaient cessé de parler

et déjà les exécuteurs leur avaient passé la corde autour du cou, quand on vit accourir à toutes brides un cavalier criant de loin d'une voix étouffée : « Grâce, grâce. » Le messager arrive, fend la foule, pénètre jusqu'auprès de la potence et s'arrête en face du shérif, à qui il communique les volontés de son maître. Charles II accorde aux cinq jésuites la vie qu'ils ont mérité de perdre pour leur trahison, à la seule condition qu'ils reconnaîtront la conspiration et révèleront tout ce qu'ils peuvent en savoir. Les martyrs remercient tous ensemble Sa Majesté pour les intentions de clémence qu'elle leur témoigne. Quant à la conspiration, ils déclarent n'en rien connaître : encore moins en sont-ils coupables. Ils ne peuvent, par conséquent, recevoir aucun pardon à ces conditions. Quelques minutes après, leurs corps, détachés de la potence, tombaient sous la hache du bourreau, pendant que des catholiques recueillaient sur leurs mouchoirs des gouttes de ce sang innocent qui coulait à flots sous leurs yeux.

(*La perséc. relig. en Angl. sous les successeurs d'Elisabeth*, p. 476).

---

18 NOVEMBRE.

JEAN-BAPTISTE DE VILLERS,

Président du séminaire des Evêques à Douai.

La vie de Jean-Baptiste De Villers, écrite par un digne prêtre de Cambrai, M. l'abbé Leroy, lui-même sous-président du séminaire d'Hennin à Douai, mérite d'être signalée dans ce recueil. Ce vénérable personnage naquit le 7 mai 1669 au village de Clavier, dans le duché de Luxembourg, au diocèse de Liège. Il eut beaucoup à souffrir dans son enfance des caprices et des duretés d'une belle-mère, pour qui néanmoins il ne cessa jamais d'avoir toute la déférence convenable. A douze ans, son père le plaça à Liège dans une pension où il fit ses études avec distinction. Sa vertu y fit aussi des progrès qu'on put reconnaître à Louvain, où il arriva en 1684 comme étudiant en philosophie. Quelques condisciples, dont la conduite était peu convenable, lui firent un moment négliger ses devoirs; mais il ne tarda pas à rentrer en lui-même et à reprendre ses exercices de piété avec une nouvelle fidélité. Cette expérience qu'il avait faite du danger des mauvaises compagnies lui fut une leçon salutaire dont il ne perdit jamais le souvenir.

Ce fut à l'âge de vingt-six ans que Jean-Baptiste

De Villers, consentit à recevoir la prêtrise à Liège même, d'où il alla ensuite remplir les fonctions de vicaire dans le petit village de Wasme, près de Mons en Hainaut. Il n'y avait pas bien longtemps qu'il exerçait le saint ministère dans ce lieu, quand le président du séminaire Moulart à Douai alla lui faire une proposition qui montre bien la haute opinion que l'on avait déjà de son mérite. « Monsieur, lui dit-il en l'abordant, je viens vous enlever et vous conduire à Douai pour m'aider en qualité de préfet dans la direction de mon séminaire, et je crois que c'est la volonté de Dieu que vous me suiviez. » Le supérieur du séminaire Moulart ayant été nommé peu de temps après président du séminaire de Tournai, on jeta les yeux sur M. De Villers pour le remplacer. Il put échapper cette première fois par l'habilité avec laquelle il dirigea les volontés vers M. Dumont, son intime ami, alors professeur de théologie à l'abbaye de Villers, au diocèse de Namur. Mais la charge qu'il redoutait et qu'il avait su décliner, lui fut bientôt imposée quand la supériorité du séminaire des Evêques, ou *Séminaire brûlé*, vint à vaquer. L'évêque d'Arras, Guy de Sève, lui déclara lui-même en termes précis « que la volonté très expresse du Seigneur était qu'il acceptât, et que lui, son évêque, lui ordonnait de ne plus résister. » Le saint prêtre se soumit alors sans réplique et se transporta aussitôt au lieu où la Providence l'appelait.

C'est dans ce poste élevé et important que sa foi, son zèle et toutes ses vertus se manifestèrent avec le plus grand éclat. Les rapports qu'il entretenait avec les évêques de la province et en particulier avec l'archevêque de Cambrai, sous le patronage duquel était placé le séminaire des évêques, l'obligèrent en plusieurs circonstances de faire des démarches auprès de quelques personnages influents à cette époque. Il alla jusqu'à Louvain pour rappeler à l'obéissance au Saint Siége le docteur Van Espen, qui le reçut avec distinction et lui fit des promesses auxquelles malheureusement il ne tint pas dans la suite.

Le saint prêtre, jusque dans un âge très avancé, pratiqua d'une manière admirable toutes les vertus et se livra à toutes sortes de bonnes œuvres. Il fut honoré et aimé de tous les évêques de la province de Cambrai. Fénelon, en particulier, avait pour lui une déférence qu'il manifestait publiquement en toute occasion. M. De Villers mourut à l'âge de 77 ans, le 6 octobre 1746. Il laissa en mourant une si grande réputation de sainteté « qu'on fut obligé d'enfermer exactement tout ce qui avait appartenu à ce cher défunt, parce que tout le monde accourait pour avoir quelque chose de ses saintes reliques. »

(Vie de M. Jean-Baptiste De Villers, prêtre, président du séminaire provincial des évêques à Douai.—Lille, 1788).

19 NOVEMBRE.

PIERRE PRUUS,

Franciscain, né à Lille, martyrisé près de Gand.

Ce vénérable personnage naquit à Lille et entra de bonne heure dans l'ordre de saint François d'Assise. A une grande piété et une parfaite innocence de mœurs il joignait une étonnante érudition et un grand talent pour la prédication. Ses vertus et ses qualités avaient fait une si heureuse impression sur l'esprit de ses confrères que, dans une assemblée générale tenue à Ath, ils lui conférèrent unanimement le titre de vicaire de l'ordre. Il ne remplit pas longtemps cette charge, car un jour qu'il se rendait d'Ath à Gand pour visiter le père provincial, il fut arrêté par une bande d'hérétiques, cachés en embuscade, qui le traitèrent avec la plus horrible inhumanité. Tout ce qu'ils avaient sous la main servit d'arme à ces forcenés pour frapper leur victime. Ils accablèrent de coups le religieux inoffensif, le couvrirent de blessures et ne s'enfuirent que quand ils crurent l'avoir tué. Après un long évanouissement, le père Pruus revint à lui, et avec le secours de Dieu et de son ange gardien, il arriva, en rampant plutôt qu'en marchant, jusqu'à une petite cabane voisine d'un

moulin. Là il demanda d'une voix faible et presque mourante que, pour l'amour de Jésus-Christ crucifié, on voulût bien recevoir un pauvre frère franciscain. Le meunier et les autres personnes de la maison ouvrirent aussitôt et se sentirent émus jusqu'aux larmes en voyant le religieux dans un état si lamentable. Ils s'empressèrent aussitôt de lui donner tous les secours en leur pouvoir. Comme ils essayaient de détacher son habit collé contre sa poitrine, il jaillit une si grande abondance de sang, que la petite habitation en était remplie. Pendant ce temps le vénérable religieux répétait avec calme quelques prières pour se préparer à la mort ; puis, ayant remercié avec effusion ses charitables hôtes et demandé de nouveau à Dieu le pardon de ses meurtriers, il rendit le dernier soupir. Le meunier s'empressa d'aller, cette même nuit, avertir les franciscains du couvent de Gand, qui vinrent prendre le corps tout sanglant de leur confrère et l'ensevelirent avec honneur dans leur communauté.

(Raissius, XIX nov.)

---

20 NOVEMBRE.

NICOLAS TRIGAULT,

Jésuite, natif de Douai, missionnaire en Chine.

Nicolas Trigault naquit à Douai en 1577, et fut admis à dix-sept ans dans l'institut des jésuites. Après avoir enseigné les humanités à Lille, puis à Gand, il s'occupa spécialement de l'étude des sciences et des langues orientales. Le général de son ordre lui ayant accordé la permission qu'il sollicitait avec instance d'aller prêcher la foi en Chine, il choisit pour l'accompagner quelques confrères instruits et dévoués. Arrivé à Lisbonne en 1606, il composa, en attendant le départ du vaisseau, son premier ouvrage, qui trace les devoirs du parfait missionnaire. Profondément pénétré de ce sublime sujet, il écrivit son livre avec le feu qui l'animait pour la propagation de la foi.

Le père Trigault arriva à Goa le 10 octobre 1607. Sa faible constitution, encore altérée par un long séjour sur mer, sous le soleil de l'équateur, l'obligea de s'arrêter dans cette colonie portugaise pour reprendre des forces et habituer son corps à un climat aussi différent de celui de la Flandre. Trois ans plus tard (1610), il prit terre à Macao, dans la province de Canton, d'où il ne tarda

pas à pénétrer dans l'intérieur du vaste empire chinois. Sans négliger ses travaux apostoliques, il étudia cet étrange pays, s'initia à son langage, observa ses mœurs et ses usages, et ne pensa à le quitter que quand le besoin de nouveaux missionnaires se fit sentir. Il prit alors la détermination de revenir en Europe, afin de faire un second appel pour cette sainte et pacifique croisade.

Le missionnaire s'embarqua pour l'Inde, où ne trouvant pas de vaisseau prêt à partir en Europe, sans attendre plus longtemps, il commença une des plus audacieuses entreprises qu'on puisse imaginer. Seul et faible, sans guide et sans escorte, sans richesses et sans armes, il prit sa route par terre et à pied à travers l'Inde, la Perse, les déserts de l'Arabie, de la Syrie et de l'Egypte. Il parcourut ainsi la plus grande largeur de l'Asie, traversant des pays immenses, sans routes, sans villes et quelquefois sans idiômes connus. Le récit des privations qu'il endura, des dangers qu'il courut, est au-dessus de toute imagination : dire combien de fois il fut arrêté par des fleuves et des rivières, sans ponts et sans bâteau, par des chemins de montagnes sans passages, par des escarpements de rochers sans issue, par des déserts sans fin, paraîtrait presque fabuleux. Cependant, ces obstacles apportés par une nature rude et sauvage, n'étaient rien encore en comparaison de tout ce qu'il eut à souffrir des bêtes féroces et des hommes quelque-

fois plus brutes et plus cruels encore. Un homme animé de l'esprit évangélique et de l'amour d'un Dieu crucifié peut seul embrasser volontairement tant de souffrances et de fatigues.

Du Caire, où il arriva enfin, le courageux missionnaire vint à Otrante, puis à Rome, où il dédia au pape Paul V son troisième ouvrage sur l'histoire des missions en Chine.

En Belgique, le père Trigault prêcha dans les principales villes en faveur des missions. Il le fit avec un grand succès à Valenciennes, le 26 janvier 1617, un peu plus tard à Anvers et à Douai.

Ayant bientôt réuni quarante-quatre missionnaires, parmi lesquels son frère Elie Trigault, son cousin Hubert de Saint-Laurent, tous deux de Douai, et Jean de Celles, de Cambrai, il partit de nouveau pour sa mission en 1618. Après une longue traversée pendant laquelle il eut la douleur de voir mourir son frère, son cousin et plusieurs autres compagnons, il arriva à Goa où lui-même tomba dangereusement malade. A peine rétabli, il partit pour Macao, d'où il pénétra de nouveau en Chine, après sept ans d'absence.

Le saint et savant missionnaire continua de s'y livrer aux travaux de son pénible ministère jusqu'au jour où il tomba épuisé par les privations et les fatigues de tout genre qu'il avait endurées. Le 14 novembre 1628, dit M. l'abbé Dehaisne, dans son intéressante vie du père Trigault, fut un jour de

deuil pour la mission. Le missionnaire se rendit à la chapelle pour célébrer la sainte messe. Avant de revêtir les ornements sacerdotaux, frappé d'une sorte d'avertissement du Ciel, un de ces pressentiments que Dieu donne parfois à ses élus, il appela l'un de ses confrères, voulant, disait-il, se confesser sur le champ, comme s'il était à sa dernière heure. Il reçut le sacrement de pénitence, monta ensuite à l'autel et célébra le saint sacrifice de la messe avec une ferveur toute particulière. Pour faire son action de grâces, il alla s'agenouiller sur un pupître en bois placé dans le chœur et il y pria longtemps, la tête cachée dans les mains. Etonné de le voir rester dans la chapelle plus longtemps que de coutume, un autre missionnaire l'appela : il ne répondit pas. S'approchant alors plus près, il lui toucha les mains et la tête, qui étaient pâles et déjà froides. Le père Trigault avait rendu son âme à Dieu pendant son action de grâces après la sainte communion.

---

21 NOVEMBRE.

LE FRÈRE MATHIAS DE LA SAULX,

A Douai.

Le 27e jour de novembre de l'année 1617 mourut à Douai le frère Mathias De la Saulx, coadjuteur

temporel. Il entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de vingt-et-un ans. Comme il avait quelque connaissance de la langue latine et de la chirurgie, on lui confia la charge d'infirmier. Sa charité et la gaîté de son caractère le rendaient très propre à cet emploi, et en effet il s'en acquittait à la satisfaction de tous, lorsqu'il faillit devenir victime d'une tentation cachée sous le prétexte d'un plus grand bien. Il se persuada qu'avec ses talents il pouvait aspirer au sacerdoce et fit en conséquence de vives instances auprès des supérieurs, contre la règle qui prescrit aux religieux de la Compagnie de se contenter du degré qui leur a été assigné par l'obéissance. Les supérieurs s'efforcèrent de lui faire voir que ses prétentions étaient suggérées par le démon de l'orgueil ; ils lui remirent devant les yeux que beaucoup de religieux d'un mérite distingué avaient par humilité choisi de préférence le degré de coadjuteur temporel. Tout fut inutile. On résolut donc de le renvoyer et déjà le jour était fixé, quand, la dernière nuit qu'il devait passer dans la maison, il lui sembla voir au pied de son lit saint Ignace, qui jetait sur lui un regard sévère, le menaçant de la mort éternelle s'il abandonnait sa vocation. Le frère De la Saulx, saisi d'effroi, se mit à pleurer amèrement sa faute, et aussitôt que le jour parut, il alla se jeter aux pieds du supérieur, le conjurant pour l'amour de saint Ignace qui lui avait donné cet avertissement salutaire, de ne pas

le renvoyer, et lui promettant en même temps de se renfermer dans l'humilité qui convenait à son degré. Le supérieur, touché de son repentir, lui pardonna. Ce fut pour le frère De la Saulx comme le commencement d'une vie nouvelle. Dès lors il s'attacha, sans jamais se démentir, au soin de sa perfection et se rendit cher à tous les pères et plus encore à Dieu qui est riche en miséricorde à l'égard des pécheurs repentants. Peu de temps après, la peste s'étant déclarée à Douai, où se trouvait alors le frère De la Saulx, il demanda et obtint la permission de se consacrer au service des malades. Il fut bientôt atteint lui-même de la contagion et mourut victime de la charité à l'âge de trente-cinq ans, après en avoir passé quatorze dans la Compagnie.

(Ménologe, 27 nov.)

---

22 NOVEMBRE.

SAINT AUTBODE,

Missionnaires irlandais, à Waucourt, près d'Arras.

Entre les villes d'Arras et de Cambrai, on rencontre le village de Waucourt, près duquel serpente la petite rivière de Cogneul. L'église de ce lieu a pour patron saint Autbode, dont le nom s'écrit aussi quelquefois Aubode ou Obode. Molanus, Gazet et Chastelain en parlent dans leurs écrits; mais

c'est surtout Colvenère qui donne le plus de détails sur ce saint personnage; on regrette seulement qu'il n'ait point indiqué les sources où il a puisé.

Saint Autbode, dit-il, né en Irlande, quitta sa patrie et arriva vers l'an 650 aux confins de l'Artois, du Hainaut, de la Picardie et des autres pays adjacents. Là il prêcha l'évangile avec plusieurs compagnons de ses courses apostoliques, et tous ensemble opérèrent de grands fruits de salut. C'est principalement dans les environs de la ville d'Arras que ce saint annonça la parole divine. Afin de donner plus d'autorité à ses prédications, Dieu l'avait doué du don des miracles, et il en fit un nombre considérable dont les peuples gardèrent longtemps le souvenir. On voit au village de Waucourt une petite fontaine qui porte son nom, et dont les eaux sont très-salutaires aux malades et aux infirmes. Aujourd'hui encore, ceux qui sont attaqués de la fièvre en boivent et sont souvent guéris par les mérites du saint patron.

Saint Autbode se rendit plus tard à Laon où « il passa le reste de sa vie dans l'exercice des plus sublimes vertus, crucifiant sa chair par de continuelles mortifications, répandant beaucoup de larmes pour la conversion des pécheurs, souffrant avec joie les injustes persécutions qu'on lui suscitait, et offrant sans cesse à Dieu l'hommage de ses ardentes prières. » Cet homme d'une vie si pure et si simple s'endormit paisiblement dans le Seigneur le 21e jour du mois

de novembre 690, et alla recevoir dans le ciel la récompense de sa piété, de ses travaux et de ses souffrances. Les peintres le représentent ordinairement sous l'habit d'un ermite, tenant d'une main un bâton et de l'autre un chapelet, pour exprimer sans doute sa qualité de religieux missionnaire. A Waucourt, on célèbre sa fête le 22 novembre, lendemain de la fête de sainte Ursule et de ses compagnes.

(*Acta SS. Belgii*, T. v, p. 599).

---

23 NOVEMBRE.

SAINT SARRE,

à Lambres, près de Douai.

Rien de moins complet que ce que l'on peut dire touchant saint Sarre. Le savant Humbert Bevenot, religieux bénédictin de Saint-André, du Cateau, puis doyen de Maubeuge où il est mort en 1846, a fait de grandes recherches sur ce saint personnage et n'a pu trouver que ces quelques faits rappelés au souvenir du pieux lecteur.

Saint Sarre naquit au village de Lambres, près de Douai, de parents riches et puissants. Un privilége très-ancien, accordé par Raoul, évêque d'Arras, en 1213, suppose et confirme cette opinion dans ce qu'il dit « des terres et propriétés de saint

Sarre, que les échevins et habitants de Lambres avaient divisées sous la foi du serment... » Il paraît qu'étant encore jeune, il témoigna à ses parents le désir de se consacrer à Dieu et qu'il foula généreusement aux pieds tous les biens et les plaisirs du siècle pour entrer dans la cléricature. Ordonné prêtre dans la suite, il fut attaché à l'église de Notre-Dame de Cambrai, et plus tard, ce semble, à la paroisse même de Lambres, en qualité de pasteur.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque où il a vécu. Quelques-uns supposent que ce fut au VI[e] siècle, parce que, disent-ils, le corps de Sigebert, roi d'Austrasie, assassiné à Vitry, près de Douai, fut transporté au village de Lambres, et que par conséquent il est probable que l'église paroissiale érigée sous le patronage de saint Sarre y existait déjà. Cette raison est faible et hasardée. D'autres supposent qu'il vivait au XI[e] siècle ; mais leur opinion est également fausse, puisque ses reliques furent transportées en 1025, de l'église de Notre-Dame de Cambrai dans celle de Saint-André du Cateau, et que Baldéric, auteur de la Chronique de Cambrai et d'Arras, qui vivait à cette époque, ne fait pas mention de lui. Nous préférons le sentiment des savants auteurs des Actes des Saints de Belgique, qui supposent que saint Sarre vivait au VII[e] siècle, époque si féconde en saints dans ce pays. Cette opinion, sans preuves positives en sa faveur,

mais aussi sans raison qui la contredise directement, parait être la plus probable.

Depuis le moment où Gérard de Florines, évêque de Cambrai, transporta dans son monastère de Saint-André, au Cateau, les reliques de saint Sarre, les religieux le regardèrent comme un de leurs principaux patrons. Ils célébraient sa fête le 24 novembre, et non le 23 comme à Cambrai, à Lambres, à Vred, à Estrées et à Courchelettes, toutes paroisses du diocèse actuel de Cambrai. Cet office était tiré en entier du commun des confesseurs non pontifes.

Il est très douteux si les reliques de saint Sarre ont été conservées au Cateau : tout porte à croire qu'elles ont péri en 1133, quand Gérard Maufilastre incendia la ville. Cette opinion paraît d'autant plus fondée, qu'en 1631, Paul Boudot, évêque d'Arras, donna, du consentement du pasteur et des habitants de Lambres, à Antoine de Montmorency, abbé du monastère de Saint-André, une partie du chef conservé de temps immémorial dans ce village.

Saint Sarre est représenté de différentes manières dans les tableaux. A Lambres, on le voit sous un habit d'ermite, avec un scapulaire, et portant dans la main droite un instrument tranchant : peut-être veut-on exprimer de cette manière que, comme les apôtres, il travailla de ses mains pour vivre et faire l'aumône aux pauvres. Dans l'abbaye de Saint-André, il était représenté revêtu des habits sacerdotaux et tenant un livre à la main.

(*Acta SS. Belgii*, T. v, p. 190).

24 NOVEMBRE.

LE PÈRE JACQUES LEFÈVRE,

Dominicain, né à Tourcoing.

Les actes du chapitre général des dominicains, tenu à Venise en 1592, renferment ce passage : « Dans la province de la Germanie inférieure, l'an 1591, la veille de la sainte Catherine, martyre, le R. P. Jacques Lefèvre, docteur en la sacrée théologie et régent à l'Université de Louvain, faisant route pour aller annoncer aux peuples la parole de Dieu pendant l'Avent qui était proche, après avoir été d'abord tourmenté de la main des hérétiques par des supplices variés et cruels, l'espace de trois jours, fut enfin mis à mort par le glaive, laissant après lui le témoignage d'une patience admirable et d'une foi invincible. »

Ce nouveau martyr, né à Tourcoing dans la première partie du seizième siècle, embrassa la règle de saint Dominique au couvent de Lille, le 8 juillet 1565. Il étudia la théologie à Louvain, d'où il revint à Lille au milieu de ses frères qui l'élurent prieur de leur communauté en 1586. Deux ans plus tard, le chapitre provincial tenu à Valenciennes (18 septembre 1588) le nomma définiteur de sa province et premier régent de l'étude des domini-

cains à l'Université de Louvain. Cet enseignement de la théologie dura trois ans, après lesquels le père Jacques Lefèvre, reçu docteur à l'Université, commença à prêcher plus habituellement la parole de Dieu. « Non content des leçons de théologie qu'il donnait, il se livrait avec zèle à l'instruction du peuple. Outre ses écrits théologiques, il avait composé des sermons pour les dimanches et les fêtes tant de l'avent que du carême. Il avait fait aussi différents travaux concernant la prédication, que ses confrères de Louvain recueillirent avec un soin religieux. Doué d'une éloquence peu commune, Lefèvre produisait une grande impression sur son auditoire. Aussi se montrait-on avide de l'entendre, et de toutes parts on le demandait pour annoncer au peuple la parole de Dieu. Animé d'un zèle ardent pour le salut des âmes, il s'opposait de tout son pouvoir aux hérétiques qui s'efforçaient, avec un incroyable acharnement, de semer partout leurs erreurs. C'est sans doute ce qui lui valut la gloire de périr par leurs mains, et de confirmer par sa mort les vérités saintes qu'il annonçait. »

Le saint religieux se rendait pour prêcher l'avent à la petite ville de Huy, à dix lieues de Louvain, lorsqu'il fut arrêté par des gueux des bois qui l'entraînèrent dans une cabane isolée. Là, pendant trois jours, ils lui firent souffrir tout ce que leur rage put inventer, jusqu'à ce qu'enfin un de ces misé-

rables, par pitié peut-être, acheva la victime d'un coup de couteau. Cette mort arriva le 24 novembre 1591 : le père Lefèvre n'avait alors que 42 ans environ.

(Notice biogr. par le P. Alex. Prouvost, p. 91).

---

25 NOVEMBRE.

OLIVIER MANARE,

Jésuite, né à Quincy, en Artois.

Le père Olivier Manare, l'un des membres les plus célèbres de la Compagnie de Jésus à son origine, naquit à Quincy, en Artois, dans l'année 1523. Ses parents, qui étaient très-religieux, l'avaient consacré à Dieu même avant sa naissance, et les heureuses dispositions que le jeune enfant manifesta dès ses premières années, montrèrent que le Seigneur avait exaucé leur prière. Quand il fut en âge d'étudier, on l'envoya à Louvain, où il eut occasion d'entendre le père Strada. Les discours de ce jésuite et sa sainteté le frappèrent tellement qu'il demanda à être admis dans la Compagnie; mais sa trop grande jeunesse ne permit pas de se rendre à ses désirs. Quand il eut terminé son cours de philosophie, le jeune Olivier Manare alla achever ses études à Paris. C'est dans cette ville qu'il connut le père Mercurian, depuis général de la Compagnie,

et fit sous sa conduite les exercices spirituels de saint Ignace. Après quelques jours d'indécision, le vertueux jeune homme résolut de se consacrer à Dieu et d'embrasser le nouvel institut. Peu de temps après sa réception dans la Société, il fut envoyé à Rome auprès de saint Ignace, qui le nomma recteur du collége romain. Olivier Manare alla ensuite, par l'ordre de ses supérieurs, fonder à Lorette un collége de la Compagnie et en prendre la direction. Les commencements de cet établissement furent pénibles, et plus d'une fois les religieux se virent réduits à une fâcheuse extrémité faute de ressources. Le digne jésuite ne se départit jamais de la confiance qu'il avait dans la Providence, et il ressentit plus d'une fois les effets de sa protection spéciale. Au moment où l'on croyait que ses frères allaient être privés de toute nourriture, les petites provisions de la communauté semblaient se multiplier sous la main de ceux qui étaient chargés de les distribuer.

Un souvenir également cher se rattache au séjour que fit à Lorette le père Olivier Manare. C'est dans cette ville, en effet, qu'il établit les prières de quarante heures durant le carnaval, pour détourner le peuple d'assister à une comédie infâme que l'on devait jouer ces jours-là. Ces pieux exercices se sont depuis répandus dans tout l'univers catholique, et l'on sait quels fruits de salut ils ont de tout temps opérés. Envoyé plus tard en France en qua-

lité de Provincial, le père Olivier Manare révéla aux magistrats de Paris un complot formé par des huguenots et qui ne tendait à rien moins qu'à incendier la ville. Les rapports qu'il fit furent reconnus pour véritables, et la ville fut sauvée, grâce aux mesures énergiques que l'on déploya aussitôt. Au carême de l'année 1571, le père Olivier Manare se rendit à Verdun pour réveiller la foi dans ces contrées, que leur proximité avec l'Allemagne exposait à de plus grands dangers. « Par une ingénieuse adresse, il chargeait les enfants du rôle de missionnaires. Formés en congrégation, ils se partageaient les divers quartiers de la ville : ils devaient empêcher, par leurs prières ou par leurs remontrances, les disputes et les blasphêmes. Partout ils recrutaient pieusement pour le tribunal de la pénitence, et il n'était pas rare de voir ces jeunes gens rentrer au collége, conduisant chacun sous la garde de sa charité, cinquante ou soixante individus de tout âge, ouvriers ou soldats, qu'ils présentaient au confessionnal. »

Après la mort d'Everard Mercurian, général de la Compagnie, Olivier Manare, qui remplissait alors les fonctions d'assistant des provinces du Nord, fut créé vicaire-général de l'ordre, et annonça la quatrième congrégation pour le 7 février 1581. Il est très-vraisemblable qu'il eût été nommé général de l'ordre si une parole, prononcée dans l'abandon d'une conversation intime, et qui, contre sa pensée,

laissait voir un désir de remplir un jour cette charge, n'avait été rappelée. L'excessive délicatesse de l'humble religieux le porta même à renoncer sur le champ aux droits que lui donnait son titre de profès. Dans un âge plus avancé, il se retira au noviciat de Tournai, qu'il édifia grandement par ses vertus. Il y mourut saintement en 1615, la quatre-vingt douzième année de son âge.

(*Les hommes illustres de la Comp. de Jésus.* — Raissius, XXVIII nov.)

---

26 NOVEMBRE.

LE VÉNÉRABLE PHILIPPE DE CAVEREL,

Abbé de Saint-Vaast d'Arras.

Philippe de Caverel, l'un des abbés de Saint-Vaast d'Arras les plus illustres et les plus saints, a laissé dans toute la province de Flandre et d'Artois une mémoire vénérée. Son zèle pour le développement des bonnes et fortes études était admirable. C'est à son initiative et à son dévouement qu'il faut attribuer en particulier la fondation, à Douai, du collége de Saint-Vaast. Le vénérable abbé visitait un jour cet édifice déjà en partie achevé, quand il aperçut à peu de distance un vieux prêtre anglais, chapelain de l'église Notre-Dame, également occupé à considérer les nouvelles constructions. A

une question que lui adressa l'abbé, le vieillard répondit avec franchise que ces bâtiments lui paraissaient beaux et bien convenables à leur destination. « Toutefois, ajoute-t-il avec l'autorité que lui donnait son grand âge, il serait peut-être meilleur que l'abbé de Saint-Vaast (il ne savait pas que c'était à lui-même qu'il parlait), exerçât d'abord sa charité envers des religieux de son ordre. A Douai même, il se trouve en ce moment des bénédictins anglais qui n'ont guère où reposer leur tête et qui sont dépourvus de tout. » L'abbé Philippe de Caverel accueillit ces paroles du respectable vieillard comme un avertissement du Ciel, et résolut d'aider ses frères d'Angleterre de tout son pouvoir. Après avoir obtenu des lettres de recommandation de l'archiduc Albert et du nonce du pape, résidant à Bruxelles, il donna à ces religieux un lieu pour s'y retirer momentanément. Il jeta en même temps les fondations du collége des Bénédictins-Anglais, où, depuis deux siècles et demi se sont formés tant de prêtres et même de martyrs. Le vénérable abbé exerça la même libéralité fraternelle à l'égard de religieuses bénédictines, qui durent à son concours et à son influence leur établissement à Douai et à Grammont. D'autres ordres religieux reçurent pareillement des témoignages signalés de sa munificence. Philippe de Caverel jouissait de la plus haute considération auprès des princes et des puissants du siècle : il

était employé par eux dans les négociations les plus importantes, tant à cause de sa grande intelligence des affaires que de la haute opinion que l'on avait de sa vertu. Sa mort fut un deuil général non seulement dans l'abbaye de Saint-Vaast, mais encore dans tout le pays où son nom était en bénédiction.

(Bucelin. *Menol. Benedict.* supplem., x dec.)

---

27 NOVEMBRE.

SAINT ACHAIRE,

Evêque de Tournai et de Noyon.

La famille et la patrie de saint Achaire sont inconnues. C'est dans le monastère de Luxeuil, en Bourgogne, qu'on le rencontre; et c'est après s'y être formé, sous la conduite de saint Eustase, à la pratique des vertus religieuses, qu'il fut appelé à occuper les siéges réunis de Tournai et de Noyon, à la mort de l'évêque Ebrulphe. Ce choix indique assez « que sa parfaite piété et sa grande science seules lui méritèrent l'insigne honneur de l'épiscopat. »

Toute la suite de sa vie révèle en lui l'homme de Dieu, animé du zèle de sa gloire et du salut des âmes. Pour atteindre ce noble but, il usa sagement

de tous les moyens que la Providence mettait en son pouvoir, ou qu'il recherchait avec sollicitude. Surtout il s'appliqua à réunir autour de sa personne un grand nombre d'ouvriers apostoliques, pour évangéliser les peuplades encore païennes de ses deux vastes diocèses. C'est auprès de lui que saint Amand travailla longtemps, tellement qu'il semble à quelques hagiographes que saint Achaire lui avait confié d'une manière spéciale la direction de l'église de Tournai, pendant que lui-même résidait dans celle de Noyon, où le retenaient souvent des affaires importantes.

Aimé et vénéré des rois Clotaire II et Dagobert I qui admiraient son éminente vertu, saint Achaire obtint de ces princes plusieurs priviléges en faveur de son église et des aumônes pour les pauvres et les malheureux. Il demanda à Dagobert des lettres qui permissent à saint Amand de se présenter avec moins de danger au milieu des sauvages habitants du nord de la Flandre et du Brabant. Un peu plus tard il obtint également que l'église de Térouane, où la foi était comme éteinte, fût confiée à saint Omer qu'il désigna lui-même pour ce poste difficile. Ces quelques traits, recueillis dans les actes de plusieurs autres saints, font regretter que l'on ne connaisse pas ceux de saint Achaire. Il mérite incontestablement de prendre rang parmi les évêques qui ont le plus contribué, au septième siècle, à la propagation de l'évangile dans nos provinces.

L'époque de sa mort est incertaine : plusieurs auteurs la placent à l'an 639, d'autres à 647 ou 648. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, appelée aujourd'hui Sainte-Godeberte, auprès de Noyon. Sa fête se célèbre le 27 novembre.

(Acta SS. Belgii, T. II, p. 33).

---

28 NOVEMBRE.

SAINT MAXIME,

A Wismes en Artois.

Dans une notice ajoutée à la vie de saint Maxime, évêque de Riez, en Provence, Godescard remarque qu'on l'a confondu avec un saint Maxime de Wismes, en Artois. Ce dernier est peu connu : à Abbeville, on lui donne le nom de saint Mans, et à Boulogne-sur-Mer, où il est honoré comme patron, celui de saint Masse. Il y avait, continue cet auteur, dans l'église Saint-Wulfran d'Abbeville, une belle châsse qui renfermait une partie considérable de ses reliques. Son chef et quelques-uns de ses ossements étaient gardés à Ypres. L'église d'Antoing, près de Tournai, en possédait aussi plusieurs parcelles. On découvrit les reliques de saint Maxime, à Wismes, non loin de Saint-Omer, le 13 décembre 953. Elles furent visitées en 1065 par Milon II, de Térouane,

accompagné des évêques d'Amiens et de Noyon. Ce saint est honoré comme évêque et sa fête se célèbre le 27 novembre, jour marqué dans le martyrologe d'Usuard pour celle de saint Maxime de Riez.

---

29 NOVEMBRE.

CUTHBERT MAINE,

Prêtre du séminaire anglais de Douai.

Le premier missionnaire du séminaire anglais de Douai qui répandit son sang pour la foi sous le règne d'Elisabeth, fut Cuthbert Maine, du comté de Devon. Son oncle, entraîné par faiblesse dans le schisme et désirant laisser à son neveu le riche bénéfice qu'il possédait, l'envoya de bonne heure aux écoles publiques. Le jeune homme fut nommé ministre anglican lorsqu'à peine il achevait sa dix-huitième année. Cuthbert, comme il l'avouait dans la suite, ne connaissait à cet âge ni la religion ni le ministère sacré. Appelé quelques années plus tard à un poste important dans l'un des colléges d'Oxford, il s'y attira, par l'amabilité de son caractère, l'affection des protestants et des catholiques. Quelques-uns de ces derniers, qui avaient remarqué ses belles qualités, essayèrent de lui faire comprendre dans quelles erreurs sa naissance et

surtout son éducation première l'avaient malheureusement engagé. On n'eut pas beaucoup de peine à montrer au jeune anglican la fausseté de cette religion, inconnue pendant douze siècles à l'Angleterre et alors imposée par une femme ; mais des engagements étroits et de puissants intérêts le retenaient. Il était réservé aux disciples d'Allen, qui venaient à son appel de se réunir en communauté dans une maison à Douai (1568), de ramener à la foi catholique celui qui plus tard devait entrer dans la voie sanglante où Dieu les appellerait eux-mêmes.

Plusieurs des anciens étudiants d'Oxford, et parmi eux Edmond Campian, avaient appris l'état d'incertitude et de perplexité où se trouvait leur ancien compagnon d'étude. Ils lui écrivirent des lettres pressantes pour le déterminer à rompre ses liens et à venir les rejoindre dans un lieu où, comme eux, il pourrait obéir en toute liberté à la voix de sa conscience. Une de ces lettres tomba par hasard entre les mains de l'évêque de Londres, qui dépêcha immédiatement un courrier à Oxford pour faire saisir le jeune ministre et plusieurs autres étudiants également compromis. Ces derniers furent arrêtés sur le champ Cuthbert Maine, alors dans son pays natal, fut averti par un ami et eut le temps de prendre un vaisseau qui le transporta en France. C'est ainsi que la Providence l'amena à Douai, où il prononça son abjuration. Le nouveau

converti fit en peu de temps de rapides progrès dans la pratique des vertus chrétiennes et sacerdotales. Tout son désir était de réparer au plus tôt ses quelques années de faiblesse et d'égarement en travaillant au salut de ses compatriotes. Aussi sa joie fut grande lorsque, en 1576, il reçut la permission de se rendre à la mission d'Angleterre. Ce fut au comté de Cornwall qu'il s'arrêta, dans la demeure de M. Tregian, gentilhomme catholique à qui Dieu réservait, comme à son ministre, une large part de tribulations et de souffrances. Le missionnaire, qu'on fit passer pour un maître-d'hôtel, put, une année entière, exercer son ministère dans cette famille et dans le pays; mais au mois de juin 1577, l'évêque anglican d'Exeter s'étant rendu à Thuro, le shérif du lieu et plusieurs autres personnes le prièrent de visiter avec eux la maison de M. Tregian, dans laquelle, disaient-ils, Cuthbert Maine, prêtre papiste, devait être caché. Après une courte délibération, on convint que le shérif, avec le chancelier de l'évêque, quelques gentilshommes et leurs serviteurs, se chargeraient de cette mission. L'audace insolente de cet officier imposa tellement à M. Tregian, qu'après un moment de résistance, il fut contraint de céder et de laisser scruter toute sa demeure. Le prêtre catholique fut arrêté, ses livres, papiers et lettres enlevés et remis à l'évêque, puis envoyés, comme le prisonnier, à Launceston. Cuthbert Maine y resta

dans un affreux cachot environ trois mois, après lesquels on le traduisit au tribunal. Là on l'accusa d'avoir obtenu de Rome une bulle qui lui donnait le pouvoir d'absoudre les sujets de Sa Majesté la reine Elisabeth : c'était une copie de la bulle du jubilé de 1576 trouvée dans ses papiers ; d'avoir publié cette bulle dans la demeure de M. Tregian, d'avoir maintenu l'autorité usurpée de l'évêque de Rome, renié la suprématie de la reine, et apporté dans le royaume, puis donné à M. Tregian un *Agnus Dei* ; enfin d'avoir dit la messe dans la maison de ce gentilhomme.

Ces accusations, dont quelques-unes étaient complétement fausses, furent suivies d'une sentence de mort, à laquelle on ajouta cette réflexion insultante : « Que quand les preuves évidentes manquent, de fortes présomptions les remplacent, et que rien ne pouvait empêcher de condamner l'accusé comme prêtre papiste et ennemi de la religion de la reine. » — « Grâces à Dieu, » s'écria Cuthbert Maine en entendant ces paroles. La veille du jour fixé pour l'exécution, plusieurs gentilshommes vinrent le visiter dans sa prison avec des ministres anglicans. Ils espéraient le gagner au schisme ou le confondre ; mais eux-mêmes furent réduits au silence. Toutefois, par une manœuvre odieuse et déjà habituelle, on ne manqua point de répandre le bruit que le prêtre papiste, convaincu et couvert de confusion, n'avait pu répondre aux objections

des ministres. Le confesseur de la foi ne protesta contre ces calomnies qu'en se préparant à la mort. Les sectaires tentèrent un dernier effort : ils lui offrirent la vie s'il jurait que la reine était le chef suprême de l'église d'Angleterre. Cuthbert Maine, prenant alors une bible entre ses mains, fait sur elle le signe de la croix, la baise avec respect, puis d'une voix ferme : « La reine, dit-il, n'a jamais été, elle n'est pas, et elle ne sera jamais le chef de l'église d'Angleterre. » Cette réponse entendue, les gardes se disposent à le conduire au supplice. On avait choisi pour l'exécution la place publique de Launceston, où s'élevait une potence. Le martyr y fut traîné sur la claie comme les criminels de haute trahison. Arrivé au pied de l'échelle, il se met à genoux, fait sa prière et monte ensuite avec courage. Au moment où le bourreau lui passe la corde autour du cou, il ouvre la bouche pour parler au peuple rassemblé ; mais le shérif qui préside l'exécution lui imposant silence, il se remet tranquillement en prière. Quelques minutes après on l'entend s'écrier : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, » et il reste suspendu. Presque aussitôt le bourreau coupe la corde. Le martyr, en tombant, donna lourdement de la tête contre le billot sur lequel il devait être coupé en morceaux. Ce coup acheva de l'étourdir et le rendit moins sensible à l'horrible boucherie qui s'accomplit à l'instant sur son corps. Quatre quartiers furent portés, pour y

être exposés, dans les villes de Bodwin, de Tregny et de Barnstaple, et au château de Launceston. On plaça la tête sur un mole à Wadebridge, le long d'un grand chemin très-fréquenté : les entrailles avaient été jetées dans un brasier. Cette scène atroce se passait le 29 novembre 1577.

(*La Perséc. relig. en Anglet. sous Elisabeth,* p. 194).

---

30 NOVEMBRE.

LE BIENHEUREUX JOSCIO,

Religieux du monastère de Saint-Bertin.

Le monastère de Saint-Bertin, par sa position, son importance et la fidélité avec laquelle on y observait la discipline religieuse, méritait souvent de recevoir la visite de personnages éminents dans l'Eglise. Parmi ses hôtes les plus illustres, on compte un archevêque de Cantorbéry, qui y passa vers le milieu du XII[e] siècle, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome. Le prélat, invité à adresser quelques paroles d'édification aux religieux, les entretint de la dévotion des pèlerins de Rome envers la Sainte Vierge, et de leur habitude de réciter ou même de chanter en son honneur cinq psaumes, dont les lettres initiales formaient le nom de Maria. Ces psaumes étaient : *Magnificat, Ad*

Dominum cùm tribularer clamavi, *Retribue*, *In convertendo, Ad te levavi*. Ils étaient précédés chacun de la récitation d'un *Ave Maria*. Parmi les religieux réunis au chapitre pour assister à l'instruction du vénérable archevêque se trouvait un frère appelé Joscio, homme d'une piété admirable et d'une régularité parfaite. Touché de ce qu'il entendait et en particulier de ce témoignage de la dévotion du peuple d'Italie envers la Sainte Vierge, il prit la résolution de rendre tous les jours à la Mère de Dieu le même tribut d'hommage, et n'y manqua jamais jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva le 30 novembre 1163. Or, il plut à Notre Seigneur de manifester alors la grande vertu de ce religieux, et surtout la touchante affection qu'il avait pour sa Sainte Mère. Des auteurs contemporains rapportent qu'au moment de sa mort, on vit cinq roses qui semblaient s'épanouir sur son visage. Deux sortaient de ses yeux, deux autres de ses oreilles, et une cinquième de sa bouche. Sur celle-ci se trouvait écrit le mot *Maria*, comme pour témoigner que ce prodige était une récompense de la fidélité av c laquelle le bienheureux Joscio avait observé la pieuse pratique des pèlerins de Rome. Pendant les sept jours que le corps du religieux resta exposé, beaucoup de personnages distingués le visitèrent, et parmi eux trois évêques. André, d'Arras, l'un d'entre eux, fit lui-même la cérémonie des funérailles. Plus tard, le miracle des roses fut gravé sur

des pierres blanches, placées derrière le chœur de l'église de Saint-Bertin. On les voyait encore du temps de Gazet, qui en parle dans son Histoire Ecclésiastique des Pays-Bas. Lorsque, en 1619, une fête fut instituée en l'honneur de ce pieux cénobite, on convint de donner à la chapelle de la Sainte Vierge le nom de Chapelle de l'Assomption et du bienheureux Joscio.

(Molanus, xxx nov.)

1er DÉCEMBRE.

SAINT ÉLOI,

Evêque de Tournai et de Noyon.

La vie de saint Eloi, si précieuse par les traits de vertu et les instructions qu'elle renferme, a été écrite par saint Ouen, son contemporain et son émule dans le bien. On sait quelle touchante amitié unissait ces deux vénérables personnages. Il est impossible de ne point se sentir touché au récit des œuvres qu'ils opérèrent ensemble au palais mérovingien, et plus tard dans leurs diocèses de Rouen et de Tournai, où ils ont laissé l'un et l'autre d'impérissables souvenirs.

Saint Eloi naquit vers l'an 588, à deux lieues de Limoges, dans la petite ville de Chatelat. Son père,

Eucher, et sa mère, Terrigie, étaient de race gallo-romaine et comptaient une longue suite d'aïeux, en qui avaient brillé la foi et la religion. On lui donna au baptême le nom d'Eloi, « qui lui convient à merveille, comme un miroir très-pur de sa belle âme. » Son enfance se passa tout entière dans sa famille, où il puisa d'excellents principes et commença à pratiquer ces vertus, qui devaient en faire plus tard un vase d'élection entre les mains de Dieu. Tout jeune encore, il se faisait remarquer par une adresse merveilleuse dans les ouvrages des mains, et cette disposition naturelle porta son père à le placer chez un orfèvre distingué de Limoges, nommé Abbon. C'était le maître de la monnaie du fisc, homme probe et très-recommandable par sa conduite et sa piété. Eloi passa quelques années dans sa maison, s'appliquant avec soin aux travaux de son état et édifiant par ses discours et ses exemples tous ceux au milieu desquels il vivait. « Souvent on le rencontrait à l'église dans les assemblées des fidèles. Là il prêtait une oreille attentive à toutes les paroles de la Sainte-Ecriture : il l'écoutait avec joie et avidité, et la confiait à la mémoire de son cœur, afin que, même hors du temple, il pût repasser sans cesse, par la méditation, les choses qu'il avait apprises. » Quelques affaires l'ayant appelé à Paris, il y fit la connaissance de Bobbon, trésorier de Clotaire II, se mit sous son patronage et ne tarda pas à se faire aimer et estimer de ce

nouveau maître. Bobbon, charmé des belles qualités et des mœurs pures et honnêtes de son élève, fit son éloge devant le roi, ajoutant qu'il le croyait capable d'exécuter avec succès le fauteuil que désirait le monarque. Eloi reçut donc de l'or, des pierreries et d'autres matériaux précieux, et en peu de temps il eut achevé un siége d'une beauté remarquable. Le roi ne tarissait pas en louanges à la vue de ce chef-d'œuvre ; « il ordonna sur le champ que l'on donnât à l'habile ouvrier qui l'avait fait une grande récompense. » Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'Eloi, tirant un second fauteuil de l'endroit où il l'avait caché, le présente modestement en disant qu'il avait trouvé une matière suffisante pour ce double travail ? « Certes, dit alors le monarque, il est facile de juger, par cette action, quelle confiance on peut avoir en vous pour des choses plus importantes. » Dès ce jour, Clotaire II conçut une singulière estime pour saint Eloi et le nomma grand monétaire du royaume. Tel fut le moyen dont Dieu se servit pour approcher de la cour cet homme admirable qui devait être, pour beaucoup un instrument de sanctification. Il y contracta, dès les premiers moments, une sainte amitié avec le jeune Dadon (saint Ouen), qui nous exprime lui-même, d'une manière touchante, l'édification qui en résulta pour tout le palais. « Tous deux, dit-il, fortement attachés à la foi chrétienne et remplis de la doctrine de l'Evangile, pouvaient servir

d'exemple aux nobles Francs. Ils s'élevaient au milieu d'eux comme deux oliviers très-féconds, ou comme deux candélabres d'or, éclairés par le soleil de justice. »

Tout dévoué aux devoirs que lui imposait sa charge, Eloi ne négligeait rien pour répondre à la confiance du roi : puis, quand il trouvait le loisir de se livrer à ses goûts religieux, il travaillait des châsses pour les reliques des saints ou d'autres ornements de prix avec lesquels il décorait les sanctuaires et les églises.

Au milieu de ces occupations, jamais il ne perdait de vue la pensée de Dieu. Un livre était toujours sous ses yeux, afin qu'il pût s'instruire continuellement de ses devoirs et entretenir dans son cœur les sentiments de la piété. Dans sa chambre étaient placés avec ordre des livres de prière et de psalmodie ; mais surtout l'Ecriture sainte. Il en faisait une lecture assidue, qu'il prolongeait souvent dans la nuit, après avoir prié ou chanté quelques psaumes avec ses disciples. Ceux-ci, pour la plupart, étaient des captifs délivrés de l'esclavage par ses libéralités, et qui préféraient aux douceurs de la patrie le bonheur de vivre auprès d'un si bon maître. Telle était la conduite d'Eloi dans les premiers temps de son séjour à la cour. Ce fut alors, qu'afin de se mettre en garde contre les dangers auxquels il était exposé, et de se rendre encore le Seigneur plus favorable, il résolut de faire une

confession générale de toute sa vie. « Désirant s'offrir à Dieu comme un vase sanctifié, et craignant que son âme ne fût souillée de quelque faute, il fit à un prêtre l'aveu de tous les péchés qu'il avait commis depuis sa première adolescence, s'imposa une grave pénitence, commença à résister avec force et courage aux combats de la chair contre l'esprit, et vécut dans les veilles, les jeûnes et la chasteté. » Dès ce moment, il sembla apporter une nouvelle ferveur dans l'accomplissement de ses pratiques de piété. Sa chambre, remplie de reliques cachées avec soin sous un voile et suspendues à la muraille, était ornée comme un sanctuaire, et chaque nuit il avait coutume de se lever pour prier Dieu, et honorer ces saints patrons dont il s'efforçait d'imiter les vertus. « Une nuit, rapporte l'historien de sa vie, Eloi étant en prière dans sa chambre, le sommeil le surprit et il s'endormit sur son cilice. Mais à peine avait-il fermé les yeux, qu'il crut voir un ange s'approcher de lui et lui dire : Eloi, tes prières sont exaucées ; voici que Dieu t'accorde le témoignage que tu as demandé. A cette parole, le saint se réveillant respira une très-suave odeur et sentit comme des gouttes de liqueur qui tombaient mollement d'un reliquaire sur sa tête. Plein de surprise, il se leva, et jetant autour de lui des regards attentifs, il vit découler de toutes parts, le long de sa robe, un baume dont le parfum répandait la plus agréable odeur. Se sou-

venant alors de la prière qu'il avait faite, il admira la bonté de Dieu, et bénit avec effusion le fidèle rémunérateur Jésus, qui jamais ne délaisse ceux qui espèrent en lui. Or, Eloi raconta sous le secret ce prodige à son fidèle ami Dadon (saint Ouen), qu'il chérissait comme son âme, et il voulut que jamais pendant sa vie il ne le révélât à personne. » L'amitié vertueuse qui les unissait déjà l'un à l'autre ne fit encore que s'accroître par cette confidence d'Eloi. Car, continue le narrateur, « Ouen, en l'entendant parler, commença à avoir son esprit touché. Une vertu secrète agit sur son âme et l'embrasa d'un ardent amour de Dieu. Depuis lors, méprisant entièrement les douceurs du siècle, il désirait vivement suivre Eloi dans la voie du bien et fit même entrer Adon, son frère, dans ce commun projet. Ainsi, tous deux commencèrent à imiter les œuvres d'Eloi, et leur manière de vivre était la même, et ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme dans le Seigneur. »

Durant les premières années de son séjour au palais, Eloi, pour ne point se distinguer, ni donner matière à la critique des malveillants, s'habilla comme le demandaient sa charge et sa dignité. Sa vertu, simple et sans affectation, se faisait tout à tous, selon le précepte de l'apôtre, pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ. Il portait donc de riches vêtements, des ceintures tissues d'or et de pierres précieuses, des bourses pendantes brodées d'or,

des manteaux brodés d'or, du linge tissu d'or et des étoffes de soie ; mais sous ces brillants dehors de l'homme de cour, il cachait un rude cilice, afin de se rappeler sans cesse les jugements de Dieu et l'obligation de vivre dans la pénitence. Bientôt même il crut pouvoir ne plus se soumettre à ces exigences et commença à distribuer aux pauvres tous ses habits tissus d'or et autres ornements précieux, pour les remplacer par des vêtements simples et de bas prix. Dagobert, qui l'aimait beaucoup et qui avait pour sa vertu un profond respect, le voyant quelquefois ceint d'une corde grossière, lui attachait sa propre ceinture autour de son corps ; mais presque aussitôt cette ceinture passait entre les mains des pauvres. Les aumônes de saint Eloi étaient considérables. Veuves, pupilles, orphelins, prêtres, religieux, compatriotes, étrangers, voyageurs, tous avaient part à ses bienfaits, et la longue histoire de sa vie n'est qu'une succession d'œuvres de charité. Lorsqu'il sortait dans la ville ou dans la campagne, il se fournissait d'or et d'argent et en remettait à ses gens, afin qu'il ne fût jamais dans la nécessité de refuser à un seul des indigents qu'il rencontrait sur son chemin. « Aussi son aumônière, souvent remuée et fouillée, paraissait comme tout usée par le frottement de ses doigts bénis. » Nul ne s'éloignait de lui sans avoir reçu son offrande et quelque douce parole qui en relevait encore le prix. On les voyait, ces pauvres, se grouper autour de lui

« comme les abeilles autour d'une ruche. » Le même empressement se faisait remarquer auprès de sa maison ; aussi quand quelqu'un, étranger ou orphelin, demandait la demeure d'Eloi, on lui disait : « Marchez vers cette place qui est devant vous ; là vous verrez une grande multitude de pauvres rassemblés devant une maison, c'est celle d'Eloi ; vous l'y rencontrerez très-certainement. » En effet, le serviteur de Dieu, non content des aumônes qu'il répandait partout sur son passage, réunissait encore souvent dans sa demeure des pauvres et des infirmes, à qui il distribuait d'abondants secours. Lorsque, après de longues fatigues ou des courses pénibles, la nécessité le forçait de prendre un peu de nourriture, il disait à quelques-uns de ses serviteurs ou de ses disciples de sortir dans la rue et d'amener tous les indigens, les pèlerins et les malades qu'ils rencontreraient. C'était sa coutume de chaque jour, et jamais il ne prenait son repas sans qu'un certain nombre de malheureux ne le partageassent avec lui. Bien plus, comme s'il se crût assez honoré de pouvoir les servir lui-même, il remplissait auprès d'eux les offices d'un domestique, les recevant avec empressement, les déchargeant de leurs paquets ou fardeaux, leur lavant les pieds et les mains, leur donnant à boire, coupant le pain et apportant la nourriture sur la table. Lorsque tous étaient rassasiés, lui-même s'asseyait à leurs côtés et mangeait un peu de ce

qu'ils avaient laissé. Indépendamment de toutes les autres bonnes œuvres qu'il a opérées, il est incontestable que c'est surtout à son héroïque charité que saint Eloi doit cette réputation de bonté qui a rendu son nom si populaire et si vénéré en tous lieux.

Il y avait une autre classe de misérables auxquels il donnait aussi des secours tout particuliers: c'étaient les esclaves, encore nombreux à cette époque, et qu'on voyait arriver de différents pays sur les marchés publics, soit qu'ils eussent été enlevés par des pirates ou faits prisonniers dans la guerre. Il y avait parmi eux des Romains, des Gaulois, des Bretons et des Maures d'Afrique, mais surtout des Saxons. Aussitôt que saint Eloi apprenait que quelques-uns devaient être vendus, il allait en toute hâte au lieu indiqué et leur rendait la liberté. Il en délivrait vingt dans une seule occasion, voire même quelquefois jusqu'à cent. Lorsque son argent ne lui suffisait pas, il se dépouillait afin de ne laisser aucun de ces malheureux dans les fers. Il donnait tout, jusqu'à sa ceinture, son manteau et même ses souliers, tant était grand son amour pour Jésus-Christ et son empressement à subvenir aux besoins des captifs. A Paris surtout, quand un vaisseau arrivait dans les eaux de la Seine, il y courait avec tout l'argent dont il pouvait disposer, conduisait lui-même les esclaves auprès du roi, et leur faisait donner des lettres d'affran-

chissement. Non content de ce premier bienfait, saint Eloi s'efforçait encore de les instruire des vérités de la religion et les préparait au baptême. Puis après les avoir ainsi régénérés en Jésus-Christ, « il leur offrait ou de retourner libres dans leur patrie, et il leur en procurait les moyens ; ou de rester avec lui et alors ils les traitait comme des frères et des enfants ; ou bien encore d'embrasser la vie religieuse. A ceux surtout qui prenaient ce dernier parti, il témoignait toutes sortes d'honneur, leur fournissait des vêtements et autres choses nécessaires, puis il les présentait avec joie au supérieur de quelque monastère, pour qu'il prît d'eux un soin particulier. » Telle était la conduite de saint Eloi à l'égard des captifs qu'il arrachait aux fers de l'esclavage. Leur nombre dut être prodigieux, si l'on considère le long espace de temps et les ressources considérables qu'il consacra à cette œuvre. Ce fut comme autant d'apôtres qu'il forma, et qui contribuèrent, chacun en leur manière, à répandre les lumières de l'évangile dans les contrées diverses où ils se rendirent.

Parmi ceux qui s'attachèrent à leur libérateur, on cite particulièrement Bauderic, Tituen, de la nation des Suèves ; Buchin, qui devint dans la suite abbé de Ferrières ; André, Martin et Jean, qui entrèrent dans la cléricature, et Tillon ou saint Théau le Saxon, qui mérita par ses rares vertus l'auréole des saints. Tous formaient une sorte de commu-

nauté dans la demeure d'Eloi. Outre qu'ils étaient les distributeurs ordinaires de ses aumônes, les associés de ses œuvres de bienfaisance, les compagnons de ses travaux, ils vivaient aussi à la manière des religieux dans sa maison où l'on entendait retentir, jour et nuit, comme dans les églises des monastères, les louanges de Dieu.

Cette charité de saint Eloi et ses autres vertus attiraient auprès de lui presque tous les étrangers qui venaient alors à Paris. Clercs et laïques se présentaient à lui pour implorer son assistance ou lui demander des conseils. Bien souvent, ceux qui avaient besoin de s'adresser au roi, soit qu'il vinssent « de l'Italie, de Rome ou du pays des Goths, » ne le faisaient qu'après avoir parlé à saint Eloi, et les rois Mérovingiens de cette époque, comme Clotaire II, Dagobert I et Clovis II, loin de s'offenser de cette conduite, se plaisaient eux-mêmes à témoigner la satisfaction qu'ils en éprouvaient. Plus d'une fois ils chargèrent le Bienheureux de négociations très-importantes, par une confiance qui fait leur éloge autant que celui de leur digne conseiller. Dagobert, en particulier, le consultait souvent sur les affaires du royaume, et c'est à lui qu'il confia une ambassade difficile auprès de Judicaël, roi des Bretons d'Armorique. Irrité contre ce peuple, dont les fréquentes irruptions troublaient le repos de ses états, le monarque franc avait formé le projet de lui faire expier les ravages dont il s'était rendu coupable.

Auparavant il voulut essayer un dernier moyen pour les rappeler au respect du droit des gens, et envoya saint Eloi vers leur prince. Le sage ministre s'acquitta de cette mission avec succès. Non-seulement il mit fin à ces excursions dévastatrices ; mais encore il détermina Judicaël à venir lui-même auprès de Dagobert faire sa soumission et l'assurer de ses bonnes dispositions.

Ce ne fut pas sans exciter la jalousie de certains leudes du palais qu'Eloi put ainsi acquérir la confiance et l'affection de ses maîtres ; mais sa douceur et la bienveillance avec laquelle il se comportait à l'égard de tous, la droiture et la simplicité de sa conduite, désarmèrent les envieux. Cette opposition momentanée ne tint pas devant son beau et noble caractère ; et sa charité qui le portait non-seulement à combler les pauvres de ses dons, mais encore à supporter avec une inaltérable patience les froideurs, les mécontentements, les rapports malicieux et même les calomnies des grands, réduisirent au silence ceux que la fortune rapide de l'humble orfèvre de Limoges, devenu grand monétaire et conseiller intime du prince, avait pu indisposer contre lui. Il suffit de considérer les hommes les plus éminents de cette époque pour le reconnaître. Tous ou presque tous lui étaient intimement unis par les liens de l'amitié. A Saint-Ouen dont il a déjà été parlé, on pourrait ajouter une multitude de pontifes, de clercs ou de leudes qui habi-

taient l'école du palais, comme saint Sulpice de Bourges, saint Didier de Cahors, saint Paul de Verdun, saint Aile, saint Romain et saint Rémacle, qui remplaça plus tard sur le siége de Maestricht l'illustre saint Amand. Ce grand apôtre aussi fut lié d'affection avec saint Eloi et saint Ouen. Comme l'histoire nous l'apprend, ce fut d'après leurs sollicitations pressantes qu'il consentit à baptiser le jeune Sigebert, fils de Dagobert, malgré toutes les répugnances de son humilité. Dans une autre circonstance, quand, sous le règne de Clovis II, l'église des Francs fut agitée par l'hérésie des Monothélites et par les persécutions que suscitait au saint Pape Martin I l'empereur Constantin, l'on vit encore paraître ensemble, dans les conseils du palais, ces trois vénérables personnages. Peu s'en fallut que saint Eloi ne se transportât alors avec saint Ouen jusqu'à Constantinople, pour s'efforcer de mettre un terme aux désordres excités par les intrigues des Grecs. Ce zèle extraordinaire pour la pureté de la foi et la défense du Saint Siége, il le manifesta encore en plusieurs autres rencontres, soit lorsqu'il engagea les évêques à convoquer le concile d'Orléans, soit quand il fit chasser de Paris des étrangers, qui cherchaient à y répandre le poison de leurs fausses doctrines.

Le temps n'était pas éloigné où Dieu allait placer sur le chandelier de son église ce flambeau si éclatant. Auparavant Eloi donna encore quelques té-

moignages de sa vertu et comme des marques plus sensibles de sa vocation à l'épiscopat. Un jour il aborda Dagobert au palais et lui dit : « Seigneur roi, je viens vous demander une faveur : qu'il vous plaise de me donner la terre de Solignac et que j'y fasse une échelle par laquelle nous puissions monter tous deux au ciel. » Le roi comprit la pensée de son ministre et lui accorda avec joie ce qu'il demandait. En peu de temps, un monastère fut élevé dans ce lieu « à la grande satisfaction de tous les habitants du pays. » Eloi y fit transporter des meubles, des outils et des volumes de l'Ecriture Sainte. En peu de temps, cette communauté, dirigée par le sage abbé Rémacle, compta cent cinquante religieux, tout dévoués aux œuvres de dévotion et de charité, et donnant le reste du temps à des travaux conformes aux divers métiers qu'ils connaissaient. Saint Ouen apprécia les fruits de salut qu'opéraient ces hommes réunis par son saint ami, et peu de temps après, il éleva, à son exemple, sur les bords de la Marne, le monastère de Rebais.

Dagobert, témoin des avantages qui résultaient pour son peuple de ces fondations religieuses, accorda encore à son digne conseiller une maison, où fut placée une communauté de saintes filles. Leur nombre s'accrut rapidement jusqu'à trois cents : toutes vivaient pieusement sous la conduite de la vénérable abbesse saint Aure. Voici en quels termes l'historien rapporte les divers incidents qui

signalèrent cette fondation. « Vous eussiez vu Eloi, dit-il, semblable à une infatigable abeille, apporter de différents côtés les choses nécessaires à cette maison, des vases sacrés pour le sacrifice, des vêtements, des livres saints, des ornements et beaucoup d'autres objets. Comme un père plein d'attention et de sollicitude, il pourvoyait aux nécessités de ces saintes épouses du Seigneur. Tous les bâtiments étaient achevés, à l'exception d'un seul qui était indispensable, mais pour lequel l'espace manquait, parce que de ce côté il y avait des maisons, et surtout une petite place appartenant au fisc. Eloi ordonna de le mesurer afin d'en connaître l'étendue, puis il se rendit chez le roi pour le prier de vouloir bien lui accorder ce lieu, ce qu'il obtint sur le champ. De retour dans son monastère, il mesura lui-même la surface du terrain, et trouva qu'il y avait un pied de plus qu'on ne lui avait dit. Laissant là aussitôt le travail commencé, il accourut au palais pour indiquer l'erreur et faire d'humbles excuses. « Voyez, dit alors Dagobert à ses courtisans, quand Eloi se fut retiré : voyez comme la foi dans le Christ est belle et admirable ! Mes grands officiers enlèvent sans scrupule de vastes domaines, et ce serviteur de Dieu tremble d'avoir un pied de terre qui m'appartienne. » Saint Eloi construisit encore dans le même temps une église dédiée à saint Paul, hors des murs de la ville, pour la sépulture des religieuses. C'est actuellement l'église de Saint-Paul de Paris.

Un dernier trait à ajouter à tant d'autres qui embellissent déjà la carrière d'Eloi, c'est le bonheur qu'il goûtait dans les monastères et les maisons de piété où il se transportait souvent, particulièrement à Luxeuil en Bourgogne, et à Solignac. Son respect pour les religieux était admirable : il s'associait à leurs exercices, partageait leurs austérités, demandait leur bénédiction et les comblait ensuite de ses bienfaits comme d'autant de gages de sa reconnaissance. Sa conduite n'était pas moins édifiante quand il faisait un pèlerinage au tombeau d'un saint. Arrivé à quelques lieues de là, il mettait pied à terre, et marchait en priant jusqu'à l'église. Puis, après avoir rendu ses hommages à Dieu et à ses serviteurs, il nourrissait et pansait les pauvres, les infirmes et les malades que, par son ordre, ses gens avaient déjà réunis. Le repas était ensuite préparé, et tous y prenaient part, excepté Eloi qui servait lui-même et attendait pour manger que ses pauvres fussent rassasiés. » Ainsi agissait ce très-saint et très-excellent serviteur de Dieu, que les pontifes se faisaient une gloire d'imiter et qui, dans l'état de simple laïque, possédait les plus éminentes vertus de l'épiscopat. Que de pauvres nus n'a-t-il pas revêtus ? Combien d'affamés n'a-t-il pas nourris ? Combien d'affligés n'a-t-il pas consolés ? Combien de familles ruinées n'a-t-il pas entretenues ? Et ne se fit-il pas même donner la permission d'enterrer et de faire enterrer tous les

criminels qui auraient été exécutés par sentence des juges dans toute l'étendue du royaume ? Telle était la conduite et les œuvres journalières de saint Eloi. »

Mais le moment était arrivé où la dignité épiscopale lui imposerait des devoirs plus étendus. Saint Achaire était mort, et les deux vastes diocèses de Tournai et de Noyon restaient sans pasteur. Le premier surtout présentait de grandes difficultés : on y rencontrait encore une multitude de païens et en particulier des tribus de Suèves et de Saxons, qui s'étaient fixées dans les environs de Courtrai, de Gand et d'Anvers. Eloi, après avoir mûrement réfléchi devant le Seigneur, accepta la charge qu'on lui imposait et se dévoua tout entier à la sanctification de cet immense troupeau.

Ce ne fut pas sans un vif regret que Clovis II consentit à se séparer de saint Eloi et de saint Ouen ; car ce dernier venait d'être aussi choisi pour occuper le siége de Rouen. La considération du bien qu'ils opéreraient l'un et l'autre dans les églises au gouvernement desquelles Dieu les appelait, put seule le déterminer à se priver de leurs sages conseils.

Après avoir été admis aux différents ordres de la cléricature, ils se préparèrent, avec une nouvelle ferveur et dans une retraite plus profonde, à la consécration épiscopale. Ce fut dans la ville de Rouen que les deux vertueux amis reçurent ensem-

ble l'onction sainte, « à l'époque de l'année où l'on célébrait dans les Gaules les Rogations, et où tout le peuple prenait part à ces fêtes, le quatorzième jour du troisième mois de la troisième année du règne de Clovis II. » Après sa consécration, Eloi se rendit en toute hâte auprès de ses ouailles. Ses vertus, déjà éclatantes lorsqu'il n'était que laïque, semblèrent briller encore davantage quand il eut été revêtu de la charge pastorale. Sa douceur, sa bonté, sa charité, touchaient singulièrement ses diocésains, avec lesquels il vivait comme un père au milieu de ses enfants. Rien ne fut changé dans ses habitudes, si ce n'est qu'il multiplia encore ses austérités, afin de mériter des grâces plus abondantes. Humble et modeste dans ses paroles et ses actions, dégagé de toute affection aux biens de la terre et ne sachant en faire d'autre usage que de les distribuer en aumônes; assidu à la prière et au saint exercice de la contemplation, il n'avait aucun moment qui ne fût employé à quelque bonne œuvre. Son tendre amour pour les pauvres n'avait fait que changer de théâtre, et l'on voyait à présent ceux de Noyon, de Tournai et des lieux par où il passait, se presser autour de lui comme le faisaient autrefois les pauvres de Paris. Presque tous les jours de la semaine, douze de ces indigents étaient admis à sa table, selon son ancienne coutume. Il les accueillait comme des frères, leur rendait les plus humbles services et leur fournissait la nourriture dont quelquefois il se privait lui-même.

Au reste, ces soins de la charité corporelle n'étaient rien auprès de ceux qu'il prodiguait aux âmes malades. Toutes les ressources et les pieuses industries de son zèle se révélaient à l'égard de ces brebis égarées de son troupeau. « Voyait-il quelqu'un blessé par le péché ou percé d'une flèche de satan, aussitôt il employait le très-excellent baume de ses exhortations et le très-salutaire médicament de la parole de Dieu ; puis il appliquait, sur les blessures faites par le séducteur, le remède puissant de la confession. Il reprenait avec douceur et bonté, et trouvait toujours dans son cœur et dans sa piété des avertissements capables de faire impression sur ceux à qui il s'adressait. » Mais autant ses discours touchaient les cœurs, autant l'admirable assemblage de ses vertus les captivait. « Il était, en effet, chaste en sa conduite, inébranlable dans sa foi, tout dévoué aux œuvres de charité, prudent au milieu des tentations, prompt dans l'accomplissement du bien, vrai dans ses paroles, droit dans ses jugements, prévoyant dans ses conseils, d'une bienveillance inépuisable, servant Dieu avec fidélité, prenant un grand soin d · ceux qui se corrigeaient, et chérissant tous ceux qui avaient le cœur simple et droit. » A peine arrivé à Tournai, saint Eloi voulut visiter les différentes parties de ce diocèse, et particulièrement celles où l'on rencontrait un plus grand nombre d'idolâtres. Il serait difficile de s'imaginer tout ce

qu'il eut à souffrir d'outrages et de mauvais traitements de leur part. On eût dit des bêtes féroces qui voulaient le dévorer. Pour lui, il restait toujours calme et tranquille au milieu des provocations et des injures. Volontiers il eût répandu son sang pour Jésus-Christ et reçu la mort des mains de ces furieux ; mais Dieu ne le permit pas. Cependant le vénérable évêque ne cessait de se montrer tout dévoué à ce peuple opiniâtre ; il visitait les malades, les consolait, les soignait et leur témoignait la plus touchante charité. Grâces à sa piété et à sa bonté, il adoucit peu à peu ces hommes farouches, qui, après avoir admiré les efforts de son zèle, commencèrent enfin à y répondre par leur docilité. Saint Eloi se hâta d'assurer et d'étendre les fruits de ses travaux par des fondations pieuses. Il éleva des églises et des monastères, et y plaça des religieux ou des prêtres, pour l'instruction de ces peuples à peine enfantés à Jésus-Christ. Sans compter les églises de Saint-Loup et de Saint-Martin qu'il fit bâtir à Noyon et à Tournai, celle de Saint-Pierre près de Gand, et une autre qu'il éleva, à deux lieues d'Arras, sur le mont qui porte de temps immémorial le nom de saint Eloi, et où il rassembla dix ou douze religieux, les villes de Rodembourg, d'Aldembourg, d'Ootsbourg et de Bruges lui doivent aussi plusieurs monuments. Bruges, en particulier, attribue à saint Eloi la construction de l'église de Saint-

Sauveur ; Courtrai, celle de l'ancien monastère de Saint-Martin ; et les habitants de Dunkerque n'ont point oublié que ce grand évêque vint prêcher la foi à leurs ancêtres, et jeter les fondements de leur cité, avec ceux du petit oratoire où il les appelait pour prier et entendre la parole de Dieu.

Au milieu de ces courses apostoliques, saint Eloi se délassait quelquefois en levant de terre des corps saints. On a vu plus haut sa piété singulière pour ces reliques, et le zèle admirable avec lequel il les recherchait et les vénérait. Outre beaucoup d'excellents ouvrages en or et en argent qu'il donna à différentes églises du royaume, il fit encore des châsses magnifiques dans lesquelles on renferma les corps de saint Denis et de saint Germain, évêques de Paris, de saint Lucien de Beauvais, de saint Maximien, de saint Julien, de saint Quentin et de saint Piat, martyrs, de saint Martin et de saint Brice, évêques de Tours, de saint Séverin abbé, de sainte Colombe et de sainte Geneviève vierges, et ceux de plusieurs autres saints dont les noms ne sont pas connus.

Dieu récompensa son digne serviteur, même pendant sa vie mortelle, par le don des miracles. Les actes de sa vie en rapportent un grand nombre, tous revêtus des caractères de la plus incontestable authenticité. Comme Jésus-Christ dont il était l'image, il répandait partout les bienfaits sur son passage, rendant la vue aux aveugles, l'ouïe aux

sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques, et plus d'une fois la vie à ceux qui l'avaient perdue. Il y avait en lui comme une vertu secrète qui inspirait, à ceux qui l'approchaient, la plus entière confiance. Saint Eloi a fait aussi beaucoup de prédictions qui se sont réalisées. Il annonça, en particulier, la mort du maire du palais Erchinoald ; fit connaître qu'un noble seigneur du royaume de Bourgogne, assassiné par un traître, jouissait du bonheur du ciel, et qu'avant dix jours son meurtrier périrait misérablement. Il apprit à quelques-uns de ses disciples la mort de l'évêque de Limoges et l'approche de ceux qui venaient le consulter sur le choix d'un successeur. Il prédit pareillement la naissance du fils aîné de Clovis II, le sexe de l'enfant et le nom qu'on lui donnerait. Il fit même connaître, d'une manière assez précise, les événements qui se passeraient sous les fils de sainte Bathilde, tous trois destinés à régner sur les Francs.

Il y avait dix-neuf ans que saint Eloi gouvernait ses deux vastes diocèses, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre qui l'affaiblit peu à peu et le conduisit au tombeau. Sentant ses forces diminuer, il fit rassembler ses disciples et ses serviteurs, et leur adressa à tous les paroles les plus touchantes : « Fils bien-aimés, leur dit-il, écoutez, je vous en conjure, le dernier avertissement de mon humble médiocrité ; écoutez et recevez bien les dernières

paroles de votre ami. Si vous m'aimez comme je vous aime moi-même, faites tous vos efforts pour accomplir les commandements du Seigneur; soupirez sans cesse après Jésus et gravez ses préceptes dans votre cœur. Si vous m'aimez véritablement, soyez pleins d'amour comme moi pour le nom de Jésus-Christ; corrigez chaque jour les fautes de votre vie, dont la durée est si incertaine. Redoutez par-dessus tout les jugements formidables de Dieu; pensez à votre âme et ayez sans cesse présent à l'esprit le dernier jour où il faudra comparaître devant le tribunal du juste juge. » Puis après il leur désigna à chacun en particulier les maisons et les monastères où ils pourraient se retirer, pour travailler en paix à leur salut. Ces discours n'étaient interrompus que par les sanglots des assistants. « Père, s'écriaient-ils en pleurant, pourquoi nous abandonnes-tu? A qui confieras-tu tes enfants orphelins? Bon pasteur, à qui remettras-tu le soin de ton troupeau que tu as recueilli au milieu des idolâtres? Nous le savons, depuis longtemps tu soupires après la présence de Jésus-Christ; mais ta récompense sera plus grande encore, et elle croîtra de jour en jour si tu restes au milieu de nous. Nous t'en prions donc, père, si cela est possible, diffère ton départ, afin que nous ne mourions pas tous en te perdant. Que notre douleur te touche, et demande au Seigneur de rester encore parmi nous. » En entendant ces plaintes, le saint vieillard pleu-

rait aussi, et son cœur était partagé et cruellement tourmenté. « Il se réjouissait de ce que le Seigneur l'appelait à lui, et cependant il était triste à cette heure, parce qu'il compatissait extrêmement à l'abandon de ses enfants. » Il demanda de nouveau à Dieu de donner à son peuple un évêque selon son cœur, « qui le gouvernât avec charité et humilité ; » embrassa une dernière fois tous ses enfants spirituels ; puis, après uue courte prière, il remit paisiblement son âme entre les mains de son créateur, dans la nuit du dernier novembre au premier décembre 659. Il était alors dans sa soixante-dixième année. Ses obsèques, auxquelles sainte Bathilde, reine de France, assistait avec ses enfants et sa cour, furent magnifiques. Cette princesse eût bien volontiers transporté le corps vénérable à Chelles, dans le monastère qu'elle avait fondé ; mais le peuple de Noyon ne voulut jamais y consentir.

Les miracles de saint Eloi, déjà nombreux pendant sa vie, le furent encore plus après sa mort. Saint Ouen en cite une multitude qui étaient devenus publics à l'époque où il écrivait son livre. Il serait difficile d'exprimer combien d'églises dans le monde lui rendirent un culte et possédèrent de ses reliques. Tournai, Noyon et Chelles en eurent les principales parties, et Paris, plus tard (1212), se réjouit de recevoir un morceau de son bras, qu'on exposait, le premier jour de décembre, dans

l'ancienne église de Saint-Eloi des Barnabites. Outre ces localités plus connues, et dans lesquelles la présence de saint Eloi avait laissé de plus profonds souvenirs, on en cite beaucoup d'autres, qui se sont de tout temps signalées par leur vénération envers ce grand serviteur de Dieu. Dunkerque et Hazebrouck le reconnaissent pour leur patron, ainsi que plusieurs villages plus rapprochés de Tournai. On voit aussi dans Raissius que la ville de Douai lui avait voué un culte particulier et qu'elle se glorifiait de posséder une relique du saint évêque. Voici comment cet auteur en parle dans son *Auctarium*, au premier décembre.

A Douai, dit-il, dans le cimetière de l'insigne collégiale de saint Pierre, se trouve une chapelle dédiée à sainte Marie-Magdeleine. On y conserve, d'après une ancienne tradition, deux marteaux qui ont servi autrefois à saint Eloi dans ses travaux d'orfèvrerie. Ils sont exposés à la vénération du peuple au jour de sa fête, ainsi que le lendemain de la Nativité de saint Jean-Baptiste, anniversaire de la translation de ses reliques. Ce jour-là, on voit arriver à Douai une foule d'hommes de toute condition, riches, pauvres, hommes nobles ou gens du peuple, mais surtout ceux qui ont des animaux. Ils viennent rendre leurs hommages à saint Eloi et se recommander à sa protection. Beaucoup amènent avec eux leurs chevaux, et les présentent au prêtre chargé de desservir cette chapelle : celui-

ci place sur leur tête les deux marteaux de saint Eloi et jette ensuite sur eux de l'eau bénite. La foi simple et naïve de ce peuple était souvent récompensée, soit par la guérison de ces animaux, soit par la force et l'énergie pour le travail qu'ils conservaient dans l'année. Une cérémonie presque semblable s'accomplit encore aujourd'hui au village de Bachy, dont l'église est placée sous le patronage de saint Eloi.

La dévotion à saint Eloi est également très-suivie dans la ville de Béthune, où existe l'admirable institution, connue sous le nom de la *confrérie charitable de Saint-Eloi*. Elle remonte à l'an 1188, époque où une épidémie faisait d'épouvantables ravages dans la ville et ses environs. Le peuple, dans sa détresse, conjura le Seigneur de lui être favorable par l'intercession du bienheureux Eloi, son serviteur, dont le culte était déjà répandu dans le pays. » Ce saint apparut à deux maréchaux et leur dit que la volonté de Dieu était qu'ils établissent une *charité* ou confrérie, pour soigner et inhumer, en cas de mort, les pestiférés. L'un d'eux, qui se nommait Germond, demeurait à Beuvry : l'autre, du nom de Gauthier, résidait au faubourg de Saint-Prix. Tous deux, sans qu'ils se fussent consultés, se mirent en chemin pour se communiquer leur vision. Germond ignorait ce qui se passait dans l'esprit de Gauthier, et réciproquement. Ils se rencontrèrent auprès de la fontaine de Quinte,

vers la limite qui sépare les deux communes, près de l'endroit où l'on remarque aujourd'hui la chapelle dite de Saint-Eloi. Ces deux hommes s'embrassèrent et s'entretinrent de leur mutuelle vision. Puis ils résolurent de consulter à cet égard Rogon, prieur de Saint-Prix, bénédictin renommé par sa sagesse et ses hautes vertus. Il approuva leur dessein et leur donna les avis nécessaires pour le mettre à exécution. Dès le lendemain on vit renaître le courage abattu des habitants. Les deux maréchaux s'associèrent des confrères qui composèrent cette *charité.*

« La confrérie de Saint-Eloi, dite des *charitables*, eut dès ce moment un prévôt, quatre mayeurs et seize confrères. Cette association avait fait ériger une chapelle près de la porte des Fers, aujourd'hui d'Arras, mais on la démolit, pour cause de vétusté, en 1594, et l'on assigna aux confrères celle de Saint-Nicolas, bâtie en 1107 par le seigneur Robert, dit le Gros, au coin de la rue Saint-Prix.

Cette corporation, dit M. Lequien, dans sa notice sur Béthune, composée d'abord des premier magistrats de la cité, se recrute annellement, depuis 1188, dans tous les rangs de la société : elle a ses statuts, ses lettres patentes, sa discipline. Ses membres enterrent les morts sans distinction, et le plus souvent sans rétribution aucune. Tel est le respect qu'elle commande, qu'à une époque où la mortalité, devenant plus intense, exigeait pour l'inhuma-

tion des morts un plus grand nombre de bras, le prévôt des charitables requit l'assistance des personnes qui se trouvaient sur le passage des convois, et Messire César Leclercq, écuyer, lieutenant de la ville et du château de Béthune, seigneur de Colidant, n'osa refuser de porter en terre un corps infecté, étant convoqué de par Dieu et saint Eloi. Ajoutons qu'il est sans exemple qu'un charitable ait été atteint des maladies contagieuses qui, au douzième siècle et plus tard, ont affligé la ville de Béthune et ses faubourgs. »

Il serait difficile de dire où sont aujourd'hui les reliques de saint Eloi. Déjà partagées par la piété des fidèles bien avant la révolution, plusieurs ont été dispersées à cette époque et profanées par des impies. La collégiale de Saint-Sauveur, à Bruges, possédait ses deux bras presque intégralement, et quelques ossements renfermés dans une châsse. Celle de Saint-Pierre, à Douai, avait un morceau d'un de ces bras, qu'on avait renfermé dans un bras en argent.

L'église de Saint-Martin à Tournai, celle de la Chartreuse de Rtetel, près de Sierick, en Allemagne, conservaient quelques reliques de ce saint, ainsi que la ville d'Arras, de tout temps si fidèle à son culte. Les religieuses de Denain avaient une phalange d'un de ses doigts, et l'ancienne abbaye de Chelles possédait son chef sacré. La ville de Noyon présentait aussi des reliques de son saint

pasteur à la vénération des fidèles, qui lui témoignèrent toujours une confiance filiale.

Rappelons, en terminant cette vie déjà si édifiante de saint Eloi, les paroles instructives par lesquelles saint Ouen compare l'état de son saint ami avec celui des pécheurs impénitents. « Les peuples insensés, dit-il, honorent de leurs applaudissements les riches au milieu des misères de cette vie, et les habitants des cieux conduisent, dans ce séjour tant désiré, l'heureux Eloi, désormais affranchi des misères de ce monde. Les riches, après les pompes du siècle, descendent dans les flammes de l'enfer ; et Eloi, après les tribulations d'ici-bas, est reçu plein de joie dans le sein de Dieu. Entraînés par le poids de leurs richesses, ceux-ci tombent dans l'abîme ; Eloi, porté par ses aumônes, ressuscitera avec les bienheureux pour la gloire. Ceux-là encore paient dans les flammes la dette de la mort, qu'ils ont contractée par leurs actions mauvaises ; et Eloi, riche par ses mérites, repose, plein de gloire et de bonheur, dans le sein d'Abraham ; ces malheureux pleurent au fond des enfers, tandis que mon très-cher Eloi, couronné de lauriers immortels, se réjouit dans les cieux avec tous les saints (*). » Heureux ceux qui auront compris, pendant leur vie, ces grandes vérités, et se seront efforcés d'y conformer leur conduite.

(*Acta SS. Belgii*, T. III, p. 195).

(*) S. Elig. vita ab Aud. Lib. II, cap. XXXVIII.

2 DÉCEMBRE.

EDMOND CAMPIAN,

Prêtre du séminaire anglais de Douai.

L'une des plus illustres victimes de la persécution religieuse en Angleterre sous le règne de la fille de Henri VIII, est Edmond Campian, dont le nom a été béni dans toutes les contrées catholiques à l'époque de son glorieux martyre, autant qu'il fut calomnié par les sectateurs de l'hérésie. Il naquit à Londres et fit ses premières études dans cette ville. Plus tard ses parents l'envoyèrent à Oxford, où son heureux naturel et ses talents le firent admirer et aimer de ses condisciples et de ses maîtres. Déjà il avait obtenu les plus brillants succès et prononcé en public des discours qui justifiaient la haute opinion que l'on avait de son mérite, lorsque, pour céder aux sollicitations pressantes de ses amis qui voulaient lui procurer de l'avancement et des honneurs, il demanda à recevoir le diaconat selon le rite de l'église anglicane. Cette faute qu'il se reprocha toujours dans la suite, éveilla promptement les remords dans son âme. Aussi, après un voyage qu'il fit en Irlande, le voit-on arriver à Douai, où il se plaça sous la conduite de Guillaume Allen, qui venait d'y fonder le sémi-

naire anglais, justement appelé depuis un séminaire de martyrs.

C'est là qu'Edmond Campian fit ses études de théologie et surtout qu'il se forma à la science des saints. Son âme ardente et généreuse ne connaissait point de bornes au dévouement, et le souvenir de la faute qu'il avait commise, en recevant un ordre sacré de la main d'un évêque hérétique et intrus, venait encore augmenter en lui son désir extrême de souffrir pour la cause de Dieu. En 1573, il entra dans la compagnie de Jésus, où l'on reconnut bien vite son rare mérite. Le temps du noviciat achevé, on l'envoya à Prague en Bohême, où il fut occupé à tous les travaux du ministère apostolique, prêchant, catéchisant, confessant et trouvant encore le temps de composer d'excellents ouvrages pour combattre l'hérésie. Ce fut au moment où il remplissait ce ministère avec un grand succès, que ses supérieurs le choisirent pour la mission d'Angleterre.

Après avoir été à Rome demander au pape Grégoire XIII la bénédiction apostolique, il partit avec plusieurs compagnons, dont le plus connu est le célèbre père Parsons. Ce fut avec beaucoup de peine et après avoir couru les plus grands dangers qu'il aborda en Angleterre. Là il commença à prêcher dans les maisons des catholiques, à les fortifier dans leur foi et les encourager à tout souffrir plutôt que de manquer à Dieu et à sa sainte Eglise.

Il y avait quelque temps que le père Edmond Campian parcourait le royaume, rappelant partout le courage dans le cœur des catholiques persécutés; il avait même séjourné quelque temps à Londres, malgré la surveillance active des agents d'Elisabeth, lorsqu'une trahison le livra aux mains de ses ennemis. Voici en quels termes le fait est rapporté par Crétineau Joly dans son histoire des jésuites. « Le 16 juillet 1581, Elliot, (c'est le nom du traître) frappait à la porte du château des Yates. Un serviteur de la maison avait eu des relations avec lui, lorsqu'il passait pour honnête homme. Elliot l'entretient du bonheur qu'il éprouverait en assistant aux divins mystères. Il est introduit dans la chapelle, et le prêtre qu'il aperçoit à l'autel, le prêtre qui dans la chaire de vérité fait descendre les bénédictions du ciel sur les auditeurs, c'est Campian. Elliot n'avait pas de temps à perdre; il court à la ville voisine, rassemble les troupes dont il a besoin et revient en toute hâte à Lyford. Le château est sur le point d'être cerné, lorsque Campian avec son calme héroïque s'écrie : « C'est moi que l'on cherche, à Dieu ne plaise que d'autres, avec ou à cause de moi, soient enveloppés dans la mort ! » Et il sort seul afin de se livrer aux agents d'Elisabeth. Madame Yates s'oppose à ce dévouement, qui accuserait son courage et celui de ses serviteurs. La persécution leur a enseigné l'art de cacher les proscrits, de les faire en quelque sorte

invisibles. Il y a d'impénétrables asiles dans les murs, dans les angles des appartements, dans le tronc des vieux arbres. Ces asiles ont sauvé beaucoup de prêtres, ils sauveront encore le jésuite. Campian obéit à cette voix que l'émotion du danger rend encore plus persuasive.

« Elliot commence ses explorations : la journée s'écoule et il n'a rien découvert ; le lendemain de nouvelles perquisitions ne sont pas plus heureuses. Il se retirait désespéré ; tout à coup en descendant l'escalier, il frappe par hasard sur le mur avec un instrument de fer : le mur rend un son creux. Elliot ordonne une dernière recherche, le mur croule sous le poids des massues et Campian, les mains levées vers le ciel, apparaît. Elisabeth fit chanter sa victoire par cette populace qui, de temps immémorial, n'a jamais su qu'outrager le malheur et jeter l'opprobre au vaincu. Le samedi 22 juillet, au moment du marché, le convoi parvient aux portes de la ville. Une émeute d'enthousiasme pour Elisabeth, d'injures pour Campian a été organisée. Les mains attachées derrière le dos, les pieds serrés par des cordes, le père est placé sur le cheval le plus haut de l'escorte. Pour mieux le désigner aux vociférations et aux coups, on lit sur son chapeau en caractères gigantesques : Edmond Campian, séditieux, jésuite. Il sourit à cette multitude et prie pour elle.

» Le prisonnier comparut successivement devant

Elisabeth, le comte de Leicester et le comte de Bedford ; mais on le conduisit dans la salle des tortures pour qu'il eût à répondre aux questions qui avaient été préparées d'avance. Voici quelles étaient ces questions : « A l'instigation ou sur l'ordre de qui et dans quelles vues êtes-vous à Londres ? Quels sont ceux qui vous ont nourri et aidé ? Comment avez-vous fait imprimer le livre des dix raisons ? Où et en présence de qui avez-vous célébré la messe ? Quels sont les péchés de ceux dont vous avez entendu les confessions ? Quel est votre sentiment intime en bien ou en mal sur la bulle de Pie V ? » Le jésuite n'ayant répondu à aucune de ces inqualifiables questions, fut aussitôt appliqué au chevalet.

» Nous ne suivrons pas davantage les interrogations et les tortures nouvelles qu'on fit endurer au martyr de Jésus-Christ ; nous ne dirons rien des insinuations perfides et des calomnies révoltantes par lesquelles on cherchait à persuader au peuple que le prisonnier avait fait des révélations dans les tortures, pendant lesquelles il n'avait ouvert la bouche que pour réclamer le secours de Dieu et demander le pardon de ses bourreaux. Une sentence de mort mit le sceau à cette atroce et lâche procédure que l'on ne sait comment qualifier. Ce fut le 1er décembre 1581 qu'eut lieu son exécution.

» En Angleterre le patient, à son heure suprême, a le droit de haranguer la foule du haut de l'écha-

faud. Campian voyait autour de lui une foule de catholiques venus avec les comtes de Warwick, d'Arundel et de Merlford, pour recueillir un dernier témoignage de sa foi. Il commençait à développer ce texte : « Nous sommes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes, » lorsque le conseiller Knolles l'interrompit « Au lieu de prêcher, lui dit-il, confessez votre trahison et demandez pardon à la reine. » « Si être catholique est un crime, s'écrie le jésuite, je me proclame traître ; mais je prends à témoin Dieu qui scrute les cœurs et les reins, Dieu qui dans un instant me verra paraître à son terrible tribunal, je le prends à témoin que je n'ai jamais conspiré contre la reine, jamais contre la patrie, jamais contre qui que ce soit : je ne mérite donc ni le nom ni la mort d'un traître. » Des ministres anglicans le somment d'abjurer l'obéissance envers le saint Siége ; Campian répond : « Je suis catholique. »

» Après d'autres paroles échangées encore avec différents ministres, le père Campian pria Dieu pour le salut de la reine, puis le tombereau se mit en mouvement et il resta suspendu.

» Quelques jours après ce supplice, Bernardin de Mendoça, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, écrivait ces lignes. « Je puis en faire foi ; la manière dont le père Campian a souffert, le place au rang des plus illustres martyrs de l'Eglise de Dieu ; son ordre peut le regarder comme tel. »

(*Hist. des Jésuites*, par Crétineau Joly, chap. XIV.)

3 DÉCEMBRE.

LE BIENHEUREUX HUGUES,

De Cambrai.

Saint Norbert, de courtisan volage devenu un apôtre de l'évangile et le fondateur de l'ordre religieux de Prémontré, était à Valenciennes, où le retenait la maladie de ses premiers disciples, lorsque l'évêque de Cambrai, Burchard, « homme de pieuse et vénérable mémoire, » arriva dans cette ville. L'un et l'autre s'étaient connus à la cour de l'empereur d'Allemagne ; c'était même Norbert qui, après avoir refusé l'évêché de Cambrai, avait proposé Burchard comme un ministre de Dieu capable de gouverner ce grand diocèse. Saint Norbert voulut lui rendre visite et arriva, les pieds nus malgré la gelée, à la porte de la maison qu'il habitait. Il était matin, et le prélat se préparait à célébrer les divins mystères. A la porte de sa chambre se trouvait Hugues, de Cambrai, l'un de ses prêtres, qui remplissait près de lui les fonctions de chapelain. Norbert l'ayant prié à voix basse de vouloir bien l'introduire, Hugues s'approcha de l'évêque et lui annonça qu'un étranger demandait à lui parler. Burchard ne sut point d'abord qui était l'homme qui se présentait à lui dans un costume si humble

et si pauvre; mais à peine saint Norbert eut-il prononcé quelques mots qu'il le reconnut parfaitement. Au même instant les yeux du vénérable pontife se remplissent de larmes, son cœur s'émeut et dans l'excès de son étonnement et de son admiration, il se jette au cou de son ancien ami. « O Norbert! Norbert! s'écrie-t-il, qui eût jamais pensé cela de vous? Qui eût jamais cru que vous auriez quitté tant de richesses pour vous condamner volontairement à une telle pauvreté? O mon Dieu! dans quel état je retrouve Norbert! » Hugues, le chapelain, était présent à cette scène; mais il ne comprenait rien aux discours des deux amis qui parlaient en langue allemande. S'approchant en ce moment de l'évêque qu'il voyait les yeux baignés de larmes et le cœur si ému qu'il ne pouvait presque plus parler, il lui demanda avec une respectueuse confiance quelle en était la cause. « Si vous saviez, répond l'évêque, ce qu'était autrefois cet homme, vous seriez dans l'admiration de le voir en cet état aujourd'hui. L'empereur ne me donna l'évêché de Cambrai qu'après l'avoir offert à Norbert, qui ne voulut point l'accepter. Il était alors un des plus nobles et des plus riches chanoines de Cologne et maintenant, comme vous le voyez, il a tout quitté pour Dieu, et, les pieds nus, il s'attache à vivre uniquement pour le service du Roi du ciel. »

Ces paroles firent une si vive impression sur le cœur du chapelain Hugues, qu'elles développèrent

beaucoup le désir qu'il nourrissait déjà d'embrasser la vie religieuse. Les larmes qu'il répandit en voyant couler celles de son évêque, avaient commencé à réveiller ce sentiment. Une maladie de saint Norbert lui donna bientôt l'occasion de le manifester complètement. En effet, l'homme de Dieu ayant été attaqué d'un mal violent à la suite des peines et des fatigues excessives qu'il avait endurées, Hugues lui rendit de fréquentes visites et devint en quelque sorte son infirmier. Saint Norbert était sensiblement touché des témoignages de respect et de bienveillance du charitable chapelain. Hugues, de son côté, ne pouvait s'empêcher d'admirer le saint missionnaire. Souvent il l'interrogeait avec discrétion et reconnaissait avec bonheur qu'il trouverait en lui l'homme de Dieu sous la direction duquel il désirait vivre. Lors donc que saint Norbert fut en convalescence, Hugues lui ouvrit entièrement son cœur et lui révéla le dessein qu'il avait formé de le suivre en qualité de disciple. « O Dieu mon Seigneur, s'écria aussitôt saint Norbert, je vous avais demandé aujourd'hui même de me donner un compagnon ! » Sa prière était exaucée. Hugues s'éloigna quelques jours pour aller à Cambrai régler ses affaires. « Mon père, dit-il en quittant saint Norbert, vous m'avez attaché par un lien indissoluble. » Bientôt après il revenait auprès de son nouveau maître pour commencer sous sa direction et dans sa compagnie la vie apostolique

et pénitente à laquelle ils s'étaient dévoués. En sortant de Valenciennes, ils n'emportèrent que leur bréviaire et les objets nécessaires pour la célébration des divins mystères. Dieu bénit leur zèle et leur confiance. Partout sur leur passage les populations se pressaient pour entendre la parole sainte. Les pécheurs les plus endurcis se convertissaient en foule et demandaient, les larmes aux yeux, le pardon de leurs crimes. Des hommes que la haine divisait depuis de longues années, se frappaient la poitrine en déclarant qu'ils renonçaient à toute vengeance.

Hugues, témoin de ces manifestations de la grâce dans les âmes, travaillait de plus en plus à se rendre un digne instrument de ses miséricordes. Saint Norbert, de son côté, ne négligea rien de ce qui pouvait lui inspirer un grand amour pour le saint état qu'il avait embrassé. « Il lui enseignait par quelles voies le pécheur revient à Dieu, par quels travaux et quelles œuvres il mérite ses grâces, par quelles vertus il se rend agréable à ses yeux. Il lui parlait de l'humilité qui conduit au ciel, de la simplicité qui y fait pénétrer, de l'obéissance qui donne la connaissance des choses de Dieu, de la patience qui fait posséder son âme en paix, de la chasteté qui approche l'homme de Dieu, de la virginité qui fait marcher avec lui, de la pauvreté enfin par laquelle on possède le royaume des cieux. » Hugues suivit saint Norbert à Reims, où se trouvait alors le pape

Calixte II, puis dans la forêt de Coucy où fut établi le siége de l'institut de Prémontré. C'est dans ce lieu qu'il passa en grande partie le reste de ses jours, occupé de la direction du monastère.

En effet, saint Norbert ayant été nommé à cette époque archevêque de Magdebourg, Hugues et d'autres religieux de l'ordre voulurent l'accompagner; mais le saint reconnut que telle n'était pas la volonté de Dieu, et il leur recommanda de choisir parmi eux un nouveau supérieur pour le remplacer lui-même. Il ne leur dissimula pas même la satisfaction que lui causerait l'élection de Hugues, dont il appréciait la sagesse et les aimables qualités. Les disciples comprirent la pensée de leur maître et s'y conformèrent. Dieu permit que Hugues lui-même eût dans un songe comme un témoignage certain que ce choix lui serait agréable. Durant la nuit qui précéda son élection, il crut voir descendre près de lui Notre Seigneur et saint Norbert, qui disait, en montrant son disciple Hugues au Sauveur : « Seigneur, je présente de nouveau à votre majesté très-sainte celui qui me fut confié pour vous. »

Après la mort de saint Norbert, Hugues, qui malgré l'éloignement, était toujours rempli pour son père spirituel de l'affection la plus tendre, demanda à Dieu dans toute la simplicité de son cœur une marque sensible de la miséricorde dont il avait usé envers son fidèle serviteur. Cette prière

fut exaucée. La nuit suivante, saint Norbert lui apparut environné d'une lumière éclatante et dit à son disciple qu'il jouissait du bonheur éternel. Le B. Hugues notifia lui-même à ses frères la vision ; mais il ne dit pas que c'est à lui qu'avait été accordée cette faveur. « Homme vraiment admirable, continue le martyrologe de Prémontré, et dont la vie fut ornée de toutes sortes de vertus, illustrée par des miracles, et procura à l'ordre entier une paix et une prospérité de trente cinq-ans. » Il mourut en 1164, riche en bonnes œuvres et en mérites pour le ciel.

(Bolland, vi junii.—Raissius, x febr.)

---

4 DÉCEMBRE.

LE BIENHEUREUX DIDIER,

Evêque de Térouane.

Désiré ou Didier, trente-deuxième évêque de Térouane, descendait d'une des plus illustres familles de ces contrées. Son père était châtelain de Courtrai ; sa mère, appelée Sarre, était fille du châtelain de Lille. D'abord archidiacre et chancelier de l'église cathédrale de Tournai, il fut plus tard nommé chanoine de la collégiale de Saint-Pierre à Lille. La place de prévôt étant devenue vacante

par la mort de son grand-oncle, Didier fut désigné pour le remplacer (1134). Pendant son administration « il eut des relations très-avantageuses pour son église avec le souverain pontife Célestin II et obtint la protection du saint Siége pour tous les biens que possédait la collégiale ou qu'elle pourrait posséder dans la suite. Les qualités éminentes et les vertus admirables du B. Didier le désignaient d'avance pour l'épiscopat. Il y fut appelé en l'année 1169. Après le célèbre Milon-le-Jeune, lit-on dans le catalogue des évêques de Térouane, l'église des Morins, privée de pasteur, désira d'un ardent désir d'avoir pour évêque Didier, prévôt de Saint-Pierre de Lille et archidiacre du diocèse de Tournai : *Seigneur, vous lui avez accordé le désir de son âme.* »

Le nouveau pontife s'acquitta de ses fonctions avec dévouement et n'omit rien de tout ce qui pouvait contribuer à la sanctification de son peuple. C'est par ses soins que fut bâtie auprès de la ville de Saint-Omer l'abbaye de Blangy, pour des religieuses de l'ordre de Citeaux. Quand son grand âge et ses infirmités ne lui permirent plus de travailler avec la même ardeur, il se démit de l'épiscopat pour ne s'occuper que de l'affaire de son salut. Le vénérable vieillard vécut encore deux ans et mourut plein de jours et de mérites en l'année 1194.

Conformément au désir qu'il avait manifesté, on transporta son corps au monastère de Cambron,

que dirigeait alors Daniel de Grammont, avec qui Didier était lié d'une intime amitié. Toutes les chartes de cette époque, dans lesquelles il est fait mention de l'évêque de Térouane, le désignent comme un personnage d'une éminente vertu. Les religieux de Cambron avaient tant de respect pour sa mémoire, que jamais dans leur église ils ne passaient sur le lieu où avaient été déposés ses restes mortels. On grava ces deux vers sur sa pierre tumulaire :

Dat Desiderio cathedram Taruenna, sepulcrum
Hic locus, omne bonum det paradisus ei.

Térouane donne un siége à Didier ; ce lieu
Lui donne un tombeau ; que le Ciel lui donne le bonheur!

(Raissius, xx jan. — *Essai hist. sur la collég. de Saint-Pierre à Lille*, p. 70-76.)

---

5 DÉCEMBRE.

JEANNE, COMTESSE DE FLANDRE.

Henriquez dans son ménologe de l'ordre de Cîteaux, rapporte au 5 décembre la mort de Jeanne, comtesse de Flandre, qui mourut saintement à l'abbaye de Marquette.

Cette princesse, fille de Bauduin, comte de Flandre, puis empereur de Constantinople, eut beaucoup

à souffrir après la mort ou la disparition de son père. Le comte de Namur, son oncle et tuteur, fut par ses perfides menées le principal auteur de ces maux. Mariée à Ferdinand ou Ferrand, fils de Sanche, roi de Portugal, elle vit son mari, vaincu à la bataille de Bouvines, languir de longues années dans les prisons du Louvre. Après la mort édifiante de ce prince, à qui la liberté ne fut jamais rendue, elle épousa Thomas, frère du duc de Savoie.

Jeanne se montra constamment dévouée à toutes les œuvres de charité et de religion. Elle fonda dans ses états différentes maisons pour le soulagement des pauvres et des malheureux; elle témoigna toujours un grand respect pour les personnes consacrées à Dieu, et donna elle-même l'exemple de toutes les vertus. L'abbaye de Marquette, qu'elle avait fait bâtir et où elle plaça comme abbesse Berthe de Molembais, sa cousine, fut le lieu où elle se retira à la fin de sa vie et où elle mourut dans de grands sentiments de piété.

(Henriquez. *Menol. Cisterc.*, v dec.)

---

6 DÉCEMBRE.

SAINTE GERTRUDE OU GÉRÉTRUDE,

Fondatrice du monastère d'Hamage, près de Marchiennes.

La Providence avait destiné la B. Gertrude à voir se former autour d'elle plusieurs générations de saints, que l'Eglise propose à la vénération des fidèles. Elle n'est guère connue que par les enfants qui lui doivent le jour ; mais, comme le dit la sainte Ecriture, « la vertu des enfants fait l'éloge de ceux dont ils sont nés (*). »

Sainte Gertrude était fille de Théobald, seigneur de Douai et parent des premiers rois Mérovingiens. Elle épousa un seigneur appelé Rigomer, qu'elle paraît avoir perdu de bonne heure. De ce mariage naquirent plusieurs enfants, parmi lesquels les historiens signalent Erchinoald, Sigebert et Adalbaud (**). Le premier remplit à la cour la charge de maire du palais sous la pieuse reine Bathilde. Sigebert épousa sainte Berthe et en eut plusieurs filles

(*) Prov. 17, 6.

(**) Les auteurs sont partagés sur la question de savoir si sainte Gertrude est mère ou aïeule d'Adalbaud... Ghesq. T. III, p. 370. Martin Lhermite dit que sainte Gertrude eut pour fille Gerberte, de laquelle naquirent Erchinoald, Sigebert et Adalbaud.

qui imitèrent ses vertus. Après sa mort, son épouse fonda le monastère de Blangy, en Artois, à l'imitation de sa belle-sœur sainte Rictrude, veuve d'Adalbaud, qui se retira aussi au monastère de Marchiennes, après le meurtre de son époux.

Sainte Gertrude, lorsqu'elle vit ses enfants établis, alla elle-même finir ses jours, par les conseils de saint Amand, dans un oratoire bâti à Hamage; plus tard, Eusébie, l'aînée des filles de saint Adalbaud et de sainte Rictrude, vint y vivre auprès d'elle. Là, elle se livra à toutes les œuvres de piété et de charité, usant de son influence et de ses richesses pour soulager les malheureux et porter les hommes à la pratique des vertus chrétiennes. La vénérable veuve vécut ainsi jusque dans un âge très-avancé, et eut à supporter, comme une dernière épreuve avant sa mort, la perte de son plus jeune fils, Adalbaud, cruellement assassiné dans la Gascogne. Elle fit à Dieu le sacrifice de cet enfant si cher, qu'elle alla bientôt rejoindre dans le ciel à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Son corps reposa dans le prieuré d'Hamage jusqu'en 686. A cette époque, saint Vindicien, évêque de Cambrai et d'Arras, accompagné du B. Hatta, premier abbé de Saint-Vaast, le leva de terre et le transporta dans la nouvelle église, bâtie, en l'honneur de Notre-Dame, par Gertrude II, qui avait succédé à sainte Eusébie.

Combien la vieillesse, déjà si respectable par elle-

même, ne le devient-elle pas plus encore, lorsqu'elle brille de l'éclat des vertus et de l'abondance des mérites ! Heureux celui qui termine ainsi les derniers jours d'un long exil sur la terre ! Une couronne de gloire lui est réservée dans les cieux, où « il resplendira comme les astres du firmament pendant l'éternelle durée des siècles. »

(*Acta SS. Belgii*, T. II, p. 427).

---

7 DÉCEMBRE.

JEAN ROBERT ET THOMAS SOMERS,

Prêtres du séminaire anglais de Douai.

Le 10 décembre 1610, deux missionnaires du séminaire anglais de Douai, Jean Robert et Thomas Somers, étaient menés à la potence avec seize malfaiteurs. S'oubliant lui-même pour ne penser qu'à ces malheureux, Robert, les bras étendus vers eux, leur crie du haut de la charrette : « Nous sommes tous venus ici pour mourir : il n'y a pas d'espoir d'échapper. Si vous mourez dans la religion maintenant professée en Angleterre, vous périrez infailliblement et à jamais. Pour l'amour du béni Sauveur, permettez-moi de vous exhorter à mourir tous dans la même foi. En témoignage de cette foi, dites avec moi ces paroles : « Je crois la sainte

église catholique. Protestez, je vous en conjure, de votre désir de mourir dans cette religion ; protestez de votre douleur d'avoir mené une vie criminelle et offensé votre doux et miséricordieux Sauveur. Si vous le faites sincèrement, je prononcerai sur vous les paroles de l'absolution et alors mon âme sera avec vos âmes. » Les cris des spectateurs l'interrompent aussitôt. L'un d'eux lui reprochant d'être venu en Angleterre sans autorisation légale : « J'y suis rentré, répond-il, par cette même autorité qui autrefois envoya l'apôtre des Anglais, saint Augustin, dont je suis le disciple, puisque, comme lui, j'appartiens à l'ordre de saint Benoît, et c'est pour avoir pratiqué et enseigné cette même religion que saint Augustin établit en Angleterre, que je suis maintenant condamné à mourir. » Sur une nouvelle interpellation le martyr ajoute : « Je prie Dieu de bénir le roi, son conseil et les membres du tribunal par lequel j'ai été condamné, de bénir enfin tous ceux qui sont les instruments de ma mort. Ce n'est pas le roi qui nous fait mourir : il est un prince clément. Ce qui nous fait mourir, c'est l'hérésie, oui, c'est l'hérésie. » Le bourreau ayant achevé ses préparatifs, les deux prêtres s'embrassèrent et se bénirent mutuellement, puis, au moment où Jean Robert prononçait ces paroles : « Saints et saintes de Dieu, intercédez pour nous ! » et Thomas Somers, celles-ci : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, » le char roula et les laissa suspendus.

Les corps des deux missionnaires, mis en quartiers, furent jetés au fond du trou destiné à recevoir les cadavres des seize malfaiteurs exécutés avec eux. Néanmoins, des catholiques courageux parvinrent, pendant la nuit, à en retirer quelques morceaux, qu'ils remirent à d'autres missionnaires que le gouvernement bannissait en ce moment même. Débarqués sur le continent, tous se dirigent vers Douai, emportant avec eux les membres mutilés des deux derniers martyrs exécutés à Tyburn. Ces débris précieux prenaient place alors dans le trésor des reliques de leurs frères mis à mort avant ce jour. C'est là, près de l'autel où reposent les ossements de ceux qui ont péri pour la foi, que les exilés retrempaient leur courage avant de retourner au combat, et que leurs plus jeunes émules s'inspiraient des sentiments héroïques qui les y préparaient eux-mêmes.

(La persécution relig. en Angleterre sous les successeurs d'Elisabeth, p. 143).

---

8 DÉCEMBRE.

LES TROIS VIERGES MARTYRISÉES

A Caestre.

A peu de distance du village de Caestre en Flandre se trouve une chapelle très-ancienne, à laquelle

se rattache le souvenir du martyre de trois jeunes vierges. Voici de quelle manière Malbrancq rapporte ce fait dans son histoire des Morins.

Vers l'an 819, trois filles de Kénulf, roi de Mercie en Angleterre, ayant été converties à la religion de Jésus-Christ, résolurent de se consacrer à lui et de renoncer aux brillantes alliances qui leur étaient préparées dans le monde. Elles sont connues sous les noms de Sabine, Alfride et Edith. Comme beaucoup de leurs compatriotes convertis à la foi par les prédications de l'apôtre saint Augustin et de ses successeurs, elles voulurent faire le pèlerinage de Rome. Leur intention était aussi sans doute de se soustraire à des sollicitations pour accepter les époux qu'on leur destinait. La suite du récit semble justifier cette conjecture. En effet, les trois sœurs, ayant fui secrètement de la maison paternelle, traversèrent le détroit et arrivèrent à Mardyck. De là elles allèrent à Cassel où on les reçut dans une communauté de personnes pieuses réunies en ce lieu. Mais quelques jours après, au moment où elles se mettaient en chemin pour continuer leur pèlerinage, elles furent assassinées dans une forêt. On croit que les meurtriers avaient été envoyés d'Angleterre par les trois seigneurs qui avaient conçu l'espoir d'épouser les jeunes princesses, et que cette fuite précipitée avait transportés de fureur.

La légende rapporte encore qu'un seigneur vieux

et aveugle recouvra la vue en portant à ses yeux sa main qu'il avait plongée dans le sang d'une de ces vierges martyrisées. Afin de témoigner à Dieu sa reconnaissance pour un si grand bienfait, il les fit enterrer honorablement dans ce lieu et bâtit la chapelle depuis si connue sous le nom de *Chapelle des trois Vierges*. Les maisons qui se sont agglomérées peu à peu autour de cette chapelle ont donné naissance au beau village de Caestre.

Cette chapelle a été de tout temps célèbre par les guérisons qui s'y sont opérées. Des pèlerins en grand nombre s'y rendaient de toutes les parties de la Flandre. Beaucoup même y faisaient une neuvaine pour obtenir de Dieu, par l'intercession des trois vierges, l'effet de leur prière. Cette dévotion se conserve toujours dans la contrée, et chaque année on voit affluer à Caestre une foule d'habitants des villages circonvoisins, qui viennent assister à la procession commémorative de cet événement. Elle se célèbre le premier dimanche de juillet.

(Malbr. *De Morinis*, lib. v. cap. LI-LIII).

---

9 DÉCEMBRE.

THOMAS HOLLAND,

Jésuite anglais de Watten.

Thomas Holland arriva jeune encore au collége anglais de Saint-Omer, où il fit toutes ses humanités avec succès. Sa piété aussi remarquable que ses talents lui donnait une grande autorité sur ses condisciples, qui l'avaient choisi eux-mêmes pour préfet de la congrégation de la Sainte Vierge. Après trois ans de séjour à Valladolid, où il fit des études de philosophie, il revint en Flandre et entra à Watten au noviciat des pères jésuites. Plus tard, il retourna au collége anglais de Saint-Omer en qualité de confesseur des étudiants dont par sa douceur, sa prudence et son habileté, il sut se concilier l'affection et le respect.

Le fervent religieux avait été envoyé en Angleterre pour rétablir sa santé gravement compromise. Il s'y livrait avec zèle depuis deux ans à toutes les œuvres de la mission, lorsqu'il fut arrêté, jugé et condamné à mort. « Dieu soit béni ! » répondit-il au juge qui venait de prononcer sa sentence. Le duc de Vendôme, qui était alors à Londres, lui offrit de demander un sursis à l'exécution, mais le père Holland le conjura de n'en rien faire, s'estimant trop heureux de donner son sang pour

Dieu et pour l'Eglise. Ce fut le 12 décembre qu'il fut conduit à Tyburn pour y subir la peine des traîtres. « C'est comme prêtre catholique romain que je suis amené ici, bien qu'aucune preuve juridique n'ait été produite au tribunal. Pour la satisfaction de ceux qui désirent connaître sur ce point la vérité, je déclarerai librement ici que je suis catholique, prêtre, et par une grâce de Dieu, religieux de la Compagnie de Jésus.... » En finissant il déclara qu'il pardonnait du fond du cœur aux juges, aux jurés et aux témoins qui l'avaient accusé ou condamné. Il ajouta une prière pour le roi, la reine, toute la famille royale, pour le parlement et toute la nation. « Pour leur prospérité et leur conversion à la foi catholique, je donnerais, dit-il, si je les avais, autant de vies qu'il y a de cheveux sur ma tête, de gouttes d'eau dans l'océan et d'étoiles au firmament. » Le bourreau attendit que le patient eût expiré avant de mettre son corps en quartiers. Le père Holland n'avait alors que 42 ans.

(Challoner. *Memoirs of mission. priests*, t. II, p. 240).

---

11 DÉCEMBRE.

SAINT FUSCIEN ET SAINT VICTORIC,

Martyrs, apôtres de la Morinie.

L'intraitable Morinie, placée aux confins du monde connu des romains, eut aussi des martyrs pour ses premiers apôtres. Il entrait dans les desseins de Dieu que cette terre des Gaules fût rougie du sang de ses enfants, afin qu'elle produisît dans la suite une moisson plus abondante de vertus et de mérites. Ces apôtres sont saint Fuscien et saint Victoric, qui faisaient partie de la colonie de missionnaires envoyés de Rome vers le milieu du troisième siècle. Ils s'avancèrent jusqu'à Térouane, ville principale du pays, et prêchèrent l'évangile dans toute la contrée. La paix dont jouissait momentanément l'Eglise, leur permit de gagner des âmes à Jésus-Christ, et de répandre les premières lueurs de la foi dans ces lieux où elle devait briller plus tard d'un si vif éclat. Mais bientôt commença la persécution de Dioclétien et de Maximien, et les deux missionnaires, qui avaient échappé à la cruelle activité de Rictius Varus dans le pays des Morins, furent arrêtés près d'Amiens, où ils passaient en se rendant à Lutèce (Paris). Au moment où ils entraient dans cette ville, la Providence permit qu'ils

rencontrassent un vénérable vieillard, qui leur apprit que saint Quentin, l'apôtre du Vermandois, avait été mis à mort six semaines auparavant par ordre du gouverneur. Gentien, c'était le nom du vieillard, n'avait pas encore embrassé le christianisme, mais il commençait à le connaître et désirait ardemment recevoir le baptême. Ayant donc invité les deux apôtres voyageurs à entrer dans sa demeure, située à quelque distance de la ville, il leur rendit les devoirs de l'hospitalité et leur demanda de nouvelles instructions. Saint Fuscien et saint Victoric répondirent avec joie à sa prière et mirent le comble à son bonheur en lui donnant le baptême. Mais déjà Rictius Varus avait été averti de leur présence dans le pays. Il envoie aussitôt des soldats pour les saisir. A la vue des satellites du tyran, le noble vieillard Gentien, dans un premier mouvement, avait porté la main à son épée pour défendre la vie de ses hôtes. Le gouverneur en ayant été instruit, lui demanda s'il était chrétien, et sur sa réponse affirmative, il lui fit trancher la tête en présence des deux saints, à qui un plus cruel supplice était réservé.

Lorsqu'ils furent arrivés devant le tribunal qu'environnait la multitude, Rictius Varus leur adressa la parole en ces termes : « Fuscien et Victoric, quels sont les dieux que vous adorez ? Quel culte leur rendez-vous ? — Nous croyons au Seigneur Jésus-Christ, répondent-ils, nous le confes-

sons coéternel à Dieu son père, né de la bienheureuse vierge Marie, pour la rédemption du genre humain, créateur du ciel, de la terre, de la mer et de tout ce qui y est renfermé. — Cessez de suivre cette religion insensée, continue le juge, et sacrifiez aux Dieux : si vous ne le faites, je vous infligerai les plus cruelles tortures. — Les serviteurs de Dieu ne craignent point les menaces, répondent avec calme les deux martyrs ; l'intelligence n'est point en vous, ô juge, vous êtes un fils de perdition, un loup ravissant, un insensé qui cherche à tromper par de détestables artifices. Mieux vaudrait pour vous rejeter ces dieux de bois et de pierre que vous adorez, croire au Dieu véritable qui a créé toutes choses et quitter ainsi ces anciennes erreurs pour embrasser la foi de Jésus-Christ. » Outré de colère, Rictius Varus ordonna aux soldats de lier étroitement les deux confesseurs et de les conduire dans une affreuse prison. Sa fureur ne lui permit même pas d'essayer un nouvel interrogatoire, comme il semblait en avoir la pensée ; car à peine le cortége était-il arrivé aux portes de la ville, apparemment dans un lieu destiné aux exécutions, qu'il ordonna de les mettre à mort. Déjà saint Fuscien et saint Victoric s'étaient jetés à genoux pour offrir à Dieu leur vie, lorsque le gouverneur commanda qu'on leur enfonçât dans les narines et les oreilles des pointes de fer, qu'on leur perçât certaines parties de la tête et du corps avec des

chevilles rougies au feu, qu'on leur arrachât les yeux ; et comme après ces horribles supplices il leur restait encore un souffle de vie, il leur fit trancher la tête.

Ainsi achevèrent leur martyre ces illustres apôtres de la Morinie, qui furent presque les dernières victimes de cette persécution. Rictius Varus ne devait pas leur survivre longtemps. Il se sentit peu après frappé d'une maladie affreuse, dans laquelle on put reconnaître un châtiment de la justice de Dieu.

Les corps des deux saints ont été transférés en différents lieux, comme le rapporte Mabillon au quatrième siècle de ses *Annales Bénédictines* ; néanmoins ils reposèrent habituellement dans celui qui a pris leur nom, auprès d'Amiens, et où l'on croit qu'ils furent arrêtés par les soldats romains. Leur culte s'est toujours conservé dans le Vermandois, la Picardie et la Morinie. La chronique de saint Bertin rapporte qu'à l'époque où les Normands attaquèrent la ville de Saint-Omer, (891) les habitants, remarquant que ces barbares descendaient une colline où, d'après la tradition, saint Fuscien et saint Victoric avaient bâti une église, et qu'on appelait pour cette raison le *champ saint,* se sentirent tout à coup remplis d'une confiance extraordinaire, marchèrent contre eux, en tuèrent trois cents et mirent les autres en fuite.

Rappelons ici les paroles si touchantes de la

sainte Ecriture quand elle proclame le bonheur de ceux qui ont souffert pour la cause de Dieu. « Les âmes des justes sont dans la main du Seigneur ; le tourment de la mort ne les atteindra pas. Aux yeux des insensés ils ont paru mourir, et leur trépas a été jugé une affliction : leur dernier départ a été appelé une extermination ; mais si devant les hommes ils ont souffert des tortures, leur espérance était pleine d'immortalité. Tourmentés en peu de choses, ils seront heureux par la possession de beaucoup de biens, car Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. » (*) Dans nos peines et nos afflictions, souvenons-nous de ces vérités et nous supporterons avec patience les épreuves par lesquelles il plaira à Dieu de nous faire passer.

---

12 DÉCEMBRE.

SAINT JOSSE ou JUDOCE,

Ermite dans le Ponthieu.

Les couronnes et les trônes de la terre, qui deviennent si souvent un sujet de contestation et de guerre, n'offriraient plus ce triste spectacle, si tous les hommes avaient dans le cœur les sentiments dont était pénétré saint Josse. Fils d'un roi de l'Ar-

(*) Sap. I. v. 6.

morique, frère cadet du pieux Judicaël, qui venait de succéder à son père, Josse fut invité par ce prince à prendre sa place sur le trône, qu'il voulait quitter pour se consacrer au service de Dieu. Saint Josse, qui nourrissait dans son cœur un semblable dessein, ne voulut point, malgré les sollicitations de son frère, accepter cette couronne avant d'avoir mûrement délibéré et consulté le Seigneur. Il sollicita un délai de quelques jours après lesquels il se retira au monastère de Saint-Malemon, où s'était écoulée une partie de son enfance et de sa jeunesse. Pendant qu'il était dans ce lieu, douze étrangers, qui s'en allaient en pèlerinage à Rome, vinrent y demander l'hospitalité. Leur présence fit impression sur le cœur de Josse, qui se décida à les accompagner. En passant par Avranches, il reçut la tonsure cléricale des mains de l'évêque de cette ville De là, ils se rendirent tous ensemble à Chartres, à Paris, puis dans le Ponthieu, sans que l'on connaisse les raisons de ce détour. Dans cette dernière province, ils furent reçus par un puissant seigneur, nommé Haymon, qui ne tarda pas à distinguer le noble et vertueux Josse, en qui tout trahissait une excellente éducation et même une naissance illustre. Il résolut de se l'attacher, et ses instances furent si pressantes que le saint, croyant y voir une manifestation de la volonté de Dieu, renonça pour un instant à son pèlerinage. Plus tard, il reçut la prêtrise et commença à mener une

vie retirée dans la demeure du puissant leude du Ponthieu, auprès duquel il remplissait en quelque sorte les fonctions d'aumônier ou de chapelain.

Il y avait sept ans que saint Josse édifiait cette pieuse famille par ses vertus, lorsqu'il demanda à se retirer dans un lieu plus désert, et où il fût moins troublé par les souvenirs du monde. Haymon lui fit bâtir une chapelle et deux cellules auprès de l'Authie, dans un endroit solitaire appelé autrefois Brahie, aujourd'hui Ray (*). C'est là qu'il se retira avec un disciple appelé Warmar et mena la vie des anciens anachorètes. Malgré sa pauvreté, il trouvait encore le moyen d'exercer la charité en donnant aux indigents presque tout ce qu'on lui procurait, ne se réservant pour lui et son compagnon que le strict nécessaire. « Un jour que saint Josse était dans sa cellule avec son disciple, il fut touché des cris de quelques pauvres pressés par la faim. Au premier qui se présenta il donna le quart du seul pain qui lui restait ; il en fit donner autant à un second. Un troisième survint et Josse ordonna que la même charité lui fût faite. « Eh quoi ! mon père, dit alors Warmar, vous avez déjà donné la moitié de votre pain, qui tout entier eût à peine suffi pour notre réfection ; n'en garderons-nous donc pas au moins l'autre moitié ? » — « Non, mon fils, répondit le saint ; ne vous inquiétez point du boire et du

(*) Au sud-ouest de la ville d'Hesdin.

manger, et souvenez-vous de ce qu'a dit notre bon maître : donnez et on vous donnera. » Warmar n'osa répliquer, et remit au pauvre ce qu'on lui avait commandé de donner. A peine le troisième se fut-il retiré, qu'un quatrième vint encore demander du pain à saint Josse. « Donnez, dit aussitôt le charitable solitaire, donnez le seul morceau de pain qui nous reste, car Jésus-Christ n'est pas moins dans ce pauvre que dans les trois autres. » Warmar perdit patience et reprocha à saint Josse l'excès d'une charité qui ne lui paraissait pas prudente. Mais le saint lui dit pour le consoler : « Ayez confiance en Dieu, mon cher fils, et ne vous affligez point. Le Seigneur, à qui vous avez donné, peut, s'il veut, vous rendre, et même dès aujourd'hui, beaucoup plus que vous ne lui avez donné. « Dans le même moment, Warmar aperçut quatre petits bâteaux, chargés de vivres, que des personnes pieuses envoyaient au saint. »

Saint Josse habita différentes contrées du Ponthieu, où il semble que le Seigneur lui avait donné mission de répandre le parfum de ses vertus, et d'attacher les peuples à la pratique de la religion. Nous le rencontrons successivement à l'embouchure de la Canche, au lieu appelé Ruinac, aujourd'hui Villers-Saint-Josse, puis dans une forêt entre les villes d'Etaples et de Montreuil. Ce fut pendant que le seigneur Haymon préparait cette dernière habitation, que le pieux solitaire entreprit son

voyage à Rome pour honorer les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul. Accueilli favorablement par le souverain pontife, il reçut, avec sa bénédiction, plusieurs reliques des saints martyrs. A son retour, il passa à Paris où son souvenir s'est longtemps conservé. Plus loin, il guérit la fille du seigneur d'Ayron, laquelle était tellement aveugle, que la vue seule des deux orbites de ses yeux ne laissait aucune espérance aux médecins les plus expérimentés. Rentré dans sa solitude pour ne plus la quitter, saint Josse déposa dans l'église qu'avait bâtie le noble Haymon les reliques qu'il rapportait, puis il la dédia à saint Martin par une consécration solennelle. Des auteurs ajoutent que pendant cette cérémonie, au moment où saint Josse célébrait les divins mystères, on entendit une voix qui disait : « Parce que vous avez méprisé les richesses de la terre et que vous avez refusé le royaume de votre père, pour mener dans cette solitude une vie pauvre et cachée, loin des habitations des pécheurs, je vous ai préparé une couronne immortelle dans la société des anges. » Le saint mourut peu de temps après, le 13 décembre 668, selon Mabillon.

Deux abbayes célèbres ont été fondées sous son patronage : la première, de l'ordre de saint Benoît, sur l'emplacement de son ermitage, s'appelait la Celle de saint Josse ou la Celle maritime. Charlemagne en confia de son temps la direction au célèbre Alcuin, qui composa une vie du saint. L'autre,

qui portait aussi le nom de saint Josse, fut bâtie plus tard, en 1159, non loin de la ville d'Hesdin. Elle suivait la règle des Prémontrés, et était connue sous le nom de Saint-Josse-au-Bois ou de Dommartin.

Il y avait autrefois, à Paris, une église dédiée à saint Josse, auprès de celle de Saint-Merry : elle se trouvait au coin des rues Aubry-le-Boucher et Quincampoix. D'abord simple chapelle du temps de Philippe-Auguste, elle fut érigée en paroisse à la demande des habitants qui s'en trouvaient fort rapprochés, et à qui elle offrait plus d'avantages, surtout pour l'administration des malades pendant la nuit. L'évêque de Paris acquiesça à leur demande et en fit une paroisse particulière. Reconstruite en 1679, cette église fut détruite en 1793. Les reliques de saint Josse, auprès desquelles se sont opérées un grand nombre de guérisons extraordinaires, ont été transférées en différents lieux. Une partie assez considérable se trouvait dans l'église paroissiale du village de Saint-Josse, à l'embouchure de la Canche, A l'époque de la révolution, elles furent soustraites à la profanation par le zèle de quelques pieux habitants du lieu, qui les rendirent lorsque la tranquillité fut rétablie. Elles furent reconnues le 3 mai 1805, par l'évêque d'Arras, dans le diocèse duquel se trouve maintenant la paroisse de Saint-Josse-sur-Mer. Le prélat retira de la châsse un os de bras, dont il accorda une partie à l'église Saint-

Saulve-de-Montreuil, où elle est vénérée. C'est de cette relique qu'on a détaché une parcelle en 1835, pour la donner à l'église paroissiale d'Yvias, située dans le diocèse de Saint-Brieuc, et dédiée à saint Josse.

L'abbaye de Dommartin en Ponthieu, est appelée dans tous les anciens titres Saint-Josse-aux-Bois. Elle fut fondée pour des chanoines réguliers de l'ordre de Prémontré, par Milon, évêque de Térouane, sous l'invocation de saint Josse. Cette abbaye possédait un bras de son patron. Dans celle de Saint-Josse-sur-Mer, à deux lieues de Montreuil, on montrait un calice en fonte, qui avait, dit-on, servi à saint Josse. Il était bas et avait la coupe fort large. Dans cette abbaye, ainsi que dans l'église de saint Josse, à Paris, on célébrait l'invention des reliques du saint, le 25 juillet, et sa déposition le 13 décembre : l'ancien calendrier de l'abbaye de Saint-Meen assigne le même jour à la fête de saint Josse.

On parle beaucoup de philosophie dans le monde ; mais où se trouve-t-elle véritablement, si ce n'est dans les hommes qui, comme saint Josse, sont assez généreux pour mépriser les biens de la terre, les honneurs du siècle et les plaisirs sensuels, afin de chercher plus librement le seul bien capable de remplir et de satisfaire notre cœur ? Ces grandes âmes, élevées au-dessus des affections terrestres, savent qu'en trouvant Dieu et en s'unis-

sant à lui, elles trouveront tout. « Que peut-il en effet manquer, dit saint Ambroise, à celui qui est toujours accompagné de la vertu? Dans quelle situation ne sera-t-il pas puissant? Dans quel état de pauvreté ne sera-t-il pas riche? Dans quelle obscurité ne sera-t-il pas brillant? Dans quelle inaction ne sera-t-il pas laborieux? Dans quelle infirmité ne sera-t-il pas vigoureux? Dans quelle faiblesse ne sera-t-il pas plein de force? Dans quelle solitude ne sera-t-il pas accompagné? Il aura pour compagne l'espérance de la vie bienheureuse, pour vêtement la grâce du Très-Haut, pour ornement les promesses de la gloire (*). »

---

13 DÉCEMBRE

SAINT AUBERT,

Evêque de Cambrai et d'Arras.

L'épiscopat de Saint-Aubert est un des plus beaux que présente l'histoire des diocèses de Cambrai et d'Arras; il place incontestablement ce pontife au rang des grands évêques qui brillèrent au septième siècle dans le nord du pays des Francs. Par sa

(*) Ces réflexions et une partie de cette vie de saint Josse ont été extraites de l'ouvrage intitulé : *les Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

position et son caractère, il fut en rapport avec d'illustres personnages et se servit prudemment de leur ministère pour étendre la foi dans les vastes contrées confiées à sa sollicitude pastorale.

Les premières années de saint Aubert sont inconnues. On ne sait même pas quels étaient ses parents, ni dans quel pays il est né. Si l'on en croit certains auteurs, ce fut au village de Haucourt, ou du moins dans un lieu assez rapproché de Cambrai. Dès sa jeunesse il se distingua par une modeste gravité et une sagesse précoce qui lui gagnaient tous les cœurs. Son âme, ennemie de la dissimulation, s'ouvrait à tous les beaux sentiments et recevait avec une sainte avidité les bénédictions et les grâces du ciel. De bonne heure, ces inclinations vertueuses lui ouvrirent les portes du sanctuaire, où il paraissait manifeste que Dieu l'appelait. L'on en fut promptement convaincu quand on vit le jeune clerc, à peine admis à la tonsure, marcher avec ferveur dans les voies de la perfection. Quelques années après, il fut jugé digne d'être promu au sacerdoce, et l'église de Cambrai vit avec bonheur monter à l'autel celui que Dieu destinait à la gouverner bientôt avec sagesse.

En effet, Aldebert ou Ablebert étant mort, les suffrages du clergé et du peuple se portèrent sur l'humble Aubert, à qui cet honneur et cette charge inspiraient les craintes les plus vives. S'il eût consulté les désirs de son cœur, il se fut retiré dans

quelque solitude pour y consacrer sa vie à la prière et à la méditation des choses du ciel ; mais il fallut céder et accepter, avec le fardeau de l'épiscopat, les peines et les fatigues qui en sont la condition inséparable. Ce fut le 21 mars de l'an 633 que saint Aubert reçut l'onction sainte des mains de Leudegise, métropolitain de Reims, assisté d'Athole de Laon, et de saint Achaire de Tournai et Noyon. La grâce de l'ordination sembla augmenter encore en lui le désir qu'il avait de marcher sur les traces de Jésus-Christ : aussi, en peu de temps, sa réputation de sagesse, de science et de vertu, se répandit en tous lieux. Des villes les plus éloignées on venait pour entendre quelques-uns de ses discours ou lui demander des conseils ; et l'église de Cambrai contemplait, avec un légitime orgueil, ce spectacle qui faisait sa gloire et attestait son bonheur. Le roi des Francs lui-même, Dagobert I, visita saint Aubert dans sa ville épiscopale, et fut aussi touché que satisfait des paroles sages qu'il entendit sortir de sa bouche. Plus d'une fois il revint avec des seigneurs de sa cour, pour recevoir les conseils, les exhortations et peut-être les reproches paternels du pieux évêque. Saint Aubert lui parlait alors « de la vigilance, de la sollicitude qu'il devait apporter dans l'administration de son royaume. Il lui rappelait le bonheur que Dieu réserve à ceux qui auront bien vécu sur la terre, le terrible jugement qui suivra la mort, et les douces

espérances de l'éternité que nous devons entretenir dans nos âmes. » Dagobert, charmé de l'entendre, sentait encore augmenter sa joie lorsqu'il voyait le vénérable pontife lever les mains vers le ciel pour appeler sur sa tête royale les bénédictions du Seigneur. Autant pour satisfaire sa pieuse libéralité que pour donner à saint Aubert un témoignage de son affection et de sa reconnaissance, il fit don à l'église de Notre-Dame d'une villa du domaine royal, appelée Onnaing. Il y ajouta ensuite Quaroube, village situé à quelques lieues de Valenciennes.

Au milieu de ces honneurs que sa vertu lui attirait, le digne évêque, toujours plein d'humilité, reportait fidèlement à Dieu les hommages qu'il savait n'être dus qu'à lui seul. Rien ne put jamais le détourner de ces sentiments, ni les respects dont Dagobert l'environnait, ni la charge et la dignité dont il était revêtu, ni les œuvres admirables et les miracles qu'il opérait. Un jour même que le peuple, frappé d'un prodige accompli sous ses yeux, éclatait en transports et en cris d'allégresse, il s'efforça, avec une touchante simplicité, de le calmer, ne cessant de répéter que ce n'était point à lui, mais à la seule vertu de Dieu qu'il fallait attribuer ces merveilles.

Par ses œuvres et ses vertus, saint Aubert s'était rendu extrêmement cher à ses diocésains, et tous aimaient à se trouver près de lui, pour jouir de ses

entretiens. Les plus puissantes familles lui confiaient leurs enfants, afin qu'il leur inspirât, avec le goût de la science, l'amour de Dieu et la pratique du bien. Parmi ces enfants, on cite en particulier le jeune Landelin, né au village de Vaulx, près Bapaume, et que le saint avait tenu lui-même sur les fonts de baptême. Le jeune adolescent grandissait dans la chaste crainte du Seigneur, sous les yeux de saint Aubert, qui ne négligeait rien pour développer dans son cœur les germes des vertus. Quelque temps il put espérer que le succès couronnerait ses désirs; mais un jour, Landelin, par imprudence, prêta l'oreille à des paroles perfides, qui le jetèrent dans la voie du vice. Saint Aubert pleura longtemps cet enfant prodigue qui l'avait abandonné. Il adressa au Ciel les plus ferventes prières pour que la grâce touchât son cœur et le ramenât à Dieu. Ses vœux furent exaucés; il eut la consolation de recevoir dans ses bras ce fils tant aimé, que les remords du crime et la crainte des jugements de Dieu rappelaient à la vertu. La vie de Landelin, devenu depuis un grand saint, nous apprend comment le sage pontife sut tourner à l'avantage spirituel de son disciple et de la religion le malheur de ses égarements. Trois voyages à Rome entrepris en esprit de pénitence, quatre célèbres monastères fondés sur les rives de la Sambre, de nombreux missionnaires sortant de ces retraites pour évangéliser les peuples des

contrées voisines, des vertus qui firent l'admiration de tout le pays, telles sont les œuvres qui signalèrent le retour à Dieu du fils spirituel de saint Aubert. A cette consolation succéda celle que lui causa la visite de saint Ghislain d'Athènes, qu'une voix du ciel avait appelé dans ces lieux, où il contribua beaucoup aussi à répandre la foi et à propager la vie religieuse. Arrivé dans un endroit appelé Ursidongus, où s'est formée depuis la ville qui porte son nom, saint Ghislain y jeta les fondements d'un monastère, se proposant d'aller incontinent rendre ses devoirs à l'évêque du lieu. Mais déjà saint Aubert avait été prévenu par quelques personnes, dont le zèle ne parut pas pur à ses yeux. Du moins profita-t-il du rapport qu'elles lui firent pour leur donner une leçon de charité et de simplicité. Comme elles lui annonçaient qu'un étranger, venu, disait-on, d'un pays lointain, s'établissait dans son diocèse ; que peut-être c'était un faux apôtre, capable de séduire et de tromper la foi des fidèles, le saint évêque leur dit avec sa bonté ordinaire : « Il ne vous appartient pas de juger ainsi un homme qui n'est pas connu, et vous ne devez point vous arrêter à ces pensées avant d'avoir éprouvé si elles viennent de Dieu. » En même temps il envoya un homme de confiance prier saint Ghislain de venir le trouver à Cambrai. Le pontife s'entretint avec lui et ne tarda pas à concevoir pour le vertueux étranger un profond respect et une

religieuse affection. Il promit même qu'il irait bénir son église aussitôt qu'elle serait achevée. En effet, à l'époque fixée, il s'y rendit avec saint Amand, son vénérable ami, et tous deux consacrèrent cette nouvelle maison de prière, au milieu d'une multitude de spectateurs. Dans la foule paraissait Mauger, depuis si connu sous le nom de saint Vincent. Ce seigneur fut si touché des exhortations qu'adressèrent à la foule, après la cérémonie, les deux saints évêques, qu'il résolut dès lors de quitter le monde pour se dévouer au service de Dieu. En effet, à quelque temps de là, il alla à Cambrai conférer sur cette importante affaire avec saint Aubert et reçut de ses mains la tonsure ; après quoi il se retira dans un monastère qu'il fit bâtir sur la colline d'Hautmont. Sainte Vaudru, son épouse, imita son exemple. Elle demanda le voile au saint évêque, puis s'en alla habiter une humble demeure, à Château-Lieu, où s'élève aujourd'hui la ville de Mons. Ce n'était pas la dernière consolation que cette noble famille donnait à l'église : Aldegonde, sœur de sainte Vaudru, apprenant un jour que saint Amand et saint Aubert se trouvaient avec d'autres serviteurs de Dieu dans l'abbaye d'Hautmont, s'y rendit en toute hâte et les pria avec larmes de lui permettre d'embrasser, comme sa sœur, la vie religieuse. Les deux pontifes, après l'avoir interrogée avec soin, accédèrent à sa demande, et lui donnèrent le voile des vierges. Peu après elle

fonda, dans un lieu désert et sauvage sur les rives de la Sambre, un monastère autour duquel s'éleva la ville de Maubeuge.

Ainsi, le vénérable Aubert voyait prospérer la religion, et les institutions chrétiennes se multiplier dans ses deux diocèses, où toutes ces communautés devenaient des moyens de sanctification pour les peuples. Il eut encore la consolation de consacrer l'église du monastère de Marchiennes, où sainte Rictrude s'était retirée avec ses filles après la mort tragique de son époux Adalbaud; celle de Maroilles, que saint Humbert bâtit au retour de son second voyage à Rome; et, vraisemblablement aussi, celle de Notre-Dame de Condé, où saint Wasnon, venu de l'Ecosse, annonçait la parole de Dieu. De plus, il favorisa beaucoup ces colonies d'apôtres Irlandais, qui parcouraient les vastes diocèses du nord, évangélisant partout les peuples, et fondant souvent des oratoires, des églises ou des monastères, jusque dans les terres les plus éloignées du Hainaut et du Brabant.

Mais en même temps qu'il cherchait, par toutes les saintes industries de son zèle, à former de nouveaux saints pour le ciel, saint Aubert veillait aussi à honorer les reliques de ceux qui déjà jouissaient de la gloire, et dont les restes mortels étaient conservés sur la terre. On dirait que Dieu lui-même, en plusieurs circonstances, se plût à satisfaire ces désirs du saint évêque. Une nuit qu'il était à Arras,

où il se rendait à certaines époques pour régler les affaires de cette église, pendant que ses disciples prenaient leur repos, il se leva, selon sa coutume, et se mit à prier jusqu'à l'aurore. Son oraison n'était pas encore achevée, lorsque, sortant de sa demeure, il se transporta sur les remparts de la ville, comme pour y respirer l'air pur du matin. Là une pensée saisit tout à coup son esprit. « Il se demandait à lui-même pourquoi le bienheureux Vaast, renfermé si longtemps dans une humble sépulture, ne recevait pas sur la terre l'honneur qui lui était dû, tandis que dans le ciel il était déjà participant des joies de la céleste Jérusalem, où il brillait comme un astre au firmament. » Il commença aussitôt à examiner dans quel lieu il ferait transporter ce corps saint, pour lui rendre les hommages qu'il méritait. Son esprit était tout rempli de ces pensées, lorsque, au lever du soleil, ayant le visage tourné vers l'Orient, il vit, au delà de la petite rivière appelée le Crinchon, un homme tout brillant de lumière. Une verge dans la main, il mesurait l'emplacement d'une église; comme l'ange qu'Ezéchiel, dans une vision prophétique, aperçut mesurant le temple de Jérusalem. A cette vue saint Aubert comprit que la volonté de Dieu était que le corps de saint Vaast fût transféré dans cet endroit. Il s'empressa d'en donner avis à son vénérable collégue saint Omer, et l'invita à la cérémonie qu'il préparait pour la translation de ces

reliques. Malgré son grand âge et ses infirmités, le saint évêque de Térouane se rendit avec empressement auprès de saint Aubert, et le félicita de l'heureuse pensée que le Ciel lui avait donnée. Une foule immense se réunit ce jour-là dans la ville d'Arras. Lorsque tout fut disposé, on ouvrit le sépulcre, et au chant des hymnes et des cantiques on enleva de ce lieu le précieux dépôt avec le plus profond respect. Quelques parties assez considérables y furent laissées cependant, afin que cette basilique, où saint Vaast avait si souvent célébré les divins mystères et instruit son peuple, ne fût pas entièrement privée de sa présence. A un signal donné on se mit en marche et la procession se dirigea vers l'endroit indiqué par l'ange du Seigneur.

Des auteurs graves, entre autres Fulbert, biographe de notre saint, Sigebert et plusieurs autres, disent que saint Omer, qui, dans la cérémonie, suivait pas à pas saint Aubert, parce qu'il était aveugle, recouvra tout à coup la vue, lorsque la procession arriva auprès du ruisseau du Crinchon, à l'endroit où fut bâtie depuis l'église de Saint-Aubert. Ce vénérable évêque, ajoutent-ils, pria Dieu de lui rendre son infirmité, qui lui permettait de se tenir plus recueilli en sa présence, et de se préparer à la mort avec plus de facilité.

Saint Aubert eut encore l'occasion de satisfaire sa piété envers les saints, lors de la translation du

corps de saint Fursy, abbé du monastère de Lagny, dans l'église de Péronne qu'avait fait bâtir Erchinoald, maire du palais. Saint Eloi, dans le diocèse duquel se trouvait cette ville, le pria de l'assister dans l'accomplissement de ce pieux ministère. Les deux saints pontifes s'édifièrent mutuellement, durant les jours qu'ils passèrent sous le même toit, s'entretenant ensemble des choses de Dieu et de l'Eglise : puis, après s'être donné le baiser fraternel, il se séparèrent pour se revoir un peu plus tard au ciel.

On ne trouve plus d'autre événement remarquable dans la vie de saint Aubert avant le jour de sa mort, sur laquelle on n'a aucun détail. Elle dut arriver vers l'an 669. « Nous avons entendu grand nombre d'hommes prudents, dit Fulbert, et beaucoup de témoignages nous font connaître que le corps de saint Aubert a été enseveli dans l'église de Saint-Pierre, alors située hors de la ville, et maintenant renfermée dans son enceinte. Il y reposa jusqu'au temps de Dodilon, son quatorzième successeur. Ce prélat, voyant les horribles ravages que faisaient les Normands dans le pays, et remarquant d'ailleurs avec peine que le vénérable évêque Aubert ne recevait plus les hommages qu'il méritait, transporta son corps dans son église cathédrale de Sainte-Marie, l'an 888, la troisième année de son épiscopat. Lorsque l'empereur Othon-le-Grand, fils d'Henri l'Oiseleur, monta sur le trône

impérial et chercha à réparer les maux des guerres passées, il fonda dans l'Allemagne plusieurs nouveaux évêchés, entre autres celui de Magdebourg aux confins du pays des Saxons et des Slaves. Ces peuples se convertissaient alors en grand nombre à la voix des missionnaires qui y prêchaient l'évangile. Afin d'enrichir ces églises de reliques des saints, dont les vertus, rappelées aux fidèles, fissent sur leur esprit une salutaire impression, il en demanda à plusieurs prélats, et notamment au vénérable Fulbert de Cambrai. Otton eût désiré obtenir, pour sa ville de Magdebourg qu'il affectionnait particulièrement, les corps de saint Géri et de saint Aubert ; mais malgré toutes les faveurs que l'empereur avait accordées à la cité de Cambrai, Fulbert ne crut pas pouvoir accéder à ses désirs. Pour le satisfaire cependant en quelque chose, et lui donner une preuve de bonne volonté, le pontife, après avoir sollicité le conseil de quelques ecclésiastiques prudents, leva de terre le corps de saint Thierri, l'un de ses prédécesseurs, et celui d'un autre saint dont le nom n'est pas connu. Il les envoya à l'empereur Othon-le-Grand, en y ajoutant une partie du corps de saint Aubert, qui devint ainsi tout à la fois le défenseur et le patron des cités de Cambrai et de Magdebourg. Peu de temps après, Herluin songea à réparer l'église de Saint-Pierre, dans laquelle saint Aubert avait été enseveli ; mais la mort le prévint lorsqu'à peine il

avait commencé. Gérard I acheva son œuvre : il fit la consécration de cette église le premier octobre 1015, et replaça le corps de saint Aubert au lieu de sa sépulture.

Fulbert de Chartres, en terminant sa *Vie de saint Aubert,* dit que, de son temps, des miracles étaient opérés par son intercession. Balderic rapporte la même chose, et Molanus ajoute qu'ils furent surtout nombreux en 1037, pendant un espace de quarante jours.

Entre les vertus qui ont brillé en saint Aubert, il est impossible de ne point reconnaître surtout un amour de la paix qui attirait invinciblement à lui tous les cœurs. « La paix, en effet, n'est-elle pas une affection pour le prochain, puisée dans la charité ?... Semblable à des baumes précieux, dont le parfum s'exhale au loin, elle répand autour d'elle ses douces influences. La paix est pour l'âme ce que la santé est pour le corps ; avec la santé plus de maladies, avec la paix plus de passions violentes ou honteuses qui portent le trouble en tous lieux (*). » Efforçons-nous, en imitant les vertus du saint évêque Aubert, d'acquérir cet esprit de paix, qui doit opérer en nous tant de fruits de salut, et qui sera pour notre prochain un continuel sujet d'édification.

(Acta SS. Belgii, T. III, p. 329).

(*) S. Greg. Hom. De Pacif.

14 DÉCEMBRE.

SAINT FOLQUIN,

Evêque de Térouane.

La plupart des auteurs supposent que saint Folquin appartenait à la famille de Charlemagne, et qu'il avait pour père Jérôme, oncle de cet empereur. Sa mère, appelée Erkinsende, était de la nation des Goths. Cette généalogie, que quelques hagiographes ne regardent pas comme très-fondée, faute de documents authentiques, a en sa faveur une vie manuscrite du XI[e] siècle, qu'on trouve à la bibliothèque de Boulogne. Cette vie, dont le Légendaire de Morinie rapporte la traduction, paraît confirmer l'opinion des historiens sur ce point.

Dès ses premières années, saint Folquin témoigna un grand amour pour la piété, et cette disposition, cultivée par des parents religieux, développa dans son âme le germe des plus précieuses vertus. Son goût naturel et une rare aptitude lui firent faire de rapides progrès dans l'étude des lettres et des sciences. Ces progrès n'étaient surpassés que par ceux qu'il faisait dans la sagesse. Comme la plupart des jeunes gens de noble famille, il fut appelé à fréquenter le palais. Sa naissance et ses qualités pouvaient lui faire espérer les charges les plus ho-

norables; mais déjà une pensée de détachement lui avait inspiré la résolution de renoncer au siècle pour se dévouer au service de Jésus-Christ. Le récit trop abrégé des hagiographes ne permet pas de connaître si le jeune Folquin se retira du monde pour aller vivre dans quelque monastère, ou s'il resta au palais de Charlemagne dans la société des savants, religieux ou ecclésiastiques, que ce prince y avait réunis.

Quoi qu'il en soit, ses vertus jetaient déjà un vif éclat et excitaient l'admiration de tous, quand les vœux du clergé et du peuple de Térouane se réunirent pour l'élever à l'épiscopat. Saint Folquin succéda à saint Erkembode et continua au milieu des Morins les œuvres saintes des vénérables Pontifes ses prédécesseurs.

Le nouvel évêque, tout rempli de l'esprit de Dieu, se livra avec ardeur aux devoirs de sa charge pastorale. Sachant mêler à une juste fermeté une inaltérable douceur, il reprenait les coupables de manière à les faire revenir au bien, et donnait à ceux qui en avaient besoin les encouragements les plus paternels. Tout dans sa conduite respirait la charité, la sagesse et la modération. Aussi était-il aimé et respecté de tous ses diocésains, au milieu desquels il opérait le bien par ses exhortations, ses exemples et les sages règlements qu'il porta. Saint Folquin, en effet, à qui son éminente sainteté et la noblesse de sa naissance donnaient une grande au-

torité, assista aux principaux Conciles qui furent tenus de son temps en France. Il n'a pas peu contribué à la rédaction des canons de discipline adoptés dans les sixième et septième Conciles de Paris et dans celui de Soissons. Il ajouta même plusieurs dispositions particulières pour son église, dans lesquelles on reconnaît sa sagesse, sa vigilance, et le soin avec lequel il voulait que les prêtres s'acquittassent de leurs fonctions sacrées.

Le zèle du vertueux prélat eut d'autres occasions de se signaler, soit lorsqu'il força de sacriléges ravisseurs de rendre à son église le corps de saint Omer, patron des Morins, qu'ils avaient enlevé, soit lorsqu'il s'appliqua à réparer les maux que causaient déjà dans le pays les pirates Normands. L'esprit de prophétie dont le Seigneur le remplit, lui fit prévoir les calamités qui allaient fondre sur son diocèse ; aussi ne négligeait-il rien pour rappeler les peuples au repentir de leurs fautes et au service de Dieu. Précédemment encore, dans les affligeants démêlés de Louis-le-Débonnaire avec ses coupables enfants, le saint évêque de Térouane chercha à maintenir ses ouailles dans la soumission et le respect dus aux hommes à qui Dieu a confié son autorité. Jamais on ne put le faire sortir de cette voie dans laquelle il cherchait à ramener ceux qui s'en étaient éloignés.

Saint Folquin continuait de remplir avec exactitude toutes les fonctions de son ministère, lors-

que Charles-le-Chauve, par un abus d'autorité qui n'était malheureusement que trop fréquent à cette époque, voulut lui envoyer un successeur de sa propre volonté. Affligé de la violation des saints canons plus encore que du manque de respect pour ses cheveux blancs, saint Folquin célébra ce jour-là, qui était un dimanche, les offices avec solennité. Puis, au moment de donner la bénédiction au peuple, il se tourna vers l'intrus qui était présent, et prononça contre lui l'anathème qu'il avait encouru par sa conduite téméraire et scandaleuse. Cet homme, peu de temps après, mourut misérablement, ainsi que ceux qui l'avaient suivi dans l'intention de s'emparer du siége de Térouane.

Saint Folquin continua de gouverner son diocèse, qu'il voulut visiter une dernière fois. Ce fut dans un lieu assez éloigné de sa ville épiscopale, à Esquelbecq, près de Wormhoudt, qu'il fut atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau le 14 décembre 855. Il avait recommandé à ses disciples, qui l'environnaient pendant sa maladie, de vivre dans une parfaite régularité et une obéissance entière aux saintes lois établies par l'Eglise. Il leur ordonna pareillement de transporter son corps dans l'église du monastère de Saint-Bertin, ce qui fut exactement accompli. Dans la suite (928), Oduin, un des descendants de la famille de saint Folquin, fit, avec le consentement d'Etienne, évêque de Térouane, ériger un autel à l'endroit ou le corps avait

été déposé, et où s'opéraient souvent des guérisons miraculeuses. C'est à une guérison de cette nature que l'on doit l'épitaphe suivante, gravée sur le tombeau du saint. Un religieux du monastère qui y avait été délivré d'un mal très-douloureux, la composa lui-même.

Les membres vénérables de notre Père Folquin sont ici déposés.
Il fut le Pontife des Morins
Et vécut quatre fois dix ans
En accomplissant par acte et volonté les œuvres de Dieu.
Le quatorze de Décembre il fut enlevé de ce monde,
Et eut le bonheur d'aller s'unir au chœur des apôtres.

Le culte de saint Folquin a été de tout temps célèbre dans la Morinie et les pays voisins. Plusieurs paroisses l'invoquent comme leur patron, entre autres celles de Pitgam, Esquelbecq, Wolckerinckove. Il y a aussi dans le diocèse actuel d'Arras, et non loin de Bourbourg, un village qui porte le nom du saint.

« Heureux, s'écrie saint Ephrem, celui qui a horreur de toute souillure du péché, et qui s'offre au Seigneur comme une hostie vivante et agréable ! Heureux celui qui a toujours présent à la pensée le souvenir de Dieu ; il sera sur la terre comme un ange du ciel offrant avec amour et respect un sacrifice au Seigneur (*). » Tel a été saint Folquin dans le palais des grands et au milieu de ses ouailles,

(*) S. Ephrem. In Beatit.

dans les premières années de sa vie, comme dans la vieillesse la plus avancée. Toujours heureux dans l'amour et le service de son Dieu ! Ah ! puisse-t-il trouver beaucoup d'imitateurs de ses vertus et de son bonheur !

(Légendaire de la Morinie, p. 355).

---

15 DÉCEMBRE.

ARTHUR BELL, EN RELIGION LE PÈRE FRANÇOIS,

Religieux franciscain anglais de Douai.

Vers le milieu du dix-septième siècle, le pape Urbain VIII, à l'exemple de ses prédécesseurs des premiers siècles, ordonna de recueillir les actes des martyrs de la foi que l'hérésie immolait chaque année en Angleterre. Il confia cette charge à l'archevêque de Cambrai, Joseph de Bergaigne. Le prélat, pour exécuter les ordres du Saint Siége, adressa une copie du bref pontifical et une lettre particulière à plusieurs membres de la mission anglaise. L'un des commissaires nommés était le Père François, définiteur de l'ordre de Saint François d'Assise ; mais déjà il avait été arrêté lui-même et jeté en prison. Arthur Bell était son nom de famille. Des soldats du parlement, alors en révolte ouverte contre le roi Charles I, le saisirent et le prirent d'abord pour un espion. « De quelle reli-

gion êtes-vous? » demanda un des officiers de la troupe. « Je suis catholique » répond le religieux. — « Comment, un catholique romain? » — « Que voulez-vous dire par romain? Je suis anglais: il n'y a qu'une seule église catholique et je suis membre de cette église. » Un autre officier lui demande s'il croit que le pape est le chef de l'église universelle; et sur sa réponse affirmative, une discussion s'engage entre le prêtre catholique et les soldats. Comme Cromwell, leur chef, ces hommes accoutumés à manier la hallebarde, l'épée et le mousqueton, savaient aussi feuilleter la bible, et pour justifier leur double révolte contre l'église et contre la royauté, ils trouvaient dans le livre sacré tout ce que réclamait l'intérêt de leur cause.

La discussion terminée, les soldats du parlement chargèrent un maréchal-ferrant, homme grossier et brutal, de conduire leur prisonnier jusqu'à la capitale. Arthur Bell, dépouillé d'une partie de ses habits, arriva à travers les rues de Londres jusqu'à la prison de Newgate. Une place était vide; c'était celle qu'avait laissée quelques jours auparavant le Père Paul de Sainte Magdeleine pour aller au supplice. Arthur Bell y était renfermé depuis quelques heures quand il reçut la lettre qui le rappelait à Douai où ses frères venaient de le nommer supérieur de sa congrégation. Il y répondit sur le champ en faisant connaître son arrestation et la condamnation à mort qui devait la suivre. Trois accusateurs se

présentent : l'un a connu Arthur Bell ou le Père François, à Bruxelles, il y a vingt ans ; le second l'a connu à Gravelines, puis à Douai ; le troisième affirme qu'il a vu l'accusé dire la messe à Londres. Le Père François récuse le témoignage des trois imposteurs et garde ensuite le silence. Puis le président lui ayant demandé s'il avait quelque chose à ajouter pour prévenir la sentence. « Mes accusateurs ont fait leurs dépositions contre moi, répond le confesseur de la foi, et le jury a déclaré que j'étais coupable : je leurs rends à tous mes bien sincères remercîments, car c'est un bonheur pour moi et le sujet d'une grande joie de mourir avec Jésus-Christ, avec ses apôtres et ses martyrs, ma cause étant la même que la leur... » — « L'homme doit obéir aux lois du pays dans lequel il est né, » dit l'un des juges en l'interrompant. « Cela est vrai, répond Arthur Bell, et si j'étais né parmi les païens, j'obéirais à leurs lois en tant qu'elles ne seraient pas contraires à la loi de Dieu. Mais pour ces lois antichrétiennes qui condamnent les prêtres à mort, tenez pour certain que ceux qui les ont faites ont reçu depuis longtemps leur récompense... » La sentence capitale est prononcée presque aussitôt et le confesseur de la foi ramené au cachot. Des catholiques en grand nombre, anglais ou étrangers, vinrent l'y visiter : parmi eux se trouvait un envoyé de l'empereur d'Allemagne, à qui le martyr déclara qu'il ne changerait pas sa place pour celle de son

maître. L'ambassadeur de France s'y transporta pareillement et se recommanda aux prières de l'homme de Dieu, qui allait répandre son sang pour la foi catholique. Ce fut le 11 décembre que les gardes le traînèrent sur la claie à travers les rues de Londres jusqu'à la place de Tyburn. « Chers compatriotes, s'écria le martyr en face de la potence, prêtez l'oreille à mes paroles, et puisque vous désirez d'être délivrés de vos calamités présentes, mettez un terme à vos prévarications... Je vous en conjure, renoncez à l'hérésie dans laquelle vous êtes engagés depuis longtemps ; car elle vous a retranchés (je le dis avec douleur) du corps véritable de Jésus-Christ, comme des membres gâtés, et elle vous a rendus semblables à des branches mortes de l'arbre de son Eglise..... » Le shérif lui ayant imposé silence, le martyr se tourna vers un malfaiteur qu'on devait exécuter avec lui et lui adressa quelques paroles d'exhortation. Le malheureux, soudainement touché de la grâce, déclara aussitôt qu'il voulait mourir dans la foi de l'église romaine, et reçut du prêtre catholique l'absolution qui le réconcilia avec Dieu et son Eglise. Arthur Bell s'approchant alors du bourreau qui terminait ses préparatifs, l'embrasse cordialement et l'engage à penser, lui aussi, au salut de son âme ; puis se mettant en prière, il attend le moment de son passage à l'éternité. Malgré les efforts des gardes, il ne fut pas possible d'empêcher les catholiques de plonger

leurs mouchoirs dans le sang du martyr, qui ruisselait quelques minutes après sous le couteau de l'exécuteur.

(Challoner. *Memoirs of mission. priests.* T. II, p. 256).

---

16 DÉCEMBRE.

SAINT ÉVRARD,

Fondateur de l'abbaye de Cysoing.

Au commencement du neuvième siècle, durant les guerres que soutinrent Charlemagne et son fils contre les Sarrasins, les Lombards, les Awares, les Saxons et d'autres peuples barbares, vivait dans le pays de Cysoing un puissant seigneur, que ses vertus et ses œuvres ont fait placer au nombre des saints. C'était Evrard, époux de la pieuse Gisle, fille de Louis-le-Débonnaire.

La plupart des hagiographes lui donnent une naissance princière ; quelques-uns même supposent qu'il était fils de Carloman, frère de Charlemagne, et qu'il fut pris dans Vérone avec sa mère, durant la guerre que fit l'empereur contre Didier, roi des Lombards. Voici en quels termes Martin Lhermite expose cette origine et cette généalogie de saint Evrard. « S'il est du très-noble sang de France comme font foy les anciens monumens, les hymnes et ses armoiries, qui sont un fond de

gueule avec des rayons de lys dorés et tout le milieu vert escarboucle, quel sang plus illustre que celui de Carolomanne, frère du premier monarque du monde ? S'il est aussi du lignage des roys Lombards et d'une souche romaine, dont à juste titre le royaume d'Italie fut rendu à son fils Berengaire selon les histoires ; quand est-ce que semblable alliance du sang français avec celui d'Italie n'a pas esté faite en vain, sinon lorsque Carolomanne épousa la fille du roi Didier ? De plus, si les armoiries que le roi a laissées à son abbaye de Cysoin sont les mêmes que celles des comtes de Clèves, qui ne se persuadera pas qu'il en tirait ses quartiers en droite ligne ? Nous ne pourrons donc inférer de ce concert d'opinion autre vérité sinon que Charlemagne, de retour d'Italie à Aix-la-Chapelle avec les petits enfants de son frère, aurait conjoint en mariage l'un d'iceux à la très-illustre maison de Clèves, et de cette souche honorable serait venu au jour, vers la fin de ce siècle, nostre grand Evrard, qui aurait esté vraiment le neufiesme comte de Clèves selon leur chronique l'an 834, et neuf ans après aurait cédé le comté à quelque sien frère ou parent pour passer à son duché de Frioule : le tout conforme aux temps et circonstances, comme il se verra ensuite. A ce compte, le roi Pépin serait le bisayeul des deux saints époux Everard et Gisle petite-fille de Charlemagne : et le plus auguste sang d'Allemagne, d'Italie et de France se serait

ramassé par un généreux meslange pour ennoblir les vertus des fondateurs de Cysoin et de son premier abbé Rudolphe (*). »

Cette généalogie peut n'être pas exacte dans toutes ses parties ; mais elle paraît très-vraisemblable quand on considère les différentes circonstances de la vie de saint Evrard. Il est du moins incontestable que ce seigneur fut élevé auprès de Charlemagne et de son fils Louis-le-Débonnaire, et qu'il prit part à plusieurs expéditions militaires aussitôt que son âge lui permit de porter les armes. Malgré sa jeunesse et les dangers multipliés auxquels il était exposé, il se distinguait déjà entre tous ses compagnons par la pureté de ses mœurs non moins que par son courage et sa bravoure. Homme d'action et de conseil tout à la fois, il savait, au jour du combat, donner l'exemple de l'intrépidité et prendre les moyens qui assurent la victoire. Puis, lorsqu'il était rendu au repos de la paix, il pratiquait avec générosité les œuvres chrétiennes que Jésus-Christ recommande dans son Evangile. Telle est la vie sainte et illustre qu'avait menée dès ses premières années le noble seigneur Evrard. Déjà cher à Louis-le-Débonnaire qui recon-

(*) On peut voir à la page 140 de l'ouvrage de Martin Lhermite les différents auteurs Italiens ou Allemands qu'il cite à l'appui de cette opinion. L'Hymne que l'on trouve dans le propre de Cysoing s'exprime en ces termes : « *Francorum nobilissimis oriundus natalibus, natales illustrissimis nobilitavit actibus.* »

naissait en lui un parent, un ami et un excellent conseiller, il le devint davantage en l'aidant à chasser les Sarrasins des côtes d'Italie et à soumettre les peuples Slaves et Awares qui s'étaient révoltés. Un service plus signalé encore fut celui qu'il lui rendit peu de temps après, quand il contribua à le mettre en liberté et à le rétablir dans l'exercice de son autorité royale, que ses fils rebelles lui avaient ravie. Ce fut pour récompenser tant de mérites que l'empereur lui accorda sa fille Gisle en mariage avec le duché de Frioul et la jouissance du fisc royal de Cysoing.

Les pieux époux, durant les premières années de leur union, vécurent dans cette contrée qu'ils édifièrent par leurs vertus. « Là, l'esprit de dévotion leur suggéra bien tost qu'il y falloit bastir une magnifique église où le clergé vénérable en religion fist tous les offices divins, administrast les saints sacremens, chantast jour et nuit les louanges de Dieu en terre comme les anges font au ciel, où le dévot peuple goutast les douceurs du paradis avec eux, qui en seraient les fondateurs. » Evrard et sa compagne purent voir par eux-mêmes les rapides progrès de cette maison de Dieu qu'ils élevaient dans leurs terres. Ils ne négligèrent rien pour en garantir la prospérité, jusqu'au moment où ils se rendirent en Italie, dans le duché de Frioul. Lothaire, fils aîné de Louis-le-Débonnaire, gouvernait alors l'Italie avec le titre d'empereur. On sait que

ce prince, après avoir levé, avec ses frères, l'étendard de la révolte contre son père, fit à ces mêmes frères une guerre acharnée, qui fut pour la France une nouvelle source de calamités. Il serait difficile de dire si le comte Evrard intervint dans ces démêlés violents et dans ces guerres meurtrières. Les anciens auteurs ne parlent guère que des avantages qu'il remporta sur les ennemis de la chrétienté, c'est-à-dire « les Numides et les féroces habitants de la Mauritanie, que souvent il vainquit et chassa des côtes d'Italie. »

Dans les rares intervalles de repos que lui laissaient ces implacables ennemis de l'Eglise, le vertueux seigneur s'employait tout entier à la construction de nouvelles églises et chapelles dans les terres de sa domination, « comme celles de Camphin, Gruson, Vitry, Somınain, Hornain, Louvil et autres en Pewle (Pewèle) Artois, Haynau, voulant que ces places fussent pourveües de pasteurs choisys d'entre ses religieux (*). »

Comme tous les grands serviteurs de Dieu, Evrard avait un zèle particulier pour honorer les reliques des saints. Voulant en enrichir sa chère abbaye de Cysoing, il eut le bonheur d'obtenir le corps entier d'un successeur du Prince des Apôtre, saint Calixte,

(*) Plusieurs de ces villages sont cités dans le testament de saint Evrard, comme Vitry et Hornaing : les abbés de Cysoing ont de temps immémorial nommé les pasteurs de ces lieux, ainsi que des autres ci-dessus mentionnés.

dont le nom est devenu depuis populaire dans ces contrées. Le pape Léon IV, autant par affection pour saint Evrard que par reconnaissance pour les services signalés que ce guerrier avait rendus à l'Eglise, permit qu'il emportât de Rome ce dépôt précieux. Des prêtres le chargèrent sur leurs épaules, traversèrent toute la France et arrivèrent enfin dans les terres du Vermandois, où un cortége nombreux vint à leur rencontre. « Les annales et les inscriptions ne laissent pas lieu de doute que le B. Evrard ne fut à la teste de ce convoy. Certes, l'ardent désir dont il bruslait d'honorer la pompe triomphale de tout son possible et d'ennoblir son abbaye de ces divines reliques, ne permettait nullement que ce vertueux comte reposast en son palais durant ceste cérémonie. » Cette translation du corps de saint Calixte fut signalée par des guérisons, des réconciliations et d'autres bienfaits du Ciel, qui comblèrent de joie les populations. Ces saintes reliques, après avoir été déposées quelque temps au village d'Hornain, entre Valenciennes et Douai, arrivèrent enfin dans l'abbaye de Cysoing. Pendant huit jours, le comte Evrard et les religieux les honorèrent par des chants solennels, des prières et des jeûnes. Ce terme expiré, on dédia à Dieu, sous le patronage de saint Calixte, l'église de l'abbaye avec une grande magnificence. Cette cérémonie eut lieu vers l'an 854 (*). »

(*) Saint Calixte est honoré non-seulement à Cysoing, mais

Saint Evrard, déjà admirable par le bien qu'il opérait en repoussant les infidèles, en établissant des églises et des monastères, se distinguait encore par sa conduite au sein de sa famille. Epoux chrétien, père religieux et vigilant, il ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à former ses enfants. Quatre fils et autant de filles que le Ciel lui donna marchèrent dignement sur ses traces, et contribuèrent chacun en leur manière à faire fleurir la piété et la religion. Sa charité pour les pauvres et les malheureux, sa douceur envers ceux qui lui étaient soumis, lui attiraient l'affection et la vénération de tous. Il portait dans les traits de son visage l'empreinte des sentiments dont sa belle âme était pénétrée, et nul ne pouvait le voir sans se sentir attiré vers lui par une irrésistible inclination.

Il paraît que plus tard saint Evrard dut repousser de nouveau des peuples barbares, et surtout les Sarrasins, qui faisaient de continuels efforts pour pénétrer en Italie. Après avoir rendu, comme les années précédentes, d'importants services à la chrétienté et à l'Italie, sous le gouvernement de Louis-le-Jeune, qui avait succédé à son père Lothaire dans cette partie de ses états, il se démit de ses charges et de ses dignités, et fit entre ses en-

encore à Hornain, à Lambersart près de Lille, à Antoing près de Tournai, et dans un oratoire qu'on voyait autrefois près de Condé.

fants le partage de ses biens. D'après ce partage, Unroch et Bérengaire (Bérenger) eurent des possessions dans l'Italie et l'Allemagne : les deux autres, Alard et Rodolphe, reçurent en héritage les terres situées en divers contrées, comme le prouvent quelques écrits qui sont parvenus jusqu'à nous et en particulier le testament du noble comte. Ce testament fut fait l'an 866, au palais de Muliastro, dans la marche de Trévise. Cette pièce est un des monuments les plus importants de cette époque, et celui où l'on peut mieux reconnaître l'influence qu'a dû exercer saint Evrard dans sa famille et même dans tout le royaume. Le reste de sa vie ne présente plus aucun fait bien connu jusqu'à sa mort qui arriva en 869, au moment où il revenait d'Italie à Cysoing. Ce prince, après avoir reçu les secours de la religion avec piété, remit son âme à son Créateur en présence de ses deux fils Unroch et Bérengaire, qui répandaient des larmes en abondance sur le corps de leur père bien-aimé. Unroch, l'aîné de la famille, s'empressa d'informer sa vénérable mère de la perte qu'elle venait de faire. Lui-même se mit en devoir de rapporter à Gisle le corps de son époux. Les restes de saint Evrard furent déposés dans l'église du monastère qu'il avait fondé ; et telle était la haute opinion que l'on avait de sa sainteté, que tous songeaient moins à prier Dieu pour lui qu'à se recommander à sa haute protection. Cinquante années s'étaient à peine écoulées

depuis ce bienheureux trépas, lorsque le corps du saint fut levé de terre avec l'autorisation de l'archevêque de Reims, puis renfermé dans une châsse élégante et exposé à la vénération des fidèles. Cette châsse occupait d'abord la place où se trouvaient auparavant les reliques de saint Calixte, transportées depuis peu de temps dans l'église de Notre-Dame à Reims, pour les soustraire à la fureur des Normands.

L'an 1282, Pierre, archevêque de Reims et métropolitain de la Province ecclésiastique, se rendit lui-même à Cysoing pour vénérer les reliques de saint Evrard. Au milieu d'un immense concours de peuple, de religieux et de seigneurs du pays, il transféra la tête et les ossements du saint dans deux nouvelles châsses préparées pour cet effet. L'archevêque de Cambrai, François Vander-Burgh, les visita aussi le 17 mai 1637. Il les déposa à son tour dans deux autres reliquaires d'un beau travail, et qui remplacèrent les autres presque détériorés par le temps. Ce fut quelques années après cette dernière translation que l'abbaye de Cysoing fit don à l'insigne église collégiale de Saint-Pierre à Lille, d'un os du bras de saint Evrard. Cette relique fut reçue par les chanoines, en présence de l'évêque de Tournai, au milieu des transports de joie de toute la population.

Dans les jours mauvais qui ont si tristement signalé les dernières années du XVIIIe siècle, l'abbaye

de Cysoing fut envahie par des révolutionnaires en délire, qui y commirent les plus grands désordres, et profanèrent les corps saints qui s'y trouvaient. La tête seule de saint Evrard, avec la mâchoire supérieure de saint Calixte, furent sauvées à Tournai par les soins d'Augustin Gosse, de Saint-Amand, dernier abbé du monastère. Ces reliques restèrent éloignées de ce lieu jusqu'en l'année 1841. Grâce aux soins et à la piété de M. Salembier, alors curé de Cysoing, ce précieux dépôt fut alors rendu à ses légitimes possesseurs, avec toutes les garanties désirables d'authenticité. La châsse, dans laquelle se trouvait la tête de saint Evrard, renfermait encore trois lettres revêtues des signatures et des sceaux de ceux qui les avaient écrites. La première était de l'abbé Robert, en date de l'année 1284, la veille de la Pentecôte; la seconde, de François Vander-Burgh, archevêque de Cambrai, en date de l'année 1637, et enfin la troisième, de l'abbé Gosse, qui mourut à Tournai en 1802. Les vicaires capitulaires de Cambrai, le siége vacant par la mort de Monseigneur Belmas, reconnurent cette sainte relique, ainsi que plusieurs autres qui leur furent présentées (*). Elles furent toutes transportées avec pompe

(*) Ces autres reliques étaient de saint Calixte, de saint Eloi et de sainte Aldegonde. Il y avait aussi un morceau de la sainte épine et de la vraie croix de Notre Seigneur.

La mâchoire supérieure de sainte Calixte, dit le R. P. Possoz, dans les Sanctuaires de Marie, T. II, p. 251, à la note, se conserve à Lille, dans la chapelle d'une communauté religieuse,

dans l'église de Cysoing, le 12 juin 1842, au milieu d'un immense concours de peuple. Monseigneur Pierre Giraud, alors archevêque de Cambrai, permit que chaque année la mémoire de cette translation fût célébrée par une fête solennelle avec octave, assignant pour sa célébration le Dimanche qui vient dans cette octave, c'est-à-dire du 12 au 19 juin. Il approuva pareillement pour cette fête et pour plusieurs autres des offices propres, qui remontent à une très-haute antiquité. Enfin le prélat donna saint Evrard pour patron secondaire à la paroisse de Cysoing, et ordonna qu'à l'avenir on ferait, comme avant la révolution de 1793, sa mémoire dans les suffrages des saints avec celle des autres patrons titulaires de cette église.

En 1843, un nouveau Propre renfermant les offices de saint Calixte et de saint Evrard fut imprimé par les soins de M. Salembier. Ils sont entièrement conformes à ceux de l'ancienne abbaye de Cysoing. On n'y a ajouté que quelques lignes qui rappellent la reconnaissance et la translation de ses reliques faites en 1841 et 1842. Il y a dans ce Propre deux fêtes de saint Evrard ; l'une le 12 juin, pour cette dernière translation ; elle est double de première classe avec octave ; l'autre le 16 décembre, qui rappelle la mort de ce saint : elle est aussi double de

avec la lettre authentique de Jean Duburcq, 31e abbé de Cysoing. Cette pièce porte la date de 1441, et le sceau se trouve dans une intégrité parfaite.

première classe, mais sans octave. La messe est propre dans ces deux solennités (*).

Quand on voit saint Evrard, si puissant et si élevé dans le monde, remplir avec fidélité tous les devoirs de la religion, il est impossible de ne point se sentir pénétré pour lui d'admiration et de respect. Combien d'imitateurs il aurait parmi les grands, s'ils pouvaient comprendre cette parole de saint Laurent Justinien : « Savez-vous quels sont vos devoirs, vous qui vivez au milieu du monde, et qui désirez sincèrement faire votre salut ? Dieu n'exige de vous nulle autre chose que l'observation de ses commandements, l'amour du prochain et l'aumône aux pauvres. » Que de riches et de puissants du monde trouveraient dans leur condition,

(*) On voit dans l'ouvrage de Molanus, imprimé en 1583, que saint Evrard était spécialement honoré à Cysoing, à Lille et à Tournai.

Le calendrier liturgique de l'archevêque de Malines, de 1583, présente saint Evrard comme un des saints honorés dans ce diocèse.

Buzelin, dans son ouvrage *Gallo-Flandria,* imprimé en 1623, fait mention du culte rendu à saint Evrard comme public dans cette contrée.

Dans le rituel de Fenélon et un calendrier liturgique y annexé, on trouve saint Evrard parmi les saints, dont l'office se célèbre dans ce diocèse.

Saint Evrard avait avant la révolution un office propre dans la collégiale de Saint-Pierre à Lille, et dans l'abbaye de Cysoing. Ce dernier est plus ancien, l'autre paraît y avoir été introduit lors de la translation solennelle d'un os brachial du saint, translation qui se fit de l'abbaye de Cysoing à la collégiale de Lille, le 28 juillet 1662.

comme saint Evrard, les moyens de faire beaucoup de bonnes œuvres s'ils le voulaient! Mais la plupart, aveuglés par l'orgueil, la cupidité ou la mollesse, ferment leur cœur à toutes les pensées de la foi. Contents de la félicité fausse et passagère qu'ils trouvent sur la terre, ils dédaignent de lever les yeux vers le ciel où Dieu leur promet une félicité réelle et permanente. L'exemple de saint Evrard sera un jour leur condamnation, s'il n'est pas auparavant l'objet de leur imitation.

(Officia propria antiquissimæ ecclesiæ Cysoniensis. Insulis 1843).

---

17 DÉCEMBRE.

SAINTE WIVINE,

Fondatrice de l'abbaye de Bygarden.

C'est de la famille d'Oisy, bien connue à une certaine époque dans la Flandre et l'Artois, que sortait sainte Wivine. Disposée dès son enfance à se consacrer entièrement à Dieu, elle renonça à tous les projets d'alliance qui lui furent offerts. Un jeune homme, en particulier, qui aspirait à l'honneur de l'épouser, fut tellement impressionné de ses discours, qu'il prit lui-même la résolution de ne plus vivre que pour Dieu. Sainte Wivine et une compagne de son âge, appelée Emuvare, s'étant

retirées dans un lieu situé entre Bruxelles et Afflighem, conçurent le dessein d'y bâtir un lieu de prière et de sanctification. Godefroi-le-Barbu, comte de Brabant, lui ayant accordé toutes les facilités désirables pour exécuter ce projet, la pieuse fille se retira dans ce nouveau couvent avec un grand nombre de vertueuses compagnes qui désiraient vivre sous sa conduite. La règle de saint Benoît fut adoptée et observée de la manière la plus édifiante. Pendant trente-quatre ans, Wivine dirigea et édifia ses consœurs, qui la reconnaissaient encore plus comme une mère que comme une abbesse. Elle mourut saintement l'an 1166.

Alard, évêque de Cambrai, étant venu quelques années plus tard consacrer l'église de la nouvelle abbaye, examina attentivement tous les actes relatifs à la vénérable défunte. Les nombreuses guérisons opérées à son tombeau lui parurent un témoignage éclatant de la sainteté de la servante de Dieu. Aussi, avant de s'éloigner, demanda-t-il à Arnoul, abbé du monastère d'Afflighem, de placer dans une châsse le corps de la sainte. Cette cérémonie se fit au mois d'octobre 1177. Elle fut accompagnée et suivie de guérisons extraordinaires, qui inspirèrent aux populations du pays une nouvelle confiance en leur sainte patronne.

(Molanus. XVII dec.)

---

18 DÉCEMBRE.

LE BIENHEUREUX FULGENCE,

Premier abbé du monastère d'Afflighem.

Six hommes de guerre, dont la vie n'avait été qu'une suite de violences et de brigandages, s'étaient convertis à la voix d'un saint religieux, appelé Roderic, qui habitait le monastère de Saint-Pierre à Gand. Le repentir de leurs crimes était tel qu'ils s'imposèrent volontairement les plus grandes austérités. Même ils voulurent aller demander l'absolution à l'archevêque de Cologne, afin de trouver dans les fatigues de ce pénible voyage une nouvelle occasion de souffrir pour Jésus-Christ. Ce fut à leur retour qu'ils fondèrent la petite maison de prière qui devint bientôt l'abbaye d'Afflighem, l'une des plus importantes de la Belgique.

Cette communauté eut d'abord pour abbé le B. Fulgence, natif du Brabant. On ne connaît rien des premières années de sa vie. Les biographes se bornent à dire qu'étant encore jeune, il se retira au monastère de Saint-Agéric, à Verdun. Il y avait douze ans déjà qu'il se sanctifiait dans la pratique de toutes les vertus de son état, lorsque Thierri, évêque diocésain, ayant été excommunié à cause de ses rapports avec l'empereur Henri V, l'abbé et

les frères de cette communauté se séparèrent de sa communion.

Le cœur du B. Fulgence fut profondément affligé de ce scandale et de son éloignement nécessaire de cette maison où il avait passé des jours si heureux. Ce fut alors qu'il revint dans son pays avec Herman, un de ses amis, et comme lui, religieux de Saint-Agéric. Fulgence ayant alors entendu parler de la petite communauté réunie à Afflighem et de son admirable ferveur, alla la visiter. Il ne put s'empêcher d'admirer l'esprit de pauvreté, l'amour du travail et l'humilité de cœur dont tous les religieux étaient pénétrés. Trouvant donc dans ce lieu tout ce que son âme désirait, il demanda à être admis au nombre des frères. Ceux-ci furent au comble de la joie en recevant dans leur maison un homme d'une si éminente vertu, et qui avait déjà l'expérience de la vie monastique. Aussi le prièrent-ils bientôt de les diriger lui-même dans les voies de la perfection, et de prendre le titre d'abbé que nul jusqu'alors n'avait porté. L'humilité du B. Fulgence leur déclarant alors qu'il était venu au milieu d'eux non pour commander mais pour obéir, tous d'une voix unanime lui répondirent : « C'est Dieu, dans sa miséricorde, qui vous a envoyé vers nous, ses indignes serviteurs ; c'est lui qui a uni toutes nos volontés pour vous confier la charge d'abbé ; c'est lui, sans aucun doute, qui veut que vous soyez à notre tête pour notre plus grand bien. Si vous ne

cédez, nous vous contraindrons à accepter cette charge, car nous voulons vous avoir pour père et pour abbé. »

Fulgence ne put résister à des instances si pressantes et commença à gouverner l'abbaye avec une admirable douceur et une sagesse consommée. Cette conduite ne manqua point d'attirer de nouveaux religieux à Afflighem. Ils s'y multiplièrent à tel point que cette abbaye devint bientôt une des plus importantes de la province du Brabant. Les grands du pays et en particulier les seigneurs qui allaient à la croisade à cette époque, faisaient volontiers des offrandes à cette communauté, où Dieu était honoré et servi avec une grande ferveur.

Cette observance de la discipline religieuse fut fidèlement entretenue par les discours et les exemples du B Fulgence. Sa vertu, reconnue de tous, faisait l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. On rapporte que Dieu lui fit connaître par une vision surnaturelle la mort de deux saints et illustres personnages de son temps, saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, et l'abbé du monastère de Cluny.

La régularité parfaite que rencontra saint Bernard au monastère d'Afflighem dans l'apparition qu'il y fit, lors de la publication de la seconde croisade, et son éloge des religieux qui l'habitaient, montrent que l'esprit et les leçons du B. Fulgence

y avaient laissé des traces profondes et le plus précieux souvenir.

(Raissius, x dec.)

---

19 DÉCEMBRE.

SAINT THÉODULPHE,

Evêque-abbé de Lobbes.

Saint Théodulphe paraît être le dernier des évêques - abbés qui gouvernèrent l'abbaye de Lobbes. Plusieurs auteurs supposent qu'il fut quelque temps archevêque de Reims, mais cette opinion ne parait pas fondée. On ne connaît rien de sa vie ; elle dut se consumer tout entière dans les travaux de l'apostolat et la direction de l'importante communauté de Lobbes.

Les religieux de ce monastère ayant un jour transporté les reliques de saint Théodulphe au village d'Erliac, près de Laon, d'où était originaire saint Ermin, passèrent à leur retour par Cambrai et Valenciennes. Les habitants de cette dernière ville, pour témoigner leur reconnaissance au saint évêque que la Providence envoyait dans leurs murs, et qui avait accordé à leurs supplications plusieurs bienfaits signalés, résolurent de bâtir une église sous son invocation. Ils se concertèrent même entre eux pour conserver ses reliques. Les religieux eu-

rent en effet de la peine pour franchir l'Escaut, et ce ne fut qu'à force d'instances et de prières qu'ils purent retourner avec le précieux dépôt dans leur abbaye de Lobbes.

Le Cointe, dans ses *Annales ecclésiastiques de la France*, et le père Longueval, dans son *Histoire de l'église Gallicane*, mettent saint Théodulphe au nombre des évêques qui assistèrent au concile d'Attigny. Son culte était célèbre à Lobbes et à Binch, où ses reliques furent transportées en 1489, avec celles des autres saints abbés du monastère. Sa fête se célébrait le 25 juin.

Le plus beau titre que nous puissions porter en ce monde, c'est celui de chrétien, de disciple de Jésus-Christ. Bénissons donc la mémoire des saints missionnaires dont toute la vie fut employée à enseigner à nos pères les vérités du christianisme. Montrons-nous fidèles à suivre les leçons et les exemples qu'ils nous ont donnés. « C'est avec raison, en effet, dit saint Pierre Chrysologue, qu'on demande d'un chrétien qu'il sanctifie et qu'il honore par ses œuvres le titre qu'il porte, car, autant la bonne odeur des vertus augmente la gloire de ce nom de chrétien, autant le déshonore la mauvaise conduite de ceux qui le portent (*). »

(Bolland., xxv junii).

(*) S. Pet. Chrys., serm. LXIX.

20 DÉCEMBRE.

SAINTE REFROYE OU RENFROIE,

Abbesse du monastère de Denain.

L'abbaye de Denain, fondée vers le milieu du huitième siècle, offre une circonstance particulière et remarquable. C'est qu'elle fut d'abord occupée par dix sœurs, qui s'étaient toutes consacrées à Dieu. Elles étaient filles du B. Aldebert, comte d'Ostrevant, et de sainte Reine dont il a été parlé ailleurs. Voici les détails que l'on trouve dans différents auteurs sur sainte Renfroie et ses sœurs.

Le B. Aldebert et son épouse sainte Reine, témoins de la piété de leurs enfants et confidents de leurs plus chers désirs, firent bâtir près de l'Escaut, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Denain, un monastère sur le modèle de ceux qui existaient déjà dans la contrée. La joie de ces saintes filles fut grande quand leurs parents prirent cette détermination ; et, dès ce moment, elles s'appliquèrent encore avec une nouvelle ferveur à la pratique des vertus.

Les travaux terminés, les dix nouvelles religieuses entrèrent avec joie dans le monastère, qui fut placé sous l'invocation de la très-sainte Vierge. On érigea en même temps une église dédiée à saint

Martin, pour quelques prêtres qui devaient célébrer dans ce lieu les divins mystères. Ste Renfroie, qui était l'aînée, fut chargée de diriger elle-même ses sœurs dans l'observance de la règle qu'elles s'étaient imposée. On croit que c'était celle des chanoinesses régulières. Ce qui paraît certain, c'est que la règle de saint Benoît n'y fut établie que plus tard, après les invasions des Normands.

La jeune abbesse possédait toutes les vertus et les qualités nécessaires pour l'exercice de la charge qui venait de lui être confiée. Elle avait en partage une aimable douceur et une tranquillité d'âme qui la rendaient respectable et chère à tout le monde. Des auteurs ont avancé qu'elle fit un voyage à Rome avec ses sœurs et que cinq d'entre elles allèrent jusqu'à Jérusalem où elles moururent saintement. Ce fait ne paraît pas appuyé sur des documents bien certains. On ne connaît rien de plus touchant la vie de sainte Renfroie. Elle mourut vers l'an 764 et fut enterrée dans l'église de St.-Martin. On célébrait autrefois sa fête le 18 octobre dans les diocèses de Cambrai et d'Arras. Son culte était aussi connu dans la Saxe, à Emerick, à Rées, à Houppel et dans la collégiale de Xanten au duché de Clèves. Il est probable que les reliques de sainte Renfroie auront été transportées à une époque quelconque dans ce pays où la communauté de Denain avait des domaines, et que telle est l'origine de ce culte qui lui est rendu.

« Trois choses sont agréables devant Dieu et devant les hommes : la concorde entre les frères, l'amour des proches, la bonne intelligence entre l'époux et l'épouse (*). » La famille du B. Aldebert a présenté ce beau et touchant spectacle, que l'on ne trouve guère que dans le christianisme. Puisse-t-il se reproduire souvent au milieu des peuples pour leur instruction et leur édification ! Puissent les chrétiens comprendre que la religion, qui fait le bonheur de l'homme, est aussi l'unique et véritable source du bonheur des familles.

(Bolland. VIII oct.)

---

21 DÉCEMBRE.

MARIE DE DAMPIERRE,

Religieuse de l'abbaye de Flines.

La princesse Marie, fille de Marguerite de Flandre, prit, vers l'an 1240, l'habit religieux dans l'abbaye de Flines fondée par sa mère. « Quoiqu'elle eût dans ses veines avec le sang des comtes de Flandre celui des rois de France et des empereurs de Constantinople, elle voulut ensevelir dans le cloître sa jeunesse et ses brillantes espérances. Une fois religieuse, elle ne

(*) Eccles. XXV, v. I, 2.

désira rien tant que d'être et de rester la dernière dans la maison de Dieu. Ses consœurs lui offrirent à plusieurs reprises la dignité abbatiale : elle mit autant d'instance à repousser les honneurs que d'autres peuvent en mettre à les rechercher. Toute sa vie se passa dans ce combat d'humilité. A deux reprises, en 1245 et en 1279, elle implora contre des instances trop pressantes la protection du chapitre général, en se faisant aider du crédit et de l'influence de sa mère : pour plus de sûreté, elle obtint du pape Innocent IV une bulle qui lui permettait de rester toute sa vie, comme simple religieuse, dans le monastère où elle avait fait profession. Elle y mourut chargée d'ans et de mérites, le 21 décembre 1302.

La princesse Marie reposait non loin de sa mère dans le chœur de l'abbaye de Flines. Elle était représentée avec le costume des religieuses de l'ordre, mais sans la crosse : le texte de l'épitaphe lui donne cependant le titre d'abbesse, parce que cette dignité lui a été plusieurs fois déférée par des suffrages qu'elle déclina. Voici cette épitaphe :

« Ici repose la vénérable Marie de Dampierre, dont notre muse est impuissante à célébrer les mérites. Elle eut pour mère la souveraine de Flandre et de Hainaut : dès la première fleur de l'âge, embrasée de l'amour divin, elle ravit l'admiration par l'éclat de ses vertus. Cette abbesse brilla par sa bonté, sa douceur, son intégrité parfaite, sa

simplicité, son humilité, sa droiture. O Dieu! que votre sentence favorable lui ouvre le séjour du bonheur! Elle nous quitta l'an mil trois cent deux, le jour de la solennité de saint Thomas. »

(*Notice sur l'abbaye de Flines*, p. 8, 37).

---

22 DÉCEMBRE.

JEANNE DE SAINTE-CATHERINE,

Professe du monastère de Sainte-Catherine-de-Sienne, à Douai.

Nous extrayons du manuscrit n° 235 de la bibliothèque de Douai le passage suivant, relatif à la pieuse Jeanne de Sainte-Catherine, morte à Douai en odeur de sainteté.

« Assez près de Saint-Omer, dans le comté d'Artois, il y a une petite ville nommée Lillers, qui fut le lieu de la naissance et tout le séjour de la B. Jeanne de Sainte-Catherine. Son père se nommait Philippe Wast et sa mère Catherine Sarat. La principale bénédiction de leur mariage fut d'avoir mis au monde une fille, qui a été l'ornement de son monastère et après sa mort une des plus riches pierres de l'ordre de notre père saint Dominique. Fille élue du ciel pour le ciel elle vécut tellement en terre que jamais elle n'offensa Dieu mortellement. »

Se sentant appelée au service de Dieu, elle quitta Lillers et vint se présenter à Douai au couvent de Sainte-Catherine-de-Sienne nouvellement érigé. Ce fut le 8 janvier 1623 qu'elle prit l'habit de saint Dominique, étant alors agée de trente-et-un ans. L'année suivante, à pareille époque, elle prononçait ses vœux solennels. « Dix-sept mois après, Dieu voyant ce fruit mûr pour la gloire le cueillit de son arbre, l'appelant à lui par une mort très-heureuse, le 8 juin 1625. Si dans le monde cette belle âme fut un miroir d'innocence et de pureté, n'ayant jamais souillé son âme d'aucun péché mortel, elle fut un autre miroir en religion d'observance et de toute sorte de vertus. »

---

23 DÉCEMBRE.

THOMAS BULLAKER,

Religieux franciscain Anglais.

Thomas Bullaker, connu en religion sous le nom de père Jean-Baptiste, arriva au collége des pères jésuites de Saint-Omer à l'âge de dix-huit ans. Ses études terminées il entra dans l'ordre de saint François et fut envoyé à la mission d'Angleterre. Un misérable apostat, appelé Wadsworth, l'ayant arrêté dans une maison catholique où il célébrait

les divins mystères, voulait le traîner devant le shérif du lieu, sans même lui laisser le temps de déposer les ornements sacerdotaux. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on put obtenir que les choses saintes ne fussent point exposées dans les rues de la capitale aux insultes de la populace. A peine renfermé dans la prison, le missionnaire fut conduit au tribunal : « Là, dit-il lui-même dans un récit de son jugement, le shérif me demanda si j'étais prêtre. — Je lui répondis que je l'étais. — Comment donc osez-vous revenir en Angleterre, au mépris des lois qui le défendent aux prêtres sous les peines les plus sévères? — Parce que je suis convaincu que ces lois sont injustes et ne peuvent par conséquent obliger la conscience. Si vous continuez comme vous avez commencé, bientôt ce sera une trahison à vos yeux que de croire en Jésus-Christ. La chose paraît assez manifeste si on en juge par la manière dont on a traité, il y a peu de temps, le Christ attaché à la croix de Cheapside. » Le missionnaire fait ici allusion à un des plus affreux sacriléges commis à Londres par les sectaires révoltés contre le roi.

« Quelques jours plus tard, continue le missionnaire, on me conduisit à Westminster pour être jugé par des parlementaires désignés à cet effet. A peine étais-je arrivé que Wadsworth, prenant les ornements qu'il avait saisis, les posa sur la table en présence du comité. Un des membres observa

qu'ils étaient pauvres. « Ils sont assez riches, lui répondis-je, pour ceux qui les possèdent maintenant. — Si pauvres qu'ils soient, reprend à son tour le président, ils peuvent servir pour une adoration idolâtrique comme celle de la bête. — Quelle adoration idolâtrique, milord ? lui demandai-je. — Comment ! n'est-ce pas une idolâtrie d'adorer un pain comme Dieu ? — Nous n'adorons pas le pain et le vin dans les redoutables mystères ; mais nous adorons Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin, comme l'Eglise de Dieu a toujours fait depuis les temps des apôtres. » Pendant que la discussion s'engage sur ce point, un des assistants regarde les ornements les uns après les autres et les examine attentivement. Découvrant tout-à-coup une pierre d'autel sur laquelle des croix étaient sculptées, il s'écrie qu'il a découvert le chiffre de la bête. J'eus de la peine de ne pas rire de l'incroyable ignorance de cet homme. « Milord, lui dis-je en me rapprochant de lui, puisque vous connaissez si bien la bête, qu'il vous plaise, je vous prie, de me dire son nom. » Sur quoi le président me demande de nouveau comment j'avais eu l'audace de désobéir aux lois de mon pays. « Voyez vous même, lui répondis-je comme les apôtres, s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu ? » Sir Thomas Cawley, autrefois mon condisciple de classe, me dit alors : « Thomas Bullaker, vous savez ce qui est écrit :

Craignez Dieu et honorez le roi. — Je sais cela lui répondis-je, et je sais aussi que le parlement qui a déclaré que la qualité de prêtre est une trahison, est le même qui a réglé dans *l'église établie par la loi* le gouvernement par les évêques, ainsi que l'usage du livre de commune prière et les cérémonies ; toutes choses auxquelles vous vous opposez dans le présent parlement. — Cela est vrai, répond-il, mais comment pourrions-nous ne point corriger ce qui a été auparavant mal réglé ? — Et voilà, en effet, ce que vous tentez de faire, lui dis-je alors ; mais soyez assuré qu'un parlement viendra, dans lequel cette religion que vous prétendez maintenant établir, (le presbytérianisme) sera rejetée et détruite. » On me dit alors que je ne verrais point ce jour-là. « Je sais que ma mort est proche, répondis-je, mais ce que j'ai prédit arrivera certainement. » En entendant ces paroles tous se mettent à crier que je suis un traître, et que les troubles actuels du royaume ne doivent être imputés qu'à moi et à mes semblables. « Plût à Dieu, répondis-je, qu'il n'y eût pas dans ce royaume d'autres traîtres de qui la nation eût à craindre avec raison des maux plus réels et plus grands. Quant à tous vos prétendus complots papistes, je vous défie de produire une seule preuve légale contre un seul catholique depuis le commencement du parlement jusqu'aujourd'hui... » Quelques jours après, le confesseur de la foi subissait le supplice

des traitres sur la place de Tyburn, d'où ses membres sanglants furent portés en différents lieux de la cité et sa tête sur l'une des piques du pont de Londres. La nouvelle en arriva bientôt au couvent des franciscains anglais de Douai, où elle excita une nouvelle ardeur dans le cœur de tous ceux qui se préparaient à la périlleuse mission d'Angleterre.

(Challoner. *Memoirs of mission. priests.* T. II, p. 227).

---

24 DÉCEMBRE.

SAINT HILDUARD,

Evêque de Toul, missionnaire en Flandre.

On croit que saint Hilduard naquit à Toul, ou dans les environs de cette ville. Il reçut le baptême des mains de saint Bertin, évêque de ce diocèse. Ce pontife ayant été dans la suite mis à mort par des malfaiteurs, le clergé et le peuple demandèrent, d'une voix unanime, qu'Hilduard fût choisi pour lui succéder. Le saint ne put pas gouverner longtemps le troupeau qui lui avait été confié. Les poursuites et les brutalités d'un seigneur du pays, qui voulait placer son fils sur ce siége, le contraignirent de s'éloigner, ou plutôt de subir l'exil auquel on le condamnait. Ces violences, très-fréquentes à cette époque, devenaient toujours l'occa-

sion de grandes calamités pour les peuples, et d'affligeants scandales pour la religion. Cette fois du moins elles ne durèrent pas longtemps, et saint Hilduard put bientôt rentrer au milieu de ses ouailles, qui avaient déploré amèrement son absence.

Le saint prélat ayant fait dans la suite un pèlerinage à Rome, eut une révélation. L'apôtre S. Pierre lui apparut et lui annonça que le Seigneur l'appelait à prêcher la foi à des hommes encore païens pour la plupart, et au milieu desquels il recueillerait des fruits abondants de salut. Docile à cette voix du Ciel, saint Hilduard revint en France, renonça à son évêché de Toul, et se rendit en Flandre, dans le pays appelé Dickelvenne ou Diclevenne, où il commença à annoncer l'évangile. Il y avait alors dans cette contrée un puissant seigneur nommé Magreptie, homme brutal, violent et adonné au culte des idoles. Par un incroyable abus d'autorité qu'expliquent seuls le caractère de ces temps et le peu de respect qu'on avait alors pour la justice, il arriva que ce seigneur fit mettre à mort une pauvre veuve, dont le saint évêque-missionnaire avait converti toute la famille. Bientôt il tourna sa fureur contre saint Hilduard lui-même, et après l'avoir exposé à tous les outrages, il le fit cruellement frapper de verges.

Dieu, dans sa miséricorde, avait résolu de ramener à lui ce cruel païen. Au moment où il se préparait à faire endurer au confesseur de la foi de

nouveaux supplices, et peut-être à lui donner la mort, il se sentit tout-à-coup comme changé en un autre homme. Autant il avait été jusqu'alors emporté, autant il se montra doux, bienveillant, et dévoué au service de Dieu. Ce changement causa une joie extraordinaire à saint Hilduard. qui avait mérité sans doute de Dieu cette grâce signalée par ses prières et sa patience. La conversion de Magreptie fut sincère, et il en donna d'éclatants témoignages. Après avoir fait bâtir une église qui fut dédiée à l'apôtre saint Pierre, il se retira pour vivre dans la retraite et pratiquer, sous la conduite du saint missionnaire, la règle de saint Benoît (*).

Saint Hilduard continua d'évangéliser les peuples du pays jusque dans un âge très-avancé. Il termina sa carrière à Diclevenne, vers l'an 750. Ses reliques furent dans la suite transportées à Termonde, avec celles de sainte Christine. Tous deux y sont devenus depuis cette époque l'objet d'une religieuse vénération.

Combien d'idolâtres ont été gagnés à la connaissance du vrai Dieu par la vie sainte des missionnaires! Combien de pécheurs ont été ramenés par leurs exemples à la pratique des vertus! Que cette

(*) Il paraît que saint Hilduard avait fondé à Diclevenne, nommé dans quelques vieux titres Ticlivinnium, un monastère qui fut ruiné au neuvième siècle par les Normands, et rétabli au onzième par Bauduin de Mons, comte de Flandre et de Hainaut. (Note de M. Le Glay).

pensée excite en nous une sainte émulation, en nous rappelant cette parole de l'apôtre saint Jacques : « Celui qui convertira un pécheur et le retirera de son égarement, sauvera sa propre âme de la mort et couvrira la multitude de ses péchés. »

(*Bolland.* XXVI junii. — Molanus. XXIX dec.).

---

25 DÉCEMBRE.

FRANÇOISE MAES,

Appelée en religion sœur Françoise de Saint-Omer.

En tout temps le Seigneur s'est plu à choisir, pour l'exécution de ses desseins, des âmes saintes et généreuses, en qui sa grâce ne rencontrait point d'obstacles et opérait les plus étonnantes merveilles pour l'édification et la consolation de ses serviteurs. Plus d'une fois il appela à son service et à la perfection de la vie religieuse de vénérables veuves, qui, après avoir offert dans le monde et dans la famille l'exemple des vertus de l'épouse et de la veuve, devenaient encore un modèle de fidélité dans la vie monastique. La sœur Françoise de Saint-Omer fut de ce nombre, et son nom est à ajouter à celui de toutes ces femmes admirables, qui embellissent à différentes époques les annales de l'Eglise. Elle naquit à Saint-Omer le 4 janvier

1581 de Pierre Taffin, écuyer, seigneur du Hocqúet, et de Marguerite Pepin, tous deux issus d'anciennes et nobles familles. Son enfance fut tranquille et vertueuse. Ses parents, qui veillaient avec soin à son éducation, la confièrent dès l'âge de douze ans aux dames bénédictines de Bourbourg. De retour dans sa famille, elle y montra dans tout leur éclat les aimables qualités et les vertus qu'elle avait acquises. Quelques années plus tard, Françoise fut donnée en mariage par son père à M. Alexandre Maës, licencié ès-lois et conseiller pensionnaire de la ville et chatellenie de Bourbourg. Sa piété ne fit encore que se développer dans cette position nouvelle, et lorsque la Providence eut béni cette union par la naissance de deux filles, la jeune mère apporta tous ses soins à rendre ces enfants dignes du Dieu auquel elle les avait consacrées. L'aînée avait atteint sa seizième année, lorsque Mme Maës la conduisit à Douai, au monastère de la Paix, que dirigeait alors la vénérable Florence de Werquignœul. Elle fit elle-même l'éducation de la plus jeune, qui correspondit fidèlement à ses sages leçons. Ainsi, comme la femme forte dont il est parlé dans la sainte écriture, Mme Maës remplissait de joie le cœur de son époux, dirigeait toutes choses avec prudence et sagesse dans sa maison, et faisait ressentir à tous ceux qui l'approchaient les douces influences de sa piété. Le bien qu'elle faisait n'était pas borné à sa famille ; il s'étendait

encore au dehors par les relations que, pour plaire à son époux elle entretenait avec beaucoup de personnes de distinction.

La Providence, qui allait commencer à opérer de grandes choses par son humble servante, permit que, vers cette époque, M. Maës fût attaqué d'une grave maladie dont il mourut. Son épouse supporta avec une résignation toute chrétienne cette perte douloureuse. qui la laissait veuve à l'âge de trente-trois ans (1614). Dès ce moment, elle eut comme un pressentiment de ce que le Seigneur demandait d'elle, et son amour pour la vie de retraite et de méditation devint plus vif et plus ardent qu'il ne l'avait jamais été jusqu'alors. Ayant donc établi un oratoire dans une maison que son époux avait achetée dans un quartier fort tranquille de Bourbourg, la pieuse veuve, accompagnée de sa fille aînée, qui était revenue de Douai, commença à réaliser le projet qu'elle avait conçu de changer cette demeure en un monastère. Ce dessein fut communiqué au respectable doyen de la paroisse, M. de Cook, qui l'appuya de tout son crédit. Presque aussitôt l'évêque de Saint-Omer permit de le mettre à exécution, et le 4 octobre de cette même année 1614, jour de la fête de saint François d'Assise, eut lieu la cérémonie de l'inauguration. La communauté n'était composée que de Mme Maes, de sa fille aînée et de deux sœurs Béguines venues d'Aire. Peu de temps après, sa plus jeune fille et

deux autres personnes de distinction demandèrent à être reçues comme postulantes, et tels furent les faibles commencements de cette maison qui devait bientôt se développer si considérablement. Les constitutions en furent approuvées par l'évêque diocésain, qui permit au doyen de Bourbourg de donner le voile et l'habit religieux aux nouvelles pénitentes. Mme Maës prit alors le nom de sœur Françoise de Saint-Omer, sa fille aînée celui de sœur Agnès de Bourbourg. La communauté ainsi constituée commença à suivre tous les exercices d'une vie régulière dans la joie et la paix du Seigneur. Malgré la sévérité de la règle et la fréquence des pénitences et des jeûnes qu'elle imposait, on vit presque aussitôt plusieurs personnes de Bergues, Gravelines, Aire et Nieuport, venir solliciter leur admission. Bientôt même on demanda à la vénérable supérieure quelques-unes des filles formées sous sa conduite pour les établir à Mons et à Paderborn. L'institut avait à peine reçu, par un bref du pape Paul V en date du 2 juin 1619, l'approbation du chef de l'Eglise, que déjà il fallait satisfaire aux vœux empressés de plusieurs villes. La première colonie qui sortit de la maison-mère de Bourbourg se dirigea vers Bergues. Un riche propriétaire, appelé François Durand, dont tous les enfants s'étaient consacrés à l'état religieux, voulait y fonder une maison de cet ordre pour le service de Dieu. Paul Boudot, nouvel évêque de

Saint-Omer, forma à son tour le projet de doter sa ville épiscopale d'un établissement de sœurs pénitentes, qui aurait pour supérieure la sœur Françoise de Saint-Omer elle-même. Soumise à l'autorité de son évêque, Mme Maes renonça à tous les liens qui l'attachaient à la ville de Bourbourg, et après avoir confié l'administration de sa communauté à sa fille aînée, sœur Agnès de Bourbourg, elle se rendit à Saint-Omer avec sa fille cadette et deux autres religieuses. A peine cette nouvelle maison était-elle fondée, que les villes d'Aire et de Liége sollicitèrent aussi des religieuses pénitentes. Il semble que Dieu, pour récompenser la sage supérieure de sa confiance, permit que tout en ce moment allât au gré de ses désirs. En effet, le pape Grégoire XV accorda à l'ordre une extension des priviléges donnés par Paul V ; le roi d'Espagne, Philippe IV, lui permit d'acquérir des biens pour assurer son existence, et enfin l'infante d'Espagne, gouvernante des Pays-Bas, étant venue à Saint-Omer, visita la vénérable fondatrice et l'autorisa à établir une maison à Bruxelles. Presque en même temps, deux respectables bourgeois de Lille demandèrent qu'un monastère de religieuses capucines pénitentes fût bâti dans un quartier de la ville qu'on agrandissait alors. Les autorités ecclésiastiques et civiles acquiescèrent à cette proposition, et malgré le dénûment dans lequel on se trouvait pour commencer, il fut résolu que la maison serait habitée par une nou-

velle colonie de Saint-Omer. La supérieure, accompagnée de sa fille cadette, conduisit elle-même les quatre religieuses qui devaient fonder le couvent de la divine Providence. Après avoir traversé la ville d'Aire, visité le monastère de Beaupré, au territoire de la Gorgue, puis la célèbre abbaye de Marquette, elles arrivèrent à Lille, où l'évêque de Tournai les introduisit dans leur habitation. La supérieure était encore à Lille, lorsqu'un habitant de Courtrai vint solliciter en faveur de sa ville natale un établissement de pénitentes. Dans le même temps, le projet d'en fonder un à Douai était déjà en voie d'exécution ; la bénédiction de Dieu et la prudence de Mme Maës permirent de faire face à ces demandes multipliées. Partie pour Douai avec sa fille cadette, sœur Ignace de Bourbourg, et six religieuses, elle y fut reçue par le célèbre docteur François Dubois, si connu sous le nom de *Sylvius*, alors chanoine de Saint-Amé. Mme Maës resta dans cette ville six ans, durant lesquels elle disposa toutes choses avec sagesse pour la prospérité de l'établissement ; puis, en le quittant, elle laissa ses instructions à sa fille, qui venait d'être élue supérieure. A peine rentrée à Saint-Omer, elle reçut de l'Allemagne une demande d'affiliation à sa congrégation, de la part de plusieurs jeunes personnes d'une grande piété, réunies dans les villes de Cologne, de Bonn et de Paderborn. Leur supplique était approuvée par l'archevêque de

Cologne, Ferdinand de Bavière, prince électeur (1638). Cette union sainte fut établie et s'est toujours conservée jusqu'à ce jour (*). Enfin un dernier établissement, fondé à cette époque à la demande de l'archevêque de Cologne, alors administrateur du diocèse de Liège, fut celui de Saint-Tron. C'était le huitième sans compter les trois maisons d'Allemagne : environ un siècle plus tard, on comptait vingt communautés de l'ordre dans la Flandre française et la Belgique (**).

Cependant l'âge et plus encore les fatigues avaient considérablement affaibli les forces de la vénérable mère Françoise de Saint-Omer. Une fièvre continue la saisit, et elle pressentit que sa mort n'était pas éloignée. Pendant sa maladie, elle ne cessa de donner à toute la communauté les plus touchants exemples de patience et de résignation parfaite. Toujours son esprit était occupé de Dieu ou de ses filles spirituelles qu'elle recommandait à sa providence. La veille de sa mort, aussitôt que la messe fut achevée, elle fit appeler sa fille aînée, Agnès de Bourbourg, et lui dit : « Je crains que la parole ne me manque bientôt : dites de ma part à la communauté réunie que je la supplie, avec toute la

(*) Ces trois communautés d'Allemagne existent encore et sont en relation avec les maisons de l'ordre rétablies en Belgique.

(**) La révolution française n'a épargné aucune de ces maisons. Quatre depuis ont été rétablies à Bourbourg, Liége, Anvers, et Méerendré à deux lieues de Gand.

tendresse qui se peut concevoir dans un cœur de mère, d'observer invariablement ces trois choses, que je lui laisse pour gage de mon affection et comme acte de ma dernière volonté. La première est d'obéir à la supérieure qu'il plaira à la Providence de placer à la tête de cette maison ; la seconde, de conserver la paix et la charité ; la troisième, de se donner mutuellement de sages conseils, de s'entr'aider à suivre la voie de la perfection par la pratique des plus solides vertus. Toutes les sœurs étant entrées peu après dans l'infirmerie pour recevoir une dernière bénédiction de la malade, la sœur Agnès de Bourbourg prit la main déjà immobile de sa mère et la leva sur toute cette sainte assemblée. La digne servante de Jésus-Christ témoigna par un signe des yeux son contentement ; elle réitéra encore le même signe, sur la demande que lui fit sa fille de bénir pareillement sa sœur, Ignace de Bourbourg, supérieure de la maison de Douai. Ayant ensuite prononcé ces dernières paroles : « Mon Dieu, je me remets entre vos mains : faites de moi selon votre sainte volonté, » elle expira tranquillement le 29 décembre 1641, à l'âge de soixante-deux ans. On l'ensevelit à Saint-Omer, ainsi que ses deux filles, qui moururent plus tard dans le même couvent. Ces trois corps vénérables furent exhumés secrètement en 1792, et on les conserva avec soin pendant les jours mauvais de la révolution : plus tard ils furent reconnus et

donnés comme un précieux dépôt aux religieuses de Bourbourg.

(Extrait de sa vie, publiée par M. Parenty, vic.-gén. d'Arras. Lille, Lefort; 1841.)

---

26 DÉCEMBRE.

FRANÇOIS COSTER,

Jésuite, recteur du collége de Douai.

Le Recueil des hommes illustres de la Compagnie de Jésus consacre une notice à la mémoire du père François Coster, recteur du collége de Douai. Ce personnage remarquable, le dernier de ceux qui vécurent avec saint Ignace de Loyola, naquit à Malines d'une famille profondément religieuse. Il avait vingt-quatre ans quand il entra dans l'ordre où son rare mérite fut vite apprécié. Envoyé à Rome, puis à Cologne pour y enseigner les belles-lettres, il se fit partout chérir par sa bonté et l'affabilité de son caractère. Nommé provincial de la province du Rhin, puis deux fois de celle des Pays-Bas, il trouvait encore, au milieu des occupations incessantes de sa charge, le temps de se livrer à toutes sortes de travaux utiles et vraiment religieux. Il composait des livres, il prêchait, il confessait, il soutenait des controverses. Ses voyages se faisaient toujours à pied; arrivé dans une ville, il

y prêchait trois fois le même jour. On ne comprenait pas comment il pouvait supporter de si grandes et si continuelles fatigues. Il ne cessa de confesser et d'écrire qu'à l'âge de 84 ans.

Le père François Coster convertit un grand nombre d'hérétiques en Hollande et en Zélande. Ses écrits et ses exemples exerçaient la plus heureuse influence sur tous ceux qui le lisaient ou l'approchaient. Le célèbre Juste Lipse fut en rapports d'amitié avec lui pendant toute sa vie. Le souvenir de saint Ignace était toujours présent à la pensée du pieux jésuite. Au jour de sa fête il ne pouvait s'empêcher de pleurer abondamment en célébrant les divins mystères, et il renouvelait alors la promesse faite au saint fondateur, à son départ de Rome pour les Pays-Bas, de vivre toujours dans l'humilité, l'obéissance et la garde du cœur. Il fut admirablement fidèle pendant toute sa vie à cette promesse. Tous étaient édifiés de sa douce aménité, de sa parfaite modestie, de sa piété exemplaire. Sa mort fut telle que l'avait préparée une si sainte vie. Quand on lui demanda s'il mourait volontiers, il répondit comme saint Ambroise : « J'ai vécu en sorte que je ne suis pas honteux d'avoir vécu entre les hommes : je ne crains pas la mort, car nous avons un bon Seigneur. » Ces paroles prononcées, il récita, en se l'appliquant à lui-même, le psaume « *Qui habitat in adjutorio Altissimi*, Celui qui repose sous la protection du

Seigneur, » et mourut bientôt après le 6 décembre 1619, à l'âge de 88 ans.

(*Recueil des hommes illustres de la Comp. de Jésus*. p. 69).

---

27 DÉCEMBRE.

LE BIENHEUREUX JEAN STIRLIN,

Religieux dominicain, à Valenciennes.

L'établissement des Dominicains à Valenciennes remonte aux premières années de cet ordre ; mais les noms, comme les œuvres de ces religieux, sont presque entièrement oubliés. Citons du moins ces quelques lignes qu'un hagiographe a consacrées au B. Jean Stirlin, l'un des pieux enfants de saint Dominique.

Il était issu d'une noble famille et portait dans un corps faible une âme généreuse, que les douleurs semblaient ne pouvoir atteindre. D'ailleurs, homme de méditation, prédicateur remarquable et religieux plein de douceur et d'amabilité. Une nuit, durant son sommeil, il lui sembla qu'il était transporté dans un palais au milieu d'une réunion nombreuse et brillante. Là il entendit chanter avec les accords les plus suaves ces paroles consolantes : « Voilà celui qui a méprisé la vie du monde et qui est parvenu au royaume des cieux. Il a prié le Très-Haut et a été trouvé du nombre des saints. » Cette

vision précéda de quelques jours son trépas qui arriva en 1259. Un religieux Dominicain de la même maison ayant éprouvé peu de temps après un grave accident, qui lui faisait endurer d'excessives douleurs auxquelles les médecins ne pouvaient apporter de remède, recouvra une parfaite santé, après avoir prié Dieu avec confiance au tombeau du B. Jean Stirlin.

(Raissius, XXVII dec.)

---

28 DÉCEMBRE.

JEAN, SURNOMMÉ LE BON, ET JULIEN,

Religieux de l'abbaye de Cantimpré.

Thomas de Cantimpré rappelle dans ses écrits la mémoire de deux religieux, qui se sont sanctifiés dans le monastère qu'il avait lui-même habité. Le premier s'appelait Jean, et avait été surnommé le Bon, à cause de la douceur et de l'affabilité de son caractère. C'était un religieux d'une admirable innocence de vie et très versé dans la connaissance des lettres sacrées et profanes. Il avait fait ses études à Paris sous le vénérable Pierre, chantre de la cathédrale et professeur de la célèbre université de cette ville. Il était déjà en religion depuis quelque temps lorsque Dieu permit qu'il fût assailli par une foule de doutes et de pensées contraires à la foi.

La prière, à laquelle il eut la sagesse de recourir aussitôt, ne tarda pas à ramener le calme dans son âme. Pour récompenser le courage qu'il avait montré durant cette épreuve, Dieu permit, dit-on, qu'il eût une vision, dans laquelle les deux saints apôtres, Pierre et Paul, vinrent fortifier sa foi et dissiper toutes ses inquiétudes. Ce religieux se distingua encore par une tendre dévotion envers la sainte Vierge. Il composa à sa louange plusieurs pièces de poésie qui ont péri durant les guerres des siècles passés.

Le second personnage dont parle Thomas de Cantimpré s'appelait Julien. On ne connaît aucune des particularités de sa jeunesse ou de son entrée en religion. Son biographe se borne à dire qu'après avoir pratiqué longtemps les plus éminentes vertus, il fut tout-à-coup affligé par une terrible tentation. Il lui semblait qu'il était du nombre des réprouvés et destiné à un malheur éternel. Loin de s'abandonner à un sombre désespoir et d'écouter ces suggestions de l'esprit de malice, Julien eut recours à la prière et fit, par ses supplications, comme une sainte violence au cœur de Dieu. Bientôt ses agitations cessèrent, la paix revint dans son âme, et le Seigneur récompensa par de nouvelles faveurs la fidélité avec laquelle il avait supporté une si pénible épreuve.

Apprenons par l'exemple de ces deux saints religieux à recourir à la prière dans toutes nos peines,

nos tentations et nos inquiétudes : « Bienheureux l'homme qui souffre la tentation, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie. » Or, c'est par la prière que l'on obtient cette couronne ; c'est elle qui, avec la vigilance, doit nous faire remporter une victoire complète sur tous les ennemis de notre salut. « Veillez donc et priez, dit Notre Seigneur Jésus-Christ, afin que vous n'entriez point en tentation. »

(Raissius, XXVII sept.)

---

29 DÉCEMBRE.

SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY,

Martyr : son apparition dans les diocèses de Cambrai et d'Arras.

Le nom de saint Thomas de Cantorbéry, qui, de courtisan frivole et mondain devint un saint archevêque, et mérita, par son admirable fermeté à défendre les droits et les libertés de l'Eglise, de répandre son sang pour elle, est encore un de ceux qui doivent trouver leur place dans ce recueil. Ce nom, en effet, rappelle des souvenirs consolants pour la piété dans ces contrées que le pontife exilé a longtemps parcourues et où il a laissé des souvenirs multipliés de son passage.

Saint Thomas naquit à Londres en 1117 d'une

famille puissante et religieuse. Sa première éducation fut cultivée avec soin ; plus tard il suivit avec distinction les cours publics dans les universités de Paris et d'Oxford, et se rendit capable de remplir les charges les plus importantes. Nommé d'abord juge de la police de Londres, il fut peu de temps après élevé à la dignité de chancelier. Le roi Henri II, qui lui témoignait une grande confiance, songea à le faire placer sur le siége archiépiscopal de Cantorbéry, dans l'espoir de trouver en lui un prélat facile, qui se soumettrait sans résistance à ses volontés. La conduite de saint Thomas Becket avait pu donner accès à cette pensée dans l'esprit du monarque ; mais la grâce de l'ordination changea l'ancien courtisan, qui devint tout à la fois le modèle de son clergé et le défenseur de ses libertés. Les calculs du roi d'Angleterre étaient trompés ; aussi, ne trouvant point dans le prélat la facile condescendance qu'il en attendait, il le condamna à l'exil. Le saint débarqua à Gravelines, ville nouvellement bâtie par Thierry d'Alsace, d'où il se rendit au monastère des bénédictines de Bourbourg. On conserva longtemps dans cette abbaye un calice en or que le saint archevêque y laissa. De là il se rendit au monastère de Clairmarais, puis au vieux moustier de saint Mommolin, où les religieux le reçurent avec tous les témoignages de la joie la plus sincère. Godescalc, abbé de Saint-Bertin, pria aussi le saint d'honorer sa communauté de sa pré-

sence. Le pontife se rendit à cette demande : il paraît même probable qu'il passa quelque temps dans cette maison, l'une de celles qui obtinrent le plus de reliques du saint archevêque après qu'il eut été martyrisé. On y trouvait des morceaux de son crâne et de sa cervelle, des poils de sa barbe, des cheveux et plusieurs parcelles de ses os. Saint Thomas visita pareillement le monastère d'Anchin, et y laissa, en souvenir de son passage, une chasuble, une dalmatique, une petite tunique et une chape de couleur verte. A Marchiennes il donna aussi divers objets qu'on y conservait avec respect; c'étaient une palle et une croix ornée de perles et de reliques. De plus, on voyait dans la bibliothèque de cette abbaye un pontifical, qui avait appartenu au saint archevêque (*).

Une inscription en caractères anciens, qu'on lisait autrefois à l'autel de saint Antoine à Arras, indiquerait que saint Thomas se rendit aussi en cette ville. Elle était conçue en ces termes : « Icy saint Thomas célébra messe certainement. » A côté se trouvait retracée l'histoire de son martyre. Il y avait de plus dans cette même ville, près de l'église de Sainte-Marie-Magdeleine, la *fontaine de*

(*) Parmi les manuscrits de la bibliothèque de Douai, se trouve, nº 94, un *Pontifical*, sur le premier feuillet duquel on lit ces mots écrits de la main d'un bibliothécaire de l'abbaye de Marchiennes. « *Pontificale hoc ad usum ecclesiarum anglicarum recepisse nos à S. Thomâ Cantuariensi traditione constanti habemus.*

Saint-Thomas, dont les eaux étaient salutaires aux personnes attaquées de la fièvre. On conserva longtemps aussi, dans l'église de Saint-Vaast d'Arras, un calice en or pur, dont le saint se servait, dit-on, en célébrant les divins mystères.

Dans le monastère de Saint-Josse-au-Bois, plus connu dans la suite sous le nom de Dommartin, était déposé le rochet que portait le saint quand il fut mis à mort par les satellites d'Henri II, roi d'Angleterre. Plus d'une fois, dit Raissius, il me fut donné de le vénérer, de le toucher et de le baiser malgré mon indignité. Plusieurs miracles, en différents temps, ont été opérés auprès de ces insignes reliques. Les Anglais de Douai avaient aussi dans le trésor de leur chapelle une partie considérable du cilice du saint archevêque. Elle leur fut apportée par un prêtre anglais qui, au moment de la persécution suscitée par Elisabeth, l'enleva d'une église, de peur qu'elle ne fût profanée par les hérétiques. Il la donna à la maison de Douai, et l'évêque d'Arras, Herman Orteberg, en reconnut l'authenticité dans l'année 1623.

Après avoir visité différentes abbayes de la Flandre et en particulier celle de Dixmude, saint Thomas arriva à Auchy-les-Moines près d'Hesdin. Les religieux de ce monastère ont toujours témoigné un profond respect pour l'oratoire de leur abbé, dans lequel on croit, d'après une ancienne tradition, que le saint célébra les divins mystères. A Blangy, où

il alla ensuite, on conservait un anneau d'or dans lequel était enchâssée une grande pierre de topaze.

Le saint parut aussi dans un lieu appelé La Motte-au-Bois, non loin de Cassel. Dans cette ville même il y avait un autel dédié au saint martyr et dans lequel étaient renfermées plusieurs de ses reliques. Peut-être ce monument fut-il érigé pour rappeler le passage du pontife persécuté.

Bien que les auteurs ne signalent point la ville de Lille, on regarde cependant comme certain que saint Thomas y séjourna. Aujourd'hui encore on voit sur la façade de la maison n° 8 dans la rue d'Angleterre cette inscription : « *Sancto Thomæ Cantuariensi hujus ædis quondam hospiti sit laus, honor et gloria.* Louange, honneur et gloire à saint Thomas de Cantorbéry, autrefois l'hôte de cette maison. » L'église de Beaucamps-en-Weppes gardait l'écuelle de bois que le saint voyageur avait reçue des mains d'un paysan pour étancher sa soif.» Les religieux de Saint-Nicolas-des-Prés, à Tournai, conservaient aussi pieusement le souvenir du passage de saint Thomas, et nous trouvons dans l'ouvrage de M. le Maistre d'Anstaing, intitulé : *Recherches sur l'église de Notre-Dame de Tournai*, T. I, p. 261, ces détails dignes d'être cités. « On voyait autrefois, dit-il, dans la cathédrale de Tournai une chapelle dédiée à saint Thomas de Cantorbéry ; elle était placée entre le cinquième entre-colonnement et fort ancienne, puisqu'elle fut

fondée en 1171 par Bauduin Hamlis, Arnold de Gand et Guillaume de Wacques, avec trois chapelains de hautes formes qui y disaient la messe tous les jours. On vénérait beaucoup à Tournai la mémoire de l'illustre archevêque de Cantorbéry, qui avait été accueilli pendant son exil dans l'abbaye de Saint-Médard, et que l'évêque Etienne appelle dans ses lettres son maître et son ami, *olim dominum et amicum*. Les verrières de cette chapelle représentaient en peintures antiques le martyre de ce courageux défenseur de la liberté de l'Eglise, et sa fête se célébrait solennellement le 29 décembre de chaque année. Le vestiaire de la cathédrale, continue toujours le savant auteur que nous venons de citer, renferme, entre autres ornements précieux, la chasuble de saint Thomas de Cantorbéry, qui laissa ce vêtement à l'abbaye de Saint-Médard, pour la remercier de l'hospitalité qu'il y avait reçue. Cette pièce est fort curieuse à cause du souvenir qu'elle rappelle. L'historien Cousin, qui dit l'avoir vue en 1608, en fait ainsi la description : « Ce chasuble resent bien son antiquité tant en l'étoffe qu'en la façon, car il est de soye brun rouge plus épais et plus fort que satin ou choses semblables, tissu à la manière des plus fines toiles de nostre temps ; sa façon est aultre que celle du chasuble de nostre siècle, en ce qu'il est aussi long aux deux côtés, que par derrière, sans aucune ouverture que par-dessus pour faire passer la teste ;

rond tout à l'entour plus bas, comme serait une robe sans manche, sans ouverture de manches, et sans collet ; ainsi clos par devant, derrière et par les côtés, tellement que pour se servir des mains et des bras, il faut retrousser le chasuble par dessus les bras. Les offrois de la croix du dict chasuble ne sont que de la largeur de trois doigts ou environ, tissus, du fil d'argent ou d'or, car la couleur est fort passée. Si y a une bande de même ouvrage mais plus étroite par bas tout autour : bref il y a une croix devant et derrière qui remonste aux espaules (*). »

Tels sont les souvenirs qui se rattachent dans ces contrées à l'illustre exilé de Cantorbéry. Rappelé plus tard sur son siége avec des assurances fallacieuses, il fut assassiné dans sa cathédrale, le 29 décembre 1170.

« C'est une loi établie, dit Bossuet dans son panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry, que l'Eglise ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants, et que, pour affermir ses droits, il faut qu'elle répande du sang..... Elle devait du sang à l'affermissement de son autorité, comme elle en avait donné à l'établissement de sa doctrine ; et ainsi, la discipline, aussi bien que la foi de l'Eglise, a dû avoir des martyrs. C'est pour cette cause que notre glorieux saint a donné sa

(*) Cousin. *Histoire de Tournay*, 2e partie.

vie. Nous avons honoré, ces derniers jours, le premier martyr de la foi (Saint-Etienne) ; aujourd'hui nous célébrons le triomphe du premier martyr de la discipline. »

(Surius.—Raissius, XXXIX.)

---

30 DÉCEMBRE.

LE BIENHEUREUX RAOUL,

Premier abbé du monastère de Vaucelles.

On a vu dans la vie de saint Bernard, comment Hugues d'Oisy, auparavant la terreur de la contrée, se convertit à la parole de cet homme de Dieu, et comment il s'engagea à bâtir une abbaye dans son fief de Ligescourt. Dans ce vallon inculte et sauvage, près de la source de l'Escaut, arriva peu de temps après une petite colonie de religieux, que conduisait saint Bernard lui-même. Venus de Clairvaux, en Bourgogne, ils élevèrent dans ce lieu le monastère auquel on donna le nom de Vaucelles et eurent pour premier abbé Raoul, à qui saint Bernard en confia la direction.

Né en Angleterre, où il avait été chargé du gouvernement d'une paroisse importante, le B. Raoul eut l'occasion de faire un voyage à Rome. A son retour, il passa par Clairvaux et demanda l'hospitalité dans la communauté que le nom de saint Ber-

nard rendait célèbre par toute la chrétienté. C'est là que Dieu attendait le voyageur, pour le dégoûter entièrement du monde et lui inspirer l'amour de la vie religieuse. Le bonheur qu'il lisait sur le front de tous les frères, la piété qu'on respirait dans cette solitude, l'onction salutaire de la grâce qui se faisait sentir plus vivement à son cœur, tout contribuait à faire naître en lui le désir de se fixer dans ce lieu. Le B. Raoul en demanda la permission, qui lui fut aussitôt accordée. Saint Bernard apprécia promptement le mérite du nouveau disciple que la Providence lui avait envoyé; aussi, quoiqu'il n'y eût encore que trois mois depuis la profession de Raoul, il le choisit pour aller fonder l'abbaye de Vaucelles.

Effrayé de cette charge, mais rassuré par la pensée de Dieu en qui il mettait toute sa confiance, Raoul partit et gouverna cette communauté avec une rare sagesse et une prudence consommée. Aussi le monastère de Vaucelles devint-il en peu de temps l'admiration de toute la contrée. L'abbé commença par y régler toutes choses pour la plus parfaite observation de la discipline religieuse. Il instruisait les frères, les formait à la vertu et les dirigeait dans les voies sublimes de la perfection. Ses exemples étaient encore plus persuasifs que ses paroles, et ils ne contribuèrent pas peu à faire supporter avec une sainte joie les difficultés et les incommodités d'un premier établissement. Il se

passa, en effet, huit années avant que l'on pût songer à bâtir une église. Enfin, l'an 1140, on en jeta les fondements, et le 26 mai 1149 fut le jour fixé pour la consécration de cette édifice placé sous le patronage de la Sainte Vierge. La cérémonie, qui avait attiré une foule immense de spectateurs, était présidée par Samson, archevêque de Reims, métropolitain de la province. On y voyait de plus l'évêque diocésain, Nicolas de Cambrai, puis Gérard de Tournai, Milon de Térouane et Josselin de Soissons.

Le fils du fondateur de Vaucelles, Simon d'Oisy, alors de retour de la croisade prêchée par saint Bernard, exerça plus d'une fois encore la patience du vénérable abbé, comme il l'avait fait souvent avant son départ. Le B. Raoul se comporta, dans ces circonstances difficiles, avec une extrême réserve, sans que nulle considération humaine fût capable de lui faire oublier son devoir. Attentif à rendre aux bienfaiteurs de sa communauté les secours spirituels de prière qu'il leur devait, il leur refusait sans crainte ce qu'ils lui demandaient quelquefois pour satisfaire leur volontés injustes. Un jour entre autres que le châtelain Simon, disposé à attaquer les habitants de Cambrai, avait fait demander à l'abbaye de Vaucelles de la nourriture pour ses chevaux : « Je ne veux point, répondit courageusement Raoul, me rendre le complice de ce péché, » et il refusa de se soumettre à cette injonction. Mais

autant il tenait aux biens de son monastère quand les puissants du monde voulaient s'en emparer, autant il en était saintement prodigue à l'égard des pauvres, pour lesquels il était rempli de la plus affectueuse charité. Il en donna pendant son administration des témoignages éclatants. Après plusieurs années d'une fertilité extraordinaire, durant laquelle le vigilant abbé avait fait des provisions considérables de blé, il arriva qu'une grande disette affligea le pays. Raoul, comme un autre Joseph, s'empressa d'ouvrir les greniers du monastère et de distribuer de la nourriture et des vêtements à tous ceux qui étaient dans le besoin. L'abbaye était devenue comme la demeure des malheureux. Les étrangers y recevaient l'hospitalité, les indigents des secours de toute nature; et afin que personne n'en fût privé, on faisait porter aux infirmes, aux femmes enceintes ou à celles qui nourrissaient de petits enfants, les choses nécessaires à leur subsistance.

A la vue de cette multitude de pauvres qui se portaient en foule à l'abbaye de Vaucelles, l'évêque de Cambrai et Simon d'Oisy ne pouvaient contenir leur admiration. Ils ne savaient comment expliquer qu'une seule abbaye pût suffire à tant de nécessités; on y comptait, en effet, jusqu'à cinq mille pauvres, sans parler de ceux à qui on portait des secours dans leur demeure. Ils crurent devoir demander au charitable abbé de se restreindre à un nombre moins considérable d'indigents; mais lui leur répondit

avec tranquillité : « A Dieu ne plaise que nous fassions cela ; mais aussi longtemps que nous aurons du blé, nous le distribuerons à tous ceux qui viendront. Lorsque nous n'en aurons plus, nous tuerons les brebis, les bœufs et les autres animaux du monastère et les distribuerons encore pour la nourriture de tous. » Le B. Raoul ne fut point obligé d'avoir recours à ce moyen extrême : les provisions du monastère suffirent pour les pauvres, les étrangers et les malades jusqu'au jour où une nouvelle récolte mit fin à la disette. Toutefois, il est permis de penser que Dieu daigna opérer un prodige en cette circonstance pour récompenser sa charité, et il serait difficile d'expliquer sans cette intervention de la Providence comment une abbaye, qui ne possédait alors que dix arpents de terre, aurait pu nourrir des milliers d'indigents pendant un temps assez considérable.

L'abbé Raoul « véritable pasteur s'il en fût jamais, » était donc un digne enfant de saint Bernard et un fidèle serviteur de Jésus-Christ. Son nom, béni par les populations, était aussi cher à ses contemporains. Tous ressentaient pour sa vertu une vénération justement méritée. Il s'endormit dans le Seigneur l'un des derniers jours du mois de décembre 1152. On comptait alors à Vaucelles cent sept religieux, trois novices et cent trente frères convers, vingt ans à peine après que saint Bernard avait amené dans ce lieu inculte sa petite colonie de Clairvaux.

(Raissius, XXX dec.)

31 DÉCEMBRE.

LE BIENHEUREUX GAREMBERT, (*)

Fondateur du monastère du Mont-Saint-Martin.

Ce fut vers l'an 1084 que naquit, dans le lieu appelé Wulpen, au territoire de Furnes, le B. Garembert. Son père s'appelait Beldralanus, sa mère Raganilde : tous deux vivaient chrétiennement et dans une condition honnête. Témoins des heureuses dispositions de leur fils, et voulant lui procurer tous les avantages d'une bonne éducation, ils le placèrent dans la communauté de Sainte-Warpurge, à Furnes, pour qu'il y fût formé à la science et à la vertu. Le jeune homme répondit à leurs soins et fit de rapides progrès dans l'étude et surtout dans la piété. Déjà on le proposait comme un exemple à ses condisciples, qui ne pouvaient s'empêcher de l'admirer et de l'aimer. Cependant des pensées

(*) Molanus, p. 286. — Gazet, p. 73. — *Histoire du vénérable serviteur de Dieu le B. Garembert*, etc. écrite par un religieux du monastère du Mont-Saint-Martin, au diocèse de Cambrai. On trouve, à la fin de cet ouvrage, les actes du bienheureux par un historien contemporain. Ces actes, ainsi que l'histoire qui les précède, présentent toutes les garanties désirables d'authenticité. Le volume a été approuvé, le 18 juin 1769, par le célèbre M. Motte, doyen de l'église de Cambrai, vicaire-général et official du diocèse.

d'avenir et de vocation se présentaient fréquemment à l'esprit du jeune Garembert. Il eût volontiers embrassé quelqu'un des ordres religieux fondés à cette époque; mais il prévoyait que, s'il en faisait alors la proposition, ses parents y mettraient obstacle. Afin de les préparer peu à peu à une séparation, il leur demanda la permission d'aller se fixer quelque temps à Cambrai, sous prétexte d'y apprendre la langue française qu'on ne parlait pas dans son pays. Cette permission lui ayant été refusée, Garembert attendit que Dieu lui fît connaître d'une manière sensible sa volonté et préparât les circonstances qui pourraient en faciliter l'exécution.

On ignore comment le Ciel répondit aux vœux du pieux jeune homme; mais quand il eut atteint l'âge de vingt-deux ans, il quitta la maison paternelle et se rendit à Cambrai. Pendant quatre ans, il y demeura chez un honnête bourgeois, qu'il servit apparemment en qualité de domestique. Ce temps écoulé, il vint à Saint-Quentin, où la Providence le conduisit chez deux nobles personnages, Oylard, qui était mayeur de la ville, et son frère Bauduin. Là, comme à Cambrai, Garembert se fit aimer de ses maîtres et de tous ceux qui avaient des rapports avec lui. Son bonheur eût été complet s'il avait pu croire que c'était pour demeurer dans cette condition que Dieu l'avait appelé hors de sa famille. Mais une voix du ciel lui disait sans cesse qu'il devait se retirer dans une solitude, pour s'y consa-

crer à Dieu. Cette solitude, une vision en avait indiqué le nom au bienheureux ; mais il ignorait dans quel lieu elle se trouvait. Aussi, comme il désirait s'y retirer en secret, cette ignorance lui causait une tristesse qu'il ne fut pas toujours capable de dissimuler. Un jour même ses compagnons de service et son maître Oylard remarquèrent sa peine. « Qu'avez-vous donc, lui dit celui-ci, et quel chagrin vous ronge ? Pourquoi ne mangez-vous plus ? Pourrais-je vous être utile en quelque chose ? Parlez. » « Plusieurs fois, reprit Garembert, la Vierge Marie m'a averti de chercher un lieu nommé Boni : c'est là que je dois l'y servir le reste de mes jours ; mais j'ignore où se trouve ce lieu, et c'est là ce qui cause ma peine et ma tristesse. » « Reprenez votre sérénité, lui répond Oylard, je connais très-bien ce lieu, il se trouve même dans mes possessions et m'appartient. Demain nous irons le visiter, et, s'il vous convient, vous en prendrez ce qu'il vous plaira pour vous y consacrer au service de Marie, votre mère. »

Le lendemain, Oylard et son serviteur se rendirent à Boni. A peine Garembert y fut-il arrivé qu'il reconnut le lieu avec une joie inexprimable. Oylard partagea cette joie, et comme il concourait volontiers à toutes les œuvres destinées à procurer la gloire de Dieu, il donna cette propriété avec une partie du bois adjacent. Sur le champ Garembert se rendit à Cambrai, communiqua son dessein à l'é-

vêque Burchard, et lui ayant demandé sa bénédiction, il revint vers sa chère solitude.

Notre bienheureux vécut seul d'abord dans une cabane couverte d'écorces d'arbres. Des pommes sauvages et des racines que le bois lui offrait, étaient son unique nourriture. Tout son temps était consacré à la prière et à la contemplation des choses célestes. Bientôt les habitants du pays apprirent qu'un pieux solitaire vivait dans le bois de Boni, et vinrent en foule se recommander à ses prières, demander ses conseils et souvent aussi la guérison de leurs infirmités. Beaucoup voulaient rester près de lui et vivre dans sa compagnie. Garembert ne consentit à admettre qu'un seul compagnon, connu sous le nom d'Albricus. Mais les demandes multipliées de ceux qui se présentaient, le forcèrent bientôt de leur ouvrir un asile auprès de sa cellule. Lui-même, afin de les nourrir, se condamna à mendier dans les lieux voisins, par un sentiment d'humilité qui relevait encore son mérite aux yeux de ses disciples.

Ce fut dans ce temps qu'il conçut le projet de faire construire une église, comme dans les communautés ordinaires. L'évêque de Cambrai, à qui le Bienheureux se présenta de nouveau, approuva son dessein, et lui donna, par un acte particulier, la permission qu'il sollicitait. On admet assez généralement que ce fut à cette époque, et des mains de ce prélat, qu'il reçut l'ordre de la prêtrise. La

règle de Saint-Augustin, que l'on adopta au XIIe siècle dans un grand nombre de nouveaux monastères, fut celle qu'observèrent d'abord Garembert et ses disciples.

Cette communauté de Boni s'était déjà accrue si considérablement, que Liétard, successeur immédiat de Burchard, de Cambrai, eut la pensée de l'ériger en abbaye. Dans une charte que l'on conserve, il appelle Garembert « le supérieur des frères qui vivent canoniquement avec lui. » Toutefois ce ne fut pas à Boni que le Bienheureux fonda son abbaye : ce lieu, quoique très-sain, ne pouvait convenir à une communauté, car on n'y trouvait point d'eau. Pour cette raison il fit l'acquisition d'un terrain appelé Mont-Saint-Martin, à une demi-lieue de Boni. « Ce mont n'est qu'une motte assez petite, qu'on dit avoir été ainsi appelée d'un trait de zèle qu'y témoigna saint Martin, lorsque, passant dans notre pays et étant dans les troupes de Julien l'apostat, il détruisit une idole posée sur le sommet du monticule. La tradition du canton qui rapporte ce fait ajoute qu'il s'appelait le *Mont des Bœufs*. » C'est au bas de cette colline que le B. Garembert transporta sa communauté. Le terrain était en partie couvert de bois, et l'Escaut, qui prend sa source non loin de là, coulait à travers le jardin des religieux. Le fondateur demanda à Gauthier, abbé de Saint-Martin de Laon, quelques-uns de ses religieux les plus fervents pour les réunir dans son

monastère à ses propres disciples. Tous ensemble adoptèrent la règle de Prémontré qu'on suivait à Laon. Nicolas, évêque de Cambrai, érigea bientôt le Mont-Saint-Martin en abbaye, et lui accorda de nouvelles immunités et des priviléges.

Garembert, content d'avoir assuré l'avenir de ses enfants spirituels, laissa à Oderanus, qu'on élut abbé, le soin d'y entretenir la régularité et la ferveur. Pour lui, il se retira de nouveau à Boni, dans l'intention d'y vivre ignoré du monde. Or, continue le biographe contemporain du Bienheureux, ce grand serviteur de Dieu vivait là presque solitaire. Il répandait souvent des larmes aux pieds du Sauveur, et remplissait son étroite cellule de ses soupirs et de ses gémissements. Rien ne saurait exprimer la vivacité de son amour pour Jésus-Christ : « O très-clément Jésus, s'écriait-il, vous, le désiré des collines éternelles, attirez-moi auprès de vous et je courrai à l'odeur de vos parfums. O douceur de mon âme, il ne vous aime pas assez celui qui aime quelque chose avec vous sans l'aimer pour vous ! Oui, il est trop avare celui à qui vous ne suffisez point. » Souvent aussi, dans l'ardeur de sa charité, on l'entendait s'adresser aux oiseaux qui chantaient auprès de sa cellule, ou aux arbres qui l'entouraient, et il leur disait avec cette touchante simplicité que la foi seule peut comprendre : « Je vous en conjure, si vous avez trouvé mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour

pour lui ! Enfin j'ai trouvé celui que mon âme aime; je le possède et je ne l'abandonnerai point jusqu'à ce qu'il m'ait introduit dans son éternelle et délicieuse demeure. »

Cet amour, si brûlant dans le cœur du B. Garembert, lui inspirait une extrême ardeur pour la pratique de toutes les vertus religieuses. Rien, ce semble, n'était capable de satisfaire sa ferveur ni son désir de travailler et de souffrir pour Dieu. Aussi, quand les frères se retiraient pour aller prendre leur repos, on le voyait encore occupé de quelque pieuse lecture ou plongé dans la méditation des grandeurs et des perfections divines.

« Qui dira aussi avec quel soin, chaque jour, et pour accomplir le précepte du Seigneur, il lavait de ses propres mains les pieds des pauvres, donnant la nourriture à ceux qui avaient faim, des vêtements à ceux qui étaient nus, visitant les infirmes, et procurant tous les secours nécessaires aux malades et aux orphelins ? Qui dira ses veilles, ses jeûnes prolongés, ses mortifications, et la joie sainte qui brillait sur son front au milieu de ces continuelles austérités ? Qui saurait dignement exprimer cette charité qui ne mettait jamais sur ses lèvres que des paroles de douceur, de paix et de satisfaction ? Qui enfin dira combien il a gagné d'âmes à Jésus-Christ ? »

Peu de temps avant de mourir, le serviteur de Dieu fit faire la dédicace de son église de Boni ; il

s'y transporta même pour recevoir le saint viatique et se préparer au grand passage de l'éternité. Depuis ce moment, son âme resta comme abîmée en Dieu. On l'entendait souvent répéter avec une ardeur toute séraphique ces paroles du psalmiste : « Que puis-je désirer dans le ciel et sur la terre qui vous soit comparable, ô Seigneur? Vous êtes le Dieu de mon cœur, et vous serez mon héritage à jamais ! Que ma langue s'attache à mon palais, si elle oublie jamais de célébrer vos louanges ! » « Seigneur, s'écriait-il aussi quelquefois, la face prosternée contre terre, Seigneur, voyez mon humiliation et donnez-moi la vie éternelle en récompense de cette vie passagère que je vous consacre. O bon Jésus ! mon âme s'est attachée à vous ; que votre main daigne me recevoir ! Mon âme a été blessée des traits de votre amour, et elle ne désire rien avec autant d'ardeur que d'étancher sa soif en vous qui êtes la fontaine du salut. »

Ce grand serviteur de Dieu rendit l'âme le dernier jour de l'année 1141, et fut enterré dans l'église de Boni, en face de l'autel de Sainte-Marie-Magdeleine. Plusieurs miracles ont été opérés auprès de son tombeau. Ce tombeau était élevé et posé sur quatre petites colonnes de marbre, sous lesquelles passaient les pélerins et les malades. Ces derniers y trouvaient presque toujours la guérison de leurs maux. En 1670, continue l'auteur auquel nous empruntons ces détails, des vieillards se

souvenaient encore de prodiges opérés en ce lieu. Malheureusement l'église de Boni fut détruite en 1656 par les troupes espagnoles, qui s'étaient emparées du fort du Catelet.

Le nom du B. Garembert a toujours été en vénération dans ce pays, sans que jamais on lui ait rendu un culte public. Toutefois, dans la paroisse de Wulpen, près de Furnes, il y était encore invoqué publiquement en 1620, et même reconnu comme saint depuis sa mort. Il y avait là un puits dont on bénissait les eaux chaque année, en faveur des pèlerins qui venaient en boire pour être guéris de la fièvre et de la peste. Ce puits portait le nom de *Puits de saint Garembert*, et l'on croit que c'est celui de sa maison paternelle.

« Nous penserions, dit le pieux auteur de l'*Histoire de saint Garembert*, avoir fait un ouvrage assez infructueux, si notre travail se bornait à instruire des curieux ; nous avons toujours eu en vue un but plus sublime et plus utile, l'édification du public. Nous avons loué un homme digne de l'être, selon le précepte de l'écriture ; son exemple portera-t-il les lecteurs à l'imiter et à se rendre recommandables par des faits aussi louables ? C'est l'objet de nos désirs ; c'est l'effet que doit produire la connaissance de ses belles actions ; c'est le dessein de Dieu lui-même qui l'a fait briller dans notre patrie et sous nos yeux. »

Voilà, mes pères et mes frères bien-aimés, dirons-nous encore avec un vénérable religieux, à la fin d'un semblable travail, voilà ceux qui, ayant méprisé le siècle et les voluptés de la chair, et foulé aux pieds le démon, se sont glorieusement enrôlés sous les étendards de Jésus-Christ et ont remporté la victoire. Voilà ceux qui, après le misérable exil de la vie présente, après beaucoup de tribulations et d'opprobres, ont obtenu la gloire et la félicité éternelle. Voilà ceux enfin qui nous ont montré, non par des paroles seulement mais par l'exemple de leur vie, la voie dans laquelle nous pouvons marcher avec sécurité. Souvenons-nous que nous sommes les enfants des saints; attachons-nous fortement à leurs traces, sans décliner ni à droite ni à gauche. Excitons-nous nous-mêmes à la vue des exemples de tant d'hommes admirables; ne soyons point plus faibles qu'eux et tendons sans cesse vers cette perfection à laquelle ils sont parvenus (*). »

(1) *Series Sanctorum et Beatorum Ordin. Cist.*, à R. D. Claudio Chalemot, p. 309.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

TABLE.



FIN DE LA TABLE.

Douai.—L. Dechristé, imprimeur du Clergé, rue Jean-de-Bologne.

